PAR L'AUTRICE DES BRIDGERTON

JULIA QUINN

UNE DANSE SOUS LES ÉTOILES

Les Blydon



AVENTURES & PASSIONS

JULIA

QUINN

LES BLYDON – 2

Une danse sous les étoiles

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers



JULIA Quinn

Une danse sous les étoiles

Les Blydon 2

Collection : Aventures et passions
Maison d'édition : J'ai lu

Éditeur original
Avon Books,
an imprint of HarperCollins Publishers, New York

Présentation de l'éditeur :
Éprise de littérature, Arabella Blydon l'est beaucoup moins des coureurs de dot qui l'assaillent à Londres. Aussi s'est-elle réfugiée à la campagne chez sa cousine et son époux. C'est à l'occasion d'une promenade qu'elle fait la connaissance de leur voisin, John Blackwood. Ancien soldat récemment anobli pour ses faits d'armes, c'est un homme de principes, solitaire et bourru, qui lui signifie sans détour qu'elle n'a rien à faire sur ses terres.
Malgré cette entrée en matière peu engageante, Belle est d'emblée séduite par le personnage. Mais comment amadouer cet ours fâché avec le bonheur ?

Biographie de l'auteur :
Diplômée de Harvard, autrice best-seller du New York Times, JULIA QUINN est publiée dans le monde entier. Sa saga La chronique des Bridgerton, adaptée en série, a rencontré un énorme succès.

Création Studio J'ai lu VikiVector, dariodraws © Shutterstock Images

Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît aux États-Unis en 1970. Spécialisée dans la Régence, elle a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner un RITA Award pendant deux années consécutives, et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite en treize langues.

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

La reine Charlotte – Avant les Bridgerton

La chronique des Bridgerton

La chronique des Bridgerton 1 & 2
1 – *Daphné et le duc*
2 – *Anthony*

La chronique des Bridgerton 3 & 4
3 – *Benedict*
4 – *Colin*

La chronique des Bridgerton 5 & 6
5 – *Éloïse*
6 – *Francesca*

La chronique des Bridgerton 7 & 8
7 – *Hyacinthe*
8 – *Gregory*

La chronique des Bridgerton 9
9 – *Des années plus tard* suivi de *Lady Whistledown*

Le quatuor des Smythe-Smith

Le quatuor des Smythe-Smith 1 & 2
1 – *Un goût de paradis*
2 – *Sortilège d'une nuit d'été*

Le quatuor des Smythe-Smith 3 & 4
3 – *Pluie de baisers*
4 – *Les secrets de sir Richard Kenworthy*

Les Rokesby

La chronique des Rokesby 1 & 2
1 – *À cause de Mlle Bridgerton*

2 – *Un petit mensonge*

La chronique des Rokesby 3 & 4
3 – *L'autre Mlle Bridgerton*
4 – Tout commença par un esclandre

Les Lyndon

1 – *Je t'offrirai la lune*
2 – *Je t'offrirai le soleil*

Les Bevelstoke

1 – Les carnets secrets de Miranda
2 – *Mademoiselle la curieuse*
3 – *Ce que j'aime chez vous*

Les agents de la Couronne

1 – *Une héritière en cavale*
2 – *Comment séduire un marquis ?*

Les deux ducs de Wyndham

1 – *Le brigand*
2 – *M. Cavendish*

Les Blydon

1 – *Splendide*

Trois mariages et cinq prétendants
Quatre filles et un château
Mariages à l'écossaise
Un héros pour Noël
Quatre mariages et un enchantement

Sommaire

Chers lecteurs,

« Qu'est-ce qui vient en premier, m'a-t-on un jour demandé, les personnages ou l'intrigue ? » Il m'est pratiquement impossible de répondre à une telle question, qui suppose une sorte de méthode dans ma folle carrière d'écrivain. La vérité, c'est que cela varie d'un livre à un autre. Dans le cas d'*Une danse sous les étoiles*, mon second roman, ce sont définitivement les personnages.

J'ai commencé par Belle Blydon, qui avait joué un rôle prééminent dans *Splendide*, mon premier ouvrage. Je savais déjà qui elle était : un bas-bleu inavoué qui rêve du grand amour. Son héros, quant à lui, était un peu plus complexe. Après mon premier récit, très enlevé, j'avais envie d'essayer autre chose. Voilà pourquoi j'ai créé John Blackwood, un vétéran hanté par de terribles souvenirs, un homme persuadé qu'il ne mérite pas le bonheur. C'est un héros torturé, dans tous les sens du terme.

Soudain, je me suis trouvée devant un nouveau défi. Étais-je capable d'écrire un roman drôle et léger sur un thème grave et douloureux ? De créer des personnages qui ont de vrais problèmes et des obstacles à surmonter, tout en faisant sourire mon lectorat ?

C'est mon pari et j'espère que vous lirez *Une danse sous les étoiles* avec plaisir.

Bien à vous,

Julia Quinn

À mon père, qui n’oublie jamais de me dire
combien il est fier de moi.
Moi aussi, je suis fière de toi !

Et à Paul, même s’il est persuadé
que l’histoire serait plus intéressante
si elle se déroulait dans la forêt pluviale.

1

Oxfordshire, Angleterre, 1816

Quand vous arroseriez, l'une après l'autre, toutes les fleurs du monde…

Arabella Blydon fronça les sourcils. Cela n'allait pas. Il n'y avait pas de jardinier dans *Le Conte d'hiver*. Elle éloigna le livre de ses yeux. C'était pire. Elle le rapprocha. À présent, elle distinguait mieux les caractères.

Quand vous épouseriez, l'une après l'autre, toutes les femmes du monde…

Dans un soupir, elle s'adossa contre un tronc d'arbre. C'était déjà plus logique. Elle battit des cils et focalisa son regard sur la page, mais ses prunelles bleu lavande refusèrent de lui obéir. Comme elle ne pouvait pas lire le nez collé contre le papier, elle plissa les paupières et poursuivit vaillamment sa lecture.

Un petit vent frais se mit à souffler. La jeune femme leva le visage vers le ciel chargé de nuages. Il allait pleuvoir, c'était évident, mais avec un peu de chance elle avait une bonne heure devant elle avant l'arrivée des premières gouttes, soit tout le temps nécessaire pour finir *Le Conte d'hiver*. Cela marquerait la fin de sa « grande aventure » shakespearienne, le programme semi-universitaire qui occupait tout son temps libre depuis six mois. Elle avait commencé par *Tout est bien qui finit bien*, poursuivi avec *Hamlet*, toute la série des *Henry*, puis *Roméo et Juliette*, ainsi que d'autres œuvres dont elle n'avait jamais entendu parler auparavant. Elle n'aurait su

dire pour quelle raison elle s'était lancée dans cette entreprise, à part son amour de la lecture, mais à présent qu'elle touchait au but, elle n'allait pas se laisser intimider par quelques satanées gouttes de pluie !

Belle jeta des regards furtifs autour d'elle, comme si elle craignait qu'on ne l'ait *entendue* jurer mentalement. Puis elle leva de nouveau le regard vers le ciel. Un mince rayon de soleil traversa les nuées. Considérant que c'était de bon augure, elle sortit de sa musette un sandwich au poulet, en prit une bouchée avec délicatesse et poursuivit sa lecture. Hélas, les petits caractères étaient toujours aussi difficiles à déchiffrer. Elle approcha le livre de son visage et, après plusieurs grimaces, trouva la meilleure façon de plisser les paupières.

— Courage, Arabella, marmonna-t-elle. Si tu peux tenir trois quarts d'heure dans cette position extrêmement inconfortable, tu devrais finir ce bouquin sans encombre.

— En revanche, à ce moment-là, votre visage vous fera sans doute affreusement mal, ricana une personne derrière elle.

Elle laissa tomber son livre et tourna la tête. Derrière elle se tenait un gentleman à la mise élégante mais décontractée. Ses cheveux étaient d'une riche nuance acajou et ses yeux de la même couleur. Il la regardait d'un air amusé manger son pique-nique en solitaire et, si elle en jugeait à son attitude désinvolte, voilà un bon moment qu'il l'observait. Elle fronça les sourcils, à court de réplique, et pria pour que son expression dédaigneuse le remette à sa place.

En vain. Il parut encore plus hilare.

— Vous avez besoin de lunettes, indiqua-t-il simplement.

— Et vous, vous n'avez rien à faire ici, rétorqua-t-elle.

— Vraiment ? Il me semble que c'est vous qui n'avez rien à faire ici.

— Certainement pas ! Cette terre appartient au duc d'Ashbourne. Mon cousin, ajouta-t-elle d'un ton appuyé.

L'inconnu tendit la main vers l'ouest.

— *Cette terre* là-bas appartient au duc d'Ashbourne. La limite est marquée par la crête de cette colline. Par conséquent, vous n'avez rien à faire ici.

Belle ramena une mèche blonde derrière son oreille.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument. Je sais que le domaine d'Ashbourne est vaste, mais il n'est pas infini.

Elle s'agita, mal à l'aise.

— Oh. Dans ce cas, je suis désolée de vous déranger, s'excusa-t-elle avec des inflexions hautaines. Je récupère mon cheval et je m'en vais.

— Ne soyez pas ridicule. J'espère ne pas être mal luné au point d'interdire à une dame de lire sous l'un de mes arbres. Je vous en prie, restez aussi longtemps que vous le désirez.

Belle était tentée de s'en aller mais le confort l'emporta sur la dignité.

— Merci. Je suis ici depuis quelques heures et je m'y sens très bien.

— C'est ce que je vois.

Un faible sourire éclaira son visage. Cela ne devait pas lui arriver souvent, songea la jeune femme.

— Si vous envisagez de passer le reste de la journée sur mes terres, reprit-il, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur ?

Belle hésita. Se montrait-il courtois ou condescendant ?

— Oh, désolée. Lady Arabella Blydon.

— Ravi de faire votre connaissance, lady Blydon. Lord John Blackwood, pour vous servir.

— Enchantée.

— Moi de même. Et il vous faut absolument des lunettes.

Belle sursauta. Voilà un mois qu'Emma et Alex la pressaient de consulter un spécialiste, mais ils étaient de sa famille. Ce John Blackwood, un parfait étranger, se mêlait de ce qui ne le regardait pas.

— Je ne manquerai pas d'y réfléchir, répondit-elle d'un ton pincé.

Il acquiesça du menton.

— Que lisez-vous ?

— *Le Conte d'hiver*.

Elle se redressa et attendit les habituels commentaires désobligeants sur les femmes et la lecture.

— Une excellente pièce, même si ce n'est pas la meilleure de Shakespeare, à mon avis. Pour ma part, j'ai un faible pour *Coriolan*. Ce n'est pas la plus célèbre de son répertoire mais je l'ai appréciée. Vous devriez la lire.

Oubliant de se réjouir d'avoir croisé un homme qui encourageait sa passion, elle répliqua :

— Merci pour la suggestion, mais c'est déjà fait.

— Je suis impressionné. Et *Othello* ?

Elle hocha la tête.

— *La Tempête* ?

— Également.

John sonda sa mémoire pour en extraire l'œuvre la plus obscure du grand dramaturge.

— *Le Pèlerin passionné* ?

— Ce n'est pas mon préféré, mais j'en suis venue à bout, répondit-elle avec fierté.

Il rit doucement.

— Mes félicitations, lady Arabella. Je ne suis même pas certain d'avoir jamais *vu* un exemplaire du *Pèlerin passionné*.

Elle accueillit le compliment d'un sourire gracieux. En un instant, son hostilité envers cet homme s'était envolée.

— Je vous en prie, joignez-vous à moi, proposa-t-elle en désignant son plaid étendu sur l'herbe. J'ai à peine commencé mon pique-nique et je me ferai un plaisir de le partager avec vous.

L’espace d’un instant, il parut sur le point d’accepter. Il s’apprêta à dire quelque chose, puis poussa un soupir et garda le silence. Quand il prit la parole, sa voix était froide et guindée.

— Non merci.

Il s’écarta et tourna la tête vers les champs. Belle allait répondre quand elle s’avisa qu’il boitait. Avait-il été blessé pendant la guerre d’Espagne ? Ce John Blackwood était intrigant. Elle n’aurait pas détesté passer une heure ou deux en sa compagnie. Et, elle devait l’admettre, il était plutôt bel homme, avec ses traits réguliers ainsi que son physique mince et puissant malgré son handicap. Son regard brun pétillait d’intelligence mais semblait voilé par la douleur et l’amertume. Belle le trouvait de plus en plus mystérieux.

— Vraiment pas ? demanda-t-elle.

— Vraiment pas… *quoi* ?

Il n’avait même pas tourné la tête vers elle. La jeune femme tressaillit, surprise par sa grossièreté.

— Vous ne voulez vraiment pas partager mon pique-nique ? En êtes-vous certain ?

— Tout à fait.

Elle sursauta. Jamais personne ne s’était déclaré *tout à fait* certain de ne pas désirer sa compagnie. Mal à l’aise, elle se rassit sur son plaid, son exemplaire du *Conte d’hiver* sur ses genoux. Elle ne savait que dire à un homme qui lui tournait à moitié le dos et il aurait été impoli de se remettre à lire.

Puis il pivota vers elle en toussant pour éclaircir sa voix.

— Ce n’était pas très délicat de me dire que j’ai besoin de lunettes, marmonna-t-elle sans lui laisser le temps de prendre la parole.

— Toutes mes excuses. Je n’ai jamais été très doué pour la conversation polie.

— Vous devriez peut-être essayer plus souvent, rétorqua-t-elle.

— Si vous parliez sur un autre ton, madame, je pourrais m'imaginer que vous flirtez avec moi.

Cette fois, elle referma son livre dans un geste d'agacement et se leva.

— Vous étiez en dessous de la vérité. Ce n'est pas seulement pour la conversation polie que vous manquez de talent, c'est pour la conversation sous toutes ses formes.

Il haussa les épaules, fataliste.

— Et ce n'est que l'une de mes nombreuses qualités.

Elle le regarda, bouche bée.

— Vous n'avez pas l'air d'apprécier mon sens de l'humour.

— Je me demande bien qui l'apprécierait.

Il y eut un silence, puis une étrange lueur nostalgique passa dans ses yeux. Elle disparut aussi vite qu'elle était venue.

— Ne vous aventurez plus jamais seule ici, dit-il d'un ton cassant.

Belle rangea rapidement ses affaires dans sa musette.

— N'ayez crainte, je n'en ai pas l'intention.

— Je ne vous interdis pas de venir, mais faites-vous accompagner.

Ne sachant que répondre à cela, elle se contenta de grommeler :

— Je m'en vais.

Il leva la tête vers le ciel.

— Bonne idée, la pluie ne va pas tarder. Moi-même, j'ai encore au moins deux miles de marche pour rentrer. Je risque d'être trempé en arrivant.

Elle observa les alentours.

— N'êtes-vous pas à cheval ?

— Parfois, madame, il est préférable d'aller à pied.

Il la salua d'un hochement de tête.

— Cela a été un plaisir de faire votre connaissance.

— Pour vous, peut-être, ricana-t-elle à mi-voix.

Elle l’observa s’éloigner. Sa claudication était assez prononcée, mais il marchait plus vite qu’elle ne l’aurait cru. Elle le suivit du regard jusqu’à ce qu’il disparaisse puis, alors qu’elle montait sur sa jument, une question s’imposa à son esprit.

Il boitait. Quel genre d’homme était-il pour préférer se déplacer à pied ?

John écouta les sabots de la monture de lady Arabella qui s’éloignait au petit trot et poussa un soupir. Il s’était comporté comme un crétin.

Un nouveau soupir lui échappa, lourd de chagrin, de mépris de soi et d’exaspération. Enfer. Il ne savait plus parler à une femme.

Belle prit la direction de Westonbirt, la maison de sa famille. Sa cousine Emma, américaine d’origine, avait épousé le duc d’Ashbourne quelques mois auparavant. Les jeunes mariés, qui préféraient l’intimité de la campagne à l’agitation de la ville, résidaient la plupart du temps à Westonbirt. Naturellement, à présent que la saison était terminée, il n’y avait plus grand monde à Londres, mais l’intuition de Belle lui disait qu’Emma et son mari continueraient de fuir la cité et les mondanités même quand la prochaine débuterait.

Elle poussa un soupir. Pour sa part, elle retournerait probablement à Londres… ou plutôt, sur le marché du mariage. Rien que d’y penser, elle en était malade. Elle avait déjà enduré deux saisons et reçu une douzaine de propositions, qu’elle avait toutes refusées. Si certains de ses prétendants étaient totalement inappropriés, la plupart étaient des hommes honnêtes, bien placés dans le monde et tout à fait aimables, mais elle ne pouvait se contenter d’un fiancé envers qui elle n’éprouvait pas de sentiments profonds. Et à présent qu’elle voyait sa cousine nager dans le bonheur conjugal, elle aurait le plus grand mal à accepter moins que la perfection.

Elle mit sa jument au petit galop tandis que la pluie redoublait. Il était presque quinze heures et elle savait qu’Emma aurait fait préparer le thé pour son retour. Voilà trois semaines qu’elle séjournait chez Emma et son

époux. Quelques mois après leur mariage, ses propres parents avaient décidé de prendre des vacances en Italie. Leur fils Ned était retourné à Oxford pour finir ses études et leur nièce était casée. Il ne restait donc plus que Belle, mais puisque sa cousine, désormais une femme mariée, faisait un chaperon parfait, ils avaient envoyé Belle chez elle.

Au demeurant, celle-ci n'aurait pu rêver d'un arrangement plus plaisant. Emma était sa meilleure amie et après tous les tours joués ensemble, il était plutôt amusant de l'avoir comme duègne.

Belle parvint au sommet d'une colline et fut soulagée d'apercevoir Westonbirt. Elle commençait à se sentir chez elle dans cette demeure immense mais élégante avec ses rangées de fenêtres le long de sa façade. Elle mit le cap sur les écuries, confia sa jument à un palefrenier et courut vers la maison en riant et en essayant d'éviter les gouttes qui tombaient de plus en plus dru. Atteignant la dernière marche du perron, avant qu'elle puisse pousser la lourde porte, le majordome l'ouvrit d'un geste magistral.

— Merci, Norwood. Je suppose que vous guettiez mon retour ?

Il se contenta de hocher la tête.

— Norwood, Belle est-elle rentrée ? demanda une voix féminine.

Belle entendit les pas de sa cousine dans le couloir.

— C'est un vrai déluge, reprit Emma en arrivant dans le vaste hall. Oh, Belle, te voilà enfin !

— Je suis trempée mais tout va bien, répondit la jeune femme d'un ton joyeux.

— Je t'avais pourtant prévenue qu'il allait pleuvoir.

— Ce n'est pas parce que tu es une digne matrone qu'il faut jouer les mères poules.

Emma accueillit cette pique par une grimace éloquente.

— Mieux vaut être une mère poule qu'un rat mouillé, ironisa-t-elle.

Cette fois, ce fut au tour de Belle de faire la moue.

— Je monte me changer et je te rejoins pour le thé.

— Dans le bureau d’Alex, précisa Emma. Il le prendra avec nous aujourd’hui.

— Oh, parfait. J’en ai pour un instant.

Belle gravit l’escalier et s’engagea dans le labyrinthe qui menait à sa chambre. Elle ôta rapidement sa tenue d’équitation trempée, passa une confortable robe bleue et redescendit. La porte du bureau d’Alex était fermée et on entendait des gloussements. Par prudence, Belle frappa et attendit. Il y eut un silence, puis Emma répondit :

— Entrez !

Belle sourit. Elle en apprenait un peu plus chaque jour sur les mariages d’amour. Vraiment, Emma faisait un drôle de chaperon ! Alex et elle semblaient incapables de se tenir à distance l’un de l’autre dès qu’ils croyaient qu’on ne les voyait pas. Le sourire de Belle s’élargit. Elle ne comprenait pas tous les détails du processus de la conception des bébés, mais son petit doigt lui disait que cette manie de se jeter l’un sur l’autre n’était pas étrangère au fait qu’Emma soit déjà enceinte. Elle poussa la porte et entra dans le bureau d’Alex, une vaste pièce à l’atmosphère très masculine.

— Bonjour Alex. Comment s’est passée votre journée ?

— Ma foi, je suppose qu’elle a été moins pluvieuse que la vôtre, répondit-il en versant une copieuse rasade de lait dans sa tasse et en oubliant totalement le thé. Vos cheveux sont ruisselants.

Belle baissa les yeux vers ses épaules, où sa robe était détrempée, et esquissa un geste fataliste.

— Il n’y a pas grand-chose à faire, je présume.

Elle s’assit sur le canapé et se servit une tasse de thé.

— Et toi, Emma ? Ta journée ?

— Remarquablement banale. J’ai inspecté quelques livres de comptes et rapports de nos terres au pays de Galles. Il semble qu’il y ait un problème. Je pense me rendre là-bas pour voir de quoi il retourne.

— Certainement pas, gronda Alex.

— Ah non ? répliqua Emma.

— Tu n'iras nulle part pendant les six mois à venir.

Il couva d'un regard éperdu d'amour son épouse aux cheveux de feu et aux yeux améthyste.

— Et sans doute pas non plus pendant les six mois suivants, ajouta-t-il.

— Si tu t'imagines que je vais rester alitée jusqu'à l'arrivée du bébé, tu perds la raison.

— Et tu vas également apprendre *qui* est le chef ici.

— Veux-tu que je te dise *qui* est…

— Par pitié ! les interrompit Belle en riant. Arrêtez !

Elle secoua la tête, attendrie. Jamais elle n'avait vu deux personnes aussi obstinées. Ils étaient vraiment faits l'un pour l'autre.

— Si je vous racontais plutôt comment s'est passée *ma* journée ?

Emma et Alex se tournèrent vers elle d'un air surpris.

Belle prit une gorgée de thé pour se réchauffer.

— J'ai rencontré un homme assez singulier.

— Tiens donc ? demanda Emma, manifestement intriguée.

Alex s'adossa dans son siège, la mine blasée.

— Oui. Il habite dans la région. Je crois que ses terres bordent les vôtres. Il s'appelle lord John Blackwood, le connaissez-vous ?

— John Blackwood ? répéta Alex en se redressant vivement.

— En effet. J'imagine qu'un tel nom est assez répandu.

— Cheveux bruns ?

Belle hocha la tête.

— Yeux bruns ?

Elle répéta son geste.

— À peu près ma taille, corpulence moyenne ?

— Il me semble. Peut-être pas aussi large d'épaules que vous, mais de la même taille.

— *Il boite ?*

— Oui ! s'écria Belle.

— John Blackwood ! Incroyable, murmura Alex d'un ton incrédule. Ainsi, il a été anobli… On lui aura accordé un titre pour services rendus à la nation, je suppose.

— Il a fait la guerre avec toi ? l'interrogea Emma.

Quand Alex répondit, après un long silence, son regard vert était perdu au loin.

— Oui, dit-il doucement. Il commandait sa propre compagnie mais nous nous croisions fréquemment. Je me suis souvent demandé ce qu'il était devenu. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas essayé de le retrouver. Je craignais d'apprendre sa mort, j'imagine.

Ces paroles éveillèrent la curiosité de Belle.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, c'était étonnant… Blackwood était un excellent soldat. Il n'y avait pas plus fiable que lui, ni plus dévoué. Il se mettait constamment en danger pour sauver les autres.

— En quoi est-ce étrange ? s'étonna Emma. Voilà le portrait d'un homme parfaitement honorable.

Alex regarda les deux femmes comme s'il revenait à l'instant présent.

— Ce qui est curieux, c'est que pour un homme qui faisait si peu de cas de son confort personnel, il s'est comporté de façon tout à fait surprenante quand il a été blessé.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Belle, fascinée.

— Le chirurgien a déclaré qu'il devait lui couper la jambe. Je dois admettre qu'il a manqué de délicatesse. John était conscient à ce moment-là, mais l'autre ne s'est même pas donné la peine de le lui annoncer en face. Il s'est juste tourné vers son assistant et lui a dit : « Apportez-moi la scie. »

Belle frémit, gagnée par une inexplicable douleur en imaginant John Blackwood traité avec un tel mépris.

— Il est devenu fou, poursuivit Alex. Je n’avais jamais vu cela. Il a pris le toubib par le col et l’a attiré à lui jusqu’à ce qu’ils soient nez à nez. Et malgré la quantité de sang qu’il avait perdue, sa poigne était sacrément solide. J’allais intervenir mais quand j’ai entendu sa voix, j’ai renoncé.

— Que s’est-il passé ? l’encouragea Belle, captivée.

— Jamais je ne l’oublierai : « Si vous me coupez la jambe, le ciel m’en est témoin, je vous retrouverai et je couperai la vôtre. » Le chirurgien n’a pas insisté. Il a juste répondu qu’il n’avait qu’à mourir si c’était ce qu’il voulait.

— Et il n’est pas mort, conclut Belle.

— Non, mais cela a été la fin de sa carrière de soldat. Ce qui était probablement pour le mieux. C’était un admirable combattant, mais j’ai toujours eu l’impression qu’il avait la violence en horreur.

— Quelle surprenante histoire, murmura Emma.

— Oui. C’était un homme très intéressant et je l’aimais bien. Il avait un humour assez décapant, quand il voulait bien le montrer, mais la plupart du temps il se taisait. Et son sens de l’honneur était inflexible.

— Voyons, Alex, personne n’est plus honorable que toi, le taquina Emma.

— Ah, ma belle et loyale épouse ! s’exclama-t-il en se penchant pour déposer un baiser sur son front.

Belle s’adossa au canapé, pensive. Elle aurait aimé en savoir plus sur ce John Blackwood mais ne voyait pas comment interroger Alex sans se montrer indiscrète. Même s’il lui en coûtait de l’admettre, elle était terriblement intriguée par cet homme hors du commun.

De nature foncièrement pragmatique, elle s’était toujours refusée à se bercer d’illusions. John Blackwood avait piqué sa curiosité tout à l’heure, mais à présent qu’elle en savait plus sur son histoire, elle était subjuguée. Tout ce qui le concernait, jusqu’à sa manière d’arquer un sourcil ou la façon dont le vent décoiffait ses cheveux ondulés, prenait une signification

nouvelle. Et son choix de se déplacer à pied semblait bien plus logique. Après s'être si âprement battu pour sauver sa jambe, il était naturel qu'il préfère s'en servir. Manifestement, c'était un homme de principes. Un homme à qui l'on pouvait se fier. Un homme aux passions indomptables.

Belle leva soudain les yeux, surprise du tour qu'avaient pris ses pensées. Sa cousine dut remarquer son mouvement car elle s'enquit :

— Tout va bien, Belle ?

— Pardon ? Oh, juste un début de migraine. C'est déjà en train de passer.

— Bien.

— C'est sans doute parce que j'ai lu longtemps, poursuivit Belle, même si Emma semblait se satisfaire de sa première réponse. J'ai eu du mal à distinguer les mots, ces derniers jours. Je devrais peut-être consulter.

Si sa cousine fut surprise de ce revirement, elle n'en montra rien.

— Parfait. Il y a un excellent médecin au village. Nous verrons ce qu'il peut faire.

Belle reprit sa tasse de thé, qui avait refroidi. C'est alors qu'Emma fit une merveilleuse suggestion.

— Sais-tu ce que nous devrions faire ? demanda-t-elle à Alex. Il faudrait inviter ce John Blake et…

— John Blackwood, rectifia aussitôt Belle.

— Pardon, ce John Blackwood à dîner. Puisque Belle est là, nous serons autant d'hommes que de femmes et je n'aurai pas besoin de chercher une dame pour mon plan de table.

Alex posa sa tasse.

— Excellente idée, ma chère. Je serai ravi de renouer avec lui.

— Alors, c'est réglé, conclut Emma. Dois-je lui envoyer un message ou préfères-tu passer chez lui pour l'inviter toi-même ?

— Je vais y aller. Je suis impatient de le revoir. Sans compter que ce serait grossier de ma part d'oublier qu'il m'a sauvé la vie.

Emma pâlit.

— Pardon ?

Un petit sourire en coin étira les lèvres d'Alex.

— Une seule fois, très chère. Et il ne sert à rien de t'en alarmer maintenant.

Le regard qu'ils échangèrent était si vibrant de tendresse que Belle en eut le cœur serré. Elle s'excusa à mi-voix, quitta discrètement le bureau et remonta dans sa chambre, où l'attendaient les dernières pages du *Conte d'hiver*.

Ainsi, John Blackwood avait sauvé la vie d'Alex ? Elle n'en revenait pas ! Malgré ses manières de rustre, ce nouveau voisin gagnait manifestement à être connu.

John Blackwood cachait des secrets, Belle l'aurait juré. Elle était prête à parier qu'à côté de lui, Shakespeare avait mené une existence sans histoire. Et elle était bien décidée à enquêter. Ce séjour à la campagne s'annonçait infiniment plus excitant que prévu !

Hélas, elle ne pourrait percer son mystère que lorsqu'ils auraient sympathisé. Or, il lui avait fait comprendre sans la moindre ambiguïté qu'il ne l'appréciait pas beaucoup.

Voilà qui était sacrément contrariant.

2

Le lendemain matin, Belle fut réveillée par des bruits plutôt déplaisants. Emma était en train de vider le contenu de son estomac dans un pot de chambre, comprit-elle en ouvrant les yeux.

— Charmante façon de commencer la journée, marmonna Belle avec une moue de dégoût.

— Bonjour à toi aussi, grommela sa cousine.

Elle se redressa, puis s'approcha d'une petite console pour se servir un verre d'eau qu'elle porta à ses lèvres.

Belle s'assit pendant qu'Emma se rinçait la bouche.

— Tu ne pourrais pas faire ça dans ta propre chambre ? demanda-t-elle.

Sans interrompre ses gargarismes, Emma lui décocha un regard noir.

— Les nausées matinales sont tout à fait normales, tu sais, continua Belle d'un ton blasé. Je ne pense pas qu'Alex serait particulièrement choqué si tu réglais ce genre de problème dans vos appartements privés.

L'air exaspéré, Emma recracha l'eau dans le pot de chambre.

— Je ne suis pas venue ici pour me cacher de mon mari. Je t'assure qu'il m'a vue malade plus souvent qu'à mon tour ces dernières semaines.

Elle poussa un soupir.

— Je crois me souvenir que l'autre jour je lui ai vomi sur les pieds.

Une bouffée de compassion envahit Belle.

— C'est terrible, chuchota-t-elle.

— Je sais. En fait, j'étais venue voir si tu étais réveillée et j'ai été prise de nausées en chemin.

Elle pâlit de nouveau et s'assit. Belle se leva et enfila une robe de chambre.

— Veux-tu que j'aille te chercher quelque chose ?

Emma secoua la tête et prit une profonde inspiration en s'efforçant manifestement de contenir un nouveau haut-le-cœur.

— À te voir, je ne suis pas impatiente de me marier, marmonna Belle.

Sa cousine lui adressa un faible sourire.

— Dans l'ensemble, c'est bien mieux que… ceci.

— J'espère bien !

— Je pensais que j'arriverais à garder le thé et les biscuits du petit déjeuner, dit Emma dans un soupir découragé. Je me trompais.

— Il est facile d'oublier que tu attends un bébé, répondit Belle pour lui remonter le moral. Tu es encore si mince !

Une expression de gratitude éclaira le visage d'Emma.

— C'est vraiment adorable de ta part. Je dois dire que cette expérience est tout à fait nouvelle. Et très étrange.

— Serais-tu nerveuse ? Tu ne m'as pas dit grand-chose.

— Pas exactement, mais… Je ne sais pas comment décrire cela. La sœur d'Alex doit accoucher dans trois semaines. Nous lui rendrons visite dans une dizaine de jours et je compte bien être là pour la naissance. Sophie m'a promis que nous serions les bienvenus. Je suis sûre que je serai plus tranquille une fois que je saurai à quoi m'attendre.

Les inflexions d'Emma étaient plus teintées d'espoir que de certitude. L'expérience de Belle en la matière se limitait à la portée de chiots que son frère avait aidés à venir au monde lorsqu'elle avait douze ans, mais elle n'aurait pas juré qu'Emma se sentirait plus à l'aise quand elle aurait vu Sophie donner naissance à son bébé. Elle lui adressa un sourire hésitant, prononça quelques vagues paroles d'approbation, puis garda le silence.

Quelques instants plus tard, Emma avait repris des couleurs. Elle poussa un soupir de soulagement.

— Là, dit-elle. Je vais mieux. Les nausées passent toujours à une vitesse étonnante. C'est ce qui les rend supportables, d'ailleurs.

Une bonne entra, apportant un plateau avec du chocolat chaud et des petits pains qu'elle déposa sur le lit. Les deux jeunes femmes s'assirent de chaque côté.

Belle regarda sa cousine lui voler une gorgée de chocolat chaud.

— Emma, puis-je te poser une question ?

— Bien entendu.

— Tu promets de me répondre honnêtement ?

Emma esquissa un sourire ironique.

— Tu m'as déjà vue faire de la diplomatie ?

— Est-ce que je suis détestable ?

Emma saisit la serviette juste à temps pour ne pas recracher le chocolat sur les draps de Belle.

— Je te demande pardon ?

— Ce n'est pas que je ne m'estime pas aimable. Je veux dire que je pense que la plupart des gens m'aiment bien.

— Bien sûr, répondit Emma. Tout le monde t'aime bien. Je ne crois pas avoir jamais rencontré quelqu'un qui ne t'aime *pas*.

— Exactement. Il y en a probablement qui ne se soucient pas de mon existence, mais il est rare qu'on me déteste franchement.

— Qui te déteste, Belle ?

— Ton voisin. John Blackwood.

— Allons donc ! Tu lui as parlé cinq minutes en tout et pour tout, n'est-ce pas ?

— Oui mais…

— Il ne peut pas avoir décidé qu'il te haïssait en si peu de temps !

— Je ne sais pas. C'est l'impression qu'il m'a donnée.

— Tu dois te tromper.

Belle secoua la tête, perplexe.

— Je ne crois pas.

— Et ce serait si terrible que cela s'il ne t'appréciait pas ?

— C'est juste que je ne supporte pas l'idée que quelqu'un ne m'aime pas. Est-ce que ça fait de moi quelqu'un d'affreusement égoïste ?

— Non mais…

— En général, on me considère plutôt comme une bonne personne.

— Oui mais…

— C'est inacceptable ! s'indigna Belle en redressant les épaules.

Emma ravala un éclat de rire.

— Alors que comptes-tu faire ?

— M'arranger pour qu'il m'aime bien.

— Dis-moi, Belle, aurais-tu *des vues* sur cet homme ?

— Pas du tout ! protesta la jeune femme. Je ne m'explique pas qu'il me trouve aussi détestable, voilà tout.

Emma secoua la tête, déconcertée par le tour qu'avait pris la conversation.

— Eh bien, tu vas pouvoir exercer ton charme sur lui sans tarder. Et avec tous les gentlemen de Londres qui sont tombés amoureux de toi sans aucun effort de ta part, j'ai du mal à imaginer que ce M. Blackwood ne tombe pas bientôt… *ami* de toi.

— Hum, fit Belle, pensive.

Elle chercha le regard de sa cousine.

— Quand dis-tu qu'il vient dîner ?

John Blackwood n'était peut-être pas lord de naissance mais il était issu d'une famille aristocratique, bien que désargentée. Il avait eu la malchance d'arriver septième et dernier de la fratrie, une garantie quasi absolue qu'il n'hériterait jamais de rien. Certes, ses parents, les septièmes comte et

comtesse de Westborough, n'avaient pas eu l'intention de léser leur plus jeune enfant, mais il y en avait tout de même cinq autres avant lui.

Damien, l'aîné et l'héritier, avait été choyé et pourvu de tous les privilèges que l'on pouvait lui offrir. Sebastian était né un an plus tard ; très proche de Damien, il avait bénéficié de presque toutes les faveurs prodiguées à celui-ci. Le comte et la comtesse étaient des gens pragmatiques. Étant donné le taux de mortalité infantile, ils étaient conscients que Sebastian pouvait fort bien devenir un jour le huitième comte de Westborough. Puis Julianna, Christina et Ariana étaient arrivées rapidement et, comme il s'était avéré très tôt qu'elles seraient de véritables beautés, on leur avait accordé une grande attention. Des mariages avantageux pouvaient faire beaucoup pour requinquer les finances familiales.

Quelques années plus tard, il y avait eu un nourrisson mort-né. Si personne ne s'était réjoui de cette perte, personne ne l'avait pleurée plus que nécessaire. Cinq enfants beaux et raisonnablement intelligents représentaient déjà une abondance de richesses… et pour dire la vérité, un nouveau bébé, c'était une bouche de plus à nourrir. Les Blackwood vivaient dans une superbe vieille demeure mais c'était un défi de payer les factures chaque mois. Et jamais il ne serait venu à l'esprit du comte d'essayer de *gagner* sa vie.

La tragédie avait frappé la famille quand le père avait trouvé la mort, sa voiture renversée dans un orage. À tout juste dix ans, Damien avait hérité du titre. Le deuil n'était pas encore achevé quand, à la surprise générale, lady Westborough s'était aperçue qu'elle portait un enfant. Elle l'avait mis au monde au printemps 1787, mais ne s'était jamais remise de cette épreuve.

Voilà pourquoi, épuisée et découragée – sans parler de son inquiétude pour subvenir aux besoins de ses enfants –, elle avait jeté un unique regard

sur le bébé, poussé un soupir las et déclaré : « Il n’y a qu’à l’appeler John. Je suis trop fatiguée pour chercher autre chose. »

Après cette entrée dans le monde fort peu prometteuse, John avait été, faute d’un meilleur terme, complètement oublié.

Sa famille n’avait pas été très patiente envers lui, aussi avait-il passé plus de temps avec ses tuteurs qu’avec ses proches. On l’avait expédié à Eton puis à Oxford, non pas par souci de son instruction mais parce que c’était la coutume aristocratique même pour les cadets qui n’hériteraient jamais de rien.

En 1808, toutefois, alors qu’il effectuait sa dernière année à Oxford, une opportunité s’était présentée. L’Angleterre s’était trouvée mêlée à un conflit en Espagne et des hommes de toutes origines sociales avaient rejoint l’armée. John, qui avait vu dans la carrière militaire une chance de faire quelque chose de sa vie, en avait parlé à son frère. Damien s’était empressé d’accepter – c’était une façon commode de se débarrasser de cet encombrant cadet – et lui avait acheté une commission d’officier.

John s’était découvert un talent pour le métier de soldat. Non seulement il était excellent cavalier mais il maniait habilement l’épée et les armes à feu. Il avait pris des risques qu’il savait insensés, mais le carnage des champs de bataille était tellement effroyable qu’il avait rapidement renoncé à tout espoir d’y survivre. Et si, par quelque caprice du destin, son corps sortait intact de cette guerre, il avait vite compris que son âme n’aurait pas la même chance.

Quatre années s’étaient ainsi écoulées et John avait continué à échapper à la mort. Puis il avait reçu une balle dans le genou et s’était retrouvé à bord d’un navire pour l’Angleterre. La douce, verte et paisible Angleterre ! Il avait eu du mal à y croire. Le temps était passé rapidement et sa jambe avait à peu près guéri, mais, à dire vrai, John ne gardait pas beaucoup de souvenirs de sa convalescence. La plupart du temps il était ivre, incapable de supporter la perspective de rester éclopé à vie.

Puis il avait été fait baron pour ses exploits militaires, une sacrée ironie du sort après toutes ces années pendant lesquelles sa famille lui avait rappelé que jamais il ne serait un gentleman titré. Cela avait été un tournant décisif pour lui. Désormais, il avait quelque chose de valeur à transmettre à une future génération. Avec une résolution toute nouvelle, il avait décidé de remettre de l'ordre dans son existence.

Quatre ans plus tard, il boitait peut-être toujours, mais il boitait sur ses propres terres. La guerre s'étant terminée pour lui plus tôt que prévu, il avait investi l'argent de sa commission et ses choix s'étaient avérés très rentables puisque cinq ans après, il avait gagné assez pour acheter une petite propriété à la campagne.

Il s'était décidé à effectuer à pied le tour de son domaine la veille du jour où il avait fait la connaissance de lady Arabella Blydon. Il ne parvenait pas à chasser cette rencontre de son esprit. Devait-il se rendre à Westonbirt et lui présenter des excuses pour son comportement grossier ? Après la façon dont il l'avait traitée, elle ne risquait pas de venir à Bletchford Manor !

Il tressaillit. Il devait absolument trouver un autre nom pour cette propriété.

C'était une bonne maison. Agréable. Jolie sans être un palais et facile à entretenir par un personnel réduit, ce qui était une excellente chose car ses moyens ne lui permettaient pas de s'offrir une domesticité nombreuse.

Voilà donc où il en était. Il possédait un foyer, *sa* demeure et non pas un endroit dont il ne serait jamais le propriétaire à cause de cinq frères et sœurs plus âgés. Il disposait d'un revenu confortable, certes un peu restreint, depuis qu'il avait acheté ce manoir, mais il avait confiance en ses capacités à gagner de l'argent.

Il consulta sa montre de gousset. Quatorze heures trente. Le moment parfait pour aller inspecter quelques-uns de ses champs côté ouest, qu'il comptait mettre en exploitation. Il était résolu à faire de Bletchford Manor –

bon sang, il devenait urgent de lui trouver un autre nom – un domaine aussi rentable que possible. Un bref regard par la fenêtre lui ayant appris que le déluge de la veille ne risquait pas de se reproduire, il quitta son bureau et partit chercher son chapeau.

Il n’avait pas fait trois pas que Buxton, le vieux majordome dont il avait hérité en achetant le manoir, l’arrêta.

— De la visite pour vous, milord, annonça celui-ci d’un ton solennel.

Surpris, John fit halte.

— Qui donc ?

— Le duc d’Ashbourne, milord. J’ai pris la liberté de le faire attendre au salon bleu.

John sourit.

— Ashbourne est ici ! Parfait.

Quand il avait choisi Bletchford Manor, il n’avait pas pensé que son ancien camarade de l’armée vivait si près, mais il s’en réjouissait. Il revint sur ses pas et fit halte au beau milieu du couloir, soudain perdu.

— Hum… Buxton ? Où est le salon bleu ?

— La deuxième pièce sur votre gauche, milord.

John remonta le corridor et poussa la porte. Comme il s’y attendait, il n’y avait rien de bleu ici.

Son visiteur se tenait près de la fenêtre, le regard tourné vers les champs qui bordaient son propre domaine.

— Vous cherchez comment me convaincre que le verger de pommiers est de votre côté ? plaisanta John.

Ashbourne pivota sur ses talons.

— Blackwood. Quel plaisir de vous revoir ! Et pour votre information, la pommeraie est sur *mon* terrain.

John arqua un sourcil amusé.

— Alors c’est peut-être *moi* qui tentais de vous en dépouiller.

Alex sourit.

— Comment allez-vous ? Et pourquoi n'êtes-vous jamais venu me dire bonjour ? Si Belle ne m'en avait pas informé hier après-midi, j'ignorerais encore que c'est vous qui avez racheté le manoir.

Ainsi, on l'appelait Belle. Cela lui allait bien. Et elle avait évoqué leur rencontre ! Il en était ridiculement flatté, même s'il avait des raisons de craindre qu'elle n'ait pas parlé de lui dans les termes les plus élogieux.

— Vous semblez oublier que je ne suis pas censé me présenter chez un duc s'il n'en a pas lui-même pris l'initiative.

— Entre nous, Blackwood, nous pouvons laisser tomber l'étiquette. Un camarade qui m'a sauvé la vie sera toujours le bienvenu chez moi.

John sentit ses joues le brûler au souvenir de cette journée où il avait fait feu sur le lâche qui s'apprêtait à poignarder Ashbourne dans le dos.

— N'importe qui en aurait fait autant, affirma-t-il.

Son ami esquissa un sourire dubitatif. Sans doute pensait-il aux hommes qui s'étaient jetés sur lui quand il était venu à son secours. En guise de récompense pour sa bravoure, John avait reçu un coup de couteau dans le bras.

— Non, répondit Alex d'un ton ferme. Je ne crois pas que n'importe qui en aurait fait autant. Mais assez parlé de la guerre. Pour ma part, j'évite de m'appesantir sur ces souvenirs. Dites-moi plutôt ce que vous avez fait depuis tout ce temps ?

John désigna un fauteuil et Alex s'y assit.

— La même chose que tout le monde, j'imagine. Je vous offre un verre ?

Alex accepta d'un hochement de tête et John lui servit un whisky.

— Pas tout à fait la même chose que tout le monde, *lord* Blackwood.

— Oh, ça. Oui, j'ai pris du galon. Baron Blackwood.

Il lui décocha un sourire avantageux.

— Ça sonne plutôt bien, vous ne trouvez pas ?

— Très bien, même.

— Et vous-même, votre vie a-t-elle changé ces dernières années ?

— Pas beaucoup. Jusqu'à il y a six mois.

— Ah ?

— Figurez-vous qu'il m'a pris l'idée de me marier, avoua Ashbourne d'un ton vaguement penaud.

— Intéressant, répondit John en lui portant un toast.

— Elle s'appelle Emma. C'est la cousine de Belle.

Si l'épouse d'Ashbourne était aussi jolie que sa cousine, John comprenait qu'elle lui ait plu.

— A-t-elle également lu tout Shakespeare ?

Alex éclata de rire.

— Elle avait commencé, mais je crains de lui avoir donné d'autres occupations.

John arqua un sourcil amusé. De quelles *occupations* parlait Ashbourne, au juste ? Son vieil ami dut deviner sa question.

— Je lui ai confié la gestion de mes domaines, expliqua-t-il. Elle est très douée pour les chiffres. Elle compte plus vite que moi.

— Voilà une famille où l'on a oublié d'être idiot, on dirait.

Alex était surpris que John en ait compris autant sur Belle en si peu de temps, mais il n'en montra rien.

— Exact, mais c'est bien le seul point commun entre les deux cousines. Ainsi que leur capacité surnaturelle à obtenir de vous ce qu'elles désirent avant que vous vous en soyez aperçu.

— Ah oui ?

— Emma a un sacré tempérament, conclut Alex.

Il poussa un soupir, mais c'était un soupir de contentement.

— Et pas sa cousine ? Je l'ai trouvée plutôt impressionnante.

— Belle a une grande volonté, c'est certain, mais pas comme Emma, qui est incroyablement têtue et fonce toujours avant de réfléchir. Belle a bien plus de sens pratique. Elle est d'une curiosité insatiable, si bien qu'il

est impossible de lui cacher le moindre secret, mais je dois admettre que je l'aime bien. J'ai vu des amis dans des situations tellement effroyables que je me considère plutôt chanceux avec ma belle-famille.

Alex s'avisa alors qu'il s'exprimait de manière bien plus ouverte qu'il ne l'aurait normalement fait avec un ami perdu de vue depuis des années. La vie militaire forgeait un lien indestructible entre les hommes, songea-t-il. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il discutait avec John comme s'ils s'étaient quittés la veille.

Ou peut-être était-ce parce que John savait écouter. Il avait toujours eu un talent pour cela, se souvint Alex.

— Mais assez parlé de ma nouvelle famille, dit-il. D'ailleurs, vous allez bientôt la rencontrer. Dites-moi plutôt comment vous allez ? Pour l'instant, vous vous êtes bien débrouillé pour ne pas répondre à mes questions.

John rit doucement.

— Je n'ai pas beaucoup changé, j'imagine, sinon que désormais j'ai un titre.

— Et une maison.

— En effet. Je l'ai achetée en investissant la revente de ma commission d'officier.

Alex émit un sifflement admiratif.

— Vous avez un sacré talent pour les affaires ! Il faudra que nous ayons une petite discussion un de ces jours. Vous aurez sûrement beaucoup de choses à m'apprendre.

— Entre nous, le secret de la réussite est fort simple.

— Ah oui ? Je vous en prie, dites-moi ce que c'est !

— Le bon sens.

Alex éclata de rire.

— Une qualité qui me fait cruellement défaut depuis quelques mois, mais je crains que ce ne soit le lot de tout homme amoureux. Si vous dîniez

à la maison un de ces jours ? J’ai parlé de vous à mon épouse, elle sera ravie de vous rencontrer. Et vous connaissez déjà Belle.

— Avec plaisir.

S’autorisant, pour une fois, à montrer une émotion, John ajouta :

— Je me fais une joie d’avoir des amis dans mon voisinage. Merci d’être venu me voir.

Alex observa son vieux camarade avec attention. En un éclair, il comprit l’immense solitude de celui-ci. Aussitôt, John détourna le regard et se composa son habituel masque indéchiffrable.

— Parfait, conclut Alex. Disons après-demain ? Ici, nous vivons à l’heure de la campagne. Nous passerons probablement à table vers dix-neuf heures.

John hocha la tête.

— C’est entendu. À très bientôt.

Alex se leva et lui serra la main.

— Je suis très heureux que nos chemins se soient de nouveau croisés.

— Et moi donc.

John raccompagna son ami jusqu’à l’écurie, où il avait laissé son cheval. Sur un dernier salut, Ashbourne enfourcha sa monture et s’éloigna.

John revint lentement vers la maison, un sourire aux lèvres. Quand il entra dans le hall, Buxton l’intercepta.

— Ceci est arrivé pour vous pendant que vous vous entreteniez avec Sa Grâce, milord, dit-il en lui tendant un plateau d’argent sur lequel se trouvait une lettre.

Intrigué, John décacheta le pli.

Je suis en Angleterre.

Étrange. Il retourna l’enveloppe. Son nom n’y était pas inscrit.

— Buxton ?

Le majordome, qui s’était déjà éloigné, revint vers lui.

— Qu’a dit le messager ?

— Seulement qu’il avait un courrier pour le maître de maison, milord.

— Il n’a pas mentionné mon nom ?

— Non, je ne crois pas. C’était un gamin. Il ne devait pas avoir plus de huit ou neuf ans.

John posa un dernier regard dubitatif sur la missive et haussa les épaules.

— Je suppose que c’était destiné à l’ancien propriétaire, dit-il en roulant le feuillet en boule et en le jetant. Je ne vois pas de quoi il s’agit.

Ce soir-là, tout en prenant son dîner, John songea à Belle. En sirotant un whisky et en parcourant *Le Conte d’hiver*, il songea à Belle. En se mettant au lit, il songea à elle.

C’était une très jolie femme, sans le moindre doute, mais ce n’était probablement pas pour cette raison qu’elle hantait ses pensées. Il y avait un éclat particulier dans ses yeux bleu lin, une lueur d’intelligence et de… compassion. Elle avait tenté de sympathiser avec lui. Et il avait tout gâché.

Il secoua la tête pour la chasser de son esprit. Ce n’était jamais une bonne idée de songer à une femme avant de s’endormir. Fermant les yeux, il pria pour une nuit sans rêves.

Il était en Espagne. C’était une journée torride mais sa compagnie avait bon moral. Il n’y avait pas eu de combats la semaine passée.

Ils s’étaient établis dans une petite bourgade depuis environ un mois. Dans l’ensemble, les gens d’ici étaient contents de leur présence. Les soldats apportaient de l’argent. Ils le distribuaient surtout dans les tavernes, mais tout le monde se sentait un peu plus riche quand les Anglais étaient en ville.

Comme d’habitude, John était ivre. Tout était bon pour faire taire les cris qui résonnaient encore à ses oreilles et ôter le sang qui lui collait aux

mains malgré les lavages répétés. Plus que quelques verres et il sombrerait dans un bienheureux oubli.

— Blackwood.

Il leva les yeux et salua l'homme qui s'attablait en face de lui.

— Spencer.

George Spencer prit la bouteille.

— Vous permettez ?

John haussa les épaules.

Spencer versa une dose d'alcool dans le verre qu'il avait apporté.

— Vous savez quand on va quitter ce trou ?

— Je préfère ce trou, comme vous l'appelez, à l'enfer des champs de bataille.

Spencer suivit une serveuse du regard en se léchant les lèvres, puis reporta son attention sur John.

— Je ne vous prenais pas pour un tel couard, Blackwood.

John avala un autre verre de whisky d'un seul trait.

— Je n'en suis pas un. Je suis juste un homme.

— Comme nous tous.

Spencer se tourna vers la petite serveuse, qui ne devait pas avoir plus de treize ans.

— Que dites-vous de celle-là ?

John, qui n'était pas d'humeur à bavarder, haussa de nouveau les épaules. La jeune fille – depuis qu'il fréquentait l'endroit, il avait appris qu'elle s'appelait Ana – vint lui apporter son plat. Il la remercia en espagnol. Elle hocha la tête et lui sourit, mais avant qu'elle puisse s'en aller, Spencer l'avait attirée sur ses genoux.

— T'es un joli petit lot, hein ? dit-il d'une voix traînante en posant sa main sur sa poitrine naissante.

— Non, répondit-elle dans un anglais maladroit, je…

— Fichez-lui la paix, marmonna John.

— Bon sang, Blackwood, ce n’est qu’une…

— Laissez-la tranquille.

— Vous savez que quelquefois, vous êtes pénible ? grommela Spencer.

Il repoussa la jeune fille, mais non sans lui avoir pincé les fesses.

John prit une bouchée de riz, l’avala et répondit :

— C’est une enfant, Spencer.

L’autre plia et déplia les doigts d’un geste éloquent.

— Ma main n’est pas de cet avis.

John secoua la tête, agacé. Il n’avait aucune envie de discuter avec cette brute.

— Arrêtez de l’importuner.

Spencer se leva soudain.

— Je vais pisser, marmonna-t-il.

John le regarda s’éloigner et reporta son attention sur son assiette. Il n’en avait pas pris trois bouchées que la mère d’Ana s’approcha de sa table.

— Señor Blackwood, dit-elle dans un mélange d’anglais et d’espagnol. Cet homme… il touche ma petite Ana. Il doit arrêter.

John battit des paupières en s’efforçant de chasser les vapeurs de l’alcool.

— Cela dure depuis longtemps ?

— Toute la semaine, Señor. Ana aime pas ça. Elle a peur.

Une bouffée de dégoût souleva l’estomac de John.

— Ne vous inquiétez pas, Señora. Je vais m’assurer qu’il cesse. Elle ne risque rien de la part de ma compagnie.

La femme hocha la tête.

— Merci, Señor Blackwood. Je suis tranquille.

Elle retourna à la cuisine où elle allait sans doute passer le reste de la soirée à préparer les repas. John finit son assiette et descendit un autre

whisky. Peu à peu, l'oubli le gagnait. Il en avait bien besoin. Il aurait tout fait pour effacer de sa mémoire les charniers et les hommes à l'agonie.

Spencer revint dans la salle.

— Encore à table, Blackwood ?

— À votre avis ? marmonna John.

Spencer fit la grimace.

— Mangez donc votre pâtée. Moi, je vais m'amuser un peu.

John arqua un sourcil, façon de demander : « Ici ? »

— Il y a tout ce qu'il faut, rétorqua l'autre, une lueur égrillarde dans les yeux, avant de se diriger vers l'escalier.

John soupira, soulagé d'être momentanément débarrassé de cet individu qui créait toujours des problèmes dans sa compagnie. Il n'avait jamais aimé Spencer, mais c'était un soldat correct et l'Angleterre avait besoin de tout le monde.

Il finit son assiette et la repoussa. Même si le repas avait été bon, plus rien ne le satisfaisait à présent. Sauf peut-être un autre whisky ?

Bon sang, il était ivre. Complètement ivre. Et il en remerciait le ciel.

Sa tête alourdie par l'alcool pencha vers la table. La mère d'Ana s'était montrée très nerveuse. Son visage tendu par la peur passa dans son esprit. Et Ana, la pauvre gamine… Elle devait détester la présence de tous ces hommes autour d'elle. Surtout ceux qui ressemblaient à Spencer.

À l'étage, il y eut un choc sourd. Rien d'anormal.

Spencer. Ah oui, c'était à lui qu'il songeait. Un type insupportable. Toujours en train d'ennuyer les gens. Ne pensait qu'à se distraire…

Un nouveau choc retentit.

Qu'avait-il dit ? Qu'il allait s'amuser un peu. C'était tout lui.

Encore un bruit, là-haut. Cette fois, on aurait dit une femme qui criait. John regarda autour de lui. Était-il le seul à l'entendre ? Personne ne réagissait. Peut-être parce qu'il occupait la table la plus proche de l'escalier.

De nouveau, il y eut un coup.

Il y a tout ce qu'il faut.

John se frotta les yeux. Quelque chose n'allait pas.

Il se leva et dut se retenir à la table pour contenir une nausée. D'où venait ce mauvais pressentiment ?

Encore un coup. Encore un cri.

Lentement, il se dirigea vers l'escalier. Que se passait-il, bon sang ? À mesure qu'il gravissait les marches, le vacarme redoublait.

Il entendit la voix derrière une porte. « Noooon ! » Cette fois, plus de doute. C'était Ana.

En un instant, il recouvra sa clarté d'esprit. Il fonça vers la porte et la fit voler en éclats.

— Seigneur, non ! s'exclama-t-il.

Il voyait à peine la fillette, sa mince silhouette écrasée sous le corps massif de Spencer. Bon sang, cette brute était en train d'abuser d'elle !

Elle pleurait. « Non, s'il vous plaît, non ! »

John ne prit pas le temps de réfléchir. Fou de rage, il souleva Spencer et le plaqua contre le mur.

— Enfer ! siffla l'autre, rouge et soufflant comme un bouc en rut. Blackwood ?

— Salaud ! cracha John en posant la main sur son arme.

— Ce n'est qu'une catin !

— C'est une enfant, rectifia John.

— Plus maintenant, ricana Spencer en se tournant pour récupérer son pantalon. Et elle serait devenue une putain de toute façon.

À ces mots, la main de John serra la crosse de son arme.

— Les soldats de Sa Majesté ne violent pas, dit-il.

Et il tira une balle dans l'arrière-train de Spencer.

L'autre s'effondra dans un hurlement de douleur mêlé d'un chapelet de jurons. John se rua vers Ana, comme s'il pouvait encore faire quelque

chose pour effacer la souffrance et l'humiliation.

La petite était hagarde, le visage inexpressif.

Jusqu'à ce qu'elle le voie.

Elle sursauta, puis se détourna, l'air horrifié. Il y avait une telle terreur dans son regard que John recula d'un pas. Bon sang, elle ne croyait pas qu'il… Ce n'était pas lui !

À cet instant, la maman d'Ana entra dans la chambre.

— Sainte Mère de Dieu ! gémit-elle. Que… Oh, Ana. Ma petite Ana !

Elle courut vers sa fille, qui était à présent secouée de larmes.

John resta au milieu de la pièce, en état de choc, l'esprit encore embrumé par le whisky.

— Je ne l'ai pas…, commença-t-il.

Un effroyable vacarme régnait dans la chambre. Spencer hurlait de douleur et continuait de vociférer des jurons. Ana pleurait. Sa mère maudissait le ciel. Et John demeurait là, pétrifié.

Puis la femme pivota sur ses talons, les traits déformés par une haine indescriptible.

— C'est vous qui avez fait ça ! siffla-t-elle avant de lui cracher au visage.

— Non, pas du tout ! Ce n'est pas moi !

— Vous avez juré de la protéger !

On aurait dit qu'elle était sur le point de l'étrangler de ses propres mains.

— Cela aurait aussi bien pu être vous ! ajouta-t-elle.

John tressaillit.

Cela aurait aussi bien pu être vous.

Cela aurait aussi bien pu être vous.

Cela aurait aussi bien…

John se redressa sur son lit, trempé de sueur. Cela faisait-il vraiment cinq ans ? Il s'étendit de nouveau en essayant d'oublier qu'Ana s'était

donné la mort trois jours plus tard.

3

Quand Belle arriva dans la salle du petit déjeuner le lendemain matin, elle découvrit que ni Emma ni Alex n'étaient encore debout. Cela était assez surprenant car sa cousine était une lève-tôt. Sans doute Alex l'avait-il convaincue de rester au lit avec lui. Une femme enceinte pouvait-elle de nouveau tomber enceinte ? se demanda-t-elle.

— Pour une personne considérée comme plutôt intelligente, marmonna-t-elle à mi-voix, tu es d'une ignorance pathétique sur les questions importantes.

— Avez-vous dit quelque chose, madame ? s'enquit un valet de pied.

— Non, non ! Je me parlais à moi-même, répondit-elle, mortifiée.

Si elle continuait de marmotter de la sorte, la moitié de Westonbirt allait la prendre pour une folle. Elle entama son omelette en parcourant le journal de la veille posé sur la table à l'intention d'Alex. Quand elle l'eut terminée, les nouveaux mariés n'étaient toujours pas arrivés. Dans un soupir, elle chercha comment occuper sa journée.

Elle pouvait faire une razzia dans la bibliothèque du maître de maison mais aujourd'hui, elle n'avait pas envie de lire. Un grand soleil brillait, ce qui était plutôt rare en cet automne particulièrement pluvieux. Soudain, la jeune femme se sentit bien seule. Elle était déçue qu'Alex et Emma aient choisi ce matin-là pour s'attarder au lit. Elle aurait aimé partager cette belle journée avec quelqu'un, mais il n'y avait personne. À part… « Non »,

songea-t-elle en secouant la tête. Elle ne pouvait pas faire irruption chez lord Blackwood juste pour lui dire bonjour.

Et pourquoi pas ?

Parce qu'il ne l'aimait pas, pour commencer.

Raison de plus pour lui rendre visite, se répondit-elle. S'ils ne se parlaient pas, comment rattraper la situation ?

Elle fronça les sourcils, indécise. En se faisant chaperonner par une bonne, elle ne franchirait pas trop les limites des convenances. Ou, si c'était le cas, personne n'en serait témoin. Et lord Blackwood ne s'était pas montré particulièrement pointilleux sur l'étiquette.

Sa décision prise, elle se rendit aux cuisines pour voler quelques scones à Mme Goode. Ils feraient un bon petit déjeuner. Avec un peu de chance, lord Blackwood n'avait pas encore mangé.

Tout allait bien se passer. On n'était pas à Londres, après tout. Ici, pas de risque qu'une quarantaine de commères commentent son comportement scandaleux avant la fin de la journée. Sans compter qu'elle ne s'apprêtait pas à commettre un crime. Elle voulait juste accueillir correctement un nouveau voisin et voir à quoi ressemblait… comment s'appelait l'endroit ? Alex l'avait dit la veille. Bletchwood Place ? Blumley Manor ? Blasphemous Burg ? Belle éclata de rire. Tout ce dont elle se souvenait, c'était que le nom était épouvantable.

Elle arriva aux cuisines, où Mme Goode se fit une joie de lui préparer un panier. Bientôt, Belle s'en alla, emportant des scones tout frais et un pot de confiture maison.

Elle se rendit aux écuries et fit sceller Amber, sa jument. Elle ignorait l'emplacement exact de la demeure de lord Blackwood mais elle savait qu'elle était vers l'est. Si elle rejoignait la route et se dirigeait vers le soleil levant, elle ne manquerait pas de la trouver.

Dans l'allée qui reliait Westonbirt à la voie principale, elle mit sa monture au petit trot. La bonne qui l'escortait chevauchait à ses côtés. Elles

s’engagèrent sur la route en direction de l’est et après un quart d’heure environ, elles aperçurent une allée privée qui devait mener à une propriété. Quelques instants plus tard, elles parvinrent dans une vaste clairière au centre de laquelle se tenait un élégant manoir de pierre.

La demeure n’était pas très grande mais elle ne manquait pas d’allure et semblait solide. Elle plut aussitôt à Belle. Un sourire aux lèvres, la jeune femme fit avancer sa jument. Comme elle ne voyait pas d’écurie, elle descendit de sa monture et l’attacha à un arbre, imitée par son chaperon.

— Désolée, Amber, dit-elle à l’animal.

Puis elle prit une profonde inspiration et se dirigea vers le perron d’un pas résolu. Elle souleva le heurtoir, qui retomba dans un son assourdissant. Bientôt, un homme aux cheveux blancs vint lui ouvrir. Ce devait être le majordome.

— Bonjour, dit-elle de son ton le plus poli. Suis-je bien chez lord Blackwood ?

Il arqua un sourcil un peu hautain.

— En effet.

Belle lui décocha son plus beau sourire.

— Très bien. Veuillez l’informer que lady Arabella Blydon est là, je vous prie.

Buxton ne douta pas un instant que cette visiteuse était effectivement une *lady*. Ses accents cultivés et ses vêtements coûteux en étaient la preuve. Il hocha la tête d’un air altier et la fit entrer dans un vaste salon décoré dans des nuances bleu et ivoire.

Sans un mot, Belle regarda le majordome s’éloigner vers l’escalier, puis elle se tourna vers son chaperon.

— Peut-être pourriez-vous… hum… aller à la cuisine et voir s’il y a… hum… d’autres domestiques ?

La bonne écarquilla les yeux, manifestement surprise d’être ainsi éconduite, mais elle obtempéra.

Quand le majordome entra dans sa chambre, John était encore au lit. Il avait décidé de s'accorder une grasse matinée bien méritée. Buxton s'approcha sur la pointe des pieds, se pencha vers lui comme pour chuchoter à son oreille et tonna d'une voix de stentor :

— De la visite pour vous, milord !

John le repoussa avec son oreiller et ouvrit péniblement les yeux.

— Pardon ? réagit-il, à moitié assoupi.

— De la visite !

— Grand Dieu, mais quelle heure est-il ?

— Neuf heures.

John se leva d'un pas chancelant, encore nu, et se drapa dans une robe de chambre.

— Qui diable se présente chez les gens à neuf heures du matin ? marmonna-t-il.

— Lady Arabella Blydon, milord.

Abasourdi, il pivota sur ses talons.

— Pardon ?

— Je dis que c'est lady…

— Je sais ce que vous avez dit ! s'emporta-t-il. Que fiche-t-elle ici ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais elle a demandé à vous voir.

John poussa un soupir accablé. Quand Buxton comprendrait-il que toutes les questions n'appelaient pas de réponse ? Puis il soupira de nouveau. Ce vieux rusé de Buxton savait très bien que ses interrogations étaient purement rhétoriques.

— Je suppose que je n'ai plus qu'à m'habiller, ronchonna-t-il.

— C'est probable, milord. J'ai pris la liberté d'informer Wheatley que vous auriez besoin de son aide.

John fit volte-face et se dirigea vers son dressing. De même que son majordome, son valet de chambre faisait partie des meubles, mais John devait avouer qu'il s'était très vite habitué au luxe d'être servi. En un

tournemain, il fut vêtu d’une culotte longue brun gris, d’une chemise blanche bien repassée et d’une veste bleu marine. En revanche, il ignora délibérément sa cravate. Si lady Arabella voulait le trouver en tenue formelle, elle ne devait pas arriver chez lui à neuf heures du matin.

Il s’aspergea le visage d’eau fraîche et passa ses mains encore humides dans ses cheveux pour les discipliner.

— Bonté divine ! jura-t-il.

Il n’avait toujours pas l’air bien réveillé. « Tant pis ! » songea-t-il en descendant au rez-de-chaussée.

Buxton était dans le hall d’entrée.

— Lady Arabella vous attend au salon vert, milord.

John prit une profonde inspiration en s’efforçant de contenir son agacement.

— Lequel est-ce ?

Une lueur amusée passa dans le regard du majordome.

— Celui-là, répondit-il en tendant un doigt.

John suivit la direction indiquée, en veillant à laisser la porte ouverte afin de respecter un semblant de convenances. Sa visiteuse se tenait près d’un fauteuil bleu, examinant un vase peint. Dans sa robe rose, elle était tout à fait charmante. Et elle avait l’air si fraîche et dispose que c’en était humiliant.

— En voilà, une surprise, dit-il.

La jeune femme se tourna vers lui.

— Bonjour, lord Blackwood.

Puis, jetant un regard discret vers sa chevelure en désordre, elle ajouta :

— J’espère que je ne vous réveille pas ?

— Pas du tout, mentit John.

— J’ai pensé que nous n’étions pas partis sur de bonnes bases, l’autre jour.

Il ne répondit pas.

Elle poursuivit :

— Bien. Alors je me suis dit que je devrais peut-être vous souhaiter correctement la bienvenue dans la région. J'ai apporté une collation. J'espère que vous aimez les scones ?

John lui adressa un large sourire.

— J'*adore* les scones. Et ceux-ci arrivent au moment parfait pour le petit déjeuner.

Belle fronça les sourcils, intriguée par son enthousiasme forcé. Elle l'avait bel et bien réveillé.

— Il y a aussi de la confiture, dit-elle.

Elle s'assit sur un fauteuil, saisie d'un doute. Pourquoi était-elle venue à une heure si matinale ?

John sonna pour demander du thé et du café, puis il prit place en face d'elle. Jetant autour d'eux un regard éloquent, il s'étonna :

— Je vois que vous n'avez pas de chaperon.

— Je me suis fait escorter par une bonne. Elle est allée saluer vos domestiques. J'aurais préféré que ma cousine m'accompagne mais elle n'était pas levée. Il est encore tôt.

— J'avais remarqué.

Mal à l'aise, elle reprit malgré tout :

— Je suppose que ce n'est pas vraiment un problème. Nous ne sommes pas à Londres, où tout le monde surveille nos moindres faits et gestes. Et ce n'est pas comme si j'étais en danger en votre compagnie.

John parcourut ses rondeurs féminines sans cacher son admiration.

— Qu'en savez-vous ?

Belle rougit et se redressa sur son siège. Puis elle le regarda droit dans les yeux et comprit que derrière ses airs sardoniques, c'était un homme d'honneur.

— J'en suis certaine, répondit-elle avec assurance.

— Tout de même, vous n'auriez pas dû venir seule ici.

— Je vous l’ai dit, je ne suis pas seule. Ma bonne…

— Votre bonne est à la cuisine. Et vous êtes dans cette pièce. Seule avec moi.

Elle ouvrit et ferma plusieurs fois la bouche, à court de répliques.

— Eh bien… en effet… mais…

John aurait volontiers embrassé ses lèvres ensorcelantes, mais il se contenta de secouer la tête pour en chasser cette idée folle. « Un peu de tenue, s’il te plaît ! » l’avertit une petite voix intérieure.

— Je vous prie de me pardonner, dit-il d’un ton bourru. Je n’avais pas l’intention de vous choquer, mais une jeune femme qui rend visite à un célibataire sans être chaperonnée, avouez que c’est original.

Elle lui adressa un sourire hautain, soulagée par ses excuses.

— Moi-même, je suis un peu originale.

John n’en doutait pas un instant. Il observa son expression impertinente et se demanda si elle était venue le torturer délibérément.

— En outre, poursuivit-elle, je n’ai pas eu l’impression que vous étiez particulièrement à cheval sur l’étiquette.

— *Moi*, non, mais la plupart des jeunes femmes le sont.

Quand on leur apporta des boissons chaudes, Belle proposa de s’occuper du service. Elle lui tendit une tasse de café et se versa du thé tout en faisant la conversation.

— Avez-vous grandi par ici ?

— Non.

— Oh, alors dans quelle région ?

— Shropshire.

— Comme c’est charmant.

John émit un son qui ressemblait dangereusement à un grommellement. Belle arqua un sourcil mais ne se laissa pas décourager.

— Moi, je viens de Londres.

— Comme c’est charmant.

Elle pinça les lèvres.

— Nous avons une maison dans le Sussex, bien sûr, mais je me sens plus chez moi à Londres.

John prit un scone et y étendit une généreuse couche de confiture de fraises.

— Quelle malchance.

— Vous n'aimez pas Londres ?

— Pas spécialement.

— Oh.

Que devait-elle dire d'autre ? se demanda Belle. Une longue minute passa. La jeune femme était douloureusement consciente des regards intrigués et amusés que lui jetait son compagnon.

— En tout cas, reprit-elle, je vois que vous ne m'avez pas menti hier.

Cette remarque éveilla la curiosité de John. D'un geste, il l'invita à continuer.

— Vous n'avez vraiment aucun talent pour la conversation polie.

Il éclata d'un rire sonore.

— Vous êtes d'une redoutable perspicacité, madame.

Belle ne releva pas le compliment. Au demeurant, elle n'était pas sûre que c'en soit un. Tout en l'observant, elle songea à leur discussion de la veille. Pendant quelques instants, ils avaient partagé une certaine complicité. Ils avaient parlé de Shakespeare et s'étaient même envoyé quelques piques.

Il lui avait paru différent, et beaucoup plus jeune. Jusqu'à ce qu'il se referme. Belle l'aurait juré, cet homme avait été douloureusement blessé dans le passé. Toutefois, elle ne le laisserait pas lui manquer de respect pour autant.

Elle percevait en lui quelque chose de particulier. Quelque chose de noble, de lumineux et de profondément bon. Peut-être avait-il seulement besoin qu'on le lui rappelle. En dépit de toutes les résistances qu'il lui

opposait, elle était bien tentée d'oublier toute prudence et de sympathiser avec lui. Elle croisa les bras d'un geste résolu.

— Vous pouvez prendre ce ton arrogant si vous voulez, mais je n'y crois pas un instant.

John arqua un sourcil.

— Autant l'accepter, déclara-t-elle simplement. Vous m'aimez bien.

Au grand dam de John, sa tasse de café se mit à trembler dans sa soucoupe.

— Plaît-il ?

— Vous m'aimez bien, répéta-t-elle.

Belle pencha la tête de côté. On aurait dit un chat qui vient de vider un bol de crème.

— Et comment êtes-vous parvenue à cette conclusion, je vous prie ?

— Je le vois, c'est tout.

Il faillit lui demander si elle voyait également combien elle le séduisait. En était-elle consciente ? Probablement. Lui-même, il était surpris par la puissance du désir qu'elle éveillait en lui. La veille, il l'avait trouvée très jolie, assise sous son arbre. Ce matin, à ses yeux encore embués de sommeil, c'était une déesse.

— Inutile d'avoir l'air aussi impressionné par ma perspicacité, ironisa-t-elle.

Une déesse à la langue un peu trop bien pendue.

— Vous mériteriez le fouet, dit-il d'un ton ferme.

— J'espère que vous ne parlez pas sérieusement. Je tiens beaucoup à mon postérieur.

Bonté divine, se demanda Belle en voyant son expression étranglée, depuis *quand* était-elle si audacieuse ?

L'esprit de John, ce traître, décida que lui aussi, il adorerait sûrement le postérieur de la jeune femme. Et son corps, plus traîtreusement encore, s'enflamma aussitôt à cette perspective. Bon sang, à quoi pensait-elle ? On

ne jouait pas avec les nerfs d'un homme ! Au demeurant, elle avait dit vrai. Il l'aimait bien. Il devenait urgent de dévier la discussion vers des eaux moins dangereuses.

— Vous avez raison, répondit-il. Je ne suis pas très doué pour la conversation polie.

Belle saisit la perche qu'il lui tendait et lui adressa un sourire charmeur.

— Je ne suis pas trop inquiète pour vous. Votre cas n'est pas désespéré.

— Imaginez mon soulagement ! ricana-t-il.

— Hélas, l'espoir décline à chaque minute, répliqua-t-elle entre ses dents serrées.

John l'observa tout en mâchant une bouchée de scone. Inexplicablement, elle réussissait à se montrer douce et désirable à la fois. Bonté divine, elle avait déjà commencé à briser le mur de protection qu'il avait érigé autour de lui depuis des années. Elle ne méritait pas les rebuffades qu'il lui infligeait. D'un geste délibéré, il se tamponna les lèvres avec sa serviette, puis se mit debout et prit sa main pour y déposer un baiser.

— M'accorderez-vous une seconde chance ? Je crains de m'être levé du pied gauche, ce matin.

Au contact de sa bouche sur sa peau, la jeune femme sentit son cœur battre un peu plus vite.

— C'est moi qui vous dois des excuses. À une heure aussi matinale, je suppose que tout le monde a deux pieds gauches.

Il sourit de sa plaisanterie, puis se rassit et prit un autre scone.

— Ils sont délicieux, dit-il.

— La mère de notre cuisinière était écossaise.

— « Notre cuisinière » ? répéta-t-il. Êtes-vous définitivement installée à Westonbirt ?

— Non, je retournerai à Londres quand mes parents rentreront d'Italie, mais je dois admettre que je commence à m'y sentir chez moi.

John hocha la tête et leva son scone à moitié mangé.

— Êtes-vous déjà allée en Écosse ?

— Non. Et vous ?

— Non plus.

Il y eut un silence, puis il demanda :

— Comment est-ce que je m'en sors ?

Belle lui jeta un regard perplexe.

— De quoi parlez-vous ?

— De l'art de la conversation polie. Voilà quelques minutes que je déploie des efforts surhumains, fit-il remarquer en lui décochant un sourire espiègle.

Belle ne put retenir un éclat de rire.

— Oh, vous progressez à *grands* pas !

— Alors je serai vite prêt pour la saison à Londres, répondit-il en engouffrant le reste du scone.

Belle se pencha vers lui, ravie.

— Vous envisagez vraiment de venir en ville ?

Cette perspective la réjouissait. Elle était lasse de sa vie sociale, mais la présence de John Blackwood y ajouterait une pincée de piment bienvenue. La seule idée de danser avec lui était étrangement excitante. Un frisson la parcourut quand elle s'imagina dans ses bras, puis ses joues la brûlèrent.

En voyant le visage de sa compagne se colorer, John fut intrigué. Quelle inavouable rêverie pouvait faire rougir une jeune femme assez audacieuse pour se présenter chez un célibataire à neuf heures du matin ? Toutefois, comme il ne voulait pas l'embarrasser en lui posant la question, il se contenta de répondre :

— Non. Je n'en ai pas les moyens.

Belle sursauta, surprise par sa franchise.

— Peu importe, dit-elle avec une pointe d'ironie. La moitié de la bonne société non plus. La plupart des gens se font inviter dans des fêtes tous les

soirs pour ne pas avoir à payer leurs repas.

— Sortir tous les soirs ? Merci bien, très peu pour moi !

— Je n'en suis pas très étonnée. Ce n'est pas non plus ma tasse de thé, pour tout vous dire.

— Vraiment ? Moi qui vous prenais pour la reine des soirées londoniennes !

Elle lui adressa un sourire poli.

— Je ne vais pas jouer les prudes et prétendre que je n'ai pas connu quelques succès en société mais…

John rit doucement, amusé par sa façon de choisir ses mots avec soin.

— … mais je dois avouer que je commence à épuiser les joies de la saison à Londres.

— Ah oui ?

— Oui, mais je suppose que je devrais y retourner cette année.

— Pourquoi, si cela vous ennuie tant ?

Elle esquissa une petite moue.

— Il faut bien que je trouve un mari.

— Ah.

John ne savait que dire d'autre.

— Ce n'est pas aussi simple que vous pourriez le penser.

— J'ai du mal à imaginer que ce soit difficile pour *vous*, lady Arabella. Vous n'ignorez pas que vous êtes d'une grande beauté ?

Elle rougit de plaisir.

— On m'a fait des propositions, mais elles ne me convenaient pas.

— Vos admirateurs n'étaient pas assez fortunés ?

Elle rougit de nouveau, cette fois de consternation.

— Vous me vexez, lord Blackwood.

— J'en suis désolé. Je pensais que c'était un critère des plus ordinaires.

Belle devait admettre que c'était *effectivement* un critère des plus ordinaires. Elle accepta ses excuses d'un hochement de tête.

— Certains de mes prétendants m'ont déclaré qu'ils voulaient bien fermer les yeux sur ma personnalité de bas-bleu en raison de ma dot et de mon physique.

— Pour ma part, je trouve votre personnalité de bas-bleu tout à fait séduisante.

Elle poussa un soupir.

— Il est bien agréable d'entendre quelqu'un – un homme – dire cela.

Il haussa les épaules.

— Je me suis toujours étonné que l'on puisse rechercher une épouse qui n'ait pas plus de conversation qu'un mouton.

Elle se pencha vers lui, une lueur espiègle au fond des yeux.

— Ah oui ? Voilà qui est surprenant, étant donné votre aversion pour la conversation polie.

— Touché, madame. Un point pour vous.

Ridiculement flattée, Belle se félicita d'être venue ici ce matin.

— Je considère cela comme un compliment de grande valeur.

— C'en était un.

Il désigna les scones, dont le nombre diminuait à vue d'œil.

— Vous n'en voulez pas ? Si vous ne vous servez pas, je suis bien capable de dévorer toute l'assiette.

— Ma foi, j'ai déjà pris un petit déjeuner mais…

Elle baissa les yeux vers les appétissants petits pains.

— Je suppose qu'un seul ne peut pas faire de mal.

— Parfait. Je n'ai aucune patience avec les femmes qui mangent comme des lapins.

— Ah oui, vous préférez les moutons, si j'ai bien compris.

— Encore un point pour vous, admit-il.

Il se tourna vers la fenêtre.

— Vous avez laissé vos chevaux dehors ?

Belle suivit son regard et se leva pour s'approcher de la vitre.

— Oui, celle qui est sur la gauche est ma jument, Amber. Je n’ai pas vu d’écurie, alors je l’ai attachée à cet arbre. Elle a l’air de s’y plaire.

— L’écurie est derrière la maison.

John, qui avait bondi sur ses pieds dès qu’elle s’était levée, l’avait rejointe. La jeune femme était très consciente de sa proximité et de son parfum masculin légèrement épicé. Soudain, elle eut le souffle court et, pour la première fois depuis ce matin, elle ne savait plus que dire. Tandis qu’il observait Amber, elle jeta un regard furtif vers son profil. Nez droit et patricien, mâchoire volontaire, lèvres pleines et sensuelles d’une grande beauté… Elle déglutit péniblement et s’aventura jusqu’à ses yeux. Une immense tristesse les emplissait. En cet instant, elle aurait tout donné pour effacer la douleur et la solitude qu’elle devinait en lui.

Au même moment, John tourna la tête et surprit la jeune femme en train de l’observer. Son regard plongea dans le sien. L’espace d’un instant, au lieu de se protéger, il la laissa voir jusqu’au tréfonds de son âme. Puis il esquissa un petit sourire narquois qui brisa l’enchantement et se détourna d’elle.

— C’est une superbe jument, dit-il.

Il fallut quelques secondes à Belle pour reprendre son souffle.

— Oui. Je l’ai depuis quelques années.

— Je présume qu’à Londres, elle ne fait pas beaucoup d’exercice.

— Non, en effet.

À présent que la discussion avait pris un tour convenu, Belle s’interrogeait. Pourquoi s’était-il fermé ? Elle ne supporterait pas de rester un instant de plus en sa compagnie si c’était pour échanger des banalités et s’en tenir à cette satanée conversation polie.

— Je vais vous laisser, dit-elle soudain. Il se fait tard.

John rit doucement. Il était à peine dix heures.

Dans sa hâte de reprendre ses esprits et de s’en aller, Belle ne l’entendit pas.

— Gardez le panier, dit-elle. Je vous en fais cadeau, ainsi que des scones.

— Il est déjà cher à mon cœur, promit-il.

Puis il sonna pour faire appeler la bonne de la jeune femme, qui se trouvait en cuisine.

Belle lui sourit et, mortifiée, s'aperçut qu'elle avait la larme à l'œil.

— Merci pour votre accueil. J'ai passé une charmante matinée.

— Tout le plaisir était pour moi, répondit John avant de la raccompagner dans l'entrée.

Avant de s'éloigner de lui, elle lui décocha un sourire qui le bouleversa profondément et éveilla une nouvelle vague de désir en lui.

— Lady Arabella, la salua-t-il d'une voix enrouée par l'émotion.

Elle se retourna et lui jeta un regard inquiet.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle.

— Vous ne devriez pas rechercher ma compagnie.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne revenez plus ici.

— Ne venez-vous pas de me dire que…

— Je vous dis de ne plus revenir ici. Du moins, pas toute seule.

Elle battit des paupières, décontenancée.

— Ne soyez pas ridicule. Et vous n'avez pas besoin de parler comme un héros de roman gothique.

— Je n'ai rien d'un héros, dit-il sombrement. Vous feriez bien de vous en souvenir.

— Cessez de vous moquer de moi, protesta-t-elle sans conviction.

— Je m'en garderais bien, madame.

Il ferma les yeux. Pendant une fraction de seconde, une immense souffrance passa sur son visage.

— Il y a dans ce monde bien des dangers dont vous ignorez tout. Et dont vous ne devriez *jamais* rien savoir, ajouta-t-il d'une voix douloureuse.

La bonne les rejoignit à cet instant.

— Je ferais mieux d’y aller, marmonna Belle, totalement déconcertée.

— En effet.

Elle pivota sur ses talons et dévala les marches du perron. Puis elle monta sur sa jument et s’engagea dans l’allée qui menait à la route. Pendant tout ce temps, il lui sembla percevoir le poids du regard de Blackwood dans son dos.

Qu’avait-il donc vécu dans le passé ? Si Belle avait été intriguée par son nouveau voisin jusque-là, elle était à présent dévorée par la curiosité. Son humeur changeait aussi vite que le vent tournait. Elle ne comprenait pas qu’il puisse la taquiner gentiment, puis se montrer distant et désespéré l’instant d’après.

Et elle ne parvenait pas à chasser l’intuition qu’il avait *besoin* d’elle, même si elle ignorait pourquoi. Car cet homme avait besoin de quelqu’un, c’était évident. Une personne qui saurait effacer la souffrance qui envahissait son regard quand il croyait qu’on ne l’observait pas.

Belle carra les épaules. Elle n’avait jamais été du genre à reculer devant un défi.

4

Toute la journée, Belle fut incapable de chasser John Blackwood de ses pensées. Elle alla se coucher tôt dans l'espoir qu'une bonne nuit de repos lui apporterait de nouvelles perspectives, mais après plusieurs heures d'insomnie, elle sombra dans un sommeil agité et John Blackwood hanta ses rêves avec insistance.

Le lendemain matin, elle se leva plus tard que d'habitude. Quand elle descendit pour prendre son petit déjeuner, elle découvrit qu'Alex et Emma n'étaient toujours pas debout. Comme elle n'était pas d'humeur à chercher une distraction, elle termina rapidement son repas et décida d'aller se promener.

Elle jeta un coup d'œil aux bottines qu'elle portait, estima qu'elles étaient assez solides pour marcher et sortit par la grande porte après avoir confié à Norwood un message pour ses cousins. L'air automnal était frais mais pas vraiment froid. Tout en se félicitant de ne pas s'être encombrée d'un manteau, la jeune femme se mit en chemin d'un pas résolu. Avant de s'aviser qu'elle partait vers l'est. Vers la propriété de John Blackwood.

Belle ravala un juron. Elle aurait dû s'en douter ! Faisant halte, elle s'obligea à changer de direction. Elle devait aller vers l'ouest. Ou vers le nord, le sud, ou même le nord-nord-ouest ; n'importe où tant que ce n'était pas l'est. Hélas, ses pieds refusèrent de lui obéir. Elle se remit donc en route en essayant de se convaincre que, comme elle ne savait se rendre à

Blondwood Manor que par la grand-route, elle ne risquait pas d’y arriver puisqu’elle cheminait à travers bois.

Elle fronça les sourcils. Non, ce n’était pas Blondwood Manor. Bon sang, comment s’appelait l’endroit ? se demanda-t-elle en continuant de marcher.

Une heure plus tard, elle commença à regretter de ne pas avoir pris Amber. Elle était à deux miles de la limite de la propriété d’Alex et, d’après ce que John Blackwood lui avait dit la veille, il y avait encore deux autres miles jusqu’à son manoir. Ses bottines n’étaient pas aussi confortables qu’elle l’avait espéré et elle avait la désagréable sensation qu’une cloque se formait à son talon droit.

D’abord elle refusa de s’avouer vaincue, mais la douleur devint bientôt si insupportable qu’elle déclara forfait. Elle poussa un gémissement de dépit. Son ampoule avait gagné. Elle se pencha pour voir si l’herbe était encore humide. Constatant que la rosée du matin s’était évaporée, elle s’assit sur le sol, délaça sa bottine et l’ôta. Elle s’apprêtait à repartir quand elle s’aperçut qu’elle portait ses bas préférés. Dans un soupir agacé, elle souleva ses jupes et retira aussi son bas pour ne pas l’abîmer.

John se trouvait à une trentaine de pas de là. Il n’en croyait pas ses yeux. Mlle Blydon s’était de nouveau invitée sur sa propriété ! Il s’apprêtait à lui signaler sa présence quand elle se mit à jurer, puis s’installa sur le sol sans la moindre dignité.

Il se cacha derrière un arbre, intrigué. La scène qui se déroula alors dépassa ses rêves les plus fous. Après avoir ôté l’une de ses bottines, la jeune femme remonta ses jupes jusqu’à ses cuisses, lui offrant un aperçu fascinant d’une jambe au galbe parfait. Il proféra un juron. Dans un monde où il était choquant de révéler une cheville féminine, le spectacle de ce genou était d’une audace torride.

John aurait dû détourner pudiquement le regard, il le savait, mais quand la jeune femme roula son bas, il fut pris au dépourvu. S’il l’appelait, il

risquait de l'embarrasser. Mieux valait qu'elle ignore sa présence. Un authentique gentleman aurait eu la force morale de tourner le dos, mais John trouvait que la plupart des hommes qui se considéraient comme tels n'étaient que des crétins.

Et il ne parvenait pas à détacher ses yeux de la jeune femme. Son innocence ne la rendait que plus séduisante, infiniment plus que les professionnelles les plus aguerries. Cette séance d'effeuillage involontaire était d'autant plus captivante que Mlle Blydon retirait son bas avec une lenteur exaspérante, non pas pour exciter son public mais parce qu'elle semblait savourer la caresse de la soie sur sa peau.

Sa tâche achevée, bien trop tôt pour le goût de John, elle se remit à marmonner. Il sourit. Jamais il n'avait vu quelqu'un se parler à soi-même aussi souvent, ni de façon aussi amusante.

Elle se leva, inspecta sa tenue et posa les yeux sur un ruban qui ornait sa robe. Elle y attacha son bas, puis se pencha pour récupérer son soulier. John faillit éclater de rire quand elle darda un regard noir sur la chaussure comme s'il s'agissait de quelque créature malfaisante, sans doute parce qu'elle venait de s'aviser qu'il aurait suffi de glisser le bas dans la bottine pour ne pas le perdre.

Elle poussa un soupir si sonore qu'il l'entendit, esquissa un haussement d'épaules et s'éloigna. John arqua un sourcil intrigué. Elle ne se dirigeait pas vers chez elle, mais vers sa demeure. Seule. On aurait pu espérer qu'elle possédait assez de bon sens pour écouter ses avertissements. Il pensait pourtant l'avoir effrayée, la veille. Le ciel lui en était témoin, il se faisait parfois peur à lui-même !

Toutefois, il ne put contenir un nouveau sourire. À présent qu'elle avait ôté l'une de ses chaussures, elle boitait presque autant que lui.

Il fit demi-tour et s'enfonça dans les bois. Après son accident, il avait eu une excellente rééducation, et à présent, il marchait presque aussi vite qu'un homme valide. Seul petit problème, l'effort physique était si intense que ce

soir, il aurait l’impression d’avoir marché – ou plus exactement claudiqué – jusqu’en enfer.

Pourtant, alors qu’il progressait à grands pas, sa préoccupation était plutôt de savoir s’il pourrait intercepter Mlle Blydon avant Bletchford Manor sans qu’elle remarque qu’il l’avait épiée.

Comme le chemin décrivait un grand virage vers la droite un peu plus loin, John coupa à travers bois en maudissant les troncs d’arbres tombés alors qu’il n’était plus capable de les enjamber d’un saut. Quand il retrouva le sentier, environ un demi-mile avant sa maison, il avait le souffle court et le genou en feu. Posant les mains sur ses cuisses, il se pencha en avant pour reprendre sa respiration. L’élancement qui lui traversait la jambe était si intense que le seul fait de la tendre était un supplice. Tremblant, il se massa le genou jusqu’à ce que la douleur devienne supportable.

Il se redressa. Il était temps. Mlle Blydon venait d’apparaître en boitant sur le chemin. Il fit un pas dans sa direction en adoptant l’attitude d’un promeneur innocent.

Belle ne vit pas tout de suite lord Blackwood, peut-être parce qu’elle regardait le sol afin de ne pas poser son pied nu sur les cailloux. Ils n’étaient qu’à une dizaine de pas l’un de l’autre quand elle l’entendit approcher. Aussitôt, elle leva les yeux. Il arborait une expression énigmatique, comme s’il savait quelque chose qu’elle ignorait. Ou plus exactement comme s’il savait quelque chose que jamais elle ne saurait.

— Oh, bonjour, lord Blackwood.

Elle se composa un sourire qu’elle espérait aussi mystérieux que le sien. Cependant, elle ne se berçait pas d’illusions. Non seulement il n’y avait pas une once de mystère en elle, mais elle s’était exprimée de façon bien trop chaleureuse.

Perdue dans le tumulte de ses pensées, elle le vit hocher la tête.

— Je suppose que vous vous demandez ce que je fais une fois de plus sur vos terres.

Il haussa un sourcil en une expression qu'elle ne sut interpréter. *Vous êtes une exaspérante petite fouine ? Vous êtes une sacrée coquine ? Vos manigances ne méritent pas une seconde de mon attention ?*

Elle poursuivit vaillamment :

— Je suis tout à fait consciente d'être de nouveau chez vous, mais je suis partie vers l'est ce matin en quittant Westonbirt – j'ignore pourquoi, mais il se trouve que c'est ce que j'ai fait – et comme le côté oriental est plus proche de la maison que les trois autres et que j'aime les longues promenades, il est assez naturel que j'aie atteint la limite de vos terres, mais j'ai pensé que vous ne vous en formaliseriez pas.

Elle se mordit les lèvres. Bonté divine, elle parlait à tort et à travers ! Cela ne lui ressemblait pas, songea-t-elle, mortifiée.

— Je ne m'en formalise pas, confirma-t-il, imperturbable.

— Oh. Tant mieux. C'est une bonne chose, je suppose, parce que je n'ai pas spécialement envie que vous me jetiez de force hors de chez vous.

Comment pouvait-elle proférer de telles inepties ? Confuse, elle se mordit les lèvres.

— Parce que je devrais recourir à la force physique pour vous chasser de chez moi ? J'ignorais que ma propriété vous intéressait autant.

Elle tenta une remarque espiègle.

— Vous me taquinez.

Il lui adressa de nouveau l'un de ces sourires qui en auraient dit long si le reste de son visage n'était pas demeuré aussi indéchiffrable.

— Vous ne parlez pas beaucoup, n'est-ce pas ? s'entendit-elle demander.

— À quoi bon ? À vous toute seule, vous faites admirablement la conversation pour deux.

Elle sursauta.

— Ce n'est pas très gentil !

Le regard brun de son compagnon, jusqu'alors insondable, pétilla d'amusement.

— Cela dit, c'est vrai, concéda-t-elle. En général, je ne suis pas aussi bavarde.

— Ah non ?

— Non. Je suppose que vous êtes tellement taciturne que je me sens obligée de meubler le silence.

— Oh. Donc, la responsabilité repose sur mes épaules.

Elle jeta un coup d'œil admiratif auxdites épaules, plus larges que dans son souvenir.

— Ma foi, elles semblent capables de porter un tel poids.

John sourit. Un vrai sourire, ce qui était rare. Soudain, il se félicita d'avoir mis l'une de ses plus belles vestes – en général, il prenait un vieux manteau pour sa promenade matinale. Puis il s'en voulut de se soucier d'un tel détail.

— C'est une nouvelle mode ? demanda-t-il en désignant la bottine qu'elle tenait à la main.

— J'ai une ampoule.

Elle souleva le bas de sa robe pour révéler son pied. Le geste était audacieux, mais elle s'en moquait. Leurs échanges étaient si peu conventionnels que le respect de l'étiquette n'avait pas sa place entre eux.

À sa surprise, il posa un genou à terre et prit son pied dans sa main.

— Montrez-moi cela, proposa-t-il.

Un peu gênée, Belle cacha son pied sous sa robe.

— Ce ne sera pas nécessaire, protesta-t-elle.

Le laisser voir son pied, c'était une chose. L'autoriser à le toucher, c'en était une autre.

Il ne se découragea pas.

— Ne jouez pas les prudes, Belle ! Si la blessure s'infecte, vous serez bien avancée.

Elle hésita, surprise qu'il l'appelle ainsi.

— Comment connaissez-vous mon surnom ? questionna-t-elle.

— C'est Ashbourne qui me l'a dit, répondit-il en examinant ses orteils. Je ne vois pas d'ampoule.

— Sur mon talon.

Quand elle se tourna pour le lui montrer, il émit un sifflement.

— Vous n'avez pas fait semblant ! Il vous faudra une paire de souliers plus confortables si vous tenez à faire de la randonnée.

— Je voulais juste me promener un peu. Et j'ai de meilleures chaussures. Il se trouve qu'en m'habillant ce matin je n'avais pas l'intention de sortir et qu'ensuite je n'ai pas eu le courage de monter me changer.

Elle poussa un soupir de frustration. Pourquoi se sentait-elle obligée de se justifier ?

Il se releva, prit dans sa poche un mouchoir blanc bien repassé et saisit Belle par le bras.

— Il y a un étang un peu plus loin. Je vais chercher de l'eau pour nettoyer la plaie.

Belle laissa retomber le bas de sa robe.

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire, *John*.

Une douce chaleur envahit celui-ci quand sa compagne insista sur son prénom et il se réjouit d'avoir pris l'initiative de l'appeler par le sien. Décidément, cette lady Arabella lui plaisait, même si elle appartenait un peu trop à la bonne société pour son goût. Voilà une éternité qu'il n'avait pas eu aussi souvent le sourire aux lèvres. Elle était drôle et intelligente. Peut-être trop belle pour son confort, mais avec un peu de volonté, il saurait bien maîtriser son attirance pour elle.

En revanche, elle faisait preuve d'un surprenant mépris pour son propre bien-être, comme en témoignaient sa vue qui n'était pas corrigée, son ampoule en passe de s'infecter et son penchant pour les excursions sans chaperon. À l'évidence, cette jeune femme avait besoin que quelqu'un lui

mette un peu de plomb dans la cervelle. Et puisque personne ne semblait assumer cette tâche, il devrait probablement s'en charger lui-même. Il se dirigea d'un pas décidé vers l'étang en l'entraînant à sa suite.

— *Jo-ohn !* protesta-t-elle.

— *Be-elle !* répliqua-t-il en imitant ses inflexions indignées.

— Je suis parfaitement capable de prendre soin de moi.

Elle accéléra le pas. Pour un homme affligé d'une telle claudication, songea-t-elle, il allait sacrément vite !

— On ne dirait pas, sinon vous auriez des lunettes sur le nez.

Elle s'arrêta si brusquement qu'il faillit perdre l'équilibre.

— Je n'en ai besoin que pour lire, assena-t-elle.

— Cela me réchauffe le cœur de vous entendre l'admettre.

— Moi qui commençais à vous trouver sympathique ! Je me trompais.

— Vous m'adorez, rétorqua-t-il, tout en l'attirant de nouveau vers l'étang.

Elle le regarda, bouche bée.

— Certainement pas.

— Bien sûr que si.

— Pas du tout, je… D'accord, vous ne m'êtes pas totalement antipathique, concéda-t-elle, mais je vous trouve tout de même assez despotique.

— Et moi, je trouve que vous avez une vilaine ampoule au pied, alors cessez de geindre.

— Je ne geins pas.

— Bien sûr que si.

Belle se mordit les lèvres. De fait, elle se lamentait un peu trop. Résignée, elle laissa son compagnon l'emmener vers l'étang. Une fois qu'ils furent parvenus à leur destination, elle s'assit sur l'herbe pendant qu'il allait tremper son mouchoir dans l'eau.

— Est-il propre ? demanda-t-elle.

— Mon mouchoir ou l’étang ?

— Les deux !

Il revint vers elle en élevant le carré de tissu d’un blanc immaculé.

— Parfaitement propre, répondit-il.

Voyant qu’il était déterminé à prendre soin de sa plaie, elle sortit son pied nu de sous sa jupe.

— Je ne vais pas y arriver, déclara-t-il.

— Ah bon ?

— Il faut que vous vous mettiez à plat ventre.

— Il n’en est pas question ! protesta-t-elle vertueusement.

Il pencha la tête de côté.

— Je ne vois que deux options, dit-il, pensif.

Comme il n’ajoutait rien, Belle insista :

— Oui ?

— Soit vous vous mettez à plat ventre pour que j’atteigne la plaie, soit je m’étends sur le dos et me glisse sous votre jambe pour nettoyer ce talon. Au risque de me retrouver la tête sous vos jupes dans une position qui, bien que fort attrayante, me semble tout à fait…

— C’est bon ! l’interrompit Belle en roulant sur le ventre.

John tamponna délicatement la blessure avec son mouchoir pour en ôter le sang séché. Elle sursauta quand il effleura sa chair à vif mais, voyant qu’il se montrait aussi doux que possible, elle ne protesta pas.

Jusqu’à ce qu’il sorte un canif de sa poche.

— Aaaagh ! glapit-elle.

Elle devait passer pour une folle, songea-t-elle, mortifiée.

— Un problème ? s’enquit-il d’un air surpris.

— Que faites-vous avec ce couteau ?

Tout en lui adressant un sourire patient, il répondit :

— Je vais pratiquer une petite incision pour drainer la plaie. Ainsi, la peau morte pourra sécher.

Il semblait savoir ce qu'il faisait mais Belle estima qu'elle devait poser plus de questions. Elle était tout de même en train de laisser un quasi-inconnu approcher une arme blanche de sa personne.

— Pourquoi voulez-vous qu'elle sèche ?

— Parce que c'est la meilleure façon pour cette plaie de guérir. La peau morte va tomber et celle qui est en dessous va se renforcer.

Il fronça les sourcils.

— On dirait que vous n'avez jamais eu d'ampoule ?

— Pas à ce point, admit-elle. En général, je ne marche pas autant. Je préfère monter à cheval.

— Et la danse ?

— La danse ? répéta-t-elle.

— Je suis sûr que vous fréquentez les grands bals et les soirées mondaines quand vous êtes à Londres. Vous devez rester debout toute la nuit.

— Je porte toujours des chaussures confortables, répondit-elle d'un ton hautain.

John n'aurait su dire pourquoi, mais sa sensibilité lui plaisait.

— N'ayez crainte, la rassura-t-il. J'ai soigné bien des ampoules et la plupart étaient pires que celle-ci.

— Dans l'armée ? interrogea-t-elle prudemment.

Le regard de son compagnon s'assombrit.

— Oui.

— Alors j'imagine que vous avez soigné des blessures autrement plus graves que de simples ampoules, dit-elle avec douceur.

— C'est possible.

Belle savait qu'elle n'aurait pas dû insister car la guerre était manifestement un sujet douloureux pour lui, mais la curiosité fut la plus forte.

— N’y avait-il pas des médecins et des chirurgiens pour ce genre de choses ?

Il y eut un silence tendu, puis elle sentit la pression de sa main sur son pied tandis que la pointe du canif perçait l’ampoule.

— Ils ne sont pas toujours disponibles. Alors, on fait ce qu’on peut, ce qui nous semble le plus logique. Et on prie, dit-il d’une voix sans émotion. Même si on a cessé de croire à la Providence.

Belle déglutit péniblement. Elle faillit répondre « Je vois », ou quelque banalité apaisante, mais la vérité, c’est qu’elle ne voyait absolument pas. Elle ne savait rien de la guerre ni de ses horreurs et il aurait été stupide d’affirmer le contraire.

John tamponna de nouveau la plaie avec son mouchoir mouillé.

— Cela devrait aller, dit-il.

Il se redressa et tendit une main à Belle pour l’aider à se relever, mais elle l’ignora. Roulant sur elle-même, elle se redressa et s’assit dans l’herbe. Il la regarda d’un air hésitant, alors elle tapota le sol à côté d’elle. Puis, comme il ne se décidait pas, elle grommela en tapant plus fort par terre :

— Oh, je vous en prie. Je ne vais pas vous mordre.

Il s’assit.

— Dois-je mettre un bandage ? demanda-t-elle en se contorsionnant pour regarder derrière son talon.

— Non, sauf si vous voulez porter des chaussures fermées. Vous cicatriserez plus vite en laissant la peau à l’air libre.

Belle regarda de nouveau son talon en s’efforçant de préserver sa pudeur.

— Je suppose qu’il n’y a pas grand monde qui se promène pieds nus à Westonbirt, mais je passe déjà pour une originale, n’est-ce pas ?

Elle leva les yeux et lui décocha un sourire radieux. Si radieux que John crut recevoir un coup de poing en pleine poitrine. Il lui fallut plusieurs

secondes pour s'arracher à la contemplation de ses lèvres et chercher son regard.

Ce qui était une erreur. Ses iris aussi bleus que le ciel, ou peut-être plus, étincelaient de finesse et d'intelligence. Il eut l'impression de sentir la caresse de son regard qui le parcourait de la tête aux pieds alors que pas un instant elle ne l'avait quitté des yeux. Il frissonna.

Nerveuse, Belle passa sa langue sur ses lèvres desséchées.

— Pourquoi me dévisagez-vous comme ceci ?

— Comment ? demanda-t-il d'une voix à peine audible.

— Comme si vous… comme si vous…

Elle chercha ses mots. *Comment* la regardait-il, au juste ? Quand la réponse lui vint, elle écarquilla les yeux de stupeur.

— Comme si vous aviez *peur* de moi.

John fut saisi d'un léger vertige. Avait-il peur d'elle ? Craignait-il qu'elle brise le fragile équilibre qu'il venait seulement de retrouver après tant d'années ? C'était possible, mais la personne qu'il craignait le plus, c'était lui-même. Et toutes les choses qu'il avait envie de lui faire.

Il ferma les paupières pour chasser l'horrible image de Spencer écrasant la frêle Ana de tout son poids. Non ! Il ne pouvait pas vouloir *cela* avec Belle, n'est-ce pas ?

Il devait reprendre le contrôle sur lui-même. Tenir la jeune femme à distance. Il se souvint alors de sa question sur la perspective de se promener pieds nus chez Ashbourne.

— Je suppose que lorsqu'on est cousine d'un duc, on peut faire tout ce qu'on veut, déclara-t-il, un peu distant.

Belle tressaillit, blessée par ses inflexions froides. Elle aussi pouvait jouer à ce jeu !

— Absolument, renchérit-elle d'un air hautain.

John avait l'impression de se comporter comme un grossier personnage, mais il ne lui présenta pas d'excuses. Mieux valait qu'elle le prenne pour

une brute. Même si la tentation était irrésistible, il ne pouvait pas flirter avec elle. Il savait distinguer une impasse d'une avenue ! Il avait consulté sa notice dans le *Debrett's*[1] après sa visite impromptue. Lady Arabella Blydon, fille d'un comte très fortuné, devait avoir un cercle social impliquant de nombreuses personnes influentes Elle méritait un homme dont la noblesse ne datait pas de la veille ou presque, capable de lui offrir le luxe auquel elle était probablement habituée… et encore entier, avec des jambes aussi parfaites que les siennes.

Bonté divine, que n'aurait-il pas donné pour revoir ses jambes ! songea-t-il en ravalant un grondement de frustration.

— Vous sentez-vous bien ? demanda Belle en priant pour avoir l'air détendue.

— Tout à fait, répondit-il un peu froidement.

Même son parfum, qui enveloppait John d'un doux nuage printanier, était délicieux, mais après l'impardonnable crime qu'il avait commis contre la gent féminine, il ne méritait même pas de *penser* à elle.

— Je vous remercie d'avoir pris soin de ma blessure, dit-elle soudain. C'était très généreux de votre part.

— Je vous en prie, cela a été un plaisir.

— Pour vous, peut-être, répondit-elle d'un ton qu'elle espérait désinvolte. Pour ma part, j'ai dû me mettre à plat ventre devant un homme que je ne connais que depuis trois jours.

« S'il vous plaît, ne dites rien de méchant, l'implora-t-elle en silence. Soyez aussi drôle et gentiment pince-sans-rire que tout à l'heure. »

Comme si ses pensées avaient voyagé dans les airs jusqu'à lui tel un baiser que l'on souffle, il sourit.

— Soyez assurée que j'ai adoré la vue imprenable sur votre postérieur, répliqua-t-il tandis qu'un sourire de séducteur fleurissait sur ses lèvres.

Il savait qu'il jouait avec le feu mais il n'avait pas le cœur de se montrer désagréable, d'autant qu'elle ne ménageait pas ses efforts pour sympathiser

avec lui.

— Vous êtes impossible ! maugréa-t-elle en lui donnant une tape amicale sur l'épaule. Voilà qui était terriblement inconvenant.

— Personne n'a jamais admiré votre postérieur ? s'étonna-t-il en posant sa main sur la sienne.

— Personne n'a jamais eu la grossièreté d'en faire mention, du moins, répondit-elle, le souffle coupé.

Il se contentait de laisser sa main sur la sienne avec légèreté, sans la caresser, mais sa chaleur se glissait sous la peau de Belle, remontait le long de son bras et s'approchait dangereusement de son cœur.

Il se pencha vers elle.

— Je n'avais pas l'intention d'être grossier, assura-t-il.

— Ah non ?

Nerveusement, elle passa sa langue sur sa bouche.

— Non. Juste honnête.

Il était tout près d'elle, à présent. Près à la toucher.

— Vraiment ?

Il répondit quelque chose, mais elle ne comprit pas ses paroles car il avait doucement effleuré ses lèvres des siennes. Dans un petit soupir, elle songea qu'elle avait espéré ceci depuis toujours et adressa une prière muette au ciel et à ses parents (quoique pas nécessairement dans cet ordre) pour lui avoir conseillé d'éconduire tous ses prétendants ces deux dernières années. Voilà ce qu'elle avait attendu. Voilà ce dont elle avait à peine osé rêver. Voilà ce qu'Alex et Emma partageaient. Voilà pourquoi ils se dévoraient du regard en souriant béatement et gloussaient comme des gamins derrière les portes closes. Voilà…

Quand son compagnon fit courir sa langue sur l'intérieur de sa lèvre, Belle cessa de penser. Elle n'en était plus capable. Elle ne pouvait que *ressentir*, mais avec quelle force ! Sa peau était parcourue de frissons de la tête aux pieds alors qu'il la touchait à peine. Dans un gémissement, elle

s’abandonna à lui. Elle devinait instinctivement qu’il saurait faire en sorte que cet instant merveilleux ne s’arrête jamais. Éperdue, elle s’appuya contre lui pour se blottir dans sa chaleur. C’est alors qu’il s’écarta brusquement en poussant un juron, le souffle court.

Elle le regarda, confuse. Elle ne comprenait pas ce soudain revirement et se sentait affreusement seule. Mortifiée, elle remonta ses jambes contre sa poitrine et pria pour qu’il dise quelque chose de gentil ou de drôle, ou qu’il explique son attitude. Et s’il n’en faisait rien, elle espérait qu’au moins, il ne verrait pas combien elle souffrait de son rejet.

Il se leva et lui tourna le dos, les poings sur les hanches. Elle l’observa de sous ses paupières mi-closes en songeant qu’il y avait une grande tristesse dans sa façon de se tenir. Enfin, il pivota et lui tendit la main. Elle la prit, se leva et le remercia avec douceur.

Dans un soupir accablé, John ramena ses cheveux en arrière. Il n’avait jamais eu l’intention de l’embrasser. Il l’avait désirée, assurément, mais cela ne signifiait pas qu’il avait le droit de la toucher. Et il n’avait pas imaginé combien cela lui plairait, ni combien il serait difficile de mettre un terme à ce baiser.

Enfer, qu’il était faible ! Il ne valait pas mieux que Spencer. Non seulement il profitait d’une innocente, mais il en voulait plus. Beaucoup, beaucoup plus…

Il voulait cette oreille, cette épaule, la courbe de ce menton. Il voulait faire courir sa langue le long de son cou et tracer un sillon de feu dans la vallée entre ses seins. Il voulait la prendre par les fesses à pleines mains, la presser contre lui et faire d’elle le réceptacle de tous ses désirs.

Il voulait la posséder. Sauvagement. Inlassablement.

Belle l’observa en silence mais il s’était détourné d’elle, de sorte qu’elle ne pouvait pas voir ses yeux. Quand il la regarda de nouveau, elle fut choquée par la rudesse de son expression. Elle recula d’un pas, une main sur ses lèvres.

— Que… Qu’est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle dans un hoquet.

— Vous devriez y réfléchir à deux fois avant de vous jeter au cou des hommes, la petite aristocrate.

Sa voix ressemblait dangereusement à un sifflement.

Belle le regarda, abasourdie. Puis un mélange d’horreur, de honte et de rage monta en elle.

— Soyez assuré, dit-elle d’un ton glacial, que la prochaine fois que je me « jetterai au cou d’un homme », ce ne sera pas un rustre qui m’insultera comme vous venez de le faire.

— Navré de ne pas avoir le sang assez bleu pour vous, *milady*. N’ayez crainte, je ne vous importunerai plus par ma présence.

Belle haussa les sourcils et lui jeta un regard vibrant de dédain.

— En effet, tout le monde n’est pas apparenté à un duc.

Sa voix était dure et ses paroles encore plus. Satisfaite de sa réplique, elle tourna les talons et s’éloigna aussi dignement que le lui permettait son pied blessé.

1. *Debrett’s Peerage* : guide de l’aristocratie de Grande-Bretagne. *(N.d.T.)*

5

John demeura immobile de longues minutes en regardant Belle disparaître parmi les arbres. Il ne se remit en mouvement que lorsqu'il fut certain qu'elle était partie, profondément dégoûté de lui-même et de son comportement envers elle. Toutefois, songea-t-il, il avait bien fallu cela. Elle était furieuse contre lui maintenant, mais, en fin de compte, elle le remercierait. Peut-être pas lui en personne, mais quand elle serait confortablement mariée à quelque marquis, elle remercierait *quelqu'un* de l'avoir sauvée de John Blackwood.

Il se détournait pour rentrer chez lui quand il s'aperçut que Belle avait oublié sa bottine. Il se pencha pour la ramasser. Fichtre. À présent, il devait la lui rendre. Et il n'était pas certain de pouvoir regarder de nouveau la jeune femme en face.

Accablé, il fit passer la délicate chaussure d'une main à l'autre et reprit le pénible chemin du retour. Pour commencer, il devrait trouver une raison valable de détenir ce soulier. Alex avait beau être un excellent ami, il risquait de tiquer en découvrant que John avait en sa possession l'accessoire de sa cousine. Peut-être pouvait-il se rendre à Westonbirt ce soir et…

Il jura tout bas. Il *devait* se rendre à Westonbirt ce soir. Il avait accepté l'invitation à dîner d'Alex. Blasphémant de plus belle, il se représenta l'enfer qui l'attendait. Il devrait regarder pendant des heures lady Arabella, qui bien sûr serait plus séduisante que jamais dans une coûteuse robe du soir. Et quand il ne pourrait plus supporter de l'admirer en silence, elle

lancerait sans doute une réplique pleine d'esprit qui ne ferait que jeter de l'huile sur le brasier de son désir.

Et John ne devait pas jouer avec le feu.

Le retour de Belle ne fut pas moins laborieux que celui de John. Elle n'avait pas l'habitude de marcher sans chaussures et son pied droit semblait attirer chaque caillou pointu et chaque racine qui dépassait sur l'étroit sentier. Sans parler du problème de sa bottine gauche, dont le talon la déséquilibrait et la faisait boiter.

Et sa claudication lui rappelait John Blackwood. Le détestable John Blackwood.

Belle entreprit de proférer toutes les injures que son frère avait laissées échapper en sa présence. Sa tirade ne dura que quelques secondes car Ned, en général, savait tenir sa langue devant elle. À court de blasphèmes, elle bougonna « Le misérable, oh, le misérable ! » mais n'y trouva qu'une maigre satisfaction.

— Enfer ! gémit-elle quand son pied rencontra une pierre particulièrement acérée.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Elle plissa les yeux avec force pour contenir la douleur, mais une larme roula sur sa joue.

— Tu ne vas pas pleurer pour un tout petit caillou, s'admonesta-t-elle. Et certainement pas pour ce grossier personnage !

Hélas, les larmes coulaient à flots. Elle ne comprenait pas comment un homme pouvait se montrer aussi charmant, puis aussi odieux l'instant d'après. Il l'aimait bien ; cela, elle n'en doutait pas. Elle l'avait vu à sa façon de plaisanter avec elle, de prendre soin de son pied. Et s'il s'était refermé quand elle l'avait interrogé sur la guerre, il ne l'avait pas non plus ignorée. Sans un minimum d'affection, jamais il ne se serait ouvert à elle.

Belle se pencha, ramassa le caillou fautif et le lança d'un geste rageur dans les bosquets. Elle devait cesser de pleurer, envisager cette situation

désastreuse avec logique et trouver pourquoi John Blackwood changeait si soudainement d’humeur.

Et puis non, à la réflexion. Pour la première fois de sa vie, elle n’avait pas envie d’être calme et rationnelle. Au diable le bon sens ! Ce qu’elle voulait, c’était être en colère.

De fait, elle était furieuse.

Quand elle parvint à Westonbirt, ses larmes avaient séché et elle méditait avec une joie mauvaise une sélection choisie de vengeances contre John Blackwood. Elle n’avait pas l’intention de les mettre en application, mais rien que d’y penser, son humeur s’apaisait.

Elle traversa le hall d’entrée en boitillant. Elle arrivait au pied du grand escalier quand Emma appela depuis un salon voisin :

— C’est toi, Belle ?

La jeune femme revint sur ses pas, s’approcha d’une porte ouverte et passa la tête dans la pièce pour saluer sa cousine.

Celle-ci était assise sur un canapé devant une table basse chargée de livres de comptes. Elle haussa un sourcil, surprise par la mise en désordre de Belle.

— Où étais-tu ?

— Sortie me promener.

— Avec une seule chaussure ?

— C’est la dernière mode.

— Ou une très longue histoire.

— Pas si longue que cela, mais pas vraiment digne d’une dame.

— De même que les pieds nus.

Belle leva les yeux au plafond. Un jour, Emma avait pataugé dans la boue jusqu’aux genoux pour se rendre à son coin de pêche préféré.

— Depuis quand es-tu un modèle de bienséance ?

— Depuis… Oh, peu importe. Viens plutôt t’asseoir avec moi. Je vais devenir folle.

— Ah oui ? Voilà qui est intéressant.

Emma poussa un soupir accablé.

— Épargne-moi ton ironie. Alex refuse de me laisser sortir de ce maudit salon parce qu'il craint pour ma santé.

— Tu pourrais voir le côté positif et considérer cela comme une marque de sa dévotion et de son amour éternels, suggéra Belle.

— Ou je pourrais juste l'étrangler. Si je le laisse faire, il va me confiner au lit jusqu'à l'arrivée du bébé. D'ailleurs, il m'a interdit les sorties à cheval toute seule.

— Il peut faire cela ?

— Quoi donc ?

— T'interdire quelque chose.

— Eh bien, il ne me donne pas d'ordres comme la plupart des hommes avec leur épouse, mais il m'a fait savoir de façon tout à fait claire qu'il était fou d'inquiétude chaque fois que je prenais Boston pour une promenade et, maudit soit-il, je l'aime trop pour lui infliger cela. Quelquefois, il vaut mieux lui faire plaisir.

— Hum…, murmura Belle, pensive. Veux-tu du thé ? J'ai un peu froid.

Elle se leva et sonna pour appeler une bonne.

— Non merci, mais je t'en prie, fais-en apporter pour toi.

Une jeune domestique entra et Emma lui demanda du thé.

— Oh, et pouvez-vous s'il vous plaît dire à Mme Goode que je passerai dans l'heure qui vient pour parler avec elle du menu de ce soir ? Nous avons un invité, il faudrait prévoir un dîner raffiné.

La bonne acquiesça d'un signe de tête et quitta le salon.

— De qui s'agit-il ? s'enquit Belle.

— De ce John Blackwood que tu as rencontré l'autre jour. Alex l'a convié. Aurais-tu oublié ? Je crois que nous en avons discuté pendant le thé.

Le moral de Belle retomba aussitôt. Cette invitation lui était complètement sortie de la tête.

— Cela m'aura échappé, je suppose.

Belle regretta qu'on ne lui eût pas encore apporté son thé car elle aurait pu plonger son visage dans sa tasse pour cacher ses joues en feu. Toutefois, si Emma l'avait vue rougir, elle n'en dit rien. Elle fit dévier la conversation vers la dernière mode de Paris et les deux jeunes femmes discutèrent de cette grave question longtemps après que le thé eut été servi.

Ce soir-là, Belle s'habilla avec un soin particulier. Bien sûr, elle savait que John Blackwood en était la cause. Elle choisit une robe de soie bleu glacier à la coupe simple qui rehaussait son regard et remonta ses cheveux très haut, ne laissant que quelques mèches folles encadrer son visage. Un rang de perles et des boucles d'oreilles assorties complétèrent sa tenue. Satisfaite de son apparence, elle descendit au salon.

Emma et Alex s'y trouvaient déjà, attendant leur invité. À peine Belle s'était-elle assise que le majordome entra dans la pièce.

— Lord Blackwood, annonça-t-il.

Sa voix résonnait encore quand Belle tourna la tête vers la porte. Quant à Alex, il s'était levé pour accueillir son ami.

— Blackwood, quel plaisir de vous revoir.

Celui-ci le salua d'un hochement de tête. Il était particulièrement séduisant dans sa tenue du soir, songea Belle avec agacement.

— Emma, je te présente lord Blackwood, dit Alex en entraînant John vers le canapé où son épouse était installée.

— C'est un honneur de vous rencontrer, lady Ashbourne, dit Blackwood avant de lui faire un baisemain.

— Je vous en prie, pas de formalités entre nous. Appelez-moi Emma. Alex me dit que vous êtes un ami très cher, alors oublions l'étiquette.

John lui sourit en songeant qu'Alex avait pu compter sur sa bonne étoile, comme toujours, pour choisir sa femme.

— Alors vous devez m'appeler John, répliqua-t-il.

— Et je crois que vous connaissez déjà Belle, poursuivit Alex.

Quand John se tourna vers elle et prit sa main, Belle dut se retenir pour ne pas sursauter comme si elle s'était brûlée. Il n'avait pas besoin de savoir combien il la troublait. Hélas, lorsqu'il porta sa main à ses lèvres, elle ne put contenir l'incendie qui lui enflamma les joues.

— Quelle joie de vous revoir, lady Arabella, dit-il sans la lâcher.

— J… je vous en prie, appelez-moi Belle, bégaya-t-elle en maudissant son manque de dignité.

Il la libéra enfin et lui décocha un grand sourire.

— Je vous ai apporté un cadeau.

Il lui tendit une boîte fermée par un ruban.

— Oh, merci.

Intriguée, elle défit le nœud, souleva le couvercle et découvrit sa bottine maculée de boue. Elle réprima un éclat de rire nerveux tout en sortant la chaussure du carton.

— J'avais une ampoule, expliqua-t-elle à Alex et Emma. C'était tellement douloureux que j'ai dû me déchausser…

Sa voix s'étrangla.

John se tourna vers Emma.

— Je vous en aurais volontiers rapporté une également, mais je ne crois pas que vous ayez oublié un soulier sur mes terres dernièrement.

Amusée, elle regarda ses propres pieds.

— Je vais rectifier cela sans tarder.

John adora aussitôt la duchesse d'Alex. Il était facile de l'aimer, songea-t-il. Et ce n'était pas douloureux. Contrairement à sa cousine, elle ne faisait pas battre son cœur. Elle ne lui coupait pas le souffle chaque fois qu'il posait les yeux sur elle.

— Je devrais peut-être vous donner un de mes escarpins tout de suite, suggéra Emma, ainsi vous pourriez me le rendre la prochaine fois que vous viendrez dîner.

— Encore une invitation ?

— Naturellement, John, dit Alex. Vous serez toujours le bienvenu ici.

Le petit groupe échangea des plaisanteries en attendant que le dîner soit servi. Belle observait Blackwood à la dérobée en se demandant pourquoi, après s'être montré aussi grossier cet après-midi, il s'était donné la peine de lui rapporter sa chaussure comme on offre un cadeau. Comment était-elle censée réagir ? Voulait-il qu'ils soient de nouveau amis ? Elle se composa un petit sourire en le maudissant de la plonger dans une telle confusion.

Tout aussi perdu dans ses pensées, John s'interrogeait. Comment la jeune femme allait-elle se comporter envers lui ce soir ? Elle ne devait sûrement pas comprendre pourquoi il gardait ses distances, mais le ciel savait qu'il ne pouvait lui en expliquer la raison ! Le viol n'était pas un sujet pour la conversation polie.

Quand le dîner fut servi, Emma chuchota quelques paroles à l'oreille d'Alex, qui se leva et la prit par le bras.

— Vous m'excuserez si je défie les conventions et escorte moi-même mon épouse à table, dit-il avec un sourire de libertin. Belle, nous vous attendons dans la petite salle à manger. Emma a pensé que ce serait plus confortable.

John se leva et offrit sa main à Belle tandis qu'Alex et Emma quittaient le salon.

— On dirait qu'ils nous ont laissés seuls.

— Je suppose que c'était intentionnel.

— Vous croyez ?

Prenant sa main, elle se leva à son tour.

— Vous devriez considérer cela comme un compliment. Cela signifie qu'Emma vous aime bien.

— Et *vous*, Belle ? M'aimez-vous bien ?

Il y eut un long silence. Puis, d'une voix résolue, elle répondit :

— Non.

— Je présume que je l'ai bien cherché, dit John en lâchant sa main.

Elle se tourna vers lui.

— En effet. Je refuse de croire que vous ayez eu l’audace de venir dîner ce soir.

— On m’a invité, si vous vous en souvenez.

— Vous auriez dû annuler. Dire que vous étiez malade, ou votre mère, ou votre chien, ou votre cheval, ou trouver n’importe quel prétexte pour vous excuser.

Il ne sut que répondre.

— Vous avez raison, bien sûr.

— Vous n’avez pas le droit ! On n’embrasse pas quelqu’un avant de lui parler comme vous l’avez fait. Ce n’est pas poli. Ce n’est pas gentil. Et…

— Parce que vous êtes toujours gentille ?

Il n’y avait pas la moindre trace d’ironie dans sa voix. Belle en fut désarçonnée.

— J’essaie. Le ciel m’est témoin que j’ai tout fait pour me montrer gentille avec vous.

Il hocha la tête.

— C’est bien vrai.

— Je…

Elle s’interrompit et chercha son regard.

— Vous ne contestez pas ce que je dis ?

Il haussa les épaules d’un geste las.

— |À quoi bon ? Vous dites vrai et moi, une fois de plus, je me suis mis dans mon tort.

Belle le regarda, bouche bée.

— Je ne vous comprendrai jamais.

— Et vous feriez mieux de ne pas essayer. Je vous présente des excuses pour ce matin, naturellement. Mon comportement était impardonnable.

— Votre baiser ou les horreurs que vous avez prononcées après ?

La question avait jailli de ses lèvres sans qu’elle puisse la retenir.

— Les deux.

— J’accepte vos excuses pour vos paroles grossières.

— Et pour le baiser ?

Belle leva les yeux vers le croissant de lune qui brillait derrière la fenêtre.

— Sur ce point, vous n’avez rien à vous faire pardonner.

Le cœur de John battit un peu plus vite.

— Je crains de ne pas comprendre ce que vous voulez dire, madame, articula-t-il avec prudence.

— J’ai une seule question.

Elle s’arracha à la contemplation de la lune et s’obligea à le regarder en face.

— Ai-je fait quelque chose de mal, ou qui vous a offensé ?

Incrédule, il laissa échapper un rire amer.

— Seigneur, Belle, si vous saviez !

Il ramena ses cheveux en arrière et planta les mains sur ses hanches.

— Même si vous le vouliez, vous ne pourriez pas m’offenser.

En l’espace d’une seconde, un cortège d’émotions et de pensées contradictoires traversa Belle. Puis, oubliant toute prudence, elle posa une main sur son bras.

— Que s’est-il passé ? Il faut que je sache.

John prit une inspiration saccadée et la regarda dans les yeux.

— Vous le voulez vraiment ?

Elle hocha la tête.

Il fallut quelques instants avant que les mots sortent de sa bouche.

— Je ne suis pas l’homme que vous croyez. J’ai vu des choses…

Il se mordit les lèvres, la gorge nouée par l’émotion.

— J’ai fait des choses… Ces mains que vous voyez…

Il les regarda comme si elles ne lui appartenaient pas et poursuivit, d’une voix d’outre-tombe :

— Je ne suis qu’une brute cupide, Belle. Je n’avais pas le droit de vous embrasser. Je ne suis même pas digne de vous toucher.

Elle le dévisagea, épouvantée par la souffrance qui creusait ses traits. Comment ne voyait-il pas l’évidence ? Il y avait quelque chose en lui… quelque chose de profondément bon. Une âme lumineuse. Et il se croyait indigne ! Elle ignorait ce qui l’avait ainsi brisé, mais sa douleur la bouleversait. Elle fit un pas vers lui.

— Vous avez tort.

— Belle, murmura-t-il, vous êtes beaucoup trop naïve.

Sans un mot, elle secoua la tête.

John chercha son regard… et se vit, impuissant, approcher ses lèvres des siennes.

Pour la deuxième fois de la journée, Belle s’abandonna contre lui, emportée par la même inexplicable vague de désir. Quand son compagnon pressa sa bouche contre la sienne, elle lui donna un audacieux coup de langue, comme il l’avait fait ce matin. Sa réaction fut immédiate. D’une main impatiente, il l’attira à lui comme s’il avait soudain besoin de sentir la chaleur de son corps contre le sien.

L’intimité de ce contact ramena Belle à la réalité. D’un geste doux mais ferme, elle s’écarta de lui. Elle avait les joues brûlantes, le regard fiévreux et bien plus de boucles folles autour de son visage que quelques instants auparavant.

— Alex et Emma nous attendent à la salle à manger, lui rappela-t-elle, le souffle court. Nous allons être en retard.

John ferma les yeux et expira lentement en s’efforçant d’apaiser son corps en feu. Puis il offrit son coude à sa compagne et lui décocha un petit sourire sans joie.

— Nous mettrons cela sur le compte de ma patte folle.

Le cœur de Belle se gonfla de compassion. John Blackwood était un homme fier. Il devait lui en coûter d’admettre son invalidité.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit-elle. Emma se plaint toujours que je sois à la traîne. Je lui dirai simplement que je vous ai montré quelques tableaux dans la galerie. Alex possède un superbe Rembrandt.

John posa un index sur ses lèvres.

— Chut ! fit-il. Nous prétendrons que c'est ma jambe. Il est temps que cette satanée blessure m'apporte un bénéfice.

Ils quittèrent le salon. Belle remarqua qu'il marchait d'un pas rapide.

— Dites-moi quand nous y serons presque, chuchota-t-il à l'oreille de Belle.

— C'est au bout du couloir.

Il ralentit alors tellement que Belle crut qu'il s'était arrêté. Quand elle baissa les yeux, elle vit qu'il boitait beaucoup plus que d'habitude.

— Vous êtes infernal, murmura-t-elle. Je sais que vous pouvez plier le genou bien plus que cela.

— Je ne suis pas dans ma meilleure journée, répondit-il d'un air angélique.

Quand ils entrèrent dans la salle à manger, Alex se leva.

— Nous commencions à craindre que vous ne vous soyez perdus en route.

— Ma jambe me fait particulièrement souffrir aujourd'hui, déclara John. Belle a eu la bonté de marcher à mon pas.

La jeune femme approuva d'un hochement de tête en se demandant comment elle parvenait à ne pas sourire. Ils prirent place avec Alex et Emma autour de la petite table et on leur servit l'entrée, des asperges en sauce mousseline. Emma, intriguée que son voisin et sa cousine semblent si bien se connaître alors qu'ils venaient de se rencontrer, commença immédiatement son interrogatoire.

— Je suis ravie que vous ayez pu vous joindre à nous ce soir, John. Il faut absolument que vous m'en disiez plus sur vous. De quel coin d'Angleterre êtes-vous ?

— J’ai grandi dans le Shropshire.

— Vraiment ? Je n’y suis jamais allée, mais il paraît que c’est charmant.

— En effet.

— Votre famille y vit toujours ?

— Je suppose.

— Oh.

Emma sembla surprise par cette réponse laconique, mais elle ne se découragea pas.

— Vous ne voyez pas souvent les vôtres ?

— Je ne les vois jamais.

— Emma, très chère, intervint Alex avec diplomatie. Si tu laissais à notre invité le temps de manger, entre deux questions ?

Elle esquissa un sourire un peu gêné et piqua dans un morceau d’asperge, mais avant de la porter à ses lèvres, elle reprit :

— Belle est incroyablement cultivée, le saviez-vous ?

L’intéressée faillit s’étrangler. Elle n’avait pas pensé que la discussion prendrait un tel tour.

— À propos, s’enquit John d’un ton onctueux, êtes-vous venue à bout du *Conte d’hiver*, Belle ? Je crois que vous étiez presque à la fin, l’autre jour.

La jeune femme prit une gorgée de vin.

— Oui. C’était la dernière étape de ma « grande aventure » shakespearienne.

— Oh oh ! J’ai presque peur de vous demander en quoi cela consistait.

— Toutes ses pièces de théâtre.

— Vous êtes impressionnante, dit John tout bas.

Belle rougit.

— Ne vous moquez pas de moi, misérable !

Alex et Emma écarquillèrent les yeux de stupeur devant ce flirt éhonté.

— Si ma mémoire est bonne, demanda Alex, cette quête ne comprenait-elle pas également la poésie ?

— J'y ai renoncé pour l'instant. La poésie est tellement… *poétique*, n'est-ce pas ? Personne ne parle comme cela.

John haussa un sourcil.

— Ah non ?

Il se tourna vers Belle. Quand il reprit la parole, il y avait dans son regard brun une flamme qu'elle n'y avait jamais vue jusqu'alors.

— « Même si la lueur autrefois si brillante / M'était ôtée de la vue jusqu'à la fin des temps / Et que rien ne pouvait ramener l'heure / De la splendeur de l'herbe, de l'éclat de la fleur, / Au lieu de les pleurer, il nous faudrait trouver / La force dans ce qu'il en est resté. »

Un silence tomba autour de la table, puis John reprit la parole sans quitter Belle des yeux :

— J'aimerais pouvoir m'exprimer toujours avec une telle éloquence.

La jeune femme était étrangement émue par ces quelques lignes déclamées d'un ton si chaleureux. Comme prisonnière d'un sortilège, elle avait complètement oublié la présence de ses cousins.

— C'était charmant, dit-elle avec douceur.

— Wordsworth. Un de mes auteurs préférés.

— Ce poème a-t-il une signification particulière pour vous ? Appliquez-vous cette philosophie ?

Il y eut un long silence.

— Non, répondit John un peu brusquement. J'essaie à l'occasion, mais en général sans grands résultats.

La jeune femme avait la gorge nouée par la douleur qu'elle lisait dans ses yeux. Elle chercha un autre sujet de conversation.

— Vous-même, aimez-vous écrire de la poésie ?

Il éclata de rire, s'arracha à son regard et s'adressa à la tablée.

— Cela me plairait si j'étais capable de produire un texte correct.

— Vous avez pourtant récité ce poème avec tant de passion ! protesta-t-elle. Vous aimez la poésie, c’est manifeste.

— C’est une chose de l’apprécier, c’en est une autre d’en écrire soi-même. J’imagine que c’est pour cela que tant d’aspirants poètes passent la plupart de leur temps une bouteille de cognac dans chaque main.

— Je suis certaine que vous avez l’âme d’un poète, insista Belle.

John se contenta de sourire.

— Je crains de ne pas mériter votre enthousiasme, mais j’accepte le compliment.

— Vous avez intérêt, déclara-t-elle d’un ton altier. Je ne serai satisfaite que lorsque j’aurai un recueil de vos poèmes dans ma bibliothèque.

— Alors je ferais mieux de me mettre au travail sans tarder. Je ne voudrais pas vous décevoir.

— Non, répondit-elle dans un souffle. Je suis sûre que vous ne le voudriez pas.

6

Le jour suivant, Belle songea qu’elle avait peut-être sous-estimé la poésie. Après le déjeuner, elle passa une tenue d’équitation bleu marine et se rendit à l’écurie. Inspirée par les vers que John avait proclamés la veille, elle emportait un petit recueil d’œuvres de Wordsworth. Son projet était de trouver un carré d’herbe à flanc de colline et de s’y installer pour lire. Toutefois, son petit doigt lui disait qu’elle aurait du mal à se retenir de diriger sa jument vers Blemwood Park. Non, Brinstead Manor. Enfer, comment s’appelait l’endroit ? Et pourquoi ne parvenait-elle pas à s’en souvenir ? Peu importait. C’était là que vivait John et c’était là qu’elle voulait aller.

Elle lança Amber au trot, inspira l’air frais de l’automne et mit le cap à l’est, vers la propriété de John. Elle n’avait pas la moindre idée de ce qu’elle allait lui dire si elle le croisait. Sans doute quelque chose de stupide ; en sa présence, elle avait une fâcheuse tendance à parler à tort et à travers.

— Bonjour, lord Blackwood, dit-elle pour s’entraîner.

Non. Trop guindé.

— Figurez-vous que je me dirigeais vers l’est et…

Cousu de fil blanc ! Et n’avait-elle pas déjà utilisé ce prétexte l’autre jour ?

Dans un soupir las, elle essaya la camaraderie.

— Coucou, John !

— Coucou, Belle !

Elle sursauta. Plongée dans ses rêveries, elle n’avait pas remarqué que l’objet de ses pensées se tenait devant elle.

John observa la jeune femme, intrigué par son expression gênée.

— Ne me dites pas que je vous ai surprise alors que vous venez juste de me saluer ?

— En effet, répondit-elle dans un rictus crispé.

L’avait-il entendue parler toute seule en s’adressant à lui ? Elle le regarda dans les yeux, mal à l’aise, et prononça les premières paroles qui lui venaient à l’esprit.

— Voilà un joli cheval.

Il sourit, amusé par sa nervosité.

— Merci, mais je ne jurerais pas que Thor apprécie qu’on le trouve joli.

Belle plissa les yeux. De fait, c’était un superbe étalon. L’animal vibrait littéralement de puissance.

— Un magnifique cheval, rectifia-t-elle.

John flatta le cou de sa monture.

— Je suis sûr qu’il préfère cela.

— Qu’est-ce qui vous amène ici ? demanda-t-elle.

Elle n’aurait su dire si elle se trouvait encore sur les terres d’Alex ou si elle avait déjà franchi la frontière de celles de John.

— Figurez-vous que je me dirigeais vers l’ouest et…

Belle ravala un éclat de rire.

— Je vois.

— Et qu’est-ce qui *vous* amène ici ? s’enquit-il.

— J’allais juste vers l’est.

— Je vois.

— Pour tout vous dire, j’espérais vous croiser, dit-elle sans réfléchir.

— Et maintenant que vous m’avez trouvé, quels sont vos projets en ce qui me concerne ?

— Ma foi, je n’étais pas allée aussi loin dans l’anticipation, avoua-t-elle. Et vous-même ?

Les *projets* de John concernant lady Arabella n’entraient pas exactement dans le cadre de la conversation polie. Il ne les formula donc pas à haute voix mais ne put s’empêcher de la parcourir d’un regard admiratif. La jeune femme interpréta correctement son attitude car elle rougit comme une pivoine.

— Vous n’êtes qu’un vaurien ! s’indigna-t-elle. Ce n’est pas ce que je voulais dire.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, répondit-il en affichant un air innocent.

— Vous le savez parfaitement, mais vous ne me le ferez pas dire, espèce de… hum, peu importe. Puis-je vous proposer une tasse de thé ?

Il éclata de rire.

— Voilà ce que j’adore chez les Anglais. Avec une tasse de thé, tout s’arrange.

Belle le gronda gentiment :

— Vous aussi, John, vous êtes anglais. Et pour votre information, le thé est un remède souverain.

Un rire amer lui échappa.

— Je regrette que personne n’en ait informé le chirurgien qui a failli me couper la jambe.

La bonne humeur de Belle s’envola aussitôt. Que répliquait-on à cela ? Elle leva les yeux vers le ciel, qui commençait à se couvrir. Elle savait que John était très sensible au sujet de sa jambe et qu’elle devait probablement s’abstenir de tout commentaire, mais c’était lui qui en avait parlé le premier. Et la meilleure façon de lui démontrer que son handicap ne la faisait pas fuir était peut-être d’en plaisanter.

— Très bien, réagit-elle en priant pour ne pas commettre une terrible erreur. Alors, j’essaierai de vous verser sur la jambe un peu de thé tout à

l’heure. Si cela ne vous guérit pas, je ne vois pas ce qui le pourrait.

Après une hésitation, il déclara :

— Je suppose que vous avez besoin d’une escorte pour rentrer à Westonbirt. Vous êtes encore sortie toute seule.

— Un jour, fit-elle, exaspérée, vous ferez un excellent père de famille.

Une goutte de pluie s’écrasa sur le nez de John, qui leva les bras en signe de reddition.

— Allons-y, madame.

Belle fit pivoter sa jument et ils reprirent le chemin de Westonbirt. Après quelques instants de silence paisible, elle se tourna vers lui.

— Où comptiez-vous vous rendre, cet après-midi ? Et ne me dites pas que par le plus grand des hasards, vous alliez vers l’ouest !

— Me croirez-vous si je vous réponds que j’espérais vous croiser ?

Belle sursauta et se demanda s’il se moquait d’elle, mais il la couvait de son regard franc et chaleureux. Aussitôt, son cœur battit un peu plus vite.

— Je vous croirai si vous vous montrez gentil avec moi.

— Je serai extrêmement gentil, promit-il avec des accents malicieux. Surtout si cela me vaut une tasse de thé supplémentaire.

— Tout ce que vous voudrez, répondit Belle.

Alors qu’ils chevauchaient depuis quelques minutes, sa jument s’immobilisa, les oreilles frémissantes.

— Un problème ? s’enquit John.

— Sans doute un lapin dans les fourrés. Amber est sensible aux plus infimes mouvements. C’est assez étrange. Elle peut traverser les rues bondées de Londres comme si elle était seule au monde, mais sur un paisible chemin de campagne, le moindre bruit la fait réagir.

— Je n’ai rien entendu.

— Moi non plus.

Belle éperonna doucement sa monture.

— Allez, ma fille. Il va bientôt pleuvoir.

Amber repartit d’un pas hésitant et s’arrêta de nouveau en tournant vivement la tête vers la droite.

— Je ne comprends pas ce qu’elle a, confia Belle, confuse.

Pan !

Belle entendit d’abord le coup de fusil non loin dans les bosquets, puis elle sentit la balle qui passait en sifflant entre son compagnon et elle.

— Qu’est-ce que…

Elle n’eut pas le temps de terminer sa phrase. Folle de terreur, Amber s’était cabrée et menaçait de la faire tomber. Dans un réflexe, Belle noua ses bras au cou de l’animal.

— Du calme, ma fille, chuchota-t-elle. Tout va bien.

En vérité, elle avait si peur qu’elle n’aurait su dire si ses paroles étaient destinées à sa jument ou à elle-même.

Alors qu’elle se demandait combien de temps elle tiendrait, le bras solide de son John s’enroula autour de sa taille et la souleva de sa selle. Elle atterrit près de lui sur le dos de Thor sans la moindre élégance.

— Est-ce que ça va ? s’enquit-il.

Elle hocha la tête.

— Plus de peur que de mal. Il faut juste que je reprenne mon souffle.

John l’attira contre lui, encore surpris par l’effroi qui s’était emparé de lui quand il l’avait vue s’accrocher de toutes ses forces à sa jument. Amber décrivait toujours des cercles autour d’eux, tremblante et les naseaux sifflant, mais elle semblait se calmer peu à peu.

Quand Belle eut recouvré ses esprits, elle tourna la tête vers son compagnon.

— J’ai entendu un coup de fusil.

John acquiesça, la mine sombre. Il se demandait bien pourquoi on avait fait feu sur eux. Puis il se dit qu’il ne fallait pas rester dans cet endroit exposé.

— Si je vous garde avec moi, Amber va-t-elle nous suivre ?

Comme elle acquiesçait, il lança son cheval au galop vers Westonbirt.

— Je suppose que c'était un accident, dit la jeune femme quand ils ralentirent l'allure.

— Le coup de feu ?

— Oui. Alex me disait l'autre jour qu'il avait surpris des braconniers. C'est sans doute une balle perdue qui aura effrayé Amber.

— Elle est passée un peu trop près de nous pour ma sérénité d'esprit.

— Je sais, mais que voulez-vous que ce soit d'autre ? Pourquoi quelqu'un ferait-il feu sur nous ?

John répondit d'un haussement d'épaules évasif. Il n'avait pas d'ennemis.

— Il faut que j'en parle à Alex, poursuivit la jeune femme. Il ne peut pas rester les bras croisés. Quelqu'un aurait pu être blessé. Nous avons failli être touchés !

John la serra un peu plus fort contre lui et éperonna Thor. Quelques minutes plus tard, ils pénétrèrent dans les écuries de Westonbirt. Il était temps ; la pluie commençait à tomber à verse.

— Vous voilà arrivée, madame, dit-il en l'aidant à descendre. Êtes-vous en état de marcher jusqu'à la maison ?

— Ne venez-vous pas ? demanda-t-elle sans cacher sa déception.

— Je ne peux pas, répondit John, mal à l'aise. Je…

— Voyons, vous serez trempé si vous rentrez maintenant. Vous devez au moins prendre une tasse de thé, ne serait-ce que pour vous réchauffer.

— Belle, je…

— S'il vous plaît.

Indécis, il plongea le regard dans ses sublimes yeux bleus. Qui aurait eu la force de lui refuser quoi que ce soit ? Puis il se tourna vers la sortie des écuries.

— Je dois reconnaître que c'est un vrai déluge.

— Vous allez attraper la fièvre si vous rentrez chez vous par ce temps. Allons, venez.

Elle le prit par la main et ils coururent vers la maison. Quand ils franchirent la porte, ils étaient trempés et Belle avait des cheveux plaqués sur le visage.

— Je dois avoir une allure épouvantable ! dit-elle, un peu gênée. Il faut que je me change.

— Pas du tout, répondit John en ramenant derrière son oreille une mèche humide. Vous êtes charmante. Nimbée d'une délicate brume.

Troublée par le contact de sa main sur sa joue, elle ironisa d'une voix étranglée :

— Vous voulez dire nappée d'une dégoûtante boue ? Je dois ressembler à un vieux torchon.

— Je vous assure, lady Arabella, que vous ne ressemblez absolument pas à un vieux torchon.

Il laissa retomber sa main.

— D'ailleurs, je me demande si vous en avez vu un seul dans votre vie.

Belle se redressa, piquée au vif.

— Je ne suis pas une enfant gâtée, protesta-t-elle.

John parcourut d'un œil gourmand la beauté qui se tenait devant lui, avec son chignon à moitié défait, ses boucles dorées encadrant son visage et ses longs cils mouillés soulignant son incroyable regard bleu. Il prit une profonde inspiration pour s'interdire de baisser les yeux vers sa bouche pulpeuse.

— Croyez-moi, je ne vous prends pas pour une enfant, dit-il finalement.

Belle pinça les lèvres, plus déçue qu'elle ne voulait le montrer. Ce n'étaient pas les paroles qu'elle avait espérées.

— Peut-être devrions-nous poursuivre cette conversation au salon, dit-elle d'un ton guindé.

Puis elle se tourna et traversa le hall telle une reine en exil.

John la suivit, accablé. Avec elle, il disait toujours ce qu'il ne fallait pas. Il aurait voulu la prendre dans ses bras et lui avouer qu'il la trouvait merveilleusement belle, intelligente, bienveillante et tout ce qu'un homme pouvait désirer chez une femme.

À condition de la mériter, bien entendu. Car pour sa part, jamais il ne pourrait se marier. Jamais il ne serait digne d'être aimé. Pas après Ana.

Quand il entra dans le salon, elle se tenait devant une fenêtre et regardait la pluie battre le carreau. Il se retint de justesse de fermer la porte et s'approcha d'elle. Il s'apprêtait à poser les mains sur ses épaules quand elle fit volte-face.

— Je ne suis pas une enfant gâtée, répéta-t-elle. J'ai bien conscience que ma vie n'a pas été particulièrement pénible, mais je n'ai pas été gâtée.

— Je le sais, assura-t-il d'un ton apaisant.

— Gâtée, cela veut dire rusée et manipulatrice, insista-t-elle. Je ne suis rien de cela !

Il hocha la tête.

— Et je me demande bien pourquoi vous faites toujours des commentaires désobligeants sur ma famille. Votre père est comte, Alex me l'a dit.

— Il *était* comte, rectifia John.

Il était soulagé qu'elle s'imagine qu'il la repoussait en raison de son infériorité sociale. C'était assurément une considération, mais c'était le cadet de ses soucis.

— Un comte *ruiné* qui n'avait pas les moyens d'élever sept enfants dont le dernier – votre serviteur – est né après son décès.

— Sept enfants ! s'exclama Belle en ouvrant des yeux ronds.

— L'un était mort-né, concéda John.

— Tout de même. Avec tant de frères et sœurs pour jouer, vous avez dû avoir une enfance merveilleuse.

— J’ai passé très peu de temps avec eux. Ils étaient très absorbés par leurs activités personnelles.

— Oh.

Belle fronça les sourcils. Elle n’aimait pas beaucoup le portrait de famille qu’il lui dressait.

— Votre mère a dû être très occupée avec tous ces bébés.

Il lui décocha un sourire complice.

— À tout le moins, mon père l’a été pour les lui faire.

Elle rougit.

— Pensez-vous que nous pourrions recommencer cet après-midi à zéro ? questionna-t-il en prenant sa main pour y déposer un baiser plus léger qu’une plume. Je vous présente mes excuses pour avoir émis la supposition que vous n’aviez jamais vu un vieux torchon.

Elle fut saisie d’un fou rire.

— Voilà bien les excuses les plus invraisemblables que j’aie jamais entendues.

— Vraiment ? Je me suis plutôt trouvé convaincant, surtout avec ce baisemain.

— Il était parfait et vos excuses également. C’est juste le « vieux torchon » qui était légèrement décalé.

— Alors n’en parlons plus, proposa John en l’invitant à s’asseoir sur un canapé.

— Il a totalement disparu de mon esprit, promit-elle.

John prit place à l’autre bout du sofa.

— Je vois que vous aviez apporté du Wordsworth ?

Elle baissa les yeux vers le petit recueil qui dépassait de sa poche, et qu’elle avait complètement oublié.

— Oh, oui. Je crains que vous ne m’ayez donné envie de lire de la poésie. Toutefois, ce qui m’intéresse vraiment, c’est de savoir quand vous

prendrez le temps d'en écrire vous-même. J'ai la conviction que vous possédez un véritable talent.

Il lui adressa un sourire flatté.

— Voyez pourtant ce qui s'est passé tout à l'heure, quand j'ai tenté de faire des phrases en vous disant que vous étiez « nimbée d'une délicate brume ». Ce n'est pas ce que j'appellerais du génie littéraire.

— Ne dites pas de sottises. Un homme qui aime autant la poésie doit pouvoir en écrire. Tout ce qui vous manque, c'est un peu d'entraînement.

John observa son visage rayonnant. Elle avait une telle confiance en lui ! C'était tout nouveau pour lui ; sa famille n'avait jamais manifesté la moindre curiosité pour ce qu'il faisait. Il ne supporterait pas de lui avouer que sa foi en lui était mal placée, mais il était effrayé à l'idée de sa réaction quand elle découvrirait quel genre d'homme il était en vérité.

Il n'avait pas envie de penser à cela. Tout ce qui l'intéressait, c'était cette femme qui embaumait le printemps. Combien de temps pourrait-il chasser de son esprit les horreurs du passé ? se demanda-t-il. Plus de quelques minutes ? Pouvait-il s'accorder un après-midi entier en compagnie de Belle ?

— Bonté divine ! s'exclama celle-ci, l'arrachant à ses tristes méditations. J'ai oublié de faire apporter du thé.

Elle se leva et traversa le salon pour tirer sur la sonnette. Aussitôt, John bondit sur ses pieds en faisant passer son poids sur sa jambe valide. Avant qu'elle ait eu le temps de revenir s'asseoir, un majordome entra sans un bruit. Elle demanda du thé et des biscuits et l'homme partit aussi discrètement qu'il était venu.

Belle regarda Norwood s'en aller puis se tourna vers John, qui se tenait devant le canapé de l'autre côté de la pièce. Elle crut bien que son cœur allait s'arrêter de battre. Sa tenue d'équitation soulignait sa beauté virile et le regard admiratif qu'il posait sur elle était infiniment troublant. Les paroles qu'il avait prononcées la veille lui revinrent en mémoire.

« Je ne suis pas l’homme que vous croyez. »

Était-ce vrai ? N’était-ce pas plutôt *lui* qui se trompait sur l’homme qu’il était ? Elle l’aurait juré. Elle l’avait compris quand il avait déclamé de la poésie. Elle l’avait perçu quand il l’avait tenue contre lui avec fermeté sur son cheval. Il fallait seulement que quelqu’un lui démontre combien il était bon et fiable. Pouvait-elle espérer qu’il ait besoin d’elle ?

Plus nerveuse qu’elle ne voulait le montrer, elle traversa le salon et vint se poster juste devant lui.

— Je crois que vous êtes quelqu’un de bien, dit-elle doucement.

John retint son souffle, gagné par une bouffée de désir.

— Non, Belle. Avant que vous fassiez apporter du thé, j’essayais de vous dire que…

Enfer, *comment* lui expliquer ?

— Ce que je veux dire…

— Oui, John ? demanda-t-elle avec une irrésistible délicatesse. Que vouliez-vous me dire ?

— Belle, je…

— Est-ce ce baiser qui vous tracasse ?

Ceci était un cauchemar érotique. Elle se tenait là, près de lui, abandonnée, et il devait fournir un effort surhumain pour entendre la voix de sa conscience et se comporter en gentleman.

— Oh, Belle ! gémit-il. Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Bien sûr que si. Je me souviens de chaque instant de ce baiser près de l’étang.

Malgré lui, il se pencha légèrement vers elle et, sans réfléchir, prit sa main dans la sienne.

— John ! soupira-t-elle.

Elle baissa les yeux vers la main de John comme s’il possédait le pouvoir de guérir le monde de tous ses maux. Tant de dévotion, de foi et de pure beauté… Il n’en était pas digne ! Dans un grondement où se mêlaient

l’extase et la souffrance, il attira Belle à lui. Il prit ses lèvres en un baiser passionné et but à sa source comme un homme qui a traversé le désert. Puis il glissa ses mains dans ses cheveux de soie tout en parsemant de baisers fiévreux son visage, ses paupières, son nez, ses pommettes.

Et soudain, au beau milieu de ce baiser, il comprit qu’une partie de son être était en train de guérir. La noirceur qui enfermait son cœur n’avait pas disparu, mais elle avait commencé à se fendiller et à se craqueler. Le poids sur ses épaules ne s’était pas dissipé, mais il s’allégeait.

Possédait-elle un tel pouvoir sur lui ? Était-elle si pure, si bonne qu’elle était capable d’effacer la souillure de son âme ? Éperdu de bonheur, John la serra plus fort contre lui et fit pleuvoir des baisers le long de la racine de ses cheveux.

Elle poussa un soupir.

— Oh, John ! Je suis si heureuse ! murmura-t-elle avec des accents de femme comblée.

— Tant que cela ? demanda-t-il avant de mordiller le coin de ses lèvres.

— Et même plus ! confirma-t-elle en riant avant de lui rendre son baiser.

Il fit courir sa bouche jusqu’à son oreille dont il mordilla le lobe.

— Vous avez les oreilles les plus adorables qui soient, dit-il d’une voix enrouée de passion. On dirait des abricots.

Elle s’écarta de lui pour le regarder d’un air surpris.

— Des abricots ?

— Je vous ai prévenue, je suis un lamentable poète.

— J’aime beaucoup les abricots, déclara-t-elle avec une touchante loyauté.

— Revenez ici, ordonna-t-il, partagé entre l’amusement et l’impatience.

Il se rassit sur le canapé en l’entraînant dans son mouvement.

— Vos désirs sont des ordres, monsieur, roucoula-t-elle en battant des paupières.

— En voilà, une sacrée coquine !

— Une sacrée coquine ? Alors ça, ce n’est pas du tout poétique.

— Chut ! dit-il.

Il la fit taire d’un nouveau baiser avant de s’allonger sur le canapé en l’attirant sur lui.

— Vous ai-je dit, murmura-t-il ses lèvres contre les siennes, que vous êtes la plus belle femme que j’aie jamais croisée ?

— Non.

— Eh bien, c’est pourtant le cas. Vous êtes également la plus intelligente, la plus bienveillante et…

Il descendit ses mains le long de ses hanches et lui pressa les fesses.

— … et vous avez le plus joli postérieur que j’aie jamais vu.

Belle sursauta en rougissant vertueusement, avant de s’étendre de nouveau sur lui dans un éclat de rire joyeux.

— Personne ne m’a jamais dit que c’était si amusant de flirter.

— J’espère bien ! Vos parents ne voudraient certainement pas que vous laissiez le premier venu vous conter fleurette.

Elle posa sa main sur sa joue et frotta les poils rugueux de sa barbe.

— Non. Seulement vous.

John n’aurait pas juré que ses parents se réjouissent qu’elle badine avec lui, mais il garda cette réflexion pour lui. Il n’avait pas envie de gâcher la perfection du moment.

— En général, les gens ne rient pas quand ils s’embrassent, expliqua-t-il avant de lui pincer le nez avec douceur.

Belle lui rendit son geste.

— Ah non ? Ils ne savent pas ce qu’ils perdent.

Il la serra à l’étouffer, comme s’il pouvait, par sa seule force, tisser un lien entre eux. Alors peut-être qu’un peu de sa bonté se propagerait à lui, laverait son âme et… Il ferma les yeux, accablé. Il délirait.

— Vous n’imaginez pas comme je suis heureux en cet instant, souffla-t-il, ses lèvres contre ses cheveux.

Elle se blottit contre lui.

— Il me semble que j’en ai une petite idée.

— Hélas, on va nous apporter le thé d’une minute à l’autre et je ne crois pas que les domestiques aient besoin de savoir combien nous sommes heureux, vous et moi.

— Juste ciel ! s’exclama-t-elle en se levant d’un bond. Suis-je présentable ? Peut-on voir que je… que nous…

— Moi, oui, dit-il sans se départir de son flegme, mais si vous vous recoiffez, je pense que personne d’autre ne s’en apercevra.

— Il pleut à verse, se défendit-elle d’une voix tremblante. Norwood mettra mon apparence sur le compte du déluge.

En dépit de son comportement audacieux, Belle n’avait pas très envie d’être surprise dans une situation compromettante par le digne majordome.

— Rasseyez-vous, suggéra John. Nous allons discuter comme deux adultes raisonnables et ce monsieur ne se doutera de rien.

— En êtes-vous certain ? Je serais si embarrassée !

— Asseyez-vous, répéta-t-il, et nous allons converser poliment jusqu’à ce qu’on nous apporte le thé.

— Je ne suis pas sûre d’en être capable, dit-elle d’une voix à peine audible.

— Pourquoi ?

Elle prit place sur un fauteuil et baissa les yeux vers ses pieds.

— Parce que chaque fois que je vous regarde, j’ai envie d’être dans vos bras.

John sentit son cœur lui marteler les côtes. Il contint une furieuse tentation de sauter du canapé pour se ruer sur la jeune femme et la séduire sans autre forme de procès. Par chance, on frappa discrètement à la porte, ce qui lui épargna de chercher une réponse.

Le majordome entra, apportant un plateau avec du thé et des biscuits. Belle le remercia, puis elle fit le service d'une main tremblante. Sans un mot, John prit la tasse qu'elle lui tendait et la porta à ses lèvres.

Belle n'avait pas honte de son comportement mais elle était choquée par la force des sensations que John éveillait en elle. Jamais elle n'avait imaginé que son corps puisse s'embraser ainsi !

— Un sou pour vos pensées ? demanda son compagnon.

Elle leva les yeux vers lui, un sourire rêveur aux lèvres.

— Oh, elles valent bien plus que cela.

— Que diriez-vous d'une livre sterling ?

Un instant, elle envisagea de lui répondre en toute franchise. Juste un instant. Sa mère ne l'avait pas élevée comme une dévergondée.

— Je me demandais si vous vouliez que je verse le thé sur votre jambe maintenant ou si vous préfériez attendre qu'il ait refroidi.

John étendit de son mieux sa jambe blessée et la considéra avec le plus grand sérieux.

— Peut-être est-ce plus efficace s'il est bien chaud, non ?

Belle prit la théière d'un air espiègle.

— Si cela fonctionne, nous allons révolutionner la médecine.

Elle se pencha vers lui et pendant quelques secondes, John crut qu'elle allait vraiment renverser du thé sur sa jambe. Au dernier instant, elle redressa la théière et la remit sur la table.

— Il pleut de plus en plus fort, dit-elle en tournant les yeux vers la fenêtre. Vous ne pourrez pas rentrer chez vous avant un moment.

— Je suppose que nous saurons bien nous occuper.

Un regard suffit à la jeune femme pour comprendre *comment* il se serait volontiers occupé avec elle. En toute franchise, elle aurait adoré passer l'après-midi dans ses bras, mais Alex ou Emma pouvaient surgir n'importe quand et pour rien au monde elle n'aurait voulu être surprise par ses cousins dans une situation délicate.

— Je crois, dit-elle finalement, que j’ai une autre idée.
John parut si déçu que c’en était comique.
— Que proposez-vous ?
Elle posa sa tasse.
— Savez-vous danser ?

7

Avec une lenteur infinie, John abaissa sa tasse.

— Belle, dit-il, vous savez bien que je ne peux pas.

— À d'autres ! Tout le monde peut danser. Il suffit d'apprendre.

— Si c'est une plaisanterie…

— Certainement pas ! Je suis bien consciente que votre jambe est blessée, mais cela ne semble pas vous ralentir beaucoup.

— J'ai eu une bonne rééducation pour pouvoir marcher sans trop traîner la patte, mais je n'ai pas la moindre grâce.

Par réflexe, il posa la main sur son genou et, dans une vision de cauchemar, se vit tomber par terre avec maladresse.

— Je suis sûr que nous pouvons nous distraire sans que je me ridiculise en essayant de danser. Et de toute façon, nous n'avons pas de musique.

— Hum, c'est ennuyeux.

Elle observa le salon. Son regard rencontra le piano, installé dans un angle de la pièce.

— Il semble que nous ayons deux options. La première est de demander à Emma de jouer pour nous, mais je crains qu'elle ne soit dépourvue du moindre talent musical. En fait, je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi de subir cela.

Elle lui adressa un sourire radieux qui le frappa en plein cœur.

— Et encore moins à un excellent ami, ajouta-t-elle.

— Belle, dit-il doucement, je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Vous ne le saurez que si vous essayez.

Elle se leva en lissant ses jupes.

— Nous pouvons éliminer l'option d'Emma au piano, vous en conviendrez. Par conséquent, il ne me reste plus qu'à chanter.

— Vous savez chanter ?

— Aussi bien que vous savez danser, je suppose.

— Dans ce cas, ma chère, voilà une affaire fort mal engagée.

— Je plaisantais. Je ne suis pas une diva, mais je peux chanter sans trop de fausses notes.

Quel mal y avait-il à faire semblant, rien qu'un après-midi, qu'elle aurait pu être sienne ? Qu'elle l'était vraiment ? Qu'il la méritait ? John se leva, résolu. Il allait s'offrir quelques instants de rêve.

— J'espère que vous aurez la courtoisie de ne pas trop faire la grimace quand je vous marcherai sur les pieds.

— N'ayez crainte, très cher, je resterai discrète.

Sans réfléchir, elle déposa un baiser sur sa joue.

— Et j'ai les pieds solides, ajouta-t-elle.

— C'est une chance.

— Bien. Quelles danses connaissez-vous ?

— Aucune.

— Comment, aucune ? Que faisiez-vous donc quand vous étiez à Londres ?

— Je me tenais soigneusement à l'écart de toute vie mondaine.

— Hum.

Belle se mordit les lèvres, songeuse.

— Ce sera plus compliqué que je ne l'avais cru, mais rassurez-vous, je suis sûre que vous allez relever brillamment le défi.

— La question cruciale, il me semble, serait plutôt de savoir si *vous* allez relever le défi.

— Bien entendu, répondit-elle crânement. Bien, je pense que nous allons commencer par une valse. La plupart des autres danses seront peut-être un peu trop difficiles pour votre jambe. Quoique… comme vous l'avez formulé vous-même tout à l'heure, vous êtes capable de vous déplacer « sans trop traîner la patte ».

John esquissa un sourire.

— Une valse serait parfaite. Dites-moi juste ce que je dois faire.

— Posez votre main ici.

Elle prit sa main pour la placer sur sa taille fine.

— Ensuite, je mets la mienne sur votre épaule, d'accord ? Eh bien, vous êtes sacrément grand !

— S'agirait-il d'un compliment ?

— Bien entendu, mais je ne vous aimerais pas moins si vous étiez plus petit.

— Me voilà rassuré.

— Seriez-vous en train de me taquiner ?

— Juste un peu.

Elle lui lança une œillade provocante.

— Juste un peu, c'est acceptable, mais pas plus. Je suis extrêmement sensible.

— Je vais essayer de me contenir.

— Merci.

— Même si vous ne m'y aidez pas toujours.

Elle lui donna quelques petits coups d'index sur le torse et continua leur leçon de valse.

— Chut ! Maintenant, prenez mon autre main, comme ceci. Parfait. Nous sommes en place.

— Vraiment ?

Il posa un regard dubitatif entre eux.

— Vous êtes bien loin de moi.

— C’est la position correcte, insista-t-elle. J’ai fait ceci un millier de fois.

— On pourrait loger une troisième personne entre vous et moi.

— Je me demande bien pourquoi nous ferions une chose pareille.

Il raffermit alors sa prise sur la taille de Belle et l’attira contre lui. À présent, elle pouvait sentir la chaleur de son corps.

— N’est-ce pas mieux ainsi ? susurra-t-il.

Le souffle de la jeune femme se bloqua dans sa gorge. John était si proche d’elle que son cœur battait à tout rompre.

— Cela ferait scandale dans une salle de bal respectable, répondit-elle d’une voix étranglée.

— Alors nous danserons en privé.

Il ponctua ces paroles d’un baiser très léger sur ses lèvres. Belle tressaillit. Elle adorait l’embrasser mais elle ne pouvait chasser l’impression que le contrôle de la situation commençait à lui échapper. À contrecœur, elle s’écarta de son compagnon afin de mettre une distance convenable entre eux.

— Je ne peux pas vous enseigner la danse si nous ne sommes pas dans la position adéquate. Bien. Le secret de la valse, c’est qu’elle est à trois temps, contrairement à la plupart des autres danses.

— C’est-à-dire ?

— Une valse est composée selon un rythme « un-deux-trois, un-deux-trois, un-deux-trois ». Alors que les autres danses font « un-deux-trois-quatre ».

— Jusqu’à présent, j’arrive à suivre.

Belle lui jeta un regard sévère mais quand elle vit de petites rides d’amusement autour de ses yeux, elle dut se mordre les lèvres pour ne pas sourire.

— Bien. Par conséquent, la musique d’une valse pourrait ressembler à ceci.

Elle se mit à fredonner une mélodie qui avait fait fureur à Londres la saison précédente.

— Je ne vous entends pas très bien, prétendit John.

Il tenta de l'attirer à lui, mais elle parvint à conserver leur position initiale.

— Alors je vais chanter.

Il la serra de nouveau contre lui.

— Je n'entends pas mieux.

— Bien sûr que si. Et cessez ce petit jeu ou notre leçon de valse n'avancera pas.

— Je préférerais une leçon de baisers.

Belle avait les joues en feu.

— Nous l'avons déjà eue. Et Emma ou Alex pourraient entrer d'un instant à l'autre. Allons, au travail. Je vais d'abord mener la danse et une fois que vous aurez compris, vous prendrez la relève. Prêt ?

— Vous n'avez pas idée à quel point je suis prêt.

Belle avait cru qu'elle ne pouvait pas s'empourprer davantage. Elle s'était trompée.

— Parfait. Un-deux-trois, un-deux-trois…

Elle exerça une légère pression sur l'épaule de son cavalier, se mit en mouvement… et lui marcha sur le pied.

Il lui adressa un sourire espiègle.

— Imaginez ma joie de constater que vous êtes la première à rater un pas.

Elle le fusilla du regard.

— Je n'ai pas l'habitude de mener la danse. Et ce n'est pas digne d'un gentleman de faire remarquer mes erreurs.

— Ah, mais je ne considère pas cela comme une erreur. Et j'ai adoré vous rattraper.

— Je n'en doute pas un instant, grommela-t-elle.

— Réessayons.

Elle mit de nouveau la main sur son épaule.

— Attendez ! Je crois que nous devrions échanger nos places.

Tout en posant la main sur la taille de John, elle ordonna :

— Mettez votre main sur mon épaule et faites comme si c'était moi l'homme.

John baissa un regard éloquent vers son généreux décolleté.

— Ça ne va pas être facile, s'amusa-t-il.

Belle ne vit pas son expression brûlante de désir, mais peut-être était-ce préférable. Elle était déjà assez troublée comme cela.

— Bien, déclara-t-elle d'un ton enjoué. Si j'étais l'homme et vous la femme, il me suffirait d'exercer une légère pression sur votre taille, comme ceci, pour que nous commencions à danser, comme cela.

Pendant qu'elle chantait doucement, ils se mirent à tourner tout autour du salon. La mauvaise jambe de John suivait le mouvement avec une fluidité dont il n'aurait jamais osé rêver.

— Merveilleux ! s'exclama Belle avec des accents de triomphe. C'est parfait.

— Tout à fait d'accord, renchérit John.

Bon sang, qu'il aimait la tenir dans ses bras !

— Pensez-vous que je pourrais être l'homme, maintenant ? demanda-t-il.

Elle fit remonter sa main vers son épaule et leva vers lui un regard éperdu. Lorsqu'elle voulut parler, sa gorge se noua. Mal à l'aise, elle se contenta d'acquiescer d'un hochement de tête.

— Tant mieux. Je préfère nettement ceci.

Il l'attira de nouveau à lui, mais cette fois, elle était si troublée par la chaleur de son corps viril qu'elle n'eut pas la force de protester.

— Est-ce que je m'en sors correctement ? demanda-t-il tout en menant la danse.

— Je… je crois.

— Vous *croyez* ? C’est tout ?

Au prix d’un effort de volonté, elle revint à la réalité.

— Non, bien sûr. J’en suis certaine. Vous dansez très bien. Est-ce vraiment votre première valse ?

— À dire vrai, mes sœurs m’obligeaient à leur servir de cavalier pour s’entraîner.

— Je savais que vous n’étiez pas un débutant.

— Je n’avais que neuf ans.

Elle fit la moue d’un air innocemment provocant.

— On ne valsait pas encore à l’époque où vous aviez neuf ans, protesta-t-elle.

— Ma famille était très en avance sur son temps.

Tandis qu’ils virevoltaient autour du salon, John s’interrogeait. Menait-il un combat perdu d’avance ? Il avait beau s’efforcer de garder ses distances avec Belle, sa résolution fondait comme neige au soleil devant son sourire radieux. Pourtant, il savait que jamais il ne pourrait l’épouser. Il n’avait pas le droit de blesser cette femme ; il ne voulait que la chérir et la protéger.

Après ce qu’il avait commis en Espagne, il n’avait pas le droit de respirer le même air qu’elle.

Il laissa échapper un profond soupir où se mêlaient le plaisir et la frustration. Il s’était accordé cet après-midi. Juste quelques heures de bonheur, sans les souvenirs d’Ana.

— Nous sommes censés discuter, lui rappela sa compagne.

— Est-ce obligé ?

— Tout à fait. Sinon, les gens pourraient penser que nous sommes fâchés.

— Il n’y a pas grand monde ici pour s’imaginer quoi que ce soit, fit-il remarquer.

— Je sais, mais je suis en train de vous enseigner la valse et la plupart du temps, elle se danse dans un bal et non dans un salon privé.

— C'est bien dommage.

Belle ignora son commentaire.

— Voilà pourquoi j'estime que vous devez apprendre à faire la conversation tout en valsant.

— Est-ce si difficile ?

— Parfois, oui. Certains hommes doivent compter leurs pas pour danser en mesure. Ce n'est pas très simple de parler avec un cavalier qui ne fait que marmonner « un », « deux » et « trois ».

— Alors je vous en prie, discutons.

— Très bien. Avez-vous écrit un peu de poésie, dernièrement ?

— Ah ! Vous cherchiez juste un prétexte pour me poser cette question !

— C'est possible.

— Belle, je vous ai répété que je n'étais pas un poète.

— Je n'en crois rien.

Il ravala un juron et manqua un pas.

— Bien, je vais essayer de vous en écrire un.

— Splendide ! s'exclama-t-elle. Je suis impatiente d'entendre cela.

— À votre place, je n'attendrais rien de génial.

— Allons donc ! protesta-t-elle, rayonnante. Je brûle de curiosité.

— Que vois-je ? s'écria alors quelqu'un derrière eux. On danse dans mon salon et je n'ai pas été invitée ?

John et Belle se figèrent et tournèrent la tête vers Emma, qui venait d'entrer dans la pièce.

— J'enseigne la valse à John, expliqua la jeune femme.

— Sans musique ?

— J'ai estimé préférable que tu ne joues pas du piano.

Emma fit une petite moue ironique.

— Tu es pleine de bon sens.

Elle se tourna vers John.

— Je n’ai jamais rencontré une personne qui joue plus mal que moi du piano. Même les résidents de nos écuries feraient mieux.

— C’est ce qu’on m’a dit, répondit John avec flegme.

Elle ignora son sourire amusé.

— La leçon est-elle intéressante, John ?

— Et comment ! Belle est une remarquable danseuse.

— C’est ce que j’ai toujours pensé, même si je n’ai jamais dansé avec elle.

Elle s’approcha d’un fauteuil et s’y assit.

— Puis-je me joindre à vous pour le thé ? J’ai pris la liberté de demander à Norwood de nous en apporter. Je crains que le vôtre n’ait refroidi.

— Faites comme chez vous, répliqua John.

Emma sourit en regardant les tourtereaux, toujours enlacés.

— Je ne voudrais pas que ma présence dérange votre leçon, insista-t-elle d’un ton espiègle.

Aussitôt, ils se séparèrent en rougissant. Belle prit place sur le canapé, mais John déclara qu’il devait rentrer chez lui.

— Certainement pas ! s’écria Emma.

Belle posa un regard interloqué sur sa cousine et comprit qu’elle les trouvait très bien assortis.

— Il pleut à verse, s’empressa d’expliquer Emma. Vous devez rester en attendant que le ciel s’éclaircisse.

John s’abstint de faire remarquer que le ciel s’était *déjà* éclairci et que l’accalmie ne durerait peut-être pas. Il adressa un sourire poli aux deux beautés et s’assit entre elles sur un fauteuil aussi élégant qu’inconfortable.

— Oh, ne prenez pas celui-ci, réagit aussitôt Emma. On y est affreusement mal. Je m’en débarrasserais volontiers si la mère d’Alex ne

me répétait pas qu'il est hors de prix. Installez-vous plutôt dans le canapé à côté de Belle.

John se contenta d'arquer un sourcil intrigué.

— Je déteste ce genre de manœuvre, marmonna Emma pour elle-même.

Puis elle déclara plus fort :

— Je vous assure que vous aurez un terrible mal de dos demain si vous passez plus de cinq minutes sur ce fauteuil.

John finit par se lever pour prendre place sur le canapé moelleux aux côtés de Belle.

— Vos désirs sont des ordres, Votre Grâce, dit-il galamment.

Emma rougit, gênée par ses inflexions caustiques.

— Bonté divine ! s'exclama-t-elle. Pourquoi le thé n'arrive-t-il pas ? Je vais voir ce qui se passe.

En un éclair, elle se leva et quitta le salon.

John et Belle échangèrent des regards déconcertés. La jeune femme avait rosi jusqu'à la racine de ses cheveux blonds.

— Votre cousine n'est pas d'une grande subtilité, fit remarquer John, pince-sans-rire.

— Non, en effet.

— J'ignore à quoi elle joue. Elle n'aura pas fait trois pas qu'elle tombera sur la bonne qui apporte le thé.

Belle ne répondit pas immédiatement. Elle songeait au jour où Sophie – la sœur d'Alex – et elle s'étaient arrangées pour laisser Emma et son futur époux en tête-à-tête pendant cinq longues minutes sous le prétexte d'aller inspecter un clavecin inexistant.

— Je suis sûre qu'elle trouvera une idée.

— Je vous serrerais volontiers dans mes bras si je ne craignais pas que votre cousine nous prenne en flagrant délit.

— Oh, je ne m'inquiéterais pas pour ça, confia Belle. Elle saura nous alerter de son retour imminent. Elle est pleine de ressources.

Comme si Emma les avait entendus, elle poussa un cri derrière la porte.

— Ça alors ! Quelle surprise !

Belle fronça les sourcils.

— J'espérais tout de même qu'elle nous laisserait un peu plus de temps.

La porte s'ouvrit.

— Regardez qui je viens de croiser ! s'exclama Emma en tenant son époux par la main. Je pensais qu'Alex ne reviendrait pas avant ce soir.

— Ses manigances tombent à l'eau par la faute d'un mari aimant, commenta John à mi-voix en se levant.

Belle contint un éclat de rire.

— Ravi de vous voir, Alex, dit-elle.

— J'étais seulement sorti inspecter les champs, répondit-il d'un air perplexe.

— Peu importe, c'est merveilleux que tu sois rentré ! roucoula Emma avec un enthousiasme forcé.

— Du nouveau, pour le thé ? s'enquit poliment John.

— Quel thé ? Ah, oui. Ma foi, non.

— Hu-hum.

Emma sursauta. Juste derrière elle, le majordome venait d'émettre une petite toux discrète.

— Votre thé, Votre Grâce.

— Oh, merci Norwood. Posez-le là-bas sur la table, je vous prie.

— Du thé ! s'exclama Alex. C'est exactement ce qu'il me faut après un après-midi à chevaucher sous la pluie. Par chance, on dirait que le ciel s'éclaircit.

Belle ne l'aurait pas juré, mais il lui sembla entendre sa cousine étouffer une expression de dépit. Emma servit le thé à Alex, qui en prit une gorgée avant d'annoncer :

— Il y aura une foire demain près du village. J'ai vu des gens en train d'installer des tables.

— Chic ! s’exclama Emma. J’adore les foires ! Nous irons, bien sûr ?

— Je n’en suis pas certain, répondit Alex, soucieux. Je ne voudrais pas qu’on te bouscule dans la foule.

Sa remarque lui valut un regard exaspéré de son épouse.

— Quel bonnet de nuit tu fais ! gémit-elle. Tu ne peux pas me confiner en permanence.

— Très bien, mais il faut me promettre d’être prudente.

Alex se tourna vers John et Belle, qui avaient suivi leur échange avec amusement.

— Viendrez-vous, tous les deux ?

John s’apprêta à refuser mais une image passa dans son esprit. Belle était dans ses bras, ils dansaient la valse et elle levait vers lui un regard éperdu de bonheur. Quant à lui, son cœur débordait de tendresse et son corps vibrait de désir. Peut-être avait-il droit à un peu de joie ? Peut-être cinq années d’enfer étaient-elles un prix suffisant pour ses péchés ?

Il se tourna vers Belle. Celle-ci l’interrogea du regard, amusée.

— Bien entendu, dit-il. Je passerai après le déjeuner et nous irons ensemble.

— Splendide.

Alex prit une autre gorgée de thé et jeta un coup d’œil vers la fenêtre. Le ciel s’assombrissait de nouveau.

— Je ne voudrais pas être grossier, Blackwood, mais à votre place, je rentrerais chez moi tant qu’il ne pleut pas trop. On dirait qu’un nouveau grain se prépare.

— Je me faisais la même réflexion, répondit John.

Il se leva, salua ces dames et s’éloigna.

Belle était désolée qu’il s’en aille déjà, mais le spectacle d’Emma, furieuse qu’Alex ait innocemment contrecarré ses plans pour jouer les marieuses, suffit à lui rendre sa bonne humeur.

Quand John arriva chez lui, un autre message l’attendait.

Je suis en Oxfordshire.

Il secoua la tête. Il devait absolument contacter les anciens propriétaires de Bletchford Manor. Ils lui avaient paru un brin farfelu, exactement le genre de gens à qui leurs amis envoient des missives aussi énigmatiques.

Pas un instant il ne lui vint à l'esprit que ce message était peut-être en lien avec le coup de feu dans les bois.

Ce soir-là, John se servit un cognac avant de monter dans sa chambre. Toutefois, il n'en prit qu'une gorgée et posa le verre sur sa table de chevet. Il n'en avait pas vraiment besoin.

Était-ce cela, le bonheur ? Cette douce chaleur avait déserté sa vie depuis si longtemps qu'il n'était pas certain de la reconnaître.

Il se coucha, le cœur en paix. Il ne s'attendait pas au rêve qui le visita.

Il était en Espagne. C'était une chaude journée mais sa compagnie avait bon moral. Depuis une semaine, il n'y avait pas eu de combats.

Il était attablé dans une taverne, une assiette vide devant lui.

Quels étaient ces sons étranges qui provenaient de l'étage ? On aurait dit des coups assourdis.

Il se servit un autre verre.

Encore des coups.

Il y a tout ce qu'il faut ici. *John se massa les yeux. Qui avait dit cela ?*

Encore des coups. Encore des cris.

Il se dirigea vers l'escalier d'un pas chancelant. Quelque chose n'allait pas. À mesure qu'il gravissait les marches, le vacarme allait croissant.

C'est alors qu'il entendit de nouveau la voix. Cette fois, il distingua les paroles. « Nooon ! » C'était Ana.

Il se rua dans la pièce. « Seigneur, non ! » s'écria-t-il. Il voyait à peine la fillette, écrasée sous le poids de son violeur, mais il l'entendait gémir. « Non ! s'il vous plaît, non ! »

John ne prit pas le temps de réfléchir. Fou de rage, il souleva Spencer et le jeta contre le mur. Puis il se tourna vers Ana. Ses cheveux… Qu'était-il arrivé ? Ils étaient devenus blonds !

C'était Belle. Ses vêtements étaient déchirés et son corps meurtri.

Un cri monta des profondeurs de son âme. « Seigneur, non ! Pas ça ! »

Il s'adressa à l'homme affalé contre le mur et posa la main sur son arme. « Regardez-moi, Spencer », ordonna-t-il.

Celui-ci leva la tête… mais ce n'était plus Spencer.

C'était son propre visage que John voyait.

« Seigneur, non, pas ça ! » supplia-t-il à nouveau. Il recula mais se cogna contre le lit. « Pas moi ! Je n'ai pas pu faire cela ! Ce n'est pas possible ! »

L'autre John éclata d'un rire malsain.

« Non, jamais je ne ferais cela. Je ne pourrais pas. Oh, Belle… » Il se tourna vers le lit, mais elle avait disparu.

« Non ! Belle ! »

John fut réveillé par ses propres hurlements

Il se recroquevilla sur lui-même, le souffle court, secoué de sanglots de désespoir.

8

Belle était assise dans son lit et feuilletait le recueil de poèmes de Wordsworth qu'elle n'avait toujours pas eu le temps de lire. S'avisant qu'elle devait plisser les yeux encore plus que d'habitude, elle se pencha vers sa table de chevet pour allumer une autre bougie. À peine s'était-elle redressée qu'on frappa à sa porte.

— Oui ?

Emma entra dans la chambre, son regard violet brillant d'excitation.

— Sophie va avoir son bébé ! s'exclama-t-elle. Avec trois semaines d'avance ! On vient de nous apporter un message de son mari.

— C'est merveilleux, non ?

— Bien sûr ! Ce n'est jamais bon pour le bébé d'arriver trop tôt mais trois semaines, cela va encore. Et Oliver écrit que Sophie s'est peut-être trompée dans les dates.

— Je suppose qu'Alex et toi partirez demain matin ?

— Dès que possible. J'étais prête à y aller maintenant mais Alex n'a pas voulu en entendre parler.

— Il a raison. Tu sais que les routes sont dangereuses la nuit.

— Oui, reconnut sa cousine d'un air déçu, mais je préférais te prévenir dès ce soir, au cas où tu souhaiterais nous accompagner. Ou, dans le cas contraire, pour que tu ne sois pas surprise de ne pas nous voir demain matin en te levant.

— Je ne suis pas sûre de venir avec vous, répondit Belle en choisissant ses mots avec soin.

Elle avait rêvé toute la soirée de cette excursion à la foire et détesterait devoir renoncer maintenant à cette sortie avec John. Surtout à présent qu'ils seraient sans chaperons.

— Je suppose que Sophie n'a pas très envie que sa maison soit pleine d'invités alors qu'elle donne naissance à son bébé. Je leur rendrai visite un peu plus tard.

— Bien. Je lui transmettrai tes amitiés.

Emma fronça les sourcils.

— Quoique… Je ne devrais peut-être pas te laisser seule ici. Je ne suis pas certaine que ce soit convenable.

— Seule ? répéta Emma, incrédule. Il y a une bonne centaine de domestiques dans cette maison !

— Peut-être pas autant. Et j'ai promis à ta mère de veiller sur toi.

— Je me demande bien ce qui lui est passé par la tête pour s'imaginer que tu ferais un chaperon correct.

— Ma foi, tu es plus au fait que moi des usages de la bonne société, répondit Emma, indécise. Si tu estimes qu'il n'y aura pas de scandale…

— Je *sais* qu'il n'y en aura pas. Nous ne sommes pas à Londres, après tout. Je ne suis même pas certaine que quiconque apprenne que je suis restée seule quelques jours. Et si c'était le cas, avec une centaine de domestiques pour veiller sur moi, je ne vois pas en quoi ce serait un problème.

— Très bien, capitula Emma. Abstiens-toi juste d'inviter lord Blackwood, s'il te plaît. Je ne voudrais pas qu'on sache que vous vous êtes vus seuls.

Belle ricana.

— Après tes machinations de cet après-midi, voilà une sacrée volte-face.

— Ce n’était pas la même chose, se défendit mollement sa cousine.

Elle eut tout de même la bonne grâce de rougir.

— Et ne me dis pas que mes prétendues machinations t’ont dérangée, poursuivit-elle. Je vois bien ta façon de le regarder.

Dans un soupir vaincu, Belle se blottit sous sa couette.

— Je n’essaierai pas de nier.

Emma se pencha vers elle d’un air curieux.

— Serais-tu amoureuse de lui ?

— Aucune idée. Comment le sait-on ?

Emma réfléchit quelques instants.

— On le sait, c’est tout. Ça vous gagne petit à petit. Les poètes parlent d’un coup de foudre, mais je ne crois pas que ça se passe comme ça.

Un sourire nostalgique éclaira le visage de Belle.

— Sauf dans les romans d’amour, je suppose.

— Oui.

Emma se redressa.

— Je ferais mieux d’aller me coucher. J’aimerais partir tôt demain matin.

— Alors bon voyage, répondit Belle.

— Merci. Tu présenteras nos excuses à lord Blackwood de ne pas vous accompagner. Cela dit, je suis sûre que vous vous amuserez beaucoup plus sans nous.

— C’est bien possible.

Emma se composa un visage sévère.

— Évite juste de l’inviter ici après la foire. Et ne va pas seule à Bellamy Park.

— Je ne crois pas que ce soit le nom.

— Et c’est… ?

Belle soupira.

— Impossible de m’en souvenir. Je sais seulement que ça commence par la lettre B.

— Eh bien, quel que soit le nom du domaine, n’y va pas ou ta mère m’étranglera de ses mains.

Belle hocha la tête et souffla ses bougies tandis qu’Emma quittait sa chambre.

Le lendemain, après le déjeuner, John prit le chemin de Westonbirt. Pour la centième fois, il songea qu’il devrait mettre un terme à son attachement à lady Arabella. Il lui devenait de plus en plus difficile de la repousser. Elle semblait placer une telle foi en lui qu’il finissait par s’imaginer qu’il méritait de trouver le bonheur auprès d’elle.

Hélas, les rêves avaient une curieuse façon de s’insinuer dans la réalité. Et John ne parvenait pas à chasser l’image de Belle étendue sur ce mauvais lit dans une taverne en Espagne, meurtrie et abusée.

Il n’avait rien à faire avec elle et il en était plus conscient que jamais. Il devait lui parler dès aujourd’hui. Il se jura de le faire, aussi douloureux cela soit-il. Oui, il allait lui parler.

Après la foire.

Un dernier après-midi de bonheur, ce n’était pas trop demander ?

Comme il était à cheval, il ne lui fallut qu’une quinzaine de minutes pour atteindre Westonbirt. Il laissa son étalon aux écuries, gravit le perron et tendit la main pour frapper à la porte.

Norwood ouvrit avant qu’il ait seulement effleuré le battant.

— Bonjour, milord. Lady Arabella est au salon jaune.

— Je suis là ! s’exclama celle-ci en sortant de l’une des pièces qui donnaient sur le vaste hall. Bonjour, John. Je sais que je suis censée rester sagement assise en vous attendant mais je n’ai pas eu la patience. Vous ne devinerez jamais ce qui s’est passé.

— Je crains que non.

— Alex et Emma ont dû partir à l’aube. La sœur d’Alex a eu son bébé.

— Félicitations, répondit aussitôt John. Je suppose que notre sortie est annulée ?

— Certainement pas.

N'avait-il pas remarqué qu'elle portait sa plus belle tenue d'équitation ?

— Je ne vois pas pourquoi nous ne passerions pas un peu de bon temps ensemble, ajouta-t-elle.

John sourit de son innocente franchise, conscient qu'il s'aventurait en eaux dangereuses.

— Comme vous voudrez, madame.

Ils se mirent en route et chevauchèrent dans un silence paisible, caressés par le vent frais de l'automne. Comme la foire se trouvait plus près de chez lui que de Westonbirt, ils franchirent la limite entre les deux domaines et passèrent non loin de Bletchford Manor. Alors qu'ils étaient en vue de l'élégante petite bâtisse, John marmonna, comme chaque fois qu'il y pensait :

— Il faut absolument que je change le nom de cette propriété.

— Tout à fait d'accord, renchérit Belle. Brimstone Park, cela m'évoque toujours les feux de l'enfer[1].

John lui jeta un regard surpris.

— Ce n'est pas Brimstone Park.

— Oh ? Non, bien sûr. Je plaisantais.

Elle lui décocha un sourire hésitant.

— Hum… comment s'appelle l'endroit, au fait ?

— Bletchford Manor, gémit John.

— Bonté divine, c'est encore pire que dans mon souvenir. Au moins, Brimstone Park ne manquait pas de panache. *Bletch* rime avec *rêche*, *prêche* et *revêche*. Ça ne donne pas vraiment envie.

— Croyez-moi, je suis bien conscient que ce nom est désastreux.

— N'ayez crainte, nous trouverons quelque chose, répondit-elle en lui tapotant le bras d'un geste chaleureux. Donnez-moi juste un peu de temps.

Je suis plutôt douée avec les mots.

Ils arrivaient déjà à la foire. L'attention de Belle fut attirée par un homme qui se tenait sur des échasses non loin d'eux et bientôt, ils se laissèrent emporter par l'allégresse générale.

— Je me suis toujours demandé comment ils faisaient cela, dit-elle alors qu'ils observaient un jongleur en costume coloré.

— Il s'agit seulement de trouver le bon rythme pour lancer les balles, je suppose.

Elle lui donna une tape amicale.

— Vous gâchez toute la magie, le gronda-t-elle gentiment. Oh, les jolis rubans !

Lâchant le coude de son compagnon, elle s'approcha d'un petit étal de mercerie pour examiner ses trésors. Le temps que John la rejoigne, elle avait déjà deux rubans entre les mains.

— J'ai besoin de votre avis, John. Celui-ci ?

Elle éleva un ruban rose près de ses cheveux.

— Ou celui-là ?

Un ruban rouge remplaça le premier.

John croisa les bras en feignant de réfléchir très sérieusement à la question, puis il prit un ruban bleu roi.

— Celui-là, répondit-il. Il est de la couleur exacte de vos yeux.

Belle leva son visage vers lui. Il la couvait d'un regard si tendre qu'elle fondit.

— Alors c'est le bleu qu'il me faut, dit-elle très doucement.

Ils demeurèrent immobiles, les yeux dans les yeux, jusqu'à ce que le vendeur brise le charme par une toux sonore. Belle s'arracha au regard de son compagnon et chercha son sac mais avant qu'elle ait pu en retirer quelques pièces, John avait payé le ruban et le lui avait donné.

— Acceptez ce modeste cadeau, madame, murmura-t-il en déposant un baiser sur ses doigts.

Belle sentit la chaleur de ses lèvres remonter le long de son bras jusqu'à son cœur.

— Je le chérirai toujours.

Bon sang, l'atmosphère était si romantique que c'en était insupportable.

— Avez-vous faim ? demanda John, soudain pressé de faire dévier la conversation vers des sujets plus terre à terre.

— Une faim de loup !

Il l'entraîna vers des étals où ils achetèrent des tourtes aux épinards et des tartelettes aux fraises. Leurs victuailles à la main, ils fendirent la foule en direction d'un coin tranquille, un peu à l'écart de la foire. John étendit sa veste sur le sol et ils s'y assirent pour dévorer leur pique-nique.

— Vous me devez un poème, lui rappela Belle entre deux bouchées.

— Exact, répondit-il, accablé.

— Vous n'avez même pas essayé, on dirait ?

— Bien sûr que si, mais je n'ai pas terminé.

— Alors dites-moi ce que vous avez déjà trouvé.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Un vrai poète ne dévoilerait pas son travail avant de l'avoir achevé.

— S'il vous plaît !

— « Elle marche tout en beauté, comme la nuit / Des climats sans nuages et des cieux étoilés / Et le plus pur de la clarté comme de l'ombre / Se rassemblent dans son aspect et dans ses yeux. »

— Oh, John ! s'exclama-t-elle. C'est magnifique. Cela me donne l'impression d'être si jolie !

— Vous l'êtes.

— Merci, mais ce n'est pas la même chose d'être jolie et de se sentir jolie. Voilà pourquoi votre poème me touche autant. Il est si romantique ! D'ailleurs… Attendez…

Elle se redressa en fronçant les sourcils, pensive.

John s'absorba soudain dans la contemplation de sa tourte aux épinards.

— J’ai déjà entendu cela, poursuivit-elle. Ou plutôt, je l’ai lu très récemment.

— Voilà qui est étrange, marmonna John, mortifié.

— C’est de lord Byron[2] ! l’accusa-t-elle. Je refuse de croire que vous ayez osé vous approprier son œuvre !

— C’est vous qui me poussez à bout.

— Je sais, mais ce n’est pas une raison pour le copier aussi servilement. Moi qui m’imaginais que je vous avais inspiré ces vers sublimes ! Je suis terriblement déçue.

— Et moi donc, grommela John. J’espérais que vous ne l’auriez pas encore lu. Après tout, il n’a été publié que l’an dernier.

— J’ai dû demander à mon frère de me l’acheter. Dans les librairies, on refuse de vendre les livres de lord Byron aux dames. Trop osé, paraît-il.

— Vous êtes beaucoup trop progressiste, bougonna-t-il en s’étendant en arrière, appuyé sur ses coudes. Si vous vous contentiez des ouvrages pour dames, je ne serais pas dans cette situation pénible.

— C’est parfaitement ridicule, rétorqua Belle. Pour la seule raison que je suis une jeune femme célibataire, on m’interdit de lire un ouvrage dont tout le monde parle en secret.

— Mariez-vous, dit-il d’un ton moqueur. Ainsi, vous pourrez lire tout ce que vous voudrez.

Elle se pencha vers lui, une lueur espiègle au fond des yeux.

— S’agirait-il d’une proposition, lord Blackwood ?

John pâlit.

— Cette fois, vous me poussez *vraiment* à bout.

Belle se redressa en s’efforçant de dissimuler sa déception. Elle ignorait ce qui l’avait incitée à se montrer aussi audacieuse et n’avait aucune idée de la réaction qu’elle avait attendue de la part de John. Ce qui était certain, c’est qu’elle n’avait pas espéré qu’il l’accuserait de le pousser à bout.

— Je continue de penser que vous devriez écrire de la poésie, dit-elle finalement en priant pour que son intonation enjouée masque la tristesse qui lui serrait le cœur.

John feignit d'y réfléchir avec attention.

— Que dites-vous de ceci ? demanda-t-il d'un ton railleur. « Rien ne me comblerait plus d'aise, qu'une femme couverte de tarte aux fraises. »

Belle fit la grimace.

— C'est épouvantable !

— Vraiment ? Je trouvais cela très romantique, étant donné que vous avez de la confiture de fraises sur le visage.

— Pas du tout.

— Si. Là.

Il tendit un doigt vers elle pour effleurer la commissure de ses lèvres. Il s'y attarda un instant pour souligner le contour de sa bouche, avant de retirer sa main comme s'il s'était brûlé. Il jouait avec le feu. Bon sang, elle n'avait qu'à s'asseoir près de lui lors d'un pique-nique improvisé pour que tout son être s'embrase de passion !

Sans réfléchir, Belle porta une main à ses lèvres, là où il l'avait touchée. Curieux. Non seulement sa peau frémissait encore, mais la sensation se diffusait à présent dans tout son corps. Elle observa son compagnon. Il la couvait d'un regard gourmand et ses yeux bruns étincelaient de désir à peine contenu.

— Il y a b… beaucoup de gens autour de nous, monsieur, bégaya-t-elle.

Elle était nerveuse, comprit John. Sinon, jamais elle ne l'aurait appelé « monsieur ». Il recula légèrement en détournant les yeux, conscient que son désir non dissimulé la mettait mal à l'aise, et prit plusieurs respirations profondes pour apaiser l'incendie qui le consumait. Hélas, son corps semblait incapable d'ignorer la beauté infiniment désirable qui se tenait près de lui.

Il étouffa un juron. C’était de la folie. De la pure folie ! À quoi bon rêver d’une femme que jamais il ne pourrait avoir ? La voix de son frère Damien résonna dans sa mémoire. « Tu n’es pas un gentleman titré. Tu n’es pas un gentleman titré. » Il esquissa un sourire amer. Cruelle ironie du sort ! Il avait gagné un titre mais il avait perdu son âme.

— John ? demanda sa compagne avec douceur. Vous êtes bien silencieux. Quelque chose ne va pas ?

Il se tourna vers elle et vit son inquiétude.

— Je réfléchissais, rien de plus.

— À quoi ?

— À vous, répondit-il d’une voix grave.

— En bien, j’espère, dit-elle, alarmée par ses intonations sévères.

Il se leva et lui tendit la main.

— Venez. Allons faire quelques pas dans les bois pendant que le soleil brille. Nous mènerons nos chevaux par leur longe.

Sans un mot, elle se mit debout. Ils se rendirent à l’endroit où ils avaient laissé leurs montures, puis ils reprirent le chemin de Bletchford Manor et de Westonbirt. Thor et Amber les suivaient docilement, s’arrêtant de temps à autre pour observer les innombrables petites créatures qui filaient à travers les arbres.

Après une quinzaine de minutes d’un silence oppressant, John fit halte.

— Belle, il faut que nous parlions.

— Oh ?

— Oui. Ceci…

Il chercha le terme adéquat, en vain.

— Ce qui se passe entre nous… cela doit cesser.

Une douleur sourde noua l’estomac de la jeune femme et se diffusa dans tout son être.

— Pourquoi ? demanda-t-elle d’une petite voix.

Il détourna les yeux, incapable de soutenir son regard.

— Cela ne mènera nulle part. Vous devez bien en être consciente.

— Non, répondit-elle sèchement, fouettée par l'humiliation.

— Belle, je n'ai pas d'argent, ma jambe est invalide et c'est tout juste si j'ai un titre.

— Et ensuite ? Tout cela ne compte pas pour moi.

— Vous pourriez avoir n'importe quel homme.

— *Et si c'est vous que je veux ?*

Sa voix vibrante de passion résonna dans le silence un long moment avant qu'il parvienne à répondre.

— Si je dis cela, c'est pour votre bien.

Belle recula d'un pas, soudain aveuglée par la douleur et par la colère. Les paroles de John étaient comme des coups en plein cœur. Plus jamais elle ne connaîtrait le bonheur, songea-t-elle, désespérée.

— Je vous interdis de me traiter comme une enfant, assena-t-elle entre ses dents serrées de rage.

— Belle, je crains que vous n'ayez pas suffisamment réfléchi à tout ceci. Jamais vos parents ne vous laisseraient épouser un homme tel que moi.

— Vous ne les avez jamais rencontrés. Vous n'avez aucune idée de ce qu'ils veulent pour moi.

— Voyons, vous êtes fille de comte !

— Et vous êtes fils de comte, comme je vous l'ai déjà fait remarquer. Par conséquent, j'ai du mal à saisir où est le problème.

— Un gouffre nous sépare et vous le savez très bien.

Il était conscient de la faiblesse de ses arguments, mais il aurait dit n'importe quoi pour ne pas lui avouer la vérité.

— Que voulez-vous, John ? s'écria-t-elle, hors d'elle. Que je vous supplie ? Voilà ce que vous espérez ? Eh bien, vous pouvez toujours attendre ! Ou il s'agit d'une façon perverse de m'arracher des compliments ? Dois-je énoncer toutes mes raisons de vous désirer ? Vous

expliquer pourquoi j’ai *cru* à votre bonté, votre noblesse et votre générosité ?

Il tressaillit en l’entendant parler au passé.

— J’essaie de me comporter avec noblesse en cet instant, dit-il d’un ton brusque.

— Certainement pas ! Vous essayez de jouer les martyrs. J’espère que vous vous amusez bien, parce que je ne peux pas en dire autant de mon côté !

— Belle, écoutez-moi, l’implora-t-il. Je… je ne suis pas l’homme que vous croyez.

Elle le regarda, bouche bée, choquée par la détresse qu’elle percevait dans sa voix.

— J’ai fait… des choses, commença-t-il d’un ton abrupt.

John se détourna pour ne pas voir l’expression de sa compagne.

— J’ai fait du mal à des gens. J’ai fait du mal à des *femmes*.

— Je ne vous crois pas, rétorqua-t-elle aussitôt.

— Bon sang, Belle !

Il pivota sur lui-même et donna un coup de poing contre un tronc d’arbre.

— Comment vous convaincre ? Que devez-vous savoir ? Faut-il que je vous avoue mes secrets les plus noirs ? Les horreurs qui ont souillé mon âme à jamais ?

Elle recula d’un pas.

— J’ignore de quoi vous parlez. Je crois que vous n’en avez aucune idée vous-même.

— Je vous ferai du mal, Belle. Même sans le vouloir, je finirai par vous faire du mal. Seigneur, cela ne vous suffit-il pas ?

— Vous ne me ferez jamais mal, dit-elle très calmement.

Elle s’approcha de lui pour poser la main sur son bras.

— Ne me prenez pas pour un héros, insista-t-il. Je n’en suis pas un.

— Je n’ai jamais cru cela. Et je ne le désire pas particulièrement.

— Enfin des paroles réalistes ! ricana-t-il avec une joie mauvaise. Les premières depuis ce matin !

Elle frémit.

— Ne soyez pas cruel.

— J’ai mes limites, Belle, dit-il d’une voix brisée. Ne jouez pas avec mes nerfs.

— Que voulez-vous dire ? rétorqua-t-elle, exaspérée.

Il la prit par les épaules, désespéré. Comment lui faire entendre raison ? Seigneur ! À présent, elle était si proche de lui qu’il pouvait sentir son parfum. Perdu, il regarda les fines mèches dorées que le vent plaquait sur son visage.

— Je veux dire, répondit-il très lentement, que j’ai besoin de toute ma volonté pour ne pas vous embrasser ici et maintenant.

— Pourquoi ne le faites-vous pas ? risqua-t-elle dans un souffle. Je ne vous en empêcherais pas.

— Parce que je ne saurais pas en rester là. Je ferais courir mes lèvres le long de votre gorge jusqu’aux agaçants petits boutons de votre tenue d’équitation. Je les déferais l’un après l’autre pour ouvrir votre veste.

Au nom du ciel, pourquoi se torturait-il de la sorte ?

— Vous portez des dessous de soie, n’est-ce pas ?

Mortifiée, Belle hocha la tête.

John frissonna, submergé par une vague de désir.

— J’adore le contact de la soie, murmura-t-il. Et vous aussi.

— C… comment le savez-vous ?

— Je vous observais, l’autre jour, quand vous vous êtes fait cette ampoule au talon. Je vous ai vue rouler votre bas.

Elle émit un hoquet de stupeur, choquée qu’il l’ait surprise… et inavouablement excitée.

— Savez-vous ce que je ferais ensuite ? demanda-t-il d’une voix enrouée de désir, ses yeux toujours rivés aux siens.

Sans un mot, elle secoua la tête.

— Je me pencherais vers vous pour vous embrasser à travers la soie. Je prendrais la pointe de votre sein entre mes lèvres et la lécherais jusqu’à ce qu’elle durcisse comme une perle. Et quand cela ne vous suffirait plus, je ferais glisser votre chemise sur vos épaules pour dénuder votre poitrine et je recommencerais à vous embrasser.

Belle le regarda, incapable du moindre mouvement, assaillie par les images sensuelles qu’il éveillait en elle.

— Et ensuite ? s’entendit-elle quémander d’une voix à peine audible, délicieusement troublée par la chaleur de ses mains viriles sur ses épaules.

— Vous aimez me faire souffrir, n’est-ce pas ? gémit-il en raffermissant sa prise sur elle. Eh bien, si vous voulez le savoir, je vous ôterais un à un tous vos vêtements jusqu’à ce que vous soyez nue entre mes bras. Puis je vous embrasserais de la tête aux pieds jusqu’à vous faire trembler de désir.

Des brumes de l’esprit enfiévré de Belle monta une évidence. Elle tremblait *déjà* de désir.

— Ensuite, je vous coucherais sur le sol, je m’étendrais sur vous de tout mon poids et j’entrerais en vous très lentement. Je vous ferais mienne et j’en savourerais chaque seconde.

La voix de John se brisa. Il avait le souffle court et la vision de Belle, ses jambes fuselées enroulées autour de ses hanches, dansait devant ses yeux.

— Eh bien, que dites-vous de cela ? ricana-t-il.

Hantée par les images crues qu’il avait éveillées en elle, Belle ignora sa provocation. Tout son corps était en feu. Elle voulait cet homme, de toutes les façons possibles. C’était maintenant ou jamais, elle le comprenait instinctivement. Et elle était terrifiée à l’idée de le perdre pour toujours.

— Je ne vous en empêcherais pas, répéta-t-elle dans un souffle.

Partagé entre le désir et l'incrédulité, John la repoussa d'un geste brusque. Il savait que s'il continuait de la toucher une seconde de plus, il n'aurait pas la force de résister à la tentation.

— Pour l'amour du ciel, Belle, êtes-vous consciente de ce que vous dites ? En avez-vous la moindre idée ?

Il passa nerveusement la main dans ses cheveux et prit une longue inspiration pour se calmer. Enfer, il était dur comme le roc.

— Oui, je sais ce que je dis, s'impatienta sa compagne. C'est vous qui ne voulez pas l'entendre.

— Vous ne me connaissez pas. Vous vous projetez je ne sais quelle image d'un pauvre vétéran blessé au combat. Vous rêvez d'épouser un héros de roman gothique ? Eh bien, j'ai une nouvelle pour vous, madame. Je ne suis pas cet homme-là. Il ne vous faudrait que quelques mois pour comprendre que je n'ai rien d'un héros et qu'un estropié sans le sou n'est pas le mari de vos rêves.

Jamais Belle n'avait été dans une telle fureur. Elle se jeta contre lui et fit pleuvoir une volée de coups de poing contre son torse.

— Vous n'êtes qu'une brute ! cria-t-elle. Une brute bouffie d'arrogance ! Comment osez-vous prétendre que je ne sais pas ce que je veux ? Me croyez-vous stupide au point de ne pas voir qui vous êtes ? Vous répétez que vous avez fait quelque chose de mal mais ce n'est pas vrai. Je pense que vous racontez juste cela pour me décourager.

— Au nom du ciel, Belle, gronda-t-il. Ce n'est pas cela. C'est…

— Et comment pouvez-vous affirmer que cela me dérange que votre jambe soit blessée ? Ou que votre titre ne date pas de plusieurs siècles ? Même si vous n'en aviez pas, je m'en moquerais éperdument !

— Belle…, commença-t-il d'une voix conciliante.

— Arrêtez ! Taisez-vous. Vous me rendez malade ! Vous me traitez d'enfant gâtée, mais c'est vous qui faites un caprice. Vous êtes tellement

obsédé par les titres, l'argent et la position dans le monde que vous vous refusez ce que vous désirez vraiment.

— Nous ne nous connaissons que depuis une semaine. J'ai du mal à comprendre comment vous pouvez décréter que je suis l'homme qu'il vous faut.

Il mentait et il le savait. De son côté, il était déjà parvenu à la même conclusion qu'elle.

— Je commence à me le demander, en effet, riposta-t-elle froidement, résolue à le blesser autant qu'elle l'était elle-même.

— Je mérite sans doute votre colère, mais vous verrez vite que je fais ceci pour votre bien. Dès que vous vous serez calmée, même si cela prend du temps, vous comprendrez.

Belle détourna la tête afin qu'il ne voie pas ses larmes. Elle était secouée de sanglots et il lui fallut un moment pour se reprendre.

— Vous vous trompez, dit-elle doucement.

Elle darda sur lui un regard accusateur.

— Jamais je ne comprendrai que vous avez bien fait, pour la simple raison que ce n'est pas le cas. Vous détruisez mon bonheur, c'est tout.

La gorge nouée par la colère, elle poursuivit :

— Et le vôtre également, si vous avez l'honnêteté de sonder votre cœur.

John détourna les yeux, déstabilisé par la franchise qu'il lisait dans son regard. Comme il ne pouvait pas lui avouer la véritable raison de son refus, il tenta de faire appel à son sens pratique.

— Vous avez grandi dans un luxe que jamais je ne pourrai vous offrir. Je n'ai même pas les moyens de vous acheter une maison à Londres.

— Peu m'importe. Je ne manque pas d'argent.

John sursauta.

— Il n'est pas question que je touche à votre fortune !

— Ne soyez pas ridicule. Je suis sûre que j'aurai une dot généreuse.

Il se tourna de nouveau vers elle. Son regard était dur et glacial.

— Il ne sera pas dit que je suis un chasseur de dot.

— Alors *voilà* le fin mot de l’histoire ? Vous avez peur de ce que les gens vont *dire* ? Bonté divine, je vous croyais au-dessus de telles considérations.

Elle pivota sur ses talons et se dirigea vers sa jument, qui paissait paisiblement dans l’herbe. Puis elle saisit les rênes et monta en repoussant la main que John tendait pour l’aider.

— Vous savez quoi ? demanda-t-elle avec dureté. Vous avez raison. Vous n’êtes pas l’homme que je pensais.

Sa voix se brisa sur ces dernières paroles. Elle était parfaitement consciente que John ne croyait pas un mot de ses fanfaronnades.

— Au revoir, Belle, dit-il sans émotion apparente.

Il avait compris que s’il tentait de la retenir maintenant, jamais il n’aurait la force de renoncer à elle.

— Je ne vous attendrai pas, insista-t-elle. Un jour, vous changerez d’avis et vous voudrez de moi. Vous me désirerez tellement que ce sera une vraie souffrance. Pas seulement dans votre lit, mais aussi dans votre maison, dans votre cœur, dans votre âme. Et je serai partie.

— Je n’en doute pas un instant.

Il n’aurait pu dire s’il avait prononcé ces mots à haute voix ou les avait juste pensés, mais d’une façon ou d’une autre, elle ne semblait pas les avoir entendus.

— Adieu, John, dit-elle d’une voix étranglée de sanglots. Je sais que vous êtes ami avec Alex et Emma, mais je vous saurais gré de ne pas venir à Westonbirt avant mon départ.

Sa vision brouillée par les larmes, elle fit tourner sa monture et la lança au galop.

John la regarda partir et écouta le martèlement des sabots de sa jument bien après qu’elle eut disparu. Il demeura là de longues minutes, encore incrédule. Après des années de honte et de mépris de lui-même, il avait

trouvé le courage de se comporter honorablement, mais il avait l'impression d'être le méchant dans un roman de Mme Radcliffe.

Il lâcha un chapelet de jurons et donna un coup de pied dans un caillou. Toute sa vie, cela avait été la même chose. Chaque fois qu'il croyait avoir atteint un but, un nouveau désir apparaissait, quelque chose que jamais il ne pourrait obtenir. Bletchford Manor avait été un rêve pour lui, un rêve de respectabilité, de position dans le monde et d'honneur, une façon de prouver à sa famille qu'il pouvait se débrouiller seul et n'avait nul besoin d'hériter d'un titre ou d'un domaine pour être un gentleman. Et voilà que dès son installation, il rencontrait Belle. Il avait l'impression que les dieux riaient de lui et lui disaient : « Tu vois ? Tu n'y arriveras jamais, John. *Elle*, tu ne l'auras pas. »

Il ferma les paupières avec force. Il avait fait ce qu'il fallait. N'est-ce pas ?

Il savait qu'il avait blessé Belle, il l'avait vu dans ses yeux. Son visage flottait encore dans sa mémoire. Puis celui d'Ana apparut, dardant sur lui un regard accusateur. « Nooon ! gémissait-elle. Nooon ! » Puis il entendit la voix de sa mère. « Cela aurait aussi bien pu être vous. »

Il rouvrit les paupières pour chasser les trois femmes de son esprit. Il avait fait ce qu'il fallait. Jamais il ne serait l'âme pure que Belle méritait. Une scène de son cauchemar lui revint. Il était sur elle et elle hurlait.

Il avait fait ce qu'il fallait. Son désir pour elle était bien trop fort. Il l'aurait brisée sous la puissance de sa passion.

Une douleur sourde se forma dans sa poitrine, oppressant sa respiration. Il enfourcha souplement son étalon et le lança à un galop effréné. Les feuillages lui fouettaient cruellement le visage tandis qu'il traversait la forêt à une vitesse folle, mais peu lui importait.

Il avait bien mérité de souffrir.

1. *Brimstone* : le soufre. *(N.d.T.)*

2. « Elle marche tout en beauté », de Lord Byron (1788-1824), traduction de Charles Dandréa. *(N.d.T.)*

9

Belle n’avait aucun souvenir du trajet de retour à Westonbirt. Elle avait lancé sa monture à une allure d’enfer, au mépris de toute prudence. Tout ce qui comptait, c’était de mettre autant de distance que possible entre John Blackwood et elle.

Une fois arrivée, elle gravit les marches et s’avisa que Westonbirt n’était pas assez éloigné de John. Comment rester chez ses cousins quand l’homme qui lui avait brisé le cœur ne se trouvait qu’à quelques minutes à cheval ?

Elle entra dans sa chambre d’un pas rageur, arracha son manteau et sortit trois valises de son dressing, puis elle y jeta fébrilement quelques robes.

— Mademoiselle, mademoiselle ! Que faites-vous ?

Sur le seuil, sa bonne l’observait d’un air horrifié.

— Mes bagages, répondit-elle sèchement. Cela ne se voit pas ?

Mary s’approcha en courant et tenta d’écarter une valise.

— Mais vous ne savez pas faire cela, mademoiselle !

Les yeux brûlants de larmes, Belle répliqua :

— Ce n’est tout de même pas sorcier !

— Il faut des malles pour ces robes, mademoiselle, ou vous allez les abîmer.

Belle lâcha la valise, désarçonnée.

— Oh. Oui. Bien sûr. Vous avez raison.

— Mademoiselle ?

La gorge nouée par l’émotion, Belle s’efforça de cacher sa douleur, au moins le temps de se réfugier dans une autre pièce.

— Préparez mes bagages de la façon que vous jugerez correcte. Nous partirons dès que le duc et la duchesse seront de retour.

Puis elle quitta la chambre et courut au bureau d’Emma. Là, elle s’enferma et versa des larmes amères jusqu’au soir.

Emma et Alex ne rentrèrent pas de la semaine. Belle n’aurait su dire comment elle s’était occupée ; la plupart du temps, elle regardait juste par la fenêtre.

À son arrivée, Emma fut intriguée de trouver les malles de Belle rangées en piles bien nettes près de l’entrée. Aussitôt, elle se mit à sa recherche.

— Belle ? Que se passe-t-il ? Et pourquoi portes-tu ma robe ?

La jeune femme baissa les yeux vers sa tenue violette.

— J’ai emballé toutes les miennes.

— J’ai bien vu, mais pourquoi ?

— Je ne peux pas rester ici.

— Belle, je ne comprends pas un mot de ce que tu dis.

— Il faut que je rentre à Londres. Demain.

— Demain ? Y aurait-il par hasard un rapport avec lord Blackwood ?

La grimace de Belle confirma ses soupçons.

— Que s’est-il passé ?

Belle déglutit péniblement.

— Il m’a humiliée.

— Au nom du ciel ! Il n’a tout de même pas…

— Non, mais j’aurais préféré. Au moins, il aurait été obligé de m’épouser et je…

Sa voix s’étrangla dans un sanglot.

— Belle, tu ne sais plus ce que tu dis.

— Bien sûr que si ! Pourquoi tout le monde refuse-t-il de croire que j’ai toute ma raison ?

Emma ouvrit des yeux ronds devant cet éclat de colère.

— Si tu m’expliquais ce qui s’est passé pendant mon absence ?

D’une voix tremblante, Belle lui confia toute l’histoire. Quand elle eut terminé, elle était tellement brisée par les émotions qu’elle se laissa tomber dans un fauteuil.

Emma s’assit sur la table basse à côté d’elle et posa une main sur son bras.

— Nous partons pour Londres immédiatement, dit-elle calmement.

Pour la première fois depuis plusieurs jours, Belle retrouva une lueur d’espoir. Si elle quittait cet endroit où tout lui rappelait John, son cœur pourrait guérir.

— Alex ne va pas aimer que tu t’en ailles, dit-elle à Emma.

— Non, mais tu ne me laisses guère le choix.

— Il pourrait venir ? proposa-t-elle. Cela ne me dérangerait pas.

Emma poussa un soupir.

— Je crois qu’il a des affaires importantes à régler ici.

Belle savait combien sa cousine détestait être séparée de son mari, mais elle avait désespérément besoin de quitter ces lieux.

— Je suis désolée, s’excusa-t-elle, accablée.

— C’est bon.

Emma se leva et redressa les épaules.

— Nous partirons demain.

— Merci, répondit simplement Belle, les larmes aux yeux.

Belle ne s’était pas trompée sur un point : Alex n’avait pas du tout apprécié qu’Emma file pour Londres. Elle ignorait ce qui s’était passé entre les deux époux dans l’intimité de leurs appartements, mais quand les deux femmes étaient montées en voiture le lendemain, il n’était pas de très bonne humeur.

— Une semaine, avait-il dit à Emma. Dans une semaine, je viens te chercher.

Emma posa une main apaisante sur son bras.

— Chéri, tu sais bien que mon oncle et ma tante ne reviennent que dans une quinzaine de jours. Je ne pourrai pas rentrer avant.

— Une semaine.

— Tu pourras me rendre visite.

— Une semaine.

Puis il l'embrassa si passionnément que Belle rougit.

Les deux jeunes femmes s'installèrent confortablement à Blydon House, dans Grosvenor Square. À présent que Belle s'était éloignée de John, elle reprenait des forces, mais elle ne parvenait pas à chasser sa mélancolie. Emma se montrait tellement enjouée qu'elle en devenait insupportable, mais il était manifeste qu'Alex lui manquait. Et ce dernier n'arrangeait rien en envoyant deux messages par jour pour lui dire combien son absence lui pesait et la supplier de rentrer à la maison.

Belle n'avait fait aucune publicité autour de son retour à Londres, mais le troisième jour, son majordome lui annonça un visiteur.

— Oh. Qui donc ? demanda-t-elle d'une voix morne.

— Monsieur préférerait vous faire la surprise, mademoiselle.

Son cœur bondit dans sa poitrine.

— Brun, les yeux marron ? murmura-t-elle, gagnée par la panique.

— Il préfère vous faire la surprise, répéta le brave homme.

Belle était à présent si nerveuse qu'elle secoua le majordome par les épaules.

— Répondez-moi ! s'impatienta-t-elle.

— Oui, mademoiselle, en effet.

Elle laissa retomber ses mains et s'assit lourdement sur un fauteuil.

— Dites que je ne veux pas le voir.

— Je croyais que M. Dunford était un excellent ami, mademoiselle. Je serais navré de le renvoyer.

— Oh. C’est Dunford…

Elle poussa un soupir où se mêlaient le soulagement et la déception.

— Dites-lui que je descends.

Quelques instants plus tard, elle se leva pour vérifier son apparence dans un miroir. William Dunford était un très bon ami depuis des années. Il l’avait courtisée quelque temps mais, ayant vite compris qu’ils n’étaient pas faits l’un pour l’autre, ils avaient renoncé à une histoire d’amour afin de ne pas gâcher leur amitié. Il était également le meilleur ami d’Alex et avait joué un rôle de premier plan dans la tâche – plus complexe que prévu – d’aider Alex et Emma à trouver le chemin de l’autel.

— Dunford, quelle heureuse surprise ! le salua Belle en le rejoignant dans le salon où il l’attendait.

Elle traversa la pièce pour lui donner une brève accolade.

— Tout le plaisir est pour moi, Belle. Votre séjour à la campagne avec nos tourtereaux s’est bien passé ?

— Westonbirt est très agréable, dit-elle en prenant place dans un canapé, mais il n’a pas cessé de pleuvoir.

Dunford se laissa tomber sans grâce dans un confortable fauteuil.

— Ma foi, nous sommes en Angleterre.

— En effet, répondit la jeune femme, l’esprit ailleurs.

Après un silence patient, Dunford l’interpella.

— Belle ? Eh oh, il y a quelqu’un ?

Elle s’arracha à ses sombres méditations.

— Toutes mes excuses. Je réfléchissais.

— Pas à moi, on dirait.

Elle lui adressa un sourire navré.

— Je suis désolée.

— Quelque chose ne va pas, Belle ?

— Tout va bien, mentit-elle.

— Tout ne va pas bien, c’est évident, insista-t-il.

Après un silence, il ajouta :

— C’est un homme, n’est-ce pas ?

— Pardon ?

— Ah ! J’avais raison.

Elle était consciente qu’elle n’avait aucune chance de le tromper mais elle essaya, sans trop de conviction.

— Vous n’en savez rien.

— Ho, ho ! s’esclaffa-t-il. Elle est bien bonne ! Voilà des années que les admirateurs éperdus se jettent à ses pieds et maintenant, c’est la petite Arabella qui tombe amoureuse.

— Ce n’est pas drôle, marmonna-t-elle.

— *Au contraire*, rétorqua-t-il en français. C’est extrêmement amusant.

— Vous me faites passer pour une princesse au cœur de glace.

— Non, pas du tout, Belle, répliqua-t-il d’un air soudain contrit. Je dois même avouer que je vous ai toujours trouvée sacrément patiente avec tous les boutonneux qui vous faisaient la cour.

— Merci.

— Je crois même que c’est précisément pour cette raison que tous les boutonneux vous faisaient la cour.

— Dunford, se fâcha-t-elle.

— Comprenez qu’après Dieu sait combien de propositions dont aucune n’a semblé vous intéresser, je trouve amusant de vous voir amoureuse à votre tour.

Il s’adossa à son siège et attendit, mais comme elle n’émettait aucun commentaire, il revint à la charge.

— C’est un homme, n’est-ce pas ?

— Bien sûr que c’est un homme, s’impatienta-t-elle.

— Ma foi, j’aurais pu me tromper du tout au tout. Vous auriez pu avoir perdu votre épagneul préféré.

— Je n’ai pas d’épagneul, grommela Belle. C’est bien un homme.

— Et votre affection n’est pas payée de retour ?

— Non.

Soudain, elle était infiniment triste.

— En êtes-vous certaine ?

— J’ai des raisons de croire que…

Belle chercha ses mots avec soin.

— … que je ne lui suis pas indifférente, mais il a décidé qu’il ne devait pas céder à cette inclination.

— Voilà un type qui semble avoir un peu trop d’honneur pour son propre bien.

— C’est un peu ça.

— Juste par curiosité, Belle, qu’a-t-il de mieux que les autres pour que vous lui trouviez tant de charme ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, radoucie. Vraiment pas. Il a un sens du devoir hors du commun. Et beaucoup d’humour. Il aime bien me taquiner, sans méchanceté, mais il accepte que je lui rende la monnaie de sa pièce. Et c’est quelqu’un de bien. Il ne le voit pas, mais moi oui. Oh, Dunford ! Il a *besoin* de moi.

Après un silence, il répondit :

— Je suis sûr que rien n’est perdu. Nous pouvons encore le faire changer d’avis.

— Nous ?

Il lui décocha un sourire complice.

— Quelque chose me dit que nous allons nous amuser comme des fous.

— Je ne suis pas certaine que ça en vaille la peine.

— Bien sûr que ça en vaut la peine.

— Je ne suis pas certaine de vouloir de lui.

— Bien sûr que vous voulez de lui. Auriez-vous déjà oublié ce que vous m’avez dit il n’y a pas trente secondes ?

— J’aimerais posséder votre assurance.

— Écoutez, Belle, voilà deux ans que vous me répétez que vous voulez un mariage d’amour. Vous n’allez pas y renoncer maintenant par fierté ?

— Je pourrais trouver un mari gentil, suggéra-t-elle sans enthousiasme. Après tout, on me demande tout le temps ma main. Je ne serais pas malheureuse.

— Peut-être, mais vous ne seriez pas heureuse non plus.

Belle soupira.

— Je sais.

— Nous passons à l’action dès ce soir.

— Quelle action, au juste ?

— À mon avis, si ce garçon… Comment s’appelle-t-il, au fait ?

— John.

Il lui décocha un sourire incrédule.

— Franchement, Belle, vous pouvez faire mieux que ça.

— C’est bien son prénom, protesta-t-elle. Demandez à Emma.

— Très bien. Donc, si ce John tient à vous, il sera fou de jalousie quand il apprendra vos fiançailles. Même s’il a très noblement renoncé à vous.

— Votre plan est intéressant, mais qui suis-je censée épouser ?

— Moi.

Elle le regarda, incrédule.

— Dunford, *par pitié* ! gémit-elle.

— Je ne parle pas de nous marier pour de bon, expliqua-t-il.

Puis, l’air vaguement vexé, il ajouta :

— Et vous n’êtes pas obligée de prendre cette mine dégoûtée. On me considère plutôt comme un bon parti, vous savez. Tout ce que je voulais dire, c’est que nous pourrions lancer la rumeur que nous nous fiançons. Si votre John tient à vous, cela devrait marcher.

— Je ne sais pas, répondit-elle, indécise. Et s'il ne tient pas à moi, que ferons-nous ?

— Eh bien, vous romprez, bien sûr.

— Cela ne vous ennuierait pas ?

— Évidemment que non. Cela pourrait améliorer ma vie sociale, maintenant que j'y pense. Des dizaines de jolies débutantes voudront me consoler.

— Je ne devrais peut-être pas vous impliquer. Nous pourrions juste faire courir le bruit que j'envisage de me marier, sans mentionner un fiancé en particulier.

— Qui espérez-vous convaincre avec ce genre d'histoire ? rétorqua Dunford. *Tout le monde à Londres* envisage de se marier. Jamais la rumeur ne parviendra à ses oreilles, surtout s'il est au fin fond de sa campagne.

— Non, mais de toute façon il n'entendra aucune rumeur, aussi croustillante soit-elle. Il ne s'intéresse pas à l'actualité de la bonne société. Pour qu'il soit informé de nos fiançailles, il faudrait les annoncer dans le *Times*.

À ces mots, Dunford pâlit.

— Exactement, confirma-t-elle. Une rumeur ne peut l'atteindre que si ce n'est pas une rumeur mais une information délibérément placée sur son chemin.

Elle déglutit, mal à l'aise. Comment pouvait-elle seulement envisager un tel stratagème ?

— Peut-être serait-il préférable de faire participer Emma. Elle pourrait passer chez John et mentionner, l'air de rien, que je vais me marier. Je ne lui demanderais pas de citer votre nom, ou n'importe lequel. Juste de lui faire savoir que je suis sur le point d'annoncer mes fiançailles.

— Il ne trouvera pas étrange qu'elle vienne le voir ?

— Ils sont voisins. Rien de plus naturel que de se saluer

Dunford s’adossa dans son fauteuil et lui décocha un sourire radieux qui révéla sa dentition parfaite.

— Excellente stratégie, lady Arabella. Et cela m’évite de prétendre que je suis fou de vous.

Elle secoua la tête.

— Vous êtes impossible.

— Si votre galant n’accourt pas au triple galop sur son blanc destrier pour vous enlever sur fond de soleil couchant, permettez-moi de vous dire qu’il ne mérite pas votre affection.

Belle n’en était pas aussi certaine mais elle acquiesça tout de même.

— Entre-temps, nous devrions vous sortir un peu dans le monde. Ce John… comment m’avez-vous dit qu’il s’appelle, au fait ?

— Je ne vous l’ai pas dit.

Dunford leva un sourcil interrogateur, mais il n’insista pas.

— Ce que j’allais dire, c’est que notre petit mensonge ne sera pas très convaincant si votre John découvre que vous vous cloîtrez dans ce mausolée depuis votre retour à Londres.

— En effet, mais il n’y a presque personne en ville en ce moment. Je crains de manquer d’occasions de sorties.

— Il se trouve que j’ai été invité ce soir à une représentation musicale qui promet d’être exceptionnellement effroyable. Comme l’hôtesse est une de mes lointaines parentes, je n’ai pas d’excuse pour y échapper.

Belle fronça les sourcils.

— Pas encore une de vos cousines Smythe-Smith, j’espère ?

— Je crains que si.

— Je croyais vous avoir dit que plus jamais je n’assisterais à une soirée musicale chez les Smythe-Smith. Depuis la dernière, je pense savoir exactement à quoi ressemblerait du Mozart joué par un troupeau de moutons.

— Que pouvez-vous espérer de gens qui ont le malheur de s’appeler Smythe-Smith ? De toute façon, vous n’avez pas beaucoup de choix. Nous avons déjà décidé que vous deviez vous montrer dans le monde et, que je sache, personne ne vous a invitée nulle part.

— Merci pour ce rappel plein de tact.

— Bien, je considère ceci comme un oui. Je passerai vous chercher ce soir. Et ne faites pas cette mine d’enterrement. Je suis sûr que votre galant va arriver en ville d’un jour à l’autre et vous sauver définitivement de tout carnage musical.

— Il ne viendra pas avant une quinzaine de jours puisque Emma me chaperonne jusqu’au retour de mes parents. Elle ne peut pas être à la fois à Londres et à Westonbirt, et je doute qu’il croie que je suis tombée amoureuse aussi rapidement d’un autre homme. Je crains que vous ne deviez me supporter encore deux semaines. À condition que je ne doive pas assister à d’autres soirées musicales.

— Je n’aurais pas cette cruauté. À ce soir, Belle.

Dunford lui adressa son sourire au charme ravageur, se leva, la salua et quitta le salon.

Après son départ, elle resta un long moment dans le canapé, pensive. Pourquoi n’était-elle pas tombée amoureuse de lui plutôt que de John ? Tout aurait été tellement plus simple ! Ou peut-être pas. Dunford n’était pas amoureux d’elle. C’était un excellent ami, sans plus.

Elle monta dans sa chambre en se demandant si elle avait pris la bonne décision. Un échec serait terriblement douloureux, mais elle savait qu’elle ne se pardonnerait jamais si elle ne se donnait pas au moins une chance de vivre aux côtés de John. Elle devait juste être patiente.

10

En fin de compte, Belle n’eut pas à attendre quinze jours pour mettre en action le plan de Dunford. Une semaine précisément après son retour à Londres, Alex entra d’un pas martial dans Blydon House. Derrière lui trottait une petite dame replète d’un certain âge.

Belle, qui se trouvait dans le hall à son arrivée, observa ce couple improbable d’un œil intrigué.

— Bonté divine, murmura-t-elle.

— Où est mon épouse ? tonna Alex.

— À l’étage, je suppose. Et bonjour à vous aussi.

— Emma ! rugit-il. Emma, je te prie de descendre !

Celle-ci apparut en haut des marches.

— Alex ? demanda-t-elle d’un ton incrédule. Que fais-tu ici ? Et qui est… madame ?

— Ta semaine est terminée. Je te ramène à la maison.

— Mais…

— Et *madame*, l’interrompit-il d’une voix forte en désignant la femme qui l’accompagnait, est ma grand-tante Perséphone qui a généreusement accepté de chaperonner lady Arabella.

Devant la mise en désordre et l’air agité de la dame, Belle se demanda si celle-ci avait eu son mot à dire. Si elle en jugeait à l’expression résolue d’Alex, c’était peu probable.

— Perséphone ? répéta Emma d’une petite voix.

— Mes parents étaient passionnés de mythologie, expliqua celle-ci en souriant.

— Voilà, renchérit Alex. Ses parents étaient passionnés de mythologie. Ce qui explique tout.

— Vraiment ? s'étonna Belle.

Alex lui lança un regard tellement menaçant qu'elle n'insista pas.

— Emma, reprit-il d'une voix radoucie tout en montant lentement les premières marches, il est temps de rentrer à la maison.

— Je sais, et toi aussi tu m'as manqué, mais je ne pensais rester ici qu'une semaine de plus. Je refuse de croire que tu aies fait traverser la moitié du pays à ta tante pour quelques jours.

— Tout le pays, plus exactement, rectifia la vieille dame d'un ton aimable. Je viens du Yorkshire.

Belle contint un éclat de rire et décida que Perséphone et elle allaient bien s'entendre.

— Fais tes bagages, Emma.

Belle et son nouveau chaperon observèrent sans cacher leur curiosité le couple qui s'enlaçait avant de s'embrasser avec passion. À tel point que Perséphone détourna les yeux. Quant à Belle, elle continua de regarder les tourtereaux, mais elle eut la décence de rougir.

Hélas, ils continuèrent de s'embrasser, si bien que la situation devint légèrement gênante pour Belle, Perséphone et les six domestiques qui se tenaient dans le hall. S'efforçant d'ignorer l'incongruité de la scène, Belle adressa un sourire radieux à la nouvelle venue.

— Ravie de faire votre connaissance, madame. Je suis lady Arabella Blydon, mais je suppose que vous le savez déjà.

— Mademoiselle Perséphone Scott, pour vous servir.

— Enchantée, mademoiselle Scott.

— Je vous en prie, appelez-moi Perséphone.

— Alors il faut m'appeler Belle.

— Avec plaisir. Je suis sûre que nous allons très bien nous entendre, toutes les deux.

D'un mouvement du menton un peu guindé, Perséphone désigna l'espace derrière elle et toussa pour éclaircir sa voix.

— Ont-ils terminé ? demanda-t-elle à voix basse.

Belle leva les yeux et secoua négativement la tête.

— Il n'y en a que pour une semaine, rassurez-vous.

— Ils vont faire cela pendant *une semaine* ?

Cette fois, Belle éclata de rire.

— Non. Je voulais dire que mes parents doivent rentrer dans une semaine. Ensuite, vous serez libre de faire tout ce qu'il vous plaira.

— Et comment ! Alex m'a versé une fortune pour me traîner ici.

— Vraiment ?

— Oui. Bien sûr, je serais venue même s'il m'avait seulement remboursé le voyage. Je ne descends pas souvent à Londres, c'est toute une expédition, mais avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, il m'avait offert une somme faramineuse. J'ai accepté immédiatement.

— Il aurait fallu être folle pour refuser.

— Complètement folle, renchérit Perséphone tout en effectuant quelques mouvements maladroits de la tête.

— Ils s'embrassent toujours, confia Belle, qui avait correctement interprété sa pantomime.

— Voilà qui n'est guère, hum, convenable. Surtout en présence d'une jeune fille à marier.

Elle jeta un coup d'œil espiègle à Belle.

— C'est la première fois que je suis chaperon. Étais-je convaincante ?

— Cela manquait de sévérité.

— Oh.

— Oui, mais je vous préfère ainsi. Et ne vous inquiétez pas pour eux.

De la main elle désigna le jeune couple qui s’embrassait toujours avec passion, sur le palier de l’étage.

— En général, ils sont plus discrets. Je suppose que l’absence a été trop longue. Voilà une semaine qu’ils sont séparés, voyez-vous.

— Ma foi, je crois que nous pouvons leur pardonner. Ils sont manifestement très épris.

— Oh, oui, répondit Belle très doucement.

Elle sut alors qu’elle avait pris la bonne décision au sujet de John. Elle aussi, elle rêvait d’avoir quelqu’un qui l’aimerait et la désirerait au point de l’embrasser pendant cinq minutes d’affilée devant huit témoins. Et bien sûr, elle devrait être tellement amoureuse du monsieur en question qu’elle lui rendrait son baiser, et au diable les témoins !

Elle soupira. Cela ne pouvait être que John. C’est alors qu’elle s’avisa qu’elle n’avait toujours pas parlé de son plan à Emma.

— Bonté divine ! murmura-t-elle.

Elle devait absolument trouver quelques instants de tête-à-tête avec sa cousine avant qu’Alex la ramène à Westonbirt, mais elle commençait à se demander si les tourtereaux n’allaient pas effectuer le trajet du retour les lèvres scellées.

— Un problème ? s’enquit Perséphone.

— Bonté divine, répéta Belle en s’élançant vers l’escalier.

Une fois à l’étage, elle saisit la main d’Emma, qui s’était aventurée dans les cheveux de son époux.

— Désolée, Alex, vous avez l’air de bien vous amuser tous les deux, mais je dois parler à Emma. C’est très important.

Puis, profitant de la désorientation momentanée d’Alex, perdu dans les brumes de la passion, elle tira sur sa cousine d’un geste vigoureux pour l’arracher aux bras de son époux, l’entraîna dans sa chambre et ferma le verrou.

— Il faut que tu fasses quelque chose pour moi, attaqua-t-elle.

Emma la regarda d’un air hagard.

— Emma ? Réveille-toi ! Le baiser est fini !

— Hum ? Désolée. Tu disais ?

En quelques mots, Belle résuma son plan. Emma n’était pas certaine qu’il allait fonctionner, mais elle promit de faire ce qu’on lui demandait.

— Tout de même, réagit-elle. Il va vraiment croire que tu l’as aussi vite oublié ?

— Je n’en sais rien, mais s’il vient à Londres, il découvrira vite que je ne suis pas restée ici à me lamenter. Dunford m’a présentée à plusieurs bons partis – trois comtes la semaine dernière et un marquis, je crois. C’est étonnant le nombre de gens qui sont à Londres en dehors de la saison.

— J’espère que tu sais ce que tu fais.

— Je n’en ai aucune idée, rectifia Belle dans un soupir, mais je ne sais que faire d’autre.

À Bletchford Manor, John s’était plongé dans l’activité, supervisant les rénovations de la maison et participant même à certaines d’entre elles. Le labeur physique était étrangement apaisant : à l’occasion, il avait même réussi à penser à autre chose qu’à l’absence de Belle.

Le travail dans sa demeure et sur les terres environnantes l’occupait toute la journée et il s’efforçait de consacrer ses soirées à ses affaires financières afin de reconstituer les fonds investis dans l’achat de sa propriété. Toutefois, quand le soir cédait la place à la nuit, ses pensées s’envolaient vers la beauté blonde qui résidait désormais à Londres, à trois heures de là. Manifestement, elle avait été très pressée de mettre autant de distance que possible entre eux.

Il ne pouvait chasser de sa mémoire chaque instant passé en sa compagnie, et chaque scène qu’il rejouait en esprit était comme un coup de poignard dans son cœur. Toutes les nuits, il se réveillait les reins en feu et il savait qu’il avait rêvé d’elle. Parfois, il avait envisagé de se rendre à la taverne du village voisin pour trouver une femme qui apaiserait ses sens,

mais il avait renoncé. Aucune femme ne pouvait rien pour lui. À part Belle, du moins.

Il fut surpris quand Buxton annonça la visite de la duchesse d'Ashbourne. « Tu ne lui demanderas pas de nouvelles de Belle », se promit-il en se rendant au salon bleu pour l'accueillir.

— Bonjour, Votre Grâce, la salua-t-il poliment.

La jeune femme semblait en pleine forme. Même sa chevelure était étincelante.

— Je croyais vous avoir demandé de m'appeler Emma, le réprimanda-t-elle gentiment.

— Désolé. Les habitudes ont la vie dure.

— Comment allez-vous ?

— Bien. Avez-vous des nouvelles de Belle ?

S'il avait pu se donner un coup de pied sans qu'elle le remarque, il l'aurait fait. Et sans douceur.

Emma sourit, amusée, en comprenant que le plan de Belle promettait d'être un succès retentissant.

— Ma foi, elle va très bien.

— Tant mieux. Je m'en réjouis pour elle.

C'était vrai, supposait-il, même s'il aurait préféré qu'elle le regrette au moins un peu.

— Elle songe à se marier, pour tout vous dire.

— *Plaît-il ?*

La jeune femme regretta de ne pouvoir immortaliser l'expression de John, tellement elle était cocasse.

— Je dis qu'elle songe à se marier, répéta-t-elle.

— J'avais bien compris, grommela John.

Emma sourit de nouveau.

— Et qui est l'heureux élu ?

— Mystère. Tout ce qu'elle a bien voulu me dire, c'est qu'elle l'a rencontré à Londres la semaine dernière. Il est comte, je crois, ou peut-être marquis. Elle assiste à de nombreuses fêtes, voyez-vous.

— Manifestement, persifla John sans le moindre effort pour contenir ses inflexions sarcastiques.

— Elle a l'air de beaucoup s'amuser.

— Elle n'a pas perdu de temps pour se trouver un mari, dit-il avec aigreur.

— Ma foi, vous savez ce que c'est.

— De quoi parlez-vous ?

— Eh bien, le coup de foudre, ces choses-là.

— Oui, répondit sombrement John.

— En fait…, commença Emma avec des airs de conspiratrice.

— En fait… ?

« Je suis géniale ! songea Emma, fière de son improvisation. Absolument géniale. »

— En fait, répéta-t-elle, elle m'a dit qu'il lui faisait un peu penser à vous.

À ces mots, une vague où se mêlaient la rage, l'humiliation, la jalousie et toutes sortes d'émotions douloureuses balaya John avec une force effrayante.

— Comme c'est charmant, articula-t-il entre ses dents serrées.

— Je savais que cela vous ferait plaisir, conclut Emma d'un ton désinvolte. Après tout, vous étiez si bons amis.

— Oui, nous l'étions.

— Je m'assurerai qu'on vous envoie une invitation au mariage. Je suis sûre que Belle sera ravie de vous voir.

— Je serai occupé ce jour-là.

— Mais vous ne savez pas quand les noces auront lieu. La date n'est pas encore fixée.

— Je serai occupé, répéta John d'un ton glacial.

— Je vois.

— Je n'en doute pas.

John s'interrogeait. L'épouse d'Ashbourne était-elle d'une monstrueuse cruauté ou d'une sidérante naïveté ?

— C'était très gentil à vous de me donner des nouvelles de Belle, mais je suis assez occupé aujourd'hui.

— Oui, bien sûr, répondit Emma en se levant, un sourire radieux aux lèvres. Je lui transmettrai vos meilleurs vœux.

Comme il ne répondait pas, elle lui lança un regard innocent et insista :

— Car vous lui souhaitez le meilleur, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, il émit un grommellement.

Emma recula en s'interdisant de rire.

— Dans ce cas, je lui dirai que vous la saluez. Et vous devez absolument passer nous voir. Je suis sûre qu'Alex sera très heureux de votre visite.

Tout en descendant les marches pour regagner sa voiture, Emma songea qu'elle devait envoyer un message pour prévenir Belle de l'arrivée imminente de John à Londres.

Depuis le perron, John regarda l'attelage s'éloigner dans l'allée. Dès qu'il eut disparu, il égrena un chapelet de jurons, donna un coup de pied dans le mur pour faire bonne mesure et rentra dans son cabinet de travail, où il se servit un double whisky.

— Femme inconstante ! scanda-t-il. Traîtresse !

Il prit une bonne lampée d'alcool, mais sentit à peine la brûlure du liquide dans sa gorge.

— Elle se marie ? tonna-t-il. Vraiment ? Ah ah ! Elle doit être au désespoir !

Il vida son verre et s'en versa un autre. Hélas, le whisky n'allégea pas la souffrance qui lui broyait le cœur. Quand il avait affirmé à Belle qu'elle

serait plus heureuse sans lui, il n'avait pas envisagé combien ce serait douloureux de l'imaginer dans les bras d'un autre. Oh, il avait bien pensé qu'elle se marierait un jour, mais la perspective était restée floue. À présent, il ne pouvait plus chasser de son esprit l'image de Belle et de son mystérieux aristocrate. Il la voyait lui sourire de cet air espiègle qui n'appartenait qu'à elle, puis s'appuyer contre lui pour lui offrir ses lèvres. Et une fois qu'ils seraient mari et femme… Enfer, c'était insupportable. Il la voyait à présent, nue dans la lumière des bougies, ouvrant les bras à un étranger. L'autre s'étendrait sur elle et…

John vida son deuxième gobelet de whisky. Au moins, il ne savait pas à quoi ressemblait l'autre. Il n'avait aucune envie de se représenter la scène avec trop de détails.

— Flûte, flûte, flûte, s'écria-t-il en ponctuant chaque « flûte » d'un coup de pied contre son bureau.

Le meuble, en chêne massif, gagna la bataille. Nul doute que le pied de John serait couvert de bleus le lendemain.

Devrait-il subir cet enfer le reste de sa vie ? L'autre jour, quand il s'était rendu au village, toutes les femmes lui avaient fait penser à Belle. Il en avait croisé une dont les yeux étaient presque aussi bleus. Une autre était exactement de la même taille. Son cœur s'emballerait-il chaque fois qu'il croiserait une blonde dans la foule ? Il se laissa tomber sur le plancher et s'assit contre le bureau.

— Crétin, gémit-il. Pauvre crétin !

Il se répéta en boucle cette litanie jusqu'à sombrer dans un sommeil lourd.

Il marchait dans une maison. L'endroit était luxueux, opulent. Intrigué, il continuait d'avancer.

Quel était ce vacarme ? On aurait dit des coups.

Cela provenait d'une pièce au bout d'un couloir. Il s'approcha, terrifié à l'idée de ce qu'il allait découvrir.

Il poursuivit sa prudente progression. Non, ce n'étaient pas des coups. Sa peur commença à se dissiper. C'étaient… des pas de danse. Quelqu'un dansait. Maintenant, il entendait la musique.

Il poussa la porte. C'était une salle de bal. Des centaines de couples virevoltaient avec grâce sur la piste au son d'une valse. Et au centre…

Son cœur s'arrêta. C'était Belle.

Elle était si jolie ! Elle avait rejeté la tête en arrière dans un éclat de rire. L'avait-il jamais vue aussi heureuse ?

Il fit un pas dans sa direction. Il voulait voir le visage de son cavalier, mais les traits de celui-ci restaient flous.

L'un après l'autre, les couples disparurent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que trois personnes dans la pièce. John, Belle et l'Autre.

Il devait s'en aller. Il ne supportait pas de voir Belle avec son amant. Il essaya de partir, mais ses pieds semblaient rivés au sol. Il tenta de détourner les yeux, mais sa tête refusa de se tourner.

La musique s'accéléra. Le couple se mit à tourner à une vitesse folle, mais ce n'était plus une valse.

John plissa les yeux, intrigué. Que se passait-il ?

Le couple se querellait. Belle essayait d'expliquer quelque chose à l'homme. Et soudain, il la frappa. Le dos de sa main s'abattit sur sa pommette et sa chevalière laissa une cruelle griffure rouge sur son visage.

John appela Belle, mais personne ne semblait l'entendre. Il voulut la rejoindre, mais ses pieds qui avaient refusé de l'emmener hors de la pièce ne voulaient pas avancer non plus.

L'homme la frappa de nouveau et elle tomba sur le sol en levant les bras pour se protéger le visage. John tendit la main vers elle sans pouvoir l'atteindre. Il hurla son prénom à plusieurs reprises jusqu'à ce que la vision du couple s'évanouisse.

Le lendemain matin à son réveil, John s'apitoyait un peu moins sur son sort. En revanche, il avait un tel mal de tête qu'il aurait mérité un peu de

compassion, de sa part ou de celle de n'importe qui. Il ne se souvenait pas exactement de son rêve de la nuit mais il en gardait la conviction qu'il ne pouvait pas rester les bras croisés pendant que Belle s'apprêtait à sacrifier sa vie pour un comte aux mœurs dissolues.

Il ignorait si son fiancé était effectivement un comte aux mœurs dissolues, mais peu importait. Et s'il la battait ? S'il lui interdisait de lire ? John savait qu'il n'était pas digne d'elle, mais il commençait à se demander si les autres l'étaient plus que lui. Lui, au moins, il s'efforcerait de la rendre heureuse. Il lui offrirait tout ce qu'il avait, toutes les parts de son âme encore intactes.

La place de Belle était auprès d'un homme qui reconnaîtrait son intelligence et sa sagesse autant que sa grâce et sa beauté. Il l'imagina en train de rapporter discrètement des livres chez elle en se cachant d'un mari hostile. Un époux qui ne la consulterait même pas pour les décisions importantes, persuadé qu'une femme est trop sotte pour offrir un avis utile.

Elle avait besoin de lui. Il devait la sauver d'un mariage désastreux. Et ensuite, il l'épouserait, tout simplement.

John était bien conscient qu'il était en train de retourner sa veste de façon magistrale. Tout ce qu'il espérait, c'était que Belle comprendrait qu'il venait seulement de s'aviser qu'elle avait eu raison depuis le début. Personne n'était infaillible, n'est-ce pas ? Après tout, il n'était pas l'un de ces héros de roman qui ne se trompent jamais.

— Non, Perséphone. Je pense que vous devriez éviter le bleu lavande.

Belle et son chaperon étaient sorties faire des courses. Manifestement, Perséphone était pressée de dépenser les généreux émoluments qu'Alex lui avait alloués.

— Pourtant, j'ai toujours adoré le bleu lavande. C'est une de mes couleurs préférées.

— Alors nous allons vous trouver une robe dans les tons mauves, mais je crains que cette nuance ne soit pas la plus flatteuse pour vous.

— Que suggérez-vous ?

Belle sourit à sa compagne tout en lui plaçant un coupon de velours vert forêt sous le menton. La tante d'Alex était une adorable vieille fille, mais parfois, leurs rôles semblaient inversés. Perséphone demandait l'avis de Belle sur toutes sortes de sujets, de la nourriture à la mode en passant par la littérature. Elle quittait rarement le Yorkshire, comme elle l'avait expliqué, et n'avait aucune idée des habitudes londoniennes, mais elle possédait un esprit vif et un humour pince-sans-rire que Belle trouvait irrésistible.

Toutefois, ce n'était pas la présence chaleureuse de son chaperon qui mettait Belle en joie ce jour-là. Elle venait de recevoir un message d'Emma lui annonçant qu'elle pouvait s'attendre à voir John arriver en ville d'un jour à l'autre. Apparemment, il avait très mal pris la nouvelle de ses fiançailles imminentes.

« Excellent ! » songea la jeune femme, très satisfaite d'elle-même. Elle frémit en imaginant sa propre réaction si elle avait appris des nouvelles similaires au sujet de John. Elle qui n'était pas particulièrement violente en temps normal, elle aurait pu être tentée d'arracher les yeux de sa rivale.

— Vous pensez vraiment que ce vert m'irait ? demanda Perséphone d'un air dubitatif.

— Hum ? fit Belle, arrachée à ses réflexions. Oh, oui. Cela ferait ressortir les jolis reflets verts de vos iris.

— Vraiment ?

Perséphone plaqua le coupon de velours contre elle et se regarda dans le miroir en penchant la tête d'un geste très féminin.

— Tout à fait. Et puisque vous aimez tant le bleu lavande, vous pourriez essayer, à la place, cette nuance améthyste. Sur vous, elle sera parfaite.

— Vous avez peut-être raison. J'adore tous les violets. J'ai même toujours porté de l'eau de Cologne à la violette.

Puisqu'elle avait pratiquement l'accord de Perséphone, Belle s'approcha de la maîtresse des lieux, une certaine Mme Lambert, moins

française qu’elle n’en avait l’air.

— Ah, lady Arabella ! roucoula celle-ci avec un accent parisien théâtral. Quel plaisir de vous revoir ! Voilà des mois que vous avez disparu.

— J’étais à la campagne, expliqua la jeune femme. Puis-je vous poser une question en toute discrétion ?

Les yeux bleus de la couturière brillèrent d’excitation, sans doute à la perspective d’une commande juteuse.

— Naturellement.

— Il me faut une robe. Une robe très spéciale. Deux robes très spéciales, plutôt. Ou peut-être trois.

La jeune femme fronça les sourcils, pensive. Elle devrait être en beauté pour l’arrivée de John à Londres, mais elle ignorait quand il viendrait. Et même – le ciel lui vienne en aide ! – *s’il* viendrait.

— Cela ne devrait pas être un problème, mademoiselle, promit Mme Lambert.

— Il me faut une robe d’un style différent de ce que je choisis d’habitude. Quelque chose de plus… seyant.

— Je vois, mademoiselle, répondit la couturière d’un ton complice. Vous voulez sans doute plaire à un gentleman. Je vais vous rendre irrésistible. Pour quand vous faut-il ces robes ?

— Ce soir ? suggéra Belle.

— Bonté divine ! glapit Mme Lambert, oubliant soudain son accent français. Je suis douée, mais je ne peux pas accomplir de miracles !

— Parlez moins fort ! l’implora Belle dans un murmure véhément.

Elle adorait Perséphone, mais cette dernière n’avait pas besoin de savoir qu’elle complotait une tentative de séduction.

— Il ne m’en faut qu’une pour ce soir. Les autres peuvent attendre. Enfin, jusqu’à demain. Cela ne devrait pas être si difficile. Vous avez déjà toutes mes mesures et je n’ai pas pris une once depuis notre dernier essayage.

— Vous demandez beaucoup, mademoiselle.

— Si je n’étais pas absolument convaincue que vous êtes capable de le faire, je ne l’aurais pas fait. J’aurais pu aller chez Mme Laroche.

Belle lui adressa un sourire angélique et attendit que ses paroles fassent leur petit effet. Dans un soupir théâtral, Mme Lambert répondit :

— J’ai une robe. Elle était pour une autre dame. Enfin, pas exactement une dame.

Devant l’expression horrifiée de Belle, elle s’empressa d’ajouter :

— Rassurez-vous, elle avait des goûts exquis. Elle a perdu son… hum… sa source de revenus et n’a pas pu la payer. Avec quelques retouches mineures, je pense qu’elle vous irait.

Belle hocha la tête et prévint Perséphone qu’elle se rendait un instant dans l’arrière-boutique. Puis elle suivit Mme Lambert jusqu’à une grande penderie.

— Si vous voulez séduire un homme sans être vulgaire, expliqua la couturière, voici ce qu’il vous faut.

D’un geste élégant, elle sortit une tenue de velours bleu nuit d’une étonnante simplicité. Dénuée de tout ornement, elle se démarquait par sa coupe épurée.

Belle fit courir son doigt sur l’étoffe et observa le corsage rehaussé de fil d’argent.

— Elle est superbe, convint-elle, mais pas très différente de ce que je porte d’habitude.

— Vue de devant, elle est comme les autres, mais vue de derrière…

Quand Mme Lambert fit pivoter le vêtement, Belle comprit que celui-ci révélerait presque tout son dos.

— Vous devrez relever vos cheveux pour ne pas gâcher l’effet, précisa la couturière.

Belle s’arracha à la contemplation de la robe et se tourna vers elle.

— Je la prends.

John était arrivé à Londres avec une rapidité remarquable, d'autant plus qu'il n'avait prévenu Wheatley qu'au dernier moment. Par chance, son efficace valet de chambre avait préparé ses bagages à toute vitesse. John espérait qu'il ne lui faudrait pas trop longtemps pour regagner le cœur de Belle car sa garde-robe ne lui permettrait pas de tenir à Londres plus d'une quinzaine de jours. Il avait toujours tenu à la qualité, mais cela avait un prix, aussi ne possédait-il que peu de vêtements.

Il prit une profonde inspiration tandis qu'il gravissait le perron de l'hôtel particulier de Damien. Voilà des années qu'il n'avait pas revu son frère aîné. Tout juste avait-il reçu un bref message de félicitations quand il avait été anobli. Damien ne sauterait sûrement pas de joie en le voyant arriver, mais il était difficile de mettre son propre frère à la porte, n'est-ce pas ? De toute façon, John ne voyait pas d'autre option. Il n'avait pas le temps de trouver une résidence à louer. Pour ce qu'il en savait, Belle était peut-être déjà fiancée.

D'une main nerveuse, il prit le heurtoir et le laissa retomber contre le battant de chêne massif. Aussitôt, un majordome apparut sur le seuil.

— Le comte est-il disponible ? demanda-t-il poliment.

— Qui dois-je annoncer, monsieur ?

John tendit une carte de visite d'un blanc immaculé. Le maître d'hôtel sourcilla en voyant son nom de famille.

— Son frère, répondit simplement John.

On le fit entrer dans un vaste salon qui donnait sur le hall. Quelques minutes plus tard, Damien le rejoignit, l'air surpris. Comme toujours, John fut frappé par la ressemblance physique entre eux. Damien, une version de lui plus âgée et moins aguerrie, ne faisait pas ses trente-neuf ans. Il avait toujours été plutôt bel homme, dans un genre très classique, contrairement à John dont les traits étaient un peu trop fermes et anguleux pour convenir aux canons de l'élégance aristocratique.

— Cela faisait une éternité, dit Damien en lui tendant la main. Qu'est-ce qui t'amène en ville ?

John serra la main de son frère avec fermeté.

— Un problème urgent à régler à Londres, et pas le temps de chercher un logement avant de partir. J'espérais profiter de ton hospitalité le temps que je m'occupe de mes affaires.

— Naturellement.

John n'avait pas douté que Damien accepterait. Il savait qu'il ne serait pas très enthousiaste, ni même vaguement content de le voir arriver, mais Damien avait toujours accordé beaucoup d'importance aux bonnes manières. Il n'aurait pas refusé d'accueillir son propre frère. Dans la mesure, bien sûr, où John n'abusait pas de sa générosité.

— Je te remercie. Si je m'aperçois qu'il me faudra plus d'une quinzaine de jours pour régler mes affaires, je chercherai un logement ailleurs.

Damien hocha la tête d'un air magnanime.

— Es-tu accompagné ?

— Seulement de mon valet.

— Parfait. Je présume que tu as une tenue de soirée ?

— Bien sûr.

— Tant mieux. Je suis invité à un dîner ce soir, mais l'hôtesse m'a envoyé un mot il n'y a pas une heure. L'un des convives est souffrant et il manque un homme pour son plan de table.

La perspective d'une soirée en ville ne séduisait pas particulièrement John, pourtant il accepta. Peut-être serait-ce l'occasion de découvrir l'identité du mystérieux fiancé de Belle.

— Excellent, répondit son frère. J'envoie immédiatement un mot à lady Forthright. Et tu pourras faire la connaissance de la jeune femme que j'envisage de courtiser. Il est grand temps que je trouve une épouse. Il me faut un héritier.

— En effet, répondit distraitement John.

— Je pense qu'elle sera un très bon choix, mais je dois faire plus ample connaissance avec elle. Bonne éducation, très jolie. Intelligente, mais pas prétentieuse.

— Une perle, résuma John.

Damien se tourna vers lui d'un air curieux.

— Tu la connais peut-être, d'ailleurs. Elle a passé un mois dans sa famille pas très loin de ta nouvelle maison… quel est son nom, au fait ? Impossible de m'en souvenir.

Un désagréable pressentiment se forma au creux de l'estomac de John et se propagea dans tout son corps.

— Bletchford Manor, répondit-il d'un ton sec.

— Quel nom épouvantable. Tu dois absolument changer cela.

— C'est bien mon intention. Tu disais… ?

— Ah oui. Elle s'appelle lady Arabella Blydon.

11

John avait l'impression d'avoir reçu un coup de poing. Il avait le souffle coupé et le visage de Damien semblait soudain sorti d'une vision de cauchemar.

— J'ai été présenté à lady Arabella Blydon, confirma-t-il en grinçant des dents.

Sa voix semblait presque normale, se félicita-t-il avec une joie amère.

— Bonne nouvelle, répondit son frère sans enthousiasme particulier. Elle assistera au dîner de ce soir.

— Ce sera un plaisir de la revoir.

— Parfait. Je vais te laisser t'installer. Lightbody va te montrer ta chambre. Je viendrai tout à l'heure te donner plus d'informations pour la soirée.

Impassible, Damien quitta la pièce.

Le majordome, aussi efficace que discret, revint pour informer John que sa valise avait été apportée à l'étage. Toujours sous le choc, John le suivit jusqu'à la chambre d'amis qu'on lui avait attribuée. Puis il s'étendit sur le lit, regarda le plafond et laissa libre cours à sa colère.

Son frère ? *Son frère ?* Jamais il n'aurait cru Belle capable d'une telle perfidie. Il s'efforça de la chasser de son esprit. À quoi bon se rendre malheureux pour une femme qui ne le méritait pas ?

Bien sûr, il n'y arriva pas. Chaque fois qu'il parvenait à ramener son attention vers les chevaux, ou la nourriture, ou n'importe quel sujet neutre,

une jolie blonde au sourire radieux s'invitait dans ses pensées. Puis ses traits se transformaient en une moue railleuse et elle s'offrait lascivement à Damien.

Qu'elle aille au diable !

Quand vint l'heure de se préparer, John s'habilla avec un soin méticuleux et passa sa tenue de soirée, toute noire à l'exception de sa chemise et de sa cravate blanches.

Dans la voiture, son frère et lui échangèrent des banalités polies, mais John était si nerveux à l'idée de revoir Belle qu'il ne prêtait pas grande attention aux propos de Damien. Il ne pouvait pas reprocher à son frère d'être tombé sous le charme de la jeune femme – lui-même n'y était que trop sensible –, mais il était furieux qu'elle ait délibérément choisi une vengeance aussi cruelle.

Quand ils parvinrent chez les Forthright, John remit son manteau au majordome et parcourut le salon du regard, à la recherche de Belle. Il la trouva dans un angle de la pièce, en grande conversation avec un beau brun athlétique. Manifestement, elle ne s'était pas ennuyée ces quinze derniers jours ! songea-t-il avec amertume.

Comme Damien s'était dirigé vers un ami et que leur hôtesse n'était pas en vue, John échappa à de longues et pénibles présentations. Il s'approcha de Belle en s'efforçant de contenir sa colère. Quand il arriva derrière elle, il dit simplement :

— Bonsoir, lady Arabella.

Belle fit volte-face, si stupéfaite de le voir qu'elle n'entendit pas son intonation glaciale.

— John ! s'exclama-t-elle, le souffle coupé. Quelle surprise !

Une joie non dissimulée éclaira son regard.

Il était venu. *Il était venu !* La joie et le soulagement l'envahirent, suivis d'un pincement de contrariété. Enfer, elle n'avait pas osé mettre son

audacieuse robe bleue. Pas un instant elle n'avait imaginé qu'il arriverait si vite à Londres.

— Vraiment ?

Elle battit des paupières, perdue.

— Pardon ?

— Peut-être pourriez-vous faire les présentations ? demanda-t-il.

Il brûlait de lui parler en tête-à-tête mais il ne pouvait guère ignorer l'homme qui se tenait près d'elle.

— Oh, b… bien sûr, bafouilla-t-elle. Lord Blackwood, voici mon meilleur ami, M. William Dunford.

L'autre la couva d'un œil bien trop complice pour le goût de John.

— Ça alors ! s'exclama-t-il. Vous connaissez mon prénom, Belle ?

— Taisez-vous, Dunford, ou la prochaine fois je vous appelle Edward rien que pour vous contrarier.

Une nouvelle bouffée de jalousie traversa John devant la camaraderie qui semblait unir Belle et ce Dunford. Toutefois, par réflexe, il tendit la main à ce dernier. L'autre la serra, le salua rapidement et, s'étant excusé, les laissa seuls. À peine était-il parti que John ôta son masque poli.

Belle ouvrit des yeux ronds et recula d'un pas, choquée par la rage qu'elle lisait dans son regard.

— John ? Que se passe-t-il ?

— Comment avez-vous pu faire cela ? siffla-t-il. Comment avez-vous osé ?

Elle tressaillit. Elle s'était attendue à de la jalousie, mais pas à cette fureur à peine contenue.

— De quoi parlez-vous ?

— Ne faites pas l'innocente. Cela ne vous va pas.

— Je ne comprends pas ce que vous dites, insista-t-elle, gagnée par la nervosité.

Pour toute réponse, il la fusilla du regard.

Elle songea au mensonge qu'Emma lui avait dit pour l'inciter à venir à Londres. S'imaginait-il que Dunford et elle… ?

— Est-ce Dunford qui vous contrarie ? Si c'est le cas, vous vous méprenez. C'est un vieil ami, rien de plus. Et il est également le meilleur ami d'Alex.

— Je ne parle pas de lui, siffla John, mais de mon frère.

— Qui donc ?

— Vous m'avez très bien entendue.

— Votre… frère ?

Il hocha brièvement la tête.

— Je ne sais même pas qui est ce monsieur.

— Cessez de mentir, Belle, ou vous finirez par vous prendre les pieds dans le tapis. Et quand vous tomberez, ne comptez pas sur moi pour vous rattraper.

Elle déglutit péniblement.

— Peut-être devrions-nous poursuivre cette discussion en privé.

La tête haute, elle quitta le salon et se dirigea vers un balcon. Le temps qu'elle atteigne sa destination, sa confusion avait cédé la place à la colère. Elle se tourna vers John et darda sur lui un regard furieux.

— Très bien, lord Blackwood. À présent que nous n'avons plus besoin de préserver les apparences, dites-moi à quoi rime cette petite scène, je vous prie.

— Vous n'êtes pas en position d'exiger quoi que ce soit de moi, madame.

— Je serais curieuse de savoir pourquoi, *monsieur*.

John écumait de rage. Il avait envie de la prendre par les épaules pour la secouer de toutes ses forces. Et ensuite, il… Oh, Seigneur. Il avait envie de l'embrasser. Toutefois, comme il n'entrait pas dans ses habitudes d'embrasser les gens quand il était en colère, il se contenta de la toiser avec mépris.

— Je suis conscient que mon comportement envers vous n'a pas toujours été irréprochable, mais tenter de mettre le grappin sur mon frère, c'est puéril et mesquin ! En plus, c'est dégoûtant. Il a presque le double de votre âge !

Belle ne comprenait toujours pas de qui il parlait, mais elle n'était pas d'humeur à se justifier. Redressant la tête, elle rétorqua :

— Il est très courant que les femmes de la bonne société épousent des hommes plus âgés qu'elles. Je crois que les femmes mûrissent plus vite, aussi trouvons-nous souvent les hommes de notre âge, *voire ceux qui ont huit à dix ans de plus que nous*, immatures et assommants.

— Seriez-vous en train de m'expliquer que je suis immature et assommant ? gronda-t-il à mi-voix.

— Ma foi, je n'en sais rien. Qu'en pensez-vous ? Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je commence à trouver cette *conversation* terriblement immature et assommante. J'ai mieux à faire de ma soirée.

Il la rattrapa d'une poigne d'acier.

— Désolé, mais non, je ne vous excuse pas. Pour ma part, je n'ai rien de mieux à faire de ma soirée. J'ai une question à vous poser et j'attends une réponse.

Il marqua un silence, obligeant Belle à chercher son regard.

— Avez-vous toujours été aussi délibérément cruelle ?

D'un geste sec, elle s'arracha à sa prise.

— Je n'hésiterais pas à vous gifler si je ne craignais pas de me salir ! siffla-t-elle.

— Vous serez sûrement heureuse d'apprendre que vous m'avez blessé, mais cela n'a duré qu'une minute, madame. Parce qu'ensuite j'ai compris que je n'avais que faire d'une femme capable de s'abaisser à épouser mon frère rien que pour se venger de moi.

Cette fois, Belle ne tenta pas de cacher son exaspération.

— Pour la dernière fois, John, je ne sais pas qui est votre frère.

— Voilà qui est étrange, car *lui*, il sait parfaitement qui vous êtes.

— Bien des gens savent qui je suis.

John s'approcha si près qu'il aurait pu la toucher.

— Et il envisage de vous épouser.

— Je vous demande pardon ?

— Vous m'avez très bien entendu.

Belle ouvrit des yeux ronds de surprise, son exaspération retombée.

— Je suppose que nombreux sont ceux qui envisagent de m'épouser, répondit-elle d'un ton pensif. Toutefois, cela ne signifie pas qu'ils se soient tous déclarés. Et encore moins que leurs sentiments soient payés de retour.

L'espace d'un instant, John fut tenté de la croire, mais les paroles d'Emma résonnaient encore dans son esprit. « Elle songe à se marier… Il est comte, je crois… En fait, elle m'a dit qu'il lui faisait un peu penser à vous. »

— Vous ne vous en sortirez pas comme ça, ma petite, l'avertit-il.

— Ma petite ? répéta-t-elle, outrée. Tant pis si je me salis, vous l'avez méritée, cette gifle !

Elle leva une main, mais John l'intercepta aisément.

— Vous ne possédez pas mon instinct, Belle, répondit-il d'un ton suave. Vous n'êtes pas de taille à lutter contre moi.

Ses airs condescendants furent l'étincelle qui mit le feu aux poudres. La jeune femme perdit son sang-froid.

— Permettez-moi de vous dire une ou deux petites choses, lord Blackwood ! s'emporta-t-elle en s'arrachant à sa poigne. Un, j'ignore qui est votre frère. Deux, même si j'avais effectivement l'intention de l'épouser, je ne vois pas en quoi cela vous concernerait dans la mesure où vous m'avez fait comprendre sans la moindre ambiguïté que vous ne vouliez pas de moi. Trois, je serais curieuse de savoir pour quelle raison je devrais justifier mes choix devant qui que ce soit, et surtout vous. Quatre, voilà pourquoi…

— Vous pouvez en rester à trois, rétorqua-t-il. Je commence à vous trouver lassante.

Elle se composa une expression méprisante, leva de nouveau la main comme pour le frapper… puis, ayant ainsi détourné son attention, elle lui écrasa le pied sans douceur. Il ne tressaillit même pas. Elle n’en fut guère surprise, au demeurant. Ses escarpins n’étaient pas taillés dans une matière particulièrement dure. Toutefois, ragaillardie par cette petite victoire, elle ricana :

— Vous perdez vos réflexes, John.

— Si vous voulez vraiment me faire mal, procurez-vous de vraies chaussures. Cela vous évitera de finir avec des ampoules la prochaine fois que vous irez vous promener.

Elle songea, le cœur serré, au jour où il avait soigné son pied avec tant de prévenance. Difficile de reconnaître cet homme tendre dans le grossier personnage qui se tenait devant elle en cet instant ! Sans cacher son impatience, elle poussa un soupir et le regarda dans les yeux.

— Maintenant, j’aimerais retourner à la soirée. Si vous voulez bien me laisser passer…

John ne bougea pas d’un pouce.

— Qui comptez-vous épouser ?

Belle ravala un gémissement, accablée par son mensonge.

— Cela ne vous regarde pas, rétorqua-t-elle.

— Je vous demande qui vous comptez épouser.

— Et *moi*, je vous réponds que cela ne vous regarde pas.

John se pencha vers elle.

— Ce ne serait pas le comte de Westborough, par hasard ?

Belle ouvrit des yeux ronds.

— C’est lui, votre frère ?

Elle semblait sincère. Personne n’aurait pu feindre une telle stupeur. Toutefois, John voulait en avoir le cœur net.

— Son nom de famille ne vous a pas mis la puce à l'oreille ?

— Je n'ai fait sa connaissance que la semaine dernière. Et j'ignore son nom de famille. Il m'a simplement été présenté comme le comte de Westborough. Et avant que vous m'accusiez de je ne sais quels noirs desseins, sachez que si je suis informée que votre père était comte, c'est uniquement parce que Alex me l'a dit. J'ignorais qu'il s'appelait lord Westborough.

John ne répondit pas. Il demeura immobile et se contenta de la dévisager d'un air accusateur. Ulcérée, elle ajouta :

— Toutefois, maintenant que vous me le dites, votre frère vous ressemble en effet un peu. À la différence qu'il est plus beau et qu'il ne boite pas.

John ignora l'insulte, qu'il voyait pour ce qu'elle était. Une pique lancée sans réfléchir par une bête blessée à une autre.

— Vous ne saviez vraiment pas que c'était mon frère ?

— Non ! Je vous en donne ma parole !

S'avisant qu'elle se comportait comme si elle devait se faire pardonner alors qu'elle n'avait pas commis de faute, elle ajouta :

— Mais bien sûr, cela ne change rien à mes projets.

— À savoir ? Épouser mon frère ?

— Je vous en informerai quand je le jugerai nécessaire.

« Et par la même occasion je m'en informerai moi-même, songea Belle, consternée, parce que je n'ai aucune idée de ce que je suis en train de raconter. »

John la prit par les épaules.

— Qui voulez-vous épouser ?

— Je ne vous le dirai pas.

— On dirait une gamine de trois ans.

— C'est vous qui me traitez comme si j'en étais une.

— Je vous pose la question pour la dernière fois, l’avertit-il en se penchant vers elle.

— Vous n’avez pas le droit de me parler comme cela, siffla-t-elle. Pas après que vous avez…

— Pour l’amour du ciel, Belle, cessez de me répéter le même argument. J’ai reconnu que je m’étais mal comporté avec vous. Seulement, il faut que je sache. Ne comprenez-vous pas cela ? Il faut que je sache !

Les yeux étincelants de passion, il demanda de nouveau :

— Qui comptez-vous épouser ?

Il y avait un tel désespoir dans ses yeux que la résolution de la jeune femme s’effondra.

— Personne ! s’écria-t-elle. Absolument personne ! C’était un mensonge. Je voulais juste que vous veniez à Londres parce que vous me manquiez.

De surprise, John laissa retomber ses mains de ses épaules. Elle en profita pour s’éloigner et lui tourna le dos.

— Maintenant, mon humiliation est totale. J’espère que vous êtes satisfait.

John la regarda, bouche bée, tandis que ses paroles prenaient sens. Elle l’aimait encore. Cette compréhension était un baume sur son cœur à vif. Pourtant, il n’appréciait pas du tout le supplice qu’elle lui avait infligé et il avait bien l’intention de le lui faire comprendre.

— Je n’aime pas qu’on me manipule, dit-il sombrement.

Elle fit volte-face, ulcérée.

— Vous n’aimez pas qu’on vous manipule ? C’est tout ce que vous trouvez à répondre ? Vous n’aimez pas qu’on vous manipule ! Eh bien, laissez-moi vous dire une bonne chose. Moi, je n’aime pas qu’on m’insulte. Et j’ai trouvé votre attitude extrêmement insultante.

Elle fit un pas de côté pour s’éloigner, le dos bien droit, la tête haute, avec une dignité qu’elle était loin de ressentir.

Encore abasourdi par ses aveux, John la rattrapa de justesse.

— Belle ! s’exclama-t-il d’une voix étranglée par l’émotion. S’il vous plaît, ne partez pas.

Elle aurait facilement pu quitter le balcon. Il la retenait à peine. Pourtant, quelque chose dans sa voix enrouée la fit se retourner. Il y avait une telle nostalgie dans son regard brun qu’elle en fut désarçonnée. À présent, elle avait la bouche sèche et le souffle court. Elle n’aurait su dire combien de temps elle demeura là, captive du regard de cet homme qui était tout pour elle.

— John, souffla-t-elle. Je ne sais pas ce que vous voulez.

— Vous. C’est vous que je veux.

Ses paroles flottèrent lourdement dans l’air tandis que le cœur de Belle suppliait sa tête d’entendre ce qu’il venait de dire. Que voulait-il d’elle, au juste ? Seulement la toucher, l’embrasser ? Elle savait déjà qu’il était très attaché à elle. Il n’avait jamais pu le cacher, de la même façon qu’elle n’avait pas su dissimuler son attirance pour lui.

Ou alors voulait-il d’elle dans sa vie ? En tant qu’amie, compagne… ou peut-être épouse ? Elle était effrayée de poser la question. Il lui avait déjà brisé le cœur et elle n’avait pas très envie de lui en offrir une seconde occasion.

John lut l’hésitation dans son regard limpide. Il se haït de l’avoir rendue si méfiante. Le moment était venu de lui avouer combien il l’aimait, il le savait, mais ses peurs l’en empêchèrent. Alors il demanda, très doucement :

— Puis-je vous embrasser ?

Elle opina de la tête et fit un pas vers lui tandis qu’il prenait son autre main dans la sienne. Toutefois, gagnée par une soudaine timidité, elle détourna les yeux.

— Regardez-moi, implora-t-il en lui prenant par le menton.

Il lui leva le visage d’un geste tendre et s’approcha d’elle.

— Vous êtes si belle. Si bonne, et généreuse, et intelligente, et drôle, et…

— Arrêtez !

Il posa son nez contre le sien.

— Pourquoi ?

— C’est beaucoup trop pour une seule femme, répondit-elle en tremblant.

— Oh, certainement pas. Ce ne sera jamais trop.

Quand il effleura ses lèvres des siennes, Belle fut parcourue par un frisson d’excitation. Ils demeurèrent ainsi une longue minute, leurs bouches se touchant à peine, jusqu’à ce que, n’en pouvant plus, John la serre contre lui.

— Seigneur, j’ai été tellement stupide ! gémit-il.

Il ne l’embrassa pas, mais la garda juste contre lui, comme s’il pouvait imprimer son corps sur le sien. Et il la serra très fort en priant pour qu’un peu de sa bonté et de son courage se diffuse en lui.

— Je suis profondément désolé. Jamais je n’ai voulu vous faire de mal, murmura-t-il avec passion. C’était bien la dernière chose au monde que je voudrais.

— Chut ! l’interrompit-elle.

Elle ne supportait pas de l’entendre se torturer lui-même.

— Contentez-vous de m’embrasser, reprit-elle. S’il vous plaît. Voilà des jours que je n’attends que cela et…

John n’eut pas besoin de plus d’encouragements. Son baiser fut aussi fougueux que le premier avait été tendre. Comme s’il buvait à sa source, il prit ses lèvres avec l’avidité d’un homme assoiffé en prononçant d’absurdes promesses vibrantes de passion. Ses mains couraient frénétiquement sur les courbes de Belle, mais ce n’était pas encore assez. Elle le désirait plus qu’elle ne l’avait imaginé, plus qu’elle ne le comprenait elle-même. Tandis qu’il faisait pleuvoir les baisers le long de son cou et jusqu’à la naissance de

sa gorge, elle enfouit ses mains dans ses mèches brunes en s’émerveillant de leur douceur.

— C’est incroyable, gémit-elle.

— Quoi donc ? demanda-t-il entre deux soupirs.

— Ceci. Tout ce qui arrive. Ce que je ressens entre vos bras. Je voudrais… Oh !

Elle n’avait pu retenir un cri étouffé quand il avait effleuré de ses lèvres le point où sa peau était si sensible, juste derrière son oreille.

— Oui ? demanda-t-il sur un ton de séducteur.

— Je voudrais que vous n’arrêtiez jamais de m’embrasser, répondit-elle fébrilement. Quand je pense qu’il y a tous ces gens dans la pièce d’à côté !

Les aveux de Belle eurent un effet inattendu. Au prix d’un effort de volonté, John s’écarta d’elle tout en jurant.

— J’avais presque oublié, s’admonesta-t-il. On pourrait nous surprendre.

À présent qu’elle n’était plus dans ses bras, Belle avait affreusement froid. Elle ne put s’empêcher de se blottir contre lui.

— S’il vous plaît, l’implora-t-elle. Vous m’avez tant manqué !

La tentation était forte, mais John tint bon.

— Je ne suis pas venu à Londres pour ruiner votre réputation.

— C’est bien dommage, risqua-t-elle.

— Vous dites ?

— Rien.

— Nous devons retourner discrètement dans la salle de réception.

Belle sourit, touchée par son inquiétude.

— N’ayez crainte, je suis sûre que Dunford nous couvre.

Elle ajouta devant son air interrogateur :

— Je lui ai un peu parlé de vous.

Il lui lança un regard presque choqué.

— Juste un peu, se sentit-elle obligée de préciser. Rassurez-vous, je ne lui ai pas raconté tous vos secrets.

John s'efforça de chasser la culpabilité qui se formait en lui. Son pire secret, elle ne le connaissait pas encore. Il faudrait bien qu'il le lui révèle, mais pas maintenant. Ce n'était pas le moment.

— Vous êtes toute décoiffée, dit-il. Il faudrait peut-être faire quelque chose pour arranger cela. Je vais retourner le premier dans la salle ; mon frère doit me chercher.

Belle hocha la tête et ils sortirent ensemble dans le couloir mal éclairé. Toutefois, avant qu'ils se séparent, elle prit la main de son compagnon.

— John ? demanda-t-elle dans un souffle. Et maintenant, que va-t-il se passer ? Il faut que je le sache.

— Ce qu'il va se passer ? répondit-il, une lueur joyeuse au fond des yeux. Eh bien, je vais vous courtiser. N'est-ce pas la suite logique ?

Elle lui décocha un sourire radieux et s'éloigna rapidement.

Quand John rentra dans la salle de réception, il ne fut pas surpris du regard curieux que son frère posa sur lui.

— Où étais-tu passé ? s'étonna Damien.

— J'avais besoin de prendre l'air.

Si Damien avait remarqué que lady Arabella avait quitté la pièce en même temps que lui, il n'en dit rien.

— Si tu me présentais à tes amis ? suggéra John.

Damien acquiesça poliment. Pendant qu'il était occupé à faire les présentations, Belle réapparut et mit le cap sur Dunford.

— Pour une sortie discrète, c'était réussi, commenta ce dernier.

Belle rougit.

— J'espère que personne ne nous a remarqués ?

Dunford secoua la tête.

— Je ne pense pas. Je suis resté dans les parages au cas où vous auriez besoin de mon aide, mais si j'étais vous, à l'avenir, je limiterais mes rendez-

vous clandestins à quelques minutes.

— Bonté divine, combien de temps suis-je… hum, sommes-nous partis ?

— Bien plus que vous n’en aviez l’intention, je suppose. J’ai laissé entendre que vous aviez fait une tache sur votre robe. Les dames ont toutes compati.

— Vous êtes irremplaçable, Dunford.

— Ah, vous voici, lady Arabella !

Belle pivota sur ses talons et reconnut lord Westborough. John se tenait à ses côtés, un sourire complice aux lèvres.

— C’est un plaisir de vous voir, monsieur, répondit-elle poliment.

— Je crois que vous avez déjà rencontré mon frère, lord Blackwood.

— Oh, oui, nous nous connaissons bien.

Belle tressaillit de son audace. Elle n’osa pas regarder John, qui devait sourire jusqu’aux oreilles. Lady Forthright arriva à ce moment, sauvant la jeune femme d’une conversation potentiellement embarrassante.

— Ah, Westborough ! glapit-elle. Je ne vous avais pas vu arriver. Et notre chère lady Arabella, quel plaisir de vous revoir !

Celle-ci la salua d’une petite révérence.

— Et voici votre frère, je présume, Westborough ? poursuivit-elle.

Damien présenta John à lady Forthright, mais il aperçut aussitôt un de ses amis et s’excusa, laissant Belle et John entre les griffes de leur redoutable hôtesse.

— Ainsi, lord Blackwood, vous êtes baron ? Hum. Je n’ai jamais entendu parler de ce titre.

Belle refoula une bouffée d’agacement. Lady Forthright avait toujours été une femme indiscrète qui tentait de cacher son manque de confiance en elle en insultant les autres.

— Il est assez nouveau, madame, répondit John en se composant une expression polie.

— *Assez* nouveau ou beaucoup trop ? ricana-t-elle.

Riant de sa plaisanterie, elle se tourna vers Belle, sans doute pour s'assurer qu'elle aussi n'avait que du mépris pour ce nouveau venu dans la bonne société. Belle lui répondit par un regard furieux, avant de remarquer que le silence s'était fait autour d'eux. Au nom du ciel, ces gens n'avaient-ils rien de mieux à faire que d'écouter les médisances de lady Forthright ? Et où était donc passé lord Westborough ? N'était-il pas censé prendre la défense de son frère ?

— Quelques années, répondit calmement John. J'ai été anobli pour bravoure militaire.

— Je vois.

Leur hôtesse se redressa et carra les épaules en se pavanant devant leur public.

— Ma foi, poursuivit-elle, je ne mets pas votre courage en question, mais je n'approuve pas que l'on brade ainsi nos titres de noblesse. L'aristocratie devrait se montrer un peu plus… comment dire… sélective.

— Lord Blackwood est fils de comte, protesta Belle.

— Oh, je ne doute pas qu'il soit bien né, mais n'imitons pas ces Russes qui distribuent des titres à tout le monde. Saviez-vous que si vous êtes duc, là-bas, tous vos fils le sont également ? Il ne faudra pas longtemps pour que le pays entier grouille de ducs ! Ce sera l'anarchie. Croyez-moi, ce pays court à sa perte, et ce sera la faute de tous ces ducs.

— Voilà une intéressante hypothèse, répondit Belle d'un ton glacial.

Lady Forthright ne parut pas remarquer son irritation.

— Je trouve tous ces nouveaux titres d'un goût douteux, pas vous ?

Belle comprit qu'autour d'eux tout le monde retenait son souffle dans l'attente de sa réponse. Quand lord Westborough revint à cet instant d'un pas tranquille et se plaça près d'elle, elle lui adressa un petit sourire distant.

— Je suis désolée, lady Forthright, mais je crains de ne pas suivre votre raisonnement, répondit-elle d'un ton suave. Votre époux n'est-il pas le

cinquième vicomte Forthright ?

— Le sixième, rectifia-t-elle sèchement. Et mon père était le huitième comte de Windemere.

— Autrement dit, ils n'ont rien eu d'autre à faire que de naître pour mériter leur titre ?

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, lady Arabella. Dois-je vous rappeler que vos propres ancêtres sont comtes depuis plusieurs siècles ?

— Non, car j'en suis parfaitement consciente. Nous considérons ce titre comme un honneur familial, mais si mon père est un homme bon, cela est dû à son caractère, pas au fait qu'il a hérité d'un titre ancien. Quant à lord Blackwood, je trouve le sien d'autant plus admirable qu'il récompense sa noblesse personnelle et non celle de ses aïeux.

— Voilà de belles paroles, lady Arabella, surtout de la part d'une demoiselle aussi privilégiée que vous, mais je ne suis pas sûre qu'elles soient dignes d'une jeune femme bien née. Vous devenez un véritable bas-bleu.

— Merci du compliment ! J'avais renoncé à en attendre de votre part. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je commence à trouver cette soirée fort ennuyeuse.

Elle tourna délibérément le dos à son hôtesse, consciente du scandale qu'allait déclencher une attitude aussi cavalière.

— John, c'était un plaisir de vous revoir. N'hésitez pas à me rendre visite. Je vais chercher Dunford et lui demander de me ramener chez moi. Bonsoir.

John était encore tout étourdi par cette défense passionnée quand la jeune femme le gratifia d'un sourire lumineux et s'éloigna. Il demeura quelques instants en face d'une lady Forthright furieuse qui émit un *humpf* vibrant de dédain et s'en alla à grands pas.

Alors, ce fut plus fort que lui. Il éclata de rire.

Plus tard ce soir-là, tandis que les deux frères rentraient chez Damien, ce dernier s'étonna de l'amitié manifeste qui unissait John et Belle.

— Je n'avais pas compris que lady Arabella et toi étiez si proches, observa-t-il d'un ton soucieux.

Un sourire en coin étira les lèvres de John.

— N'a-t-elle pas dit que nous nous connaissions bien ?

— Si j'en juge à sa façon de prendre ta défense, vous vous connaissez *très* bien, même.

— Ma foi, en effet.

Damien ne répondit pas immédiatement mais sa curiosité fut la plus forte.

— As-tu l'intention de la courtiser ?

— C'est ce que je lui ai laissé entendre.

— Je vois.

John poussa un soupir. Damien ne méritait pas qu'il se comporte aussi durement avec lui.

— Je suis désolé si cela contrecarre tes projets. Je te donne ma parole que j'ignorais tes tendres sentiments pour elle jusqu'à mon arrivée. Pour être honnête, elle est la raison de ma présence à Londres.

Damien prit le temps de réfléchir.

— Je ne dirais pas que j'ai de *tendres* sentiments pour elle. Je pensais seulement qu'elle ferait une bonne épouse.

John lui jeta un regard surpris. La gamme émotionnelle de Damien se limitait-elle à une appréciation mitigée ou une vague désapprobation ?

— Cela dit, je vois bien qu'elle n'est pas faite pour moi. C'est une beauté, mais je n'ai que faire d'une femme qui professe des idées si radicales, surtout en public.

John se mordit les lèvres pour contenir son amusement.

— J'espère que tu ne me reprocherais pas mon titre, toi aussi ?

— En aucun cas, protesta Damien. Tu l’as bien mérité et tu es effectivement fils de comte, mais tu admettras que trop de nouveaux riches se fraient un chemin dans l’aristocratie, que ce soit par le mariage ou en achetant un titre. Dieu seul sait ce qui adviendra de nous !

— Belle adore lire, déclara John, peut-être pour s’assurer que l’intérêt de Damien pour elle était définitivement éteint. Elle a lu les œuvres complètes de Shakespeare.

Damien secoua la tête d’un air accablé.

— Je me demande bien à quoi je pensais… Ces femmes savantes sont une véritable plaie, même quand elles sont jolies. Elles deviennent beaucoup trop exigeantes.

John sourit.

— Elle ne me conviendrait pas du tout, poursuivit son frère, mais tu devrais essayer de la courtiser. Elle ferait un bon parti pour un homme dans ta position. Cela dit, je dois t’avertir que ses parents n’approuveront peut-être pas. Je suis sûr qu’elle pourrait avoir un duc, si elle voulait.

— Je n’en doute pas, déclara John. Si, naturellement, c’était ce qu’elle voulait.

La voiture s’arrêta devant l’hôtel particulier de Damien. Quand ils entrèrent dans le hall, Lightbody les accueillit avec un pli délivré expressément pour lord Blackwood. Intrigué, John ouvrit le message.

Je suis à Londres.

Il fronça les sourcils en se souvenant des deux missives similaires qu’il avait reçues quelques semaines auparavant. Il les avait crues destinées aux précédents propriétaires de Bletchford Manor mais à présent, il comprenait qu’il s’était trompé.

— Une de tes connaissances ? s’enquit Damien.

— Je n’en suis pas certain, répondit lentement John. Je n’en suis pas du tout certain.

12

Le lendemain, John arriva chez Belle les bras chargés de fleurs et de chocolats. C’était si simple de laisser parler son cœur ! songea-t-il, émerveillé. Toute la matinée, il avait eu le sourire aux lèvres.

Belle fut incapable de cacher sa joie quand elle descendit dans le hall d’entrée pour l’accueillir.

— Qu’est-ce qui me vaut le plaisir de votre compagnie ? demanda-t-elle, radieuse.

— Ne vous ai-je pas dit que j’avais l’intention de vous courtiser ? répondit John en lui tendant son bouquet. Considérez-moi comme un admirateur fervent.

— Que c’est romantique ! s’enthousiasma-t-elle.

Il n’y avait pas l’ombre d’un sarcasme dans sa voix.

— J’espère que vous aimez le chocolat ?

Elle ravala un sourire. Il ne ménageait pas ses efforts !

— Je les adore.

— Excellent.

Il lui décocha un regard espiègle.

— Puis-je vous en voler un ? demanda-t-il.

— Je vous en prie.

Perséphone choisit cet instant pour descendre les marches. Belle effectua les présentations puis, pendant que John prenait un chocolat, la vieille dame se pencha vers elle.

— Il est très bel homme, chuchota-t-elle.

Belle hocha la tête.

— Et il a l'air tout à fait viril, ajouta Perséphone.

Belle ouvrit des yeux ronds.

— Perséphone, répliqua-t-elle à mi-voix, il me semble que ce n'est pas le genre de choses qu'un chaperon dit à sa protégée.

— Ah non ? C'est bien dommage. J'ai peur de ne pas avoir très bien compris ce qu'on attend de moi. S'il vous plaît, ne dites pas à Alex combien je suis incompétente.

— Je vous trouve parfaite telle que vous êtes, la rassura Belle.

— Comme c'est gentil à vous ! Bien, je vais me promener. Le cocher m'a promis de m'emmener visiter Londres et je veux avoir vu tous les quartiers mal famés avant la tombée de la nuit.

Étant donné que midi n'avait pas encore sonné, Belle ne pouvait que s'interroger sur le périple de la vieille dame, mais elle laissa celle-ci s'en aller sans lui poser de questions.

— Ce n'est pas exactement le plus sévère des chaperons, fit remarquer John.

— En effet.

— Si nous cherchions un coin plus tranquille ? J'ai désespérément envie de vous embrasser, mais ce vestibule n'est peut-être pas le lieu le plus indiqué.

Rougissante, elle l'emmena dans un salon. John ferma la porte d'un coup de pied et prit la jeune femme dans ses bras.

— Pas de chaperon jusqu'à ce soir ! fit-il remarquer entre deux baisers. Y a-t-il un homme plus chanceux que moi au monde ?

— Y a-t-il une *femme* plus chanceuse que moi au monde ? contra-t-elle.

— Je ne pense pas. Asseyons-nous donc pour que je vous couvre de fleurs et de chocolats.

Quand il la prit par la main pour l’entraîner vers un canapé, Belle le suivit, rayonnante. Jamais elle ne l’avait vu aussi joyeux et insouciant. Il y avait toujours un léger voile de tristesse et d’indécision dans son regard, mais ce n’était rien comparé à l’expression hantée qu’il avait arborée dans l’Oxfordshire.

— La seule personne que vous couvrez de chocolats, pour l’instant, c’est vous. Vous en avez déjà pris trois.

John s’assit et l’attira près de lui.

— Je ne vois pas l’intérêt d’apporter à une dame des friandises que l’on n’aime pas soi-même. Tenez, prenez-en un. Ils sont plutôt bons.

Il choisit un chocolat et l’approcha de la bouche de la jeune femme. Belle en mordit la moitié, puis se lécha les lèvres d’un geste délibérément sensuel.

— Délicieux, murmura-t-elle.

— Tout à fait, répondit-il.

Il ne parlait pas du chocolat. Belle se pencha pour prendre le reste de la bouchée et donna un audacieux coup de langue sur les doigts de son compagnon.

— Il y avait du chocolat fondu sur votre peau, expliqua-t-elle d’un ton innocent.

— Sur la vôtre aussi.

Il s’approcha d’elle pour lécher la commissure de sa bouche et Belle fut parcourue de frissons de désir. Puis il fit courir sa langue sur sa lèvre supérieure.

— Il en reste un peu ici, dit-il. Et là.

Quand il referma ses dents sur sa lèvre inférieure, la jeune femme en oublia de respirer.

— J’adore être courtisée, avoua-t-elle à voix basse.

— Ne l’avez-vous jamais été ? demanda-t-il tout en lui mordillant le lobe de l’oreille.

— Pas de cette façon.

Une expression possessive passa sur le visage de John.

— Tant mieux.

Elle rejeta la tête en arrière pour offrir sa gorge à ses baisers.

— J’espère que vous n’avez jamais courtisé une autre femme de cette façon.

— Jamais, répondit-il solennellement.

— Tant mieux.

Elle non plus n’aimait pas partager.

— Mais voyez-vous…, commença-t-elle.

Elle émit un hoquet de stupeur quand il referma une main sur sa poitrine.

— … faire la cour à une femme, cela ne se limite pas aux fleurs et au chocolat.

— Tout à fait. Il y a aussi les baisers.

Quand il pressa son sein à travers sa robe, elle gémit de plaisir.

— Naturellement, dit-elle, languissante. Je n’oublie pas cet aspect de la question.

— Je ferai de mon mieux pour que vous le gardiez bien à l’esprit.

John l’observa, pensif. Quel était le moyen le plus rapide de libérer cet adorable petit sein de sa prison de tissu ?

— Très bien. De mon côté, je vous rappellerai que vous me devez un poème.

— Vous êtes sacrément têtue, n’est-ce pas ?

En fin de compte, décida-t-il, le plus simple était de tirer sur le corsage vers le bas. Le ciel soit loué, la mode n’était plus aux robes fermées par d’innombrables rangées de boutons.

— Pas particulièrement, répondit-elle, mais je veux ce poème.

Il détourna momentanément son attention en mettant son plan à exécution. Un soupir satisfait lui échappa quand il vit son petit sein à la

pointe brune durcie de désir. Puis il se lécha les lèvres avec gourmandise.

— John ? Vous n'allez tout de même pas…

Pour toute réponse, il hocha la tête et se pencha vers elle.

Gagnée par une irrésistible langueur, Belle s'abandonna aux baisers de son compagnon, qui embrassa son sein pendant une longue minute avant de passer à l'autre. Incapable de lutter contre ses tendres assauts, elle laissa échapper un gémissement de désir.

— Dites quelque chose ! le supplia-t-elle.

— « Te comparerai-je à un jour d'été ? récita-t-il. Tu es… »

— Je vous en prie, John !

Elle l'écarta de sa poitrine pour chercher son regard, qui pétillait d'amusement.

— Quitte à faire du plagiat, ayez au moins le bon sens de ne pas choisir des vers aussi célèbres.

— Si vous ne cessez pas immédiatement de bavarder, Belle, je devrai prendre des mesures drastiques.

— Des mesures drastiques ? Très intéressant.

Et elle l'attira de nouveau à elle pour l'embrasser avec passion.

À cet instant, une voix familière s'éleva dans le vestibule.

— Que c'est ballot ! J'ai oublié d'emporter des gants bien chauds. Il fait un froid de canard aujourd'hui.

Bon sang, Perséphone.

D'un bond, Belle et John s'écartèrent l'un de l'autre. Voyant que la jeune femme s'efforçait vainement de remettre de l'ordre dans sa tenue, John prit la situation en main et tira sur son corsage, qu'il fit presque remonter jusqu'à son menton. Tandis que chacun se rajustait en hâte, quelqu'un répondit à Perséphone, sans doute le domestique à qui elle avait parlé.

— C'est très gentil à vous ! dit Perséphone d'une voix forte. Je vais attendre au salon avec Belle et son invité pendant que vous allez me les

chercher !

Belle venait de se jeter sur le fauteuil en face du canapé quand son chaperon entra.

— Perséphone ? Quelle surprise !

Celle-ci décocha à Belle un regard sagace. Derrière ses airs éthérés, ce n’était pas une sotte.

— Je n’en doute pas.

À son entrée, John s’était galamment levé.

— Puis-je vous offrir un chocolat ? demanda-t-il en lui tendant la boîte.

— Avec plaisir.

Belle rougit en songeant à ce qui s’était passé quand John *lui* avait donné un chocolat, mais par chance, Perséphone était trop occupée à en choisir un pour s’en apercevoir.

— J’adore ceux au praliné, déclara-t-elle en en sortant un.

— Il fait donc si froid ? s’enquit poliment Belle. J’ai cru comprendre qu’il vous fallait des gants.

— Ma foi, il semble que le temps ait rafraîchi depuis hier. Il faut dire qu’il fait vraiment chaud, ici.

Belle esquissa un sourire et John émit une petite toux gênée.

— Vos gants, madame, dit alors un valet de pied depuis le seuil.

Perséphone se leva et se dirigea vers la porte.

— Merci, dit-elle. Dans ce cas, je vais y aller.

— Amusez-vous ! lui lança Belle.

— J’y compte bien, très chère.

Perséphone s’apprêtait à fermer derrière elle, mais se ravisa.

— À la réflexion, dit-elle en rougissant imperceptiblement, je vais laisser ouvert, si vous n’y voyez pas d’inconvénients. Pour la circulation de l’air, vous comprenez.

— Naturellement, répondit John.

À peine avait-elle disparu que John se pencha vers Belle.

— Dès qu’elle a quitté la maison, murmura-t-il, je ferme cette satanée porte.

— Chut ! fit Belle.

Dès l’instant où ils entendirent la porte principale se refermer, John se leva pour rabattre celle du salon.

— C’est grotesque, grinça-t-il. J’ai presque trente ans. J’ai passé l’âge de ruser pour déjouer la surveillance d’un chaperon.

— Ah oui ?

— Je trouve cela humiliant, figurez-vous.

Il revint s’asseoir dans le canapé.

— Votre jambe vous fait-elle souffrir ? s’enquit alors Belle d’un air inquiet. On dirait que vous boitez plus que d’habitude.

Déconcerté par ce changement de sujet, il baissa les yeux.

— C’est possible, je n’avais pas fait attention. Je suppose que je me suis habitué à la douleur.

Belle s’approcha du canapé et s’y assit.

— Cela vous soulagerait-il si je la massais ?

Tout en parlant, elle avait posé les mains sur sa jambe pour frictionner doucement ses muscles, juste au-dessus de son genou.

John ferma les paupières et s’adossa.

— C’est merveilleux.

Il s’abandonna quelques instants à ses soins avant de reprendre la parole.

— Belle, à propos d’hier soir…

— Oui ? demanda-t-elle sans interrompre son massage.

Rouvrant les yeux, il posa sa main sur la sienne pour l’immobiliser. Elle frissonna, alarmée par son expression sérieuse.

— Jamais personne…

Il parut chercher ses mots.

— Jamais personne n’a pris ma défense comme vous l’avez fait.

— Même pas votre famille ?

— Je n'ai pas passé beaucoup de temps avec eux quand j'étais enfant. Ils étaient tous très occupés.

— Vraiment ? demanda-t-elle d'un ton désapprobateur.

— On m'a clairement fait comprendre que ce serait à moi de tracer mon chemin dans la vie.

Belle se leva brusquement, se dirigea vers un vase et réarrangea les fleurs avec des gestes nerveux.

— Jamais je ne dirais une chose pareille à mon fils, déclara-t-elle d'une voix tendue. Jamais ! Je pense qu'un enfant doit être aimé et chéri.

Elle se tourna vers lui.

— Pas vous ?

John hocha la tête, fasciné par la passion qui embrasait son regard. Elle était si… bonne ! Aucun mot fleuri n'aurait pu mieux la décrire.

Il n'était pas digne de cette femme, il le savait, mais il pouvait au moins l'aimer, la protéger et lui offrir la vie qu'elle méritait. Il toussa pour éclaircir sa voix.

— Quand vos parents doivent-ils rentrer ?

Belle pencha la tête de côté, surprise.

— Ils devaient revenir ces jours-ci, mais Emma m'a fait suivre un courrier où ils annonçaient qu'ils se plaisaient tellement en Italie qu'ils prolongeaient leur séjour. Pourquoi me demandez-vous cela ?

Il lui sourit.

— Cela vous ennuierait-il de me frictionner de nouveau la jambe ? Il y a des années que rien ne m'a fait un tel bien.

— Bien sûr.

Elle revint vers lui, mais comme il ne répondait pas à sa question, elle insista :

— Au sujet de mes parents…

— Oh, oui. Je voudrais savoir quand je pourrai demander votre main à votre père et en finir avec ça.

Il lui décocha un regard gourmand.

— La perspective de vous embrasser dans les recoins sombres est tout à fait excitante, mais je préférerais pouvoir vous séduire dans l'intimité de ma maison.

— Me séduire ? répéta-t-elle, incrédule.

— Vous savez très bien ce que je veux dire, ma douce.

Il l'attira à lui et enfouit son visage au creux de son cou.

— J'apprécierais de pouvoir passer du temps avec vous sans craindre que quelqu'un n'entre dans la pièce d'un instant à l'autre.

Puis, après lui avoir volé un baiser, il ajouta :

— Et j'aime terminer ce que j'ai commencé.

Perplexe, Belle se dégagea de son étreinte.

— John Blackwood, s'agit-il d'une demande en mariage ?

Il lui décocha un regard amusé sous ses paupières mi-closes.

— Ma foi, il me semble. Qu'en pensez-vous ?

— « Ma foi, il me semble. Qu'en pensez-vous ? » répéta-t-elle en imitant ses inflexions. C'est la demande la moins romantique que j'aie jamais entendue.

— Vous en avez donc reçu tant que cela ?

— Il se trouve que oui.

John ne s'était pas attendu à cette réponse.

— Moi qui vous prenais pour la personne pragmatique de la famille… Je croyais que vous n'aviez que faire des déclarations d'amour éplorées ?

— Bien au contraire, répondit-elle en lui tapotant l'épaule. Comme toutes les femmes. Surtout de la part de l'homme qu'elles ont envie d'épouser. Alors faites-moi une déclaration d'amour éplorée et je…

— Ah, ah ! Donc, vous acceptez ! s'exclama-t-il d'un ton triomphant en l'attirant à lui.

— J'ai dit que j'avais envie d'accepter. Je n'ai pas dit que j'acceptais.

— Détail mineur.

Il tenta de l'embrasser de nouveau, encore incrédule. Elle serait bientôt sienne !

— Détail majeur, rectifia-t-elle d'un ton agacé. Je refuse de croire ce que vous venez de dire. Vous voulez demander ma main à mon père et *en finir avec ça* ? Bonté divine, mais c'est grossier !

John commençait à comprendre qu'il avait été maladroit, mais il était trop soulagé pour présenter des excuses.

— Ma foi, la sincérité de ma proposition est inversement proportionnelle à son raffinement.

— J'espère bien qu'elle était sincère ! s'exclama Belle. Je vous dirai oui quand vous me ferez une demande convenable.

John haussa les épaules et tenta de l'attirer de nouveau à lui.

— Embrassez-moi, dit-il.

— N'avez-vous pas une question à me poser, d'abord ?

— Non.

— Non ?

— Non.

— Comment ça, non ?

— Je veux vous embrasser.

— J'avais bien compris, gros balourd. Ma question est : pourquoi ne voulez-vous pas me faire votre demande maintenant ?

— Oh, les femmes ! soupira-t-il. Il y a toujours quelque chose qui ne va pas !

Elle lui donna une tape sur le bras.

— Belle, reprit-il d'un ton patient. Vous me lancez un sacré défi. Vous n'accepterez pas tant que je ne vous aurai pas fait une demande en bonne et due forme, c'est bien cela ?

Elle hocha la tête.

— Alors accordez-moi un délai. Ces choses-là prennent du temps, si on prétend être créatif.

— Je comprends, répondit-elle en se mordant les lèvres pour ne pas sourire.

— Si vous attendez de la romance, je veux dire, de la vraie romance, il va falloir patienter un peu.

— Je devrais en être capable.

— Tant mieux. Et maintenant, daignerez-vous m'embrasser ?

Elle daigna.

John revint quelques jours plus tard. À peine fut-il seul avec Belle qu'il la prit dans ses bras et déclama :

— « Deux ou trois fois je t'avais aimée / Avant de connaître ton nom ou tes traits / Ainsi dans une voix, dans une flamme incertaine… »

— « Les anges nous affectent souvent, qu'ils en soient loués », finit Belle à sa place. Dommage pour vous, ma gouvernante adorait John Donne [1]. Je connais presque toute son œuvre par cœur.

Devant sa mine déçue, elle ajouta :

— Cela dit, je vous félicite pour vos accents passionnés. C'était tout à fait émouvant.

— Pas assez, apparemment. Eh bien, je m'en vais. J'ai du travail.

Tête baissée, il quitta la pièce.

— Et laissez tomber John Donne ! lui lança Belle. Vous ne me duperez pas avec ses poèmes.

Elle n'en aurait pas juré, mais il lui sembla entendre un mot terriblement grossier quand il ferma la porte derrière lui.

Durant toute la semaine suivante, John ne fit pas une seule allusion à sa proposition imminente, mais il escorta Belle dans différentes soirées et passa lui rendre visite presque chaque matin. La jeune femme n'aborda pas

non plus ce sujet. Elle savait qu'il s'en défendait, mais qu'il adorait le défi qu'elle lui avait lancé et elle ne voulait pas gâcher son plaisir. De temps en temps, il la couvait d'un regard pensif et elle devinait qu'il mijotait quelque chose.

Ses soupçons se confirmèrent un matin, quand il arriva à Blydon House avec trois douzaines de superbes roses rouges qu'il déposa à ses pieds au beau milieu du hall d'entrée. Puis il mit un genou à terre et déclama :

— « Que seuls tes yeux boivent à mon âme / Et sur les miens, je tiendrai ma promesse / Ou dans la coupe seule, laisse un baiser / Et je ne chercherai pas le vin. / La soif qui mon cœur enflamme, / Appelle la divine ivresse : / Si je pouvais des dieux le nectar goûter, / Je ne l'échangerais pas contre le tien. »

Il y était presque ! Les yeux de Belle s'étaient embués de larmes et quand il avait prononcé le passage sur le baiser dans la coupe, elle avait porté sa main à son cœur.

— Oh, John ! soupira-t-elle.

C'est alors que le désastre se produisit.

Perséphone descendit les marches.

— Mon poème préféré ! s'exclama-t-elle ravie. Comment le saviez-vous, lord Blackwood ?

Il serra les poings, furieux, tandis que la main de Belle retombait.

— Papa le récitait souvent à maman, poursuivit la vieille dame, tout émue. Et elle en était toujours chavirée de bonheur.

— J'imagine, ironisa Belle.

John la regarda d'un air penaud.

— Et il était particulièrement approprié, voyez-vous, continua Perséphone. Maman s'appelait Célia, que son âme repose en paix.

— Approprié ? répéta Belle.

Elle chercha le regard de John mais il se garda bien de répondre.

— Il est intitulé *Chant à Célia*[2], après tout. Il est de Ben Jonson, conclut Perséphone, rayonnante.

— Ah oui ? demanda sèchement Belle. John, qui est cette Célia ?

— Eh bien, la maman de Perséphone, bien entendu.

Malgré elle, Belle admira son flegme.

— Je me réjouis que ce soit Ben Jonson qui ait rédigé ces vers et non vous. Je n'aurais pas du tout apprécié que vous écriviez de la poésie à une dénommée Célia.

— Ma foi, je ne sais pas. Célia est un charmant prénom, il me semble.

Elle lui adressa un sourire onctueux.

— Vous vous apercevrez que Belle est bien plus intéressant pour les rimes.

— Je n'en doute pas, mais j'aime les défis. Quant à Perséphone… voilà un poème qui serait à la hauteur de mon intellect !

— Oh, je vous en prie ! protesta l'intéressée en riant.

— Perséphone… Voyons, nous pourrions le faire rimer avec *polissonne*, mais ce ne serait pas très élégant.

Gagnée par la bonne humeur de John, Belle renchérit :

— Que diriez-vous d'*œufs au bacon* ?

— Voilà qui ouvre bien des possibilités. Je dois me mettre au travail sans tarder.

— Trêve de plaisanteries, mon garçon, dit Perséphone en le prenant par le bras d'un geste maternel. J'ignorais que vous étiez un admirateur de Ben Jonson. C'est un de mes poètes préférés. Aimez-vous aussi ses pièces ? J'ai adoré *Volpone*, même si c'est un peu sulfureux.

— Moi-même, je me suis senti assez sulfureux ces derniers temps.

La vieille dame gloussa.

— Tant mieux. J'ai vu l'affiche d'une représentation et j'espérais trouver quelqu'un pour m'y accompagner.

— Avec plaisir.

— En revanche, je ne pense pas que ce soit un spectacle pour Belle. Je doute que cela convienne à une jeune femme à marier, et Belle m'a expliqué que je n'étais pas un chaperon assez sévère.

— Elle vous a dit cela ?

— Pas de cette façon, naturellement, elle ne voudrait pas se priver de cette aubaine, mais j'ai des yeux pour voir.

— Vous n'irez pas au théâtre sans moi, déclara Belle.

— Je crains que nous n'ayons d'autre choix que de l'emmener, conclut John avec un air dramatique. Elle peut se montrer assez têtue quand elle veut.

— Oh, pitié ! gémit Belle. Mettez-vous donc au travail. Vous avez un poème à écrire.

— En effet, admit John en saluant la vieille dame qui s'éloignait. *Perséphone et les œufs au bacon*. Ce sera sûrement mon chef-d'œuvre.

— Si vous ne commencez pas bientôt, le menaça-t-elle, ce sera plutôt *Belle vous chasse à coups de pelle.*

— Je tremble de peur.

— Et vous avez bien raison.

Il la salua, puis leva un bras dans une attitude théâtrale avant de déclamer :

— *Perséphone et les œufs au bacon*, voilà qui sonne mieux qu'un xylophone !

Il arqua un sourcil espiègle.

— Qu'en pensez-vous ?

— J'en pense que vous êtes merveilleux.

Il se pencha pour déposer un baiser léger sur le bout de son nez.

— Vous ai-je dit que j'avais plus souvent ri ces dernières semaines que pendant toute ma vie ?

Sans un mot, Belle secoua la tête.

— Eh bien, c'est la vérité. Et c'est grâce à vous. J'ignore comment vous faites cela mais vous m'avez libéré de ma colère. Après des années de douleur et de cynisme, je m'étais fermé à tout le monde. Aujourd'hui, j'ai l'impression de revoir le soleil.

Et, sans laisser à Belle le temps de lui dire qu'elle se serait contentée de ce poème, il l'embrassa de nouveau et s'en alla.

Quelques jours avaient passé. Ce soir-là, Belle était confortablement installée dans son lit avec plusieurs anthologies de poésie autour d'elle.

— Qu'il essaie de me prendre au piège avec un autre *Chant à Célia* ! marmonna-t-elle. Je l'attends de pied ferme !

Elle craignait qu'il ne tente de la duper avec un poète moderne. Sa gouvernante ne lui avait enseigné que les classiques et si Belle avait reconnu « Elle marche tout en beauté », c'était seulement parce que lord Byron était très célèbre.

Cet après-midi, elle avait fait une virée à la librairie et en avait rapporté les *Ballades lyriques* de William Wordsworth et Samuel Taylor Coleridge, ainsi que les *Chants d'innocence et d'expérience*, d'un obscur poète appelé William Blake. Le libraire lui avait assuré qu'il connaîtrait une grande renommée et avait tenté de lui vendre aussi *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*, du même auteur, mais Belle avait fermement refusé. John ne trouverait sûrement pas une once de romantisme dans *cela*.

Un sourire aux lèvres, elle ouvrit les *Chants* et les feuilleta en lisant à voix haute à mesure qu'elle parcourait les pages.

Tigre ! Tigre ! feu et flamme
Dans les forêts de la nuit,
Quelle main ou quel œil immortel
Put façonner ta formidable symétrie[3] *?*

Elle pinça les lèvres et leva les yeux au plafond, dubitative.

— Étrange, cette littérature moderne.

Perplexe, elle se plongea de nouveau dans la lecture.

Poum !

La jeune femme sursauta. Que se passait-il ?

Poum !

Cette fois, plus de doute. On frappait au carreau. Effrayée, elle descendit de son lit et, à quatre pattes, rampa jusqu'à sa coiffeuse. Après un bref regard vers la vitre, elle saisit un bougeoir en étain de Boston qu'Emma lui avait offert quelques années auparavant pour son anniversaire.

Toujours sur ses genoux afin de rester hors du champ de vision de l'intrus, elle s'approcha de la fenêtre, monta sur un fauteuil placé juste à côté et attendit en tremblant de peur.

Il y eut un craquement et le panneau à guillotine fut lentement soulevé. Puis une main gantée se posa sur le rebord.

La jeune femme retint son souffle.

Une autre main apparut près de la première et un corps ferme se glissa sans un bruit avant d'atterrir sur le plancher dans une roulade agile.

Belle éleva le bougeoir et visa le crâne du rôdeur.

C'est à cet instant qu'il se tourna vers elle.

— Belle ! Bonté divine, vous n'allez pas m'assassiner ?

— John ?

1. « Air and Angels », de John Donne (1572-1631), traduction de Cécile Desthuilliers. *(N.d.T.)*

2. « Drink to me only with thine eyes », dédié à Célia in *The Forest*, de Ben Jonson (1572-1637), traduction de Cécile Desthuilliers. *(N.d.T.)*

3. « Le Tigre », de William Blake (1757-1827), traduction de Pierre Leyris. *(N.d.T.)*

13

— Que faites-vous ici ? demanda Belle dans un hoquet de stupeur.

— Auriez-vous la bonté d'éloigner cet objet ?

La jeune femme abaissa le chandelier et tendit sa main à John pour l'aider à se relever.

— Que faites-vous ici ? répéta-t-elle.

Son cœur battit de nouveau… mais cette fois, c'était parce que John se trouvait dans sa chambre.

— N'est-ce pas évident ?

Eh bien, il pouvait être venu l'enlever pour l'emmener à Gretna Green. Ou bien pour abuser d'elle. Ou juste pour lui dire bonsoir.

— Non, répondit-elle lentement. Ce n'est pas évident.

— Avez-vous conscience qu'au cours de la semaine passée, je vous ai vue quatre fois en compagnie de Perséphone, deux fois avec mon frère, une fois avec votre cher Dunford et trois fois dans des soirées mondaines où je n'ai été autorisé à vous adresser la parole qu'en présence de dames de plus de soixante ans ?

Belle ravala un sourire.

— Nous avons aussi passé du temps ensemble quand vous m'avez rendu visite.

— Si je dois m'attendre à ce que Mlle Œufs-au-Bacon fasse irruption à n'importe quel instant, je n'appelle pas cela un tête-à-tête.

Il avait l’air si indigné qu’on aurait dit un gamin de huit ans faisant une colère.

— Allons, dit-elle en riant, Perséphone n’est pas si pénible que cela.

— C’est un chaperon idéal, mais cela ne change rien au fait qu’elle possède un don sidérant pour arriver au pire moment. La moitié du temps, je tremble à l’idée de vous embrasser.

— Je n’ai pas constaté que cela vous en décourageait, fit remarquer la jeune femme.

Il lui lança un regard noir, façon de lui faire comprendre qu’il ne goûtait pas son humour.

— Tout ce que je veux dire, c’est que je suis las de devoir vous partager.

— Oh.

Jamais on ne lui avait rien dit de plus gentil, songea-t-elle.

— Je viens d’escalader un arbre, de ramper le long d’une branche instable et de sauter par-dessus le rebord d’une fenêtre à une hauteur déraisonnable. Tout ceci, au cas où vous l’auriez oublié, avec ma patte folle.

Il ôta ses gants et s’épousseta.

— Rien que pour être seul avec vous, conclut-il.

Belle le regarda, émue. Il avait parlé de sa jambe sans amertume ni désespoir, nota-t-elle confusément.

— Vous espériez une demande romantique, lui rappela-t-il. Croyez-moi, je ne pourrai jamais être plus romantique qu’en cet instant.

Il sortit de sa poche une rose rouge un peu chiffonnée.

— Voulez-vous m’épouser, Belle ?

Bouleversée, la jeune femme battit des paupières pour chasser une larme naissante. Elle tenta de parler mais sa gorge était nouée.

John s’approcha d’elle pour prendre ses mains entre les siennes.

— S’il vous plaît, insista-t-il.

Il avait mis tant de ferveur dans ces quelques mots que la jeune femme hocha la tête avec enthousiasme.

— Oui, répondit-elle. Oh, oui !

Elle se jeta dans ses bras et enfouit son visage contre son torse. John la serra de toutes ses forces en savourant la chaleur de son corps.

— J'aurais dû vous faire ma demande voilà bien longtemps, chuchota-t-il, ses lèvres dans ses cheveux. À Westonbirt. Et j'ai tout fait pour vous décourager.

— Pourquoi ?

La gorge de John se noua.

— John, êtes-vous souffrant ? Vous êtes livide !

— Non. Belle, je…

Il chercha ses mots. Il ne lui cacherait pas la vérité. Il ne fonderait pas un mariage sur un mensonge.

— Quand je vous ai dit que je n'étais pas l'homme que vous pensiez…

— Je m'en souviens, l'interrompit-elle. Et je ne comprends toujours pas ce que cela signifie. Je…

— Chut !

Il posa un doigt sur ses lèvres pour la faire taire.

— Il y a un événement de mon passé dont je dois vous parler. Cela s'est déroulé pendant la guerre.

Sans un mot, elle le prit par la main et l'entraîna vers son lit. Elle s'y assit et l'invita à l'imiter mais il était trop agité.

Il pivota sur ses talons, marcha jusqu'à la fenêtre et appuya ses paumes contre le rebord.

— Une jeune fille a été violée, lâcha-t-il sans préambule.

Dieu merci, il ne pouvait pas voir l'expression de Belle.

— Par ma faute, ajouta-t-il.

— Que… que voulez-vous dire ? bégaya Belle.

John lui raconta toute l'histoire.

— Voilà ce qui s'est passé, finit-il. Enfin, dans mon souvenir.

Il laissa échapper un rire creux.

— J’étais ivre.

— John, ce n’était pas votre faute !

Elle avait parlé d’une voix très douce, vibrante d’amour et de foi en lui, mais John ne se retourna pas.

— Vous n’y étiez pas.

— Je vous connais. Jamais vous n’auriez laissé cela arriver si vous aviez pu l’empêcher.

Il fit volte-face.

— Ne m’avez-vous pas entendu ? J’étais ivre ! Si j’avais eu tous mes esprits, j’aurais tenu ma promesse à la mère d’Ana.

— Cet homme aurait trouvé une autre occasion. Vous ne pouviez pas surveiller cette jeune fille en permanence.

— J’aurais pu… Je…

Sa voix se brisa.

— Je n’ai pas envie de discuter de cette histoire.

Belle se leva et traversa la pièce pour poser la main sur son bras avec douceur.

— Vous devriez peut-être.

— Non. Je ne veux plus en parler. Je ne veux plus y penser. Je…

La gorge nouée, il reprit :

— Voudrez-vous encore de moi ?

— Comment pouvez-vous seulement demander cela ? Je vous ai…

Elle s’interrompit, de peur de rompre, en lui avouant ses tendres sentiments, le fragile équilibre qu’ils avaient retrouvé.

— Je vous suis profondément attachée, reprit-elle. Je sais combien vous êtes bon et honorable, même si vous l’ignorez vous-même.

Il l’attira à lui et la serra dans ses bras. Puis, sans la lâcher, il parsema son visage de baisers fiévreux.

— Oh, Belle. J’ai tant besoin de vous ! Je me demande comment j’ai survécu jusqu’à présent sans vous.

— Et moi sans vous.

— Vous êtes si précieuse, Belle ! Un véritable cadeau !

Il se mit à la faire tourner avec lui en une valse étourdissante. Ils virevoltèrent quelques instants, décrivant des cercles dans la chambre, jusqu'à ce qu'ils se laissent tomber sur le lit en riant, le souffle court.

— Regardez-moi, dit-il d'une voix enrouée de passion. Je ne me souviens pas avoir jamais été aussi heureux. Je souris toute la journée et je ne sais même pas pourquoi. J'ai escaladé ce satané arbre, je suis entré par votre fenêtre et je ne trouve rien de plus amusant au monde !

Il sauta sur ses pieds et l'entraîna dans son mouvement.

— Il est minuit et pourtant je suis avec vous. Une valse au milieu de la nuit. La perfection entre mes bras.

— Oh, John ! soupira-t-elle, incapable d'exprimer son émotion.

Il lui caressa la joue et l'attira à lui. Toujours plus près de lui… Quand il se pencha vers elle pour prendre ses lèvres, le souffle de la jeune femme se bloqua dans sa gorge. Ce fut un baiser différent de tous les autres, animé d'une force inédite, presque possessive. Belle devait bien admettre qu'elle aussi se sentait des instincts de propriétaire. Ses mains qui couraient sur le dos musclé de son compagnon, ses baisers ardents, tous ses gestes étaient sa façon de lui faire savoir qu'il n'appartenait qu'à elle.

Quand il posa ses paumes au creux de ses reins, une douce chaleur se diffusa à travers la fine étoffe de sa chemise de nuit. Puis ses mains viriles s'aventurèrent jusqu'à ses fesses, qu'il prit avec fermeté pour la plaquer contre lui, ne lui laissant rien ignorer de son désir.

— Savez-vous combien je vous veux ? gémit-il. Le savez-vous seulement ?

Elle tenta de répondre, mais il avait déjà posé ses lèvres sur les siennes. Elle ne pouvait même pas hocher la tête, qu'il immobilisait à présent, une main dans ses mèches blondes. Alors elle répondit de la seule façon possible. Elle le prit à son tour par les hanches pour le plaquer contre elle.

Quand il poussa un gémissement étouffé, Belle comprit le pouvoir qu'elle exerçait sur lui et frissonna de plaisir.

Il se laissa tomber sur les genoux tout en traçant de ses lèvres un sillon de feu à travers la chemise de nuit de Belle à mesure qu'il descendait entre ses seins, puis sur son abdomen.

— John ? demanda-t-elle, le souffle court. Que… ?

— Chut. Laissez-moi faire.

Il poursuivit sa lente progression jusqu'à ce que ses mains se referment autour de ses chevilles.

— Tant de douceur…, murmura-t-il. Votre peau est comme la lumière de la lune.

— La lumière de la lune ? répéta-t-elle d'une voix étranglée.

Les sensations inédites qui la traversaient lui interdisaient presque de parler.

— Tendre et soyeuse, nimbée d'une touche de mystère, expliqua-t-il.

Ses mains remontèrent lentement le long de ses jambes, tout en soulevant sa chemise de nuit dans leur mouvement. Il passa la tête sur le côté pour déposer un baiser dans le creux de chacun de ses genoux. Belle poussa un petit cri de surprise. Ses jambes la portaient à peine. Elle dut se retenir aux solides épaules de son amant pour ne pas tomber.

— On dirait que cela vous plaît ? Il faudra que je m'en souvienne.

John continua sa tendre exploration, émerveillé de la douceur des cuisses de sa compagne. Dans un rire joyeux, il passa la tête sous le bas de la chemise de nuit et déposa un baiser dans le creux entre sa cuisse et sa hanche.

Belle crut défaillir.

Sa chemise de nuit était à présent remontée au-dessus de sa taille mais, à son soulagement, John était passé directement à son ventre au lieu de s'arrêter sur la partie la plus intime de sa personne.

Sans cesser de soulever sa chemise de nuit, il se remit debout et, après une brève hésitation, dénuda ses seins.

— Ai-je pensé à vous dire, l'autre jour, qu'ils sont parfaits ? lui chuchota-t-il à l'oreille.

Belle secoua la tête.

— Ronds et pleins comme deux délicats boutons de fleurs. Je pourrais les lécher toute la journée.

— Bonté divine.

Cette fois, elle crut bien qu'elle allait tomber.

— Je n'ai pas encore fini, ma douce.

Il plaqua le bas de sa chemise de nuit juste sous ses seins et le pressa contre sa peau. Un spasme de plaisir la traversa quand, en une caresse sensuelle, l'étoffe remonta lentement, s'accrocha au passage contre les pointes de ses seins, puis les dénuda en les faisant rebondir. Dans la lumière tamisée des bougies, sa peau se nimbait de pâles reflets argentés.

John prit une inspiration saccadée.

— Jamais je n'ai rien vu d'aussi sublime, murmura-t-il avec révérence.

Belle rougit, puis elle parut s'aviser qu'elle était nue comme Ève.

— Seigneur, gémit-elle.

Une soudaine timidité souffla sur elle comme un vent glacial. Dans un réflexe, elle tenta de se couvrir.

Sans grand résultat, en vérité.

Dans un petit rire attendri, John la souleva entre ses bras.

— Vous êtes parfaite, mon amour. N'ayez pas honte.

— Ce n'est pas ça. En tout cas, pas avec vous. J'ai seulement une impression étrange. Je n'ai pas l'habitude de… ceci.

— J'espère bien !

Il poussa les livres et étendit sa compagne sur les draps blancs. Puis il entreprit de se dévêtir sous le regard de Belle, qui retenait son souffle. Il ôta d'abord sa chemise, révélant un torse musclé qui témoignait des années de

rude entraînement. Le simple fait de le voir éveillait une inavouable chaleur au plus secret d'elle-même. Sans réfléchir, elle tendit une main vers lui, même s'il était trop loin pour qu'elle puisse l'atteindre.

John sourit de sa curiosité et étouffa un grognement impatient. Il avait de plus en plus de mal à conserver son empire sur lui-même, surtout quand Belle, étendue avec abandon, levait vers lui ses immenses yeux bleus. Il s'assit sur le bord du lit pour retirer ses bottes, puis se releva pour enlever son pantalon.

Belle ne put retenir un hoquet de stupeur quand elle vit sa virilité aux dimensions impressionnantes. Bonté divine, cela n'allait jamais marcher ! Il devait être plus grand que la normale. Ou alors, c'était elle qui était trop petite. Quoi qu'il en soit…

De nouveau, un cri de surprise lui échappa.

Son genou.

— Au nom du ciel, souffla-t-elle.

Son genou était lacéré de cicatrices et une bonne part de chair semblait avoir été retirée, juste au-dessus de l'articulation. Sur sa peau tendue et décolorée, pas un poil n'avait repoussé. Ce triste spectacle était à lui tout seul un rappel des horreurs de la guerre.

Un sourire sans joie étira les lèvres de John.

— Vous n'êtes pas obligée de regarder.

Elle plongea ses yeux dans les siens.

— Là n'est pas la question, répondit-elle. Je ne vois rien de laid.

Pour prouver ses dires, elle descendit du lit et s'agenouilla devant lui pour déposer un baiser sur ses cicatrices.

— Ce qui me serre le cœur, c'est la souffrance que vous avez dû éprouver, dit-elle. C'est de penser que vous avez failli perdre votre jambe. Vous qui êtes si solide, si plein de vitalité ! Je refuse de penser à ce que cela aurait fait de vous.

Elle l’embrassa de nouveau et ce fut comme si elle déposait un baume d’amour sur sa peau.

Une émotion que John n’avait jamais connue, ni même imaginée, le traversa avec la force d’un torrent. Tout en aidant sa compagne à se relever, il dit d’une voix enrouée :

— Oh, Belle ! Je vous veux tellement…

Ils roulèrent sur le lit et John s’étendit sur elle, la couvrant de tout son corps. Belle parvenait tout juste à respirer mais le poids de son amant était une expérience merveilleuse et tout à fait inédite. Il l’embrassa longuement, jusqu’à ce qu’elle se sente toute fondante, puis se redressa soudain pour la regarder dans les yeux.

— D’abord, je veux vous donner du plaisir, dit-il. Pour que vous sachiez qu’il n’y a rien à craindre. Qu’il n’y a que de la beauté et de la magie.

— Je n’ai pas peur.

Puis elle se souvint de ses impressionnantes proportions.

— Enfin, je suis peut-être un peu nerveuse, admit-elle.

John lui adressa un sourire rassurant.

— Je n’ai jamais approché une innocente, mais je veux que ce soit parfait pour vous. Tout sera peut-être plus facile si je commence par vous donner du plaisir.

Belle n’avait aucune idée de ce dont il parlait mais elle hocha la tête.

— On dirait que vous y avez beaucoup réfléchi.

— Vous pouvez me croire, répondit-il d’une voix rauque de désir, je n’ai pratiquement pensé qu’à cela.

D’un geste tendre, il fit descendre sa main le long du corps de Belle. Elle lui caressa la joue et murmura :

— J’ai confiance en vous.

John effleura ses lèvres des siennes pour distraire son attention pendant que ses doigts cherchaient le cœur de sa féminité. Il ne voulait pas qu’elle soit trop choquée.

Elle sauta presque.

— Êtes-vous certain que c’est bien ce que vous êtes censé faire ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Absolument.

Puis il posa ses lèvres là où étaient ses doigts. Belle crut qu’elle n’y survivrait pas. Rien n’aurait pu être aussi indécent. Ni aussi délicieux.

— John ! gémit-elle, emportée par une indescriptible vague de plaisir. Je ne pense pas… Je ne peux pas…

Elle se trompait. Il lui sembla soudain que toutes ses sensations se rassemblaient au point le plus sensible de son corps. Elle se tendit, puis elle explosa. Il lui fallut de longues minutes pour revenir sur terre. Tout ce qu’elle put dire fut :

— Dieu tout-puissant !

Elle entendit John éclater de rire. Quand elle rouvrit les paupières, il l’observait d’un air amusé. Puis il se pencha vers elle pour déposer un baiser sur le bout de son nez.

— Est-ce que ceci était normal ? demanda-t-elle d’une petite voix.

Il hocha la tête.

— Tout à fait.

— Vraiment ?

Il acquiesça encore.

— Et vous ? Avez-vous… ?

Elle n’osa achever sa question. Tout ceci était totalement nouveau et elle ignorait ce qu’elle devait faire.

Cette fois, il secoua la tête.

— Quand j’éprouverai du plaisir, vous le saurez.

— Et ce sera aussi bon pour vous que…

Elle ne finit pas sa phrase. Les pupilles dilatées de désir, son compagnon hocha la tête.

— Tant mieux, répondit-elle, soulagée. Je serais désolée que vous ne ressentiez pas le même plaisir que moi, mais si cela ne vous dérange pas, j'aimerais rester dans vos bras quelques instants.

Ignorant la protestation qui montait de ses reins en feu, John déclara :

— Rien ne me satisferait plus.

Il venait de la serrer contre lui quand un effroyable son s'éleva.

La voix de Perséphone.

Elle frappa à la porte.

— Belle ? appela-t-elle dans un murmure digne d'une scène de théâtre. Belle ?

La jeune femme se redressa en sursaut.

— Perséphone ?

— Puis-je entrer un instant ?

Une vague de panique la saisit.

— Une minute !

Dieu merci, elle avait tourné le verrou.

— Cachez-vous ! siffla-t-elle à John.

— J'essaie ! répondit-il sur le même ton.

Il sauta du lit en maudissant l'air frais de la nuit, rassembla ses vêtements en priant pour n'en oublier aucun et se rua dans la penderie de Belle.

Quant à celle-ci, elle saisit sa robe de chambre pour se couvrir et se dirigea vers la porte. Puis elle tourna la clé et ouvrit en s'émerveillant de pouvoir tenir debout.

— Bonsoir, Perséphone.

— Je suis désolée de vous déranger, mais je n'arrive pas à dormir et je crois que vous êtes allée à la librairie aujourd'hui. J'espérais vous emprunter un peu de lecture.

Perséphone remarqua alors les jambes nues de Belle, qui dépassaient de sous sa robe de chambre.

— Vous ne portez pas de chemise de nuit ?

Les joues en feu, Belle remercia l'obscurité de cacher son embarras.

— J'avais chaud.

— Je me demande bien pourquoi. La fenêtre est grande ouverte, vous allez attraper froid.

— N'ayez crainte, répondit la jeune femme en lui chargeant les bras de tous ses ouvrages.

— Merci.

Perséphone plissa le nez et renifla.

— Quelle est cette odeur ? C'est tout à fait particulier.

Belle pria pour que Perséphone soit effectivement la vieille fille qu'elle prétendait car la chambre empestait les senteurs musquées de l'amour. Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'elle ne les identifie pas.

— Oh ? Cela doit venir de dehors.

— Je me demande bien ce que c'est, mais vous devriez fermer cette fenêtre avant de vous coucher. Si vous voulez, je peux vous donner de mon eau de Cologne à la violette. Je suis sûre qu'il suffirait d'en répandre un peu pour chasser cette odeur.

— Demain matin, peut-être ? proposa Belle en la raccompagnant à la porte.

— Oui, bonne nuit. À demain.

— Bonne nuit.

Belle referma la porte, tourna vivement la clé et s'adossa contre le battant dans un soupir de soulagement.

La penderie s'ouvrit et John émergea d'un fouillis de vêtements.

— Bonté divine, vous en avez une garde-robe !

Belle ignora sa remarque.

— Seigneur, que j'ai eu peur !

— Et moi, je ne me suis jamais senti aussi ridicule. Je vous avertis, Belle, je ne supporterai pas cela longtemps.

D’un geste furieux, il entreprit de se rhabiller.

— Ah non ? demanda-t-elle d’une petite voix.

— N’y comptez pas. Je suis un adulte, bon sang. J’ai combattu sur les champs de bataille, failli y laisser une jambe et investi en Bourse pendant cinq ans afin d’avoir assez d’argent pour m’acheter une maison ! Pensez-vous vraiment que j’ai l’âge de me cacher dans les placards ?

La question était purement rhétorique.

— Eh bien, la réponse est non, figurez-vous ! Je déteste cela !

En le voyant s’asseoir sur un fauteuil pour enfiler son pantalon, Belle comprit que sa jambe blessée n’était pas assez solide pour soutenir son poids.

— Et je vais vous dire autre chose, poursuivit-il, emporté par la colère. Je considère que vous m’appartenez. Suis-je assez clair ? Je n’aime pas du tout passer pour un voleur alors que je profite seulement de ce qui est à moi.

— Qu’allez-vous faire ?

Il prit sa chemise.

— Vous épouser au plus vite. Et ensuite, vous ramener à Bletchford Manor, vous jeter dans mon lit et vous y garder pendant une semaine. Sans avoir à m’inquiéter que Mlle Œufs-au-Bacon arrive comme un chien dans un jeu de quilles.

— Vous devez vraiment trouver un autre nom pour votre maison.

— *Notre* maison, corrigea-t-il, visiblement agacé qu’elle change de sujet. Et j’ai été trop occupé à vous courtiser pour y réfléchir.

— Je vous aiderai.

Belle sourit. Il l’aimait. Il ne l’avait peut-être pas dit à haute voix, mais elle le lisait dans ses yeux.

— Parfait. Et maintenant, si vous voulez bien m’excuser, je dois sauter par votre fenêtre, descendre de cet arbre, rentrer chez Damien et essayer de dormir un peu. Ensuite, je me mettrai en quête d’une dispense de bans.

— Une dispense de bans ?

— Je ne supporterai pas cette situation grotesque un instant de plus que nécessaire. Avec un peu de chance, nous serons mariés avant la fin de la semaine.

— Auriez-vous perdu la raison ? Je ne peux pas me marier cette semaine ! Je ne peux même pas me fiancer officiellement avant le retour de mes parents.

John saisit une botte en proférant un juron que Belle n’avait jamais entendu.

— Quand doivent-ils rentrer ? gronda-t-il.

— Je ne sais pas exactement.

— Même pas une vague idée ?

— Dans une quinzaine de jours tout au plus, je suppose.

Belle s’abstint de préciser qu’ils devraient encore attendre un mois ou deux après le retour de ses parents. Elle n’en doutait pas, sa mère voudrait absolument organiser un grand mariage.

John blasphéma de nouveau.

— S’ils ne sont pas là dans deux semaines, je demande votre main à Alex. Ou faites venir votre frère d’Oxford, peu m’importe.

— Mais…

— Il n’y a pas de « mais ». Si vos parents vous posent des questions, vous pourrez toujours leur répondre que nous *devions* nous marier.

Indécise, la jeune femme hocha la tête. Que pouvait-elle faire d’autre ?

— Je vous ai…

Elle perdit courage et la fin de sa phrase resta sur sa langue.

— Oui ? demanda John en se retournant.

— Je… Non, rien. Soyez prudent en descendant de cet arbre. Il est plutôt haut.

— Deux étages, exactement.

L’expression narquoise de John était irrésistible. Souriante, Belle le suivit jusqu’à la fenêtre. Il se pencha vers elle et quémanda :

— Un baiser d'adieu.

Et il l'embrassa avec passion.

Belle n'eut pas le temps de lui rendre la pareille. Déjà, il s'était écarté, avait enfilé ses gants et enjambé le rebord. Elle se pencha à la fenêtre pour le voir descendre le long de l'arbre.

— Il aurait pu sortir par la porte, commenta-t-elle tout bas. La chambre de Perséphone est à l'autre bout du couloir.

Ma foi, c'était plus amusant ainsi. Et certainement plus romantique, tant qu'il ne se rompait pas le cou. Elle se pencha un peu plus et se détendit en le voyant poser les pieds à terre. Quand il se baissa pour masser son genou blessé, elle frémit de compassion.

Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu, rêveuse. Londres pouvait être superbe, quelquefois, songea-t-elle. Comme en cet instant, avec ses rues désertes et…

Un mouvement attira son attention. Un homme ? Difficile à dire. L'espace d'un instant, elle se demanda ce que l'on pouvait faire dehors à une heure aussi tardive.

Elle étouffa un petit rire. Peut-être tous les gentlemen de Londres avaient-ils choisi cette soirée pour courtiser leur promise.

Elle referma la fenêtre et retourna se coucher. C'est seulement quand elle se fut blottie sous une montagne de couvertures qu'elle s'avisa que John n'avait pas assouvi son désir.

Elle sourit. Pas étonnant qu'il ait été aussi grognon.

John reprit le chemin de l'hôtel particulier de Damien, sa main sur son pistolet. Ces jours-ci, les rues de Londres devenaient dangereuses ; on n'était jamais trop prudent. Il n'était pas venu chez Belle en voiture. On aurait pu le surprendre et il ne voulait pas qu'elle fasse l'objet de rumeurs calomnieuses. D'ailleurs, la maison de Belle n'était qu'à quelques pâtés de maisons de chez Damien. À croire que toute la bonne société de Londres était rassemblée dans un minuscule quartier. La plupart de ces gens ne

devaient même pas savoir que la ville continuait au-delà des limites de Grosvenor Square.

Il était à mi-chemin quand il entendit des pas derrière lui.

Il se retourna. Y avait-il quelqu’un ?

La rue était déserte. Il se remit en marche. Son imagination lui jouait des tours. Depuis la guerre, une période où le moindre bruit pouvait annoncer un danger mortel, il était resté un peu paranoïaque.

Il s’engageait dans la dernière ligne droite quand il entendit de nouveau les pas. Puis une balle siffla à ses oreilles.

— Enfer !

Un second projectile fendit l’air, frôla son bras et l’égratigna. Dégainant son pistolet, il fit volte-face. Sur le trottoir opposé, une silhouette rechargeait fébrilement une arme. Aussitôt, John fit feu. L’autre roula sur le sol, touché à l’épaule.

Bon sang, il avait mal visé. Il se rua vers son agresseur. L’homme le vit venir car il se releva, une main sur sa blessure. Il lança à John un coup d’œil méfiant, mais la moitié de son visage était masquée et John ne put le reconnaître. Après un dernier regard, il s’enfuit.

John traversa la rue en maudissant sa patte folle qui le ralentissait. Jamais il n’avait été aussi furieux contre le destin d’avoir été ainsi estropié. Il ne pouvait pas rattraper son agresseur et devait accepter sa défaite. Accablé, il revint sur ses pas. L’affaire était inquiétante.

Et il n’avait pas le droit d’y mêler Belle.

S’avisant qu’il saignait, il posa une main sur son bras. Il sentait à peine la douleur. Sa rage prenait toute la place. Quelqu’un lui en voulait – un fou qui lui envoyait des messages énigmatiques et semblait résolu à l’assassiner –, mais il ignorait pourquoi.

Qui que ce soit, il n’hésiterait sans doute pas à s’en prendre à Belle s’il comprenait combien elle était importante pour lui. Et s’il l’avait surveillé

cette semaine, il savait que John avait passé tout son temps libre auprès d’elle.

Tout en maudissant cet individu, il monta le perron de la maison de Damien. Il ne mettrait pas Belle en danger, même s’il devait pour cela reporter le mariage.

Enfer.

14

— Mademoiselle ? Veuillez m'excuser mais un message vient d'arriver pour vous.

Belle leva les yeux vers le domestique qui venait d'entrer dans le salon. Perdue dans une douce rêverie, elle rejouait, peut-être pour la quinzième fois, les événements de la nuit avec John. Elle prit le pli, le décacheta avec soin et le parcourut du regard.

Belle,

Je suis navré de vous prévenir aussi tard mais je ne pourrai pas vous accompagner, ainsi que Perséphone, au théâtre ce soir.

Cordialement,

John Blackwood

Elle relut les quelques lignes, surprise par ce ton formel. Puis elle se dit que certaines personnes écrivaient toujours de cette façon et qu'elle ne devait pas s'alarmer qu'il ait conclu par *Cordialement* plutôt que par *Avec tout mon amour*. Et peu importait qu'il eût jugé nécessaire d'ajouter son nom de famille à son prénom. S'efforçant d'oublier ses aspirations romantiques, elle rangea le message.

« Tant pis », songea-t-elle. Peut-être Dunford accepterait-il de les accompagner, Perséphone et elle.

Dunford était ravi d’aller au théâtre et s’était fait un plaisir d’escorter Belle et Perséphone. Pourtant, les pensées de la jeune femme revenaient sans cesse vers l’amant qui l’avait retrouvée dans sa chambre la nuit passée. Elle se demandait ce qui l’avait empêché de venir ce soir, mais elle supposait qu’il lui expliquerait tout cela le lendemain.

Sauf qu’il ne vint pas le lendemain. Ni le jour d’après.

À présent, Belle n’était plus perplexe, elle était furieuse. On l’avait mise en garde contre les hommes qui séduisaient les femmes pour leur propre plaisir et les abandonnaient, pourtant, elle ne se résolvait pas à ranger John dans cette catégorie. D’abord, parce qu’elle refusait de croire qu’elle s’était éprise d’un homme aussi fondamentalement malhonnête. Ensuite, parce que c’était elle qui avait gémi de plaisir l’autre nuit, et non lui !

Après deux jours d’attente, déçue, elle décida de passer à l’action. Elle lui envoya un message pour lui demander de venir la voir.

Elle ne reçut pas de réponse.

Belle était exaspérée. John savait très bien qu’elle ne pouvait pas lui rendre visite. Il séjournait chez son frère, également célibataire. Aucune jeune femme respectable ne pouvait se présenter dans une telle maisonnée, surtout à Londres. Si sa mère l’apprenait – ce qui était fort probable puisqu’elle devait rentrer d’un jour à l’autre –, Belle n’avait pas fini d’en entendre parler.

Elle rédigea un second message où, en choisissant ses mots avec soin, elle lui demandait si elle l’avait contrarié d’une quelconque façon et le priait de bien vouloir lui répondre. Tout en écrivant, elle esquissa un sourire amer. Elle avait le plus grand mal à dissimuler une pointe de sarcasme.

À quelques rues de là, John gémit de frustration en lisant le billet de Belle. Elle s’impatientait, c’était évident, et comment l’en blâmer ? Après quinze jours de fleurs, de chocolats, de poèmes et de passion, elle avait des raisons d’attendre sa visite, mais que pouvait-il faire ?

Le lendemain de l’agression, il avait reçu un autre message anonyme où il était juste écrit : « La prochaine fois, je ne vous raterai pas. » Il n’en doutait pas, Belle risquait de vouloir le protéger si elle découvrait que quelqu’un tentait de l’éliminer. Non seulement elle en serait incapable, mais elle ne pourrait que se mettre en danger.

Dans un soupir de désespoir, il enfouit son visage entre ses mains. Maintenant que le bonheur était enfin à sa portée, il ne supporterait pas de passer le reste de sa vie dans la terreur de recevoir une balle. Il esquissa une moue dégoûtée. Le terme « le reste de sa vie » prenait soudain une signification nouvelle. À force de tentatives, son agresseur finirait tôt ou tard par l’abattre. Il était urgent d’agir.

Et pour commencer, il fallait éloigner Belle de lui… et des projectiles qui le menaçaient. Le cœur lourd, il prit une plume et la trempa dans un encrier.

Chère Belle,

Je ne pourrai pas vous voir pendant quelque temps. Je ne puis vous en donner la raison, mais s’il vous plaît, soyez patiente.

Bien à vous,

John Blackwood

Il savait qu’il aurait mieux fait de rompre, mais il ne pouvait s’y résoudre. Elle était toute sa joie et il refusait de la perdre. Tenant son message du bout des doigts comme s’il craignait de s’empoisonner, il descendit au rez-de-chaussée et le confia à un domestique. Belle le recevrait dans l’heure.

Il ne voulait même pas songer à sa réaction.

Quand la jeune femme lut la missive de John, elle battit des paupières, incrédule.

Elle cligna de nouveau des yeux. Oui, elle avait bien lu.

Quelque chose n’allait pas. John s’entêtait à la tenir à distance. Elle en ignorait la raison et s’étonnait qu’il s’imagine un seul instant qu’il allait y arriver, mais elle refusait de croire qu’il ne voulait plus d’elle.

Comment aurait-il pu, alors qu’elle le désirait tant ? Le ciel ne pouvait pas être aussi cruel !

Elle s’empressa de chasser ces sombres réflexions. Elle devait se fier à son instinct, qui lui criait que John tenait toujours à elle. Beaucoup. Autant qu’elle tenait à lui. Il lui avait demandé d’être patiente, signe qu’il essayait de résoudre un problème et ne voulait pas l’y impliquer. C’était tout lui !

Elle maugréa. Apprendrait-il un jour qu’aimer, c’était partager les fardeaux de l’autre ? Elle roula le papier en boule et le serra dans son poing. Elle allait lui donner une première leçon cet après-midi. Car elle était résolue à lui rendre une petite visite, et au diable les convenances !

Ce n’était pas une mince affaire. Depuis quelques jours, elle blasphémait à mi-voix, si grossièrement qu’elle en était presque choquée elle-même. Elle lança au loin le feuillet froissé et se frotta les mains. Si son langage était devenu si relâché, songea-t-elle avec un plaisir mauvais, c’était la faute de John !

Sans prendre le temps de passer une tenue plus élégante, elle jeta une cape bien chaude sur ses épaules et se mit en quête de sa femme de chambre. Elle la trouva dans son dressing, en train d’inspecter sa garde-robe.

— Bonjour, mademoiselle, dit Mary. Pourriez-vous me dire quelle robe vous souhaitez porter ce soir ? Il faudra sans doute la repasser.

— Ce n’est pas urgent, je pense que je ne sortirai pas. En revanche, j’aimerais faire une petite promenade cet après-midi et j’aurais besoin que vous m’accompagniez.

— Bien sûr, mademoiselle.

Mary alla prendre son manteau et suivit Belle dans l’escalier.

— Où allons-nous, mademoiselle ?

— Pas très loin, répondit laconiquement Belle.

La mine résolue, elle ouvrit elle-même la porte de la maison et descendit le perron. Tout en courant pour la rattraper, Mary protesta :

— Je ne vous ai jamais vue marcher aussi vite, mademoiselle !

— Parce que vous ne m'avez jamais vue aussi énervée.

Mary, ne sachant que répondre à cela, soupira et accéléra le pas. Quelques rues plus loin, Belle fit halte si brusquement que sa femme de chambre faillit se cogner contre elle.

— Hum…, fit-elle, pensive.

— Hum ?

— Nous y sommes.

— Où ?

— Chez lord Westborough.

— Lord qui ?

— Le frère de lord Blackwood.

— Oh.

Ces dernières semaines, Mary avait souvent eu l'occasion d'apercevoir John.

— Et pourquoi sommes-nous ici ? s'enquit-elle.

Belle prit une profonde inspiration et releva le menton avec détermination.

— Pour une petite visite.

Sans attendre la réponse de sa compagne, elle gravit les marches et fit retomber le heurtoir à trois reprises avec force.

— Vous ne pouvez pas faire cela ! gémit Mary derrière elle.

— Je peux, la preuve ! répliqua Belle en frappant de nouveau.

— Mais… mais… il n'y a que des *hommes* ici !

Belle leva les yeux au ciel, agacée.

— Voyons, Mary, vous n’avez pas besoin de parler d’eux comme s’il s’agissait d’une autre espèce. Ils sont faits comme vous et moi.

Les joues en feu, elle ajouta :

— Enfin, presque.

Elle s’apprêtait à frapper de nouveau quand un majordome vint ouvrir. Tout en lui tendant sa carte de visite, elle demanda à être reçue par lord Blackwood. Mary, au comble de l’embarras, semblait soudain absorbée dans la contemplation de ses bottines.

Le majordome fit entrer les deux jeunes femmes dans un petit salon tout proche.

— Lady Perséphone va me jeter à la rue, se lamenta Mary.

— Certainement pas. De toute façon, c’est moi qui vous emploie. Elle ne peut pas vous mettre à la porte.

— Peut-être, mais elle ne sera pas contente du tout.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi, rétorqua Belle.

Elle avait parlé avec fermeté mais intérieurement, elle tremblait. Cette initiative était hautement inconvenante. Et s’il y avait un point sur lequel sa mère avait toujours insisté, c’était le respect des convenances. Certes, Belle avait déjà rendu visite à John seule, mais à la campagne l’étiquette était beaucoup moins stricte.

Au moment où sa patience atteignait sa limite, le majordome revint.

— Lord Blackwood ne reçoit personne, annonça-t-il.

Belle frémit sous l’insulte. John refusait de la voir. Avec toute la dignité qu’on lui avait inculquée depuis le plus jeune âge, elle se leva et sortit. Elle marcha droit devant elle jusqu’au milieu de la rue puis, incapable de s’en empêcher, regarda derrière elle.

Derrière une fenêtre du deuxième étage, John l’observait. Dès qu’il la vit se tourner, il recula d’un pas et laissa retomber le rideau.

— Hum, fit Belle sans quitter la fenêtre des yeux.

— Qu’y a-t-il ? demanda Mary, qui avait suivi son regard mais ne voyait rien de particulier.

— Il y a un très bel arbre devant cette maison.

Mary haussa un sourcil, à présent convaincue que sa maîtresse n’avait plus toute sa raison.

Belle porta une main à son menton d’un geste pensif.

— Il est remarquablement près du mur, poursuivit-elle.

Elle sourit.

— Venez, Mary. Nous avons du travail.

— Ah oui ?

La question de sa bonne fut perdue pour Belle, qui était déjà repartie.

Une fois chez elle, la jeune femme se rendit immédiatement dans sa chambre, sortit de son secrétaire son matériel de correspondance et rédigea un message à l’intention d’Emma, qui avait toujours été très sportive.

Ma chère cousine,
Comment fait-on pour monter à un arbre ?
Affectueusement,

Belle

Une fois le pli expédié à sa cousine, Belle apaisa sa colère et son chagrin de la meilleure façon qu’elle connaissait. Elle partit faire des courses.

Pour cette sortie, elle se fit accompagner par Perséphone. La vieille dame ne se lassait pas d’explorer les boutiques chics de Londres. Il y avait plus de choix que dans le Yorkshire, avait-elle expliqué. Et elle trouvait très amusant de dépenser l’argent d’Alex.

Ni l’une ni l’autre n’avaient besoin de nouveaux vêtements, surtout depuis leur dernière virée dans les magasins, mais puisque la saison des

fêtes approchait, elles se mirent à la recherche de cadeaux. Belle dénicha un drôle de petit télescope pour son frère et une adorable boîte à musique pour sa mère, mais son cœur était lourd car elle aurait préféré chercher un présent pour John. Elle n'avait rien d'autre à faire que d'espérer que tout se terminerait bien. Elle refusait d'imaginer une issue différente. Ce serait trop douloureux.

Perdue dans ses pensées, elle ne remarqua pas les deux hommes à la mine patibulaire qui rôdaient dans une allée qu'elle venait de dépasser. Soudain, avant qu'elle ait compris ce qui lui arrivait, l'un d'entre eux la saisit par le bras et l'entraîna dans la ruelle.

Elle poussa un cri et se débattit de toutes ses forces, mais son agresseur l'avait attirée assez loin pour que les passants, depuis la rue principale, ne la voient pas. Et Londres était devenue une ville si bruyante que personne n'entendait ses appels.

— Lâchez-moi, espèce de brute !

Elle avait l'impression qu'il lui arrachait le bras, mais dans sa rage de s'échapper, elle sentait à peine la douleur.

— C'est celle-ci, j'te dis ! grommela l'un des deux. C'est celle qu'y veut, le rupin.

— Boucle-la et amène la fille.

Quand le second sortit de l'ombre, la terreur de la jeune femme décupla. Jamais elle ne serait de taille à lutter contre ces deux colosses !

Puis, alors que tout semblait perdu, le salut arriva sous l'aspect le plus improbable.

Perséphone, qui examinait une vitrine particulièrement attirante quand Belle avait été entraînée dans la ruelle, fut surprise de ne pas trouver sa protégée. Après l'avoir appelée en vain, elle la chercha, folle d'inquiétude.

— Belle ? s'écria-t-elle.

Elle marchait aussi vite que possible en regardant tout autour d'elle quand, passant devant une allée sombre, elle vit qu'on se battait et reconnut

la chevelure blonde de Belle.

— Saperlipopette ! tonna-t-elle, assez fort pour alerter l'attention des gens autour d'elle. Laissez-la tranquille, bande de ruffians !

Elle se rua dans la mêlée en brandissant son ombrelle.

— Je vous dis de la laisser !

Puis elle abattit avec force son arme improvisée sur la tête de l'un des assaillants.

— Boucle-la, vieille bique ! hurla-t-il.

En guise de réponse, Perséphone lui assena un crochet du droit. Le souffle coupé, il roula sur le pavé.

L'autre était partagé entre la panique et l'appât du gain. C'est qu'on lui avait promis une somme rondelette pour capturer la blonde ! Il fit une dernière tentative, à peine conscient que les passants, ameutés par les appels de la vieille dame, accouraient à présent dans l'allée.

— Je vous ai dit de la lâcher ! rugit Perséphone.

Changeant de tactique, elle le frappa à coups redoublés avec l'extrémité de son ombrelle. Quand elle l'atteignit entre les jambes, il libéra sa proie et s'enfuit, plié en deux par la douleur.

— Perséphone ! Oh, merci ! s'exclama Belle en sanglotant, choquée par les événements.

Perséphone ne l'écoutait pas. Toute son attention était concentrée sur l'homme à terre. Quand il fit mine de se redresser, elle le plaqua au sol de la pointe de son ombrelle.

— Minute, papillon ! dit-elle.

Belle écarquilla les yeux de stupeur. Qui aurait imaginé que cette chère vieille Perséphone soit aussi dure à cuire ?

Son agresseur, en voyant la foule accourir dans la ruelle, prit un air accablé. Il ne pouvait plus s'échapper, à présent. Au soulagement de Belle, un constable arriva rapidement sur les lieux et elle lui résuma l'affaire. Il interrogea ensuite son assaillant. Celui-ci refusa d'abord de répondre, mais

quand le constable lui rappela les peines qu'il encourait, il devint soudain plus bavard qu'une pie.

Il avait été engagé pour enlever Belle. Oui, juste elle. Non, pas la première jolie blonde venue, mais celle-ci en particulier. Le gentleman qui l'avait recruté parlait avec l'accent de la haute. Un aristo, pas de doute. Non, il ne savait pas son nom et ne l'avait jamais vu. Il avait les cheveux raides et blonds, les yeux bleus, si cela pouvait aider à le retrouver, et le bras en écharpe.

Une fois l'interrogatoire terminé, le constable emmena l'homme, non sans avoir recommandé à Belle la plus grande prudence. Peut-être seraitelle avisée d'engager un agent de Bow Street [1] pour la protéger.

Belle fut parcourue d'un frisson d'effroi. Elle avait un ennemi. Quelqu'un qui voulait peut-être sa mort.

Tandis que la foule se dispersait, Perséphone se tourna vers elle.

— Vous remettez-vous, très chère ? demanda-t-elle avec sollicitude.

— Oui, oui, répondit Belle. Je vais bien.

Elle baissa les yeux vers son bras, là où cet affreux personnage l'avait saisie. Bien que protégée par son manteau et sa robe, elle se sentait salie.

— Je crois que j'aimerais prendre un bain, ajouta-t-elle.

Perséphone hocha la tête.

— Excellente idée.

Le lendemain, en fin de matinée, un valet de pied apporta la réponse d'Emma.

Ma chère Belle,

Je serais curieuse de savoir pourquoi tu as soudain envie de grimper aux arbres, toi qui n'as jamais montré le moindre intérêt pour ce genre d'activité.

La première étape est d'en trouver un dont les branches ne commencent pas trop haut. Si tu ne peux pas atteindre la première, tu n'iras nulle part…

La lettre se poursuivait sur deux pages. Emma ne négligeait aucun détail. Elle semblait également un peu inquiète, comme en témoignait la fin de sa missive.

J'espère que cela t'aidera. Toutefois, je t'avoue que je me demande quels arbres londoniens tu envisages d'escalader. Je présume qu'un certain John Blackwood n'est pas étranger à l'affaire. L'amour exerce de curieux effets sur les femmes, j'en sais quelque chose. Quoi que tu fasses, sois prudente. Pour ma part, je suis bien soulagée de ne plus être ton chaperon. Le ciel vienne en aide à Perséphone.

Affectueusement,

Emma

Belle étouffa un hoquet indigné. Emma ne s'était jamais distinguée par sa prudence. Si elle avait encore été son chaperon, elle se serait fait une joie de l'accompagner dans son escalade.

Elle relut la lettre en portant une attention particulière à la méthode pour monter dans un arbre. Allait-elle vraiment se lancer dans l'aventure ? Quand, en sortant de chez lord Westborough, elle avait regardé le grand arbre, elle n'avait pas eu d'idée précise en tête. Elle n'était pas de ces femmes audacieuses qui grimpent aux arbres et entrent par effraction chez les comtes par les fenêtres du deuxième étage. Ne serait-ce que parce qu'elle était bien trop sujette au vertige.

Toutefois, comme Emma le faisait remarquer, l'amour exerçait de curieux effets sur les femmes. L'amour… et le danger. L'horrible épisode

dans la ruelle l’avait convaincue qu’elle devait agir sans attendre.

Voire sans réfléchir.

Elle secoua la tête. Peu importait. Sa décision était prise. Elle avait peur et elle avait besoin de John.

Hélas, les brutes qui la poursuivaient lui compliquaient la tâche. Elle ne pouvait pas se rendre chez lord Westborough toute seule au beau milieu de la nuit alors qu’on tentait de l’enlever. Mary ne pourrait pas la protéger. Perséphone et sa redoutable ombrelle seraient déjà plus efficaces, mais Belle doutait que la vieille dame ait envie de l’accompagner. Perséphone avait beau être particulièrement tolérante, elle ne serait sans doute pas d’accord pour que Belle s’introduise dans la chambre d’un célibataire à la nuit tombée.

Que faire, au nom du ciel ?

Un sourire fleurit sur les lèvres de Belle.

Elle prit sa plume et rédigea un message pour Dunford.

— Il n’en est pas question !

— Ne soyez pas si vieux jeu, Dunford. J’ai besoin de votre aide.

— Ce n’est pas d’aide que vous avez besoin, c’est d’une bonne camisole ! Et je ne suis pas vieux jeu, je suis raisonnable. Un mot dont vous semblez avoir oublié la signification.

La jeune femme croisa les bras d’un geste buté et se rassit sur son fauteuil. Quant à Dunford, il arpentait le salon en levant les mains au plafond. Jamais elle ne l’avait vu aussi furieux.

— Voilà une idée parfaitement absurde, Belle ! Si vous ne vous rompez pas le cou – et c’est un grand *si*, étant donné que tout ce que vous savez de l’art de grimper aux arbres se résume à une lettre de votre cousine –, vous serez arrêtée pour effraction.

— Pas du tout.

— Ah non ? Comment pouvez-vous être certaine que vous entrerez dans la bonne pièce ? Avec votre chance, vous seriez bien capable de tomber

directement dans la chambre de Westborough ! J’ai bien vu comme il vous dévore des yeux ; je suis sûr qu’il n’hésiterait pas à profiter de l’aubaine !

— Je ne crois pas. Il connaît mes sentiments pour son frère. Et je ne vais pas « tomber dans sa chambre », comme vous le dites si délicatement. Je sais où est la fenêtre de John.

— Je ne vous demanderai même pas comment vous êtes informée d’un tel détail.

Belle brûlait de défendre sa réputation, mais elle se l’interdit. Si Dunford s’imaginait qu’elle s’était déjà rendue dans la chambre de John, il serait peut-être moins réticent à l’aider à y retourner.

— Écoutez, Belle, ma réponse est définitivement non. Trois fois non !

— Si vous étiez mon ami…, commença-t-elle d’un ton boudeur.

— Ah, mais je suis votre ami ! C’est bien pour cette raison que je ne vous laisserai pas commettre cette folie. Je suis même un ami extraordinairement fiable, car rien de ce que vous pourrez dire ne me fera changer d’avis.

Belle se leva.

— Bien, alors je vous remercie, Dunford. J’avais compté sur votre assistance, mais je vois que je devrai me débrouiller sans vous.

Dunford grommela.

— Rien de ce que vous pourrez dire, sauf *cela*, rectifia-t-il. Belle, vous ne pouvez pas aller seule là-bas.

— Je n’ai pas le choix. Il faut absolument que je parle à John, mais il refuse de me recevoir. J’irai en voiture de location, même si ce n’est pas loin, pour ne pas devoir marcher sans escorte en pleine nuit et ensuite…

— C’est bon, c’est bon ! capitula Dunford d’un ton exaspéré. Je vais vous accompagner, mais je tiens à ce que vous sachiez que je désapprouve totalement votre plan.

— Rassurez-vous, j’avais bien compris.

Il s’assit dans un fauteuil et ferma les yeux d’un air accablé.

— Le ciel nous vienne en aide, gémit-il.

Belle sourit.

— Je suis sûre que nous pouvons compter sur lui.

1. Bow Steet Runner : détective de la police de Londres, au service des magistrats du tribunal de Bow Street, dans Westminster. *(N.d.T.)*

15

— Au fait, où diable êtes-vous allée pêcher une idée aussi folle ?

— Je suis sûre que vous ne voulez pas le savoir.

Belle se tourna vers son complice malgré lui. Dunford n'était pas du tout content de se trouver devant l'hôtel particulier de lord Westborough à trois heures du matin et il l'exprimait sans la moindre ambiguïté.

Tout en continuant de bougonner, il lui fit la courte échelle pour l'aider à monter dans l'arbre.

— Je ne partirai pas d'ici tant que je ne vous aurai pas vue sortir de cette maison. De préférence par la porte principale.

Belle attrapa la première branche sans baisser les yeux vers lui.

— J'aimerais mieux que vous me laissiez. Je ne sais absolument pas combien de temps je vais rester à l'intérieur.

— C'est bien ce qui m'inquiète.

— Dunford, même s'il me déteste à présent, John insistera pour me raccompagner chez moi. Il est ainsi. Tant que je suis avec lui, vous n'avez aucune raison de vous faire du souci pour ma sécurité.

— Et pour votre réputation ?

— Ça, c'est mon problème.

Elle se hissa sur la branche suivante.

— C'est plus facile que ça n'en a l'air. Avez-vous déjà grimpé dans un arbre, Dunford ?

— Naturellement ! maugréa-t-il.

Belle était à présent à la hauteur du second étage. Une fois de plus, William se maudit. Comment avait-il pu se laisser convaincre de l'accompagner dans cette délirante expédition ? Peut-être parce que, s'il ne l'avait pas aidée, elle aurait été bien capable de venir seule, ce qui était encore plus extravagant. Jamais il n'avait vu Belle dans un tel état. Il ne lui restait qu'à espérer que ce Blackwood était aussi fou d'elle qu'elle l'était de lui.

— J'y suis presque, Dunford ! dit-elle à mi-voix.

Belle évalua la solidité de la branche qui devrait supporter son poids pendant qu'elle ramperait jusqu'à la fenêtre.

— Promettez-moi de partir dès que je serai à l'intérieur.

— N'y comptez pas, grogna Dunford.

— S'il vous plaît, insista-t-elle. Vous allez prendre froid dehors.

— Je ne m'en irai que si Blackwood vient à la fenêtre me donner sa parole de gentleman de vous ramener chez vous intacte.

William était incapable de protéger la vertu de Belle – si elle devait toujours l'être, ce dont il n'aurait pas juré –, mais au moins, il pouvait s'assurer que la jeune femme rentrerait chez elle en toute sécurité.

— D'accord, concéda-t-elle.

Elle commença à ramper sur l'épaisse branche tendue vers la fenêtre. Quelques secondes plus tard, elle changea de tactique et s'y assit à califourchon en se félicitant d'avoir emprunté un pantalon dans la penderie de son frère. Tout en prenant appui sur ses bras, elle poursuivit sa laborieuse progression. La branche plia dangereusement quand elle atteignit la fenêtre, mais la jeune femme s'empressa de monter sur le large rebord. En contrebas, elle entendit Dunford courir vers le mur, comme s'il croyait qu'elle avait chuté et tentait de la rattraper.

— Je vais bien, dit-elle doucement.

Puis elle entreprit de soulever la vitre à guillotine.

John fut réveillé par le bruit de la fenêtre qui glissait dans son cadre. Après des années de vie militaire, il avait le sommeil léger et la récente tentative d'assassinat avait achevé d'aiguiser ses sens. D'un mouvement fluide, il prit son arme sur sa table de chevet, roula sur le sol et s'accroupit près du lit, ignorant les protestations de sa jambe blessée.

Comprenant que l'intrus avait du mal à ouvrir le panneau, il profita de ce bref répit pour attraper sa robe de chambre. Le dos au mur, il longea la pièce jusqu'à la fenêtre. Cette fois, il ne serait pas attaqué par surprise.

Au prix d'un effort considérable, Belle finit par soulever la vitre. Puis, dès qu'elle eut assez d'espace pour s'y glisser, elle chuchota à Dunford que tout allait bien – si bas qu'elle n'était pas certaine qu'il l'ait entendue – et se faufila à l'intérieur.

Ses pieds avaient à peine touché le plancher qu'un bras solide comme l'acier se referma sur elle. Puis l'extrémité froide d'un pistolet se pressa contre son cou. Elle s'immobilisa aussitôt, glacée de terreur.

— Très bien, siffla une voix furieuse derrière elle. Maintenant, vous allez parler. Qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

— John ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Belle ? dit-il en la faisant pivoter.

Elle hocha la tête.

— Bon sang, mais que faites-vous ici ?

Belle déglutit nerveusement.

— Pourriez-vous baisser cette arme ?

John s'aperçut qu'il tenait toujours son pistolet et le posa sur une table.

— Au nom du ciel, Belle, j'aurais pu vous tuer !

Elle lui adressa un sourire tremblant.

— Par chance, vous ne l'avez pas fait.

Il ramena en arrière son épaisse chevelure et observa sa visiteuse inattendue. Elle était vêtue de noir de la tête aux pieds. Ses cheveux blonds, qui auraient été particulièrement visibles dans le clair de lune, étaient

rassemblés sous une casquette et le reste de sa personne était glissé dans un pantalon d'homme. Ou plutôt, un pantalon pour garçon. Cette tenue fort peu conventionnelle soulignait ses courbes pulpeuses de la façon la plus charmante, et John doutait qu'un pantalon en taille adulte eût aussi joliment mis ses fesses en valeur.

— Que portez-vous ? demanda-t-il.

— Vous aimez ?

Avec une audace qu'elle était loin de ressentir, Belle lui adressa un sourire enjôleur. Puis elle ôta sa casquette et fit cascader sa longue chevelure sur ses épaules.

— C'est une idée d'Emma, expliqua-t-elle. Elle l'a fait, un jour. Elle… hum… s'est habillée en garçon pour…

— Épargnez-moi l'histoire. Je suis sûr qu'Ashbourne était aussi furieux que je le suis maintenant.

— C'est bien possible. Je n'y étais pas. En revanche, le lendemain…

— Merci ! l'interrompit-il en levant une main. Comment diable êtes-vous montée jusqu'ici ?

— En grimpant dans l'arbre.

— Où êtes-vous allée pêcher une idée aussi stupide ?

— C'est vous qui me posez la question ?

John la fusilla du regard en s'entendant rappeler ses propres exploits. Manifestement, il ne goûtait pas l'humour de la situation.

— Vous auriez pu vous briser le cou, malheureuse !

— Vous ne m'avez guère laissé le choix.

Elle voulut poser sa main sur son bras, mais il recula aussitôt.

— Non ! Quand vous me touchez, je suis incapable de réfléchir.

Voilà qui était encourageant, songea la jeune femme en tendant de nouveau la main.

— Je vous dis de me laisser ! Ne comprenez-vous pas que je suis furieux contre vous ?

— Pourquoi ? Parce que j’ai pris un risque pour vous voir ? Cela n’aurait pas été nécessaire si vous ne vous étiez pas comporté comme un idiot en refusant de me parler.

— J’avais une très bonne raison, répondit-il d’un ton sec.

— Ah oui ? Laquelle, je vous prie ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Décidément, vous êtes toujours aussi puéril ! ricana Belle.

Puis elle poussa un cri de douleur. Elle venait de recevoir un caillou sur le bras.

— Que se passe-t-il ? siffla John.

D’un geste vif, il reprit son arme et éloigna la jeune femme de la fenêtre.

— Depuis quand êtes-vous aussi méfiant ? Ce n’est que Dunford. Il doit être fâché parce que je le fais attendre. Je devais l’avertir que j’étais bien arrivée en haut.

Elle se libéra de sa poigne et s’approcha de la fenêtre ouverte. En bas, Dunford avait le visage levé vers elle. Elle ne pouvait pas distinguer ses traits, mais elle savait qu’il était inquiet.

— Tout va bien, Dunford, lui dit-elle.

— Va-t-il vous ramener chez vous ?

— Oui, n’ayez crainte.

— Je veux l’entendre de sa bouche.

— Que vous êtes têtu ! réagit-elle. Hum… John ? Dunford refuse de partir tant que vous ne lui aurez pas donné votre parole de me raccompagner à la maison.

Sourcils froncés, John s’approcha de la fenêtre.

— Que vous a-t-il pris, Dunford ? Vous ne pouviez pas la retenir ?

— La retenir ? J’aurais aimé vous y voir ! rétorqua l’autre. Allez-vous la ramener chez elle ou dois-je attendre que…

— Vous savez bien que oui ! l'interrompit John. Et nous aurons une discussion dès demain, vous et moi. Il faut que vous soyez stupide, ou ivre, ou les deux, pour l'avoir laissée…

— L'avoir *laissée* ? L'avoir *laissée* ? s'étrangla Dunford. Mon pauvre Blackwood, je vous souhaite bien du plaisir quand vous l'aurez épousée ! Je ne l'ai rien laissée faire du tout. Même Bonaparte en personne n'aurait pu l'empêcher de venir. Bonne chance, vous en aurez besoin !

Il pivota sur ses talons et repartit vers la voiture qu'il avait laissée dans la rue suivante.

John se tourna vers Belle.

— J'espère que vous avez une excellente raison de vous livrer à de pareilles acrobaties.

Belle écarquilla les yeux de stupeur.

— Je viens de vous dire qu'il fallait que je vous parle, n'est-ce pas suffisant ? Et pourriez-vous fermer cette fenêtre ? Il fait froid, ici.

John ravala un juron et descendit la vitre.

— C'est bon. Je vous écoute.

— Comment, vous m'écoutez ? Ce serait plutôt à vous de commencer ! Eh bien, je me demandais pourquoi un homme s'introduit un soir dans ma chambre pour me séduire et refuse de me voir le lendemain.

— Pour votre propre bien, Belle, répondit-il entre ses dents serrées.

— Il me semble avoir déjà entendu cela, ricana-t-elle d'une voix vibrante de sarcasme.

— Épargnez-moi cet argument, je vous prie. Il s'agit d'une tout autre situation.

— Je pourrais comprendre, mais encore faudrait-il que vous m'expliquiez. Et au passage, pendant que vous vous occupiez de régler vos affaires, il m'est arrivé une petite mésaventure.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'on a tenté de me kidnapper il y a deux jours.

Belle, qui avait détourné les yeux, ne vit pas John pâlir. Elle inspira lentement pour se donner du courage et ajouta :

— Et que si vous teniez vraiment à moi, il me semble que vous prendriez les dispositions nécessaires pour me protéger. Je préférerais ne pas avoir à me débrouiller toute seule, voyez-vous.

John la saisit par les épaules pour la faire pivoter vers lui. Son expression disait la profondeur de ses sentiments pour elle, et la jeune femme aurait été folle de joie s'il n'avait pas paru aussi anxieux.

— Dites-moi ce qui s'est passé, ordonna-t-il d'une voix tendue. Je veux tous les détails.

Elle lui relata l'incident de la ruelle.

— Enfer ! explosa-t-il en donnant un coup de poing dans le mur.

Effarée, Belle regarda le plâtre se lézarder sous l'impact.

— Il a dit que c'était un aristocrate qui avait commandité votre enlèvement ? Et que c'était vous, et personne d'autre, qu'il voulait ?

Elle hocha la tête.

— Il a ajouté que l'homme avait un bras en écharpe.

John égrena un chapelet de jurons. Quand il avait fait feu sur son assaillant quelques jours plus tôt, il l'avait touché à l'épaule. Accablé, il se dirigea en boitant vers une console où se trouvaient une bouteille de whisky et un verre. Il prit les deux, mais reposa l'un et but directement au goulot. Puis il jura de nouveau et tendit la bouteille à Belle.

— Vous en voulez ?

Elle secoua la tête, déstabilisée par son expression meurtrière.

— Non merci.

— Vous pourriez changer d'avis, dit-il avec un rire mauvais.

— John, que se passe-t-il ? demanda-t-elle en le rejoignant. Qu'est-ce qui vous tracasse ?

John regarda sa compagne droit dans les yeux, dans ces merveilleux yeux bleus qui le hantaient chaque nuit. À quoi bon lui cacher la vérité plus

longtemps ? De toute façon, son ennemi avait déjà compris qu'elle était une proie parfaite. À présent, il devait la garder près de lui pour la protéger. Tout près de lui. En permanence.

— John ? l'implora-t-elle. Je vous en prie, répondez-moi.

— Quelqu'un essaie de me tuer.

Belle eut l'impression qu'une avalanche venait de s'abattre sur elle.

— Pardon ? demanda-t-elle, saisie d'un vertige.

Elle serait tombée s'il ne l'avait pas rattrapée.

— Qui… ?

— Je ne sais pas, c'est le pire. Comment puis-je me protéger si j'ignore contre qui ?

— Avez-vous des ennemis ?

— Pas à ma connaissance.

— Fichtre, souffla Belle.

John sourit. Même ses tentatives de blasphème restaient délicieusement bien élevées.

— Celui qui en veut à ma vie a compris combien vous êtes importante pour moi et n'hésite pas à s'en prendre à vous.

— Je le suis ?

— Quoi donc ?

— Importante pour vous.

John ravala un soupir agacé.

— Bon sang, Belle, vous le savez très bien. Si j'ai cessé de vous suivre partout comme un toutou en adoration depuis quelques jours, c'était dans l'espoir de dissuader mon agresseur de vous attaquer.

Malgré sa terreur pour la vie de John, Belle ressentit un immense soulagement. Elle ne s'était pas trompée sur lui.

— Qu'allons-nous faire, à présent ?

— Aucune idée, répondit-il, découragé. Ma priorité, c'est votre sécurité.

— Et la vôtre, j'espère ? Je ne supporterais pas de vous perdre.

— Je ne vais pas passer ma vie à m'enfuir en courant. Ou plutôt, en boitant, ajouta-t-il d'un ton désabusé.

— J'en suis tout à fait consciente.

— Enfer !

Ses doigts se resserrèrent sur la bouteille de whisky, qu'il aurait fracassée contre le mur si la présence de Belle n'avait pas atténué sa fureur.

— Si seulement je savais qui m'en veut ! Je me sens complètement impuissant.

Belle tenta de l'apaiser.

— S'il vous plaît, John, l'implora-t-elle. Ne soyez pas aussi dur envers vous-même. Vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir. Je crois que nous devrions demander de l'aide.

— Et à qui ? ricana-t-il.

Elle préféra ignorer son ton amer.

— Il faudrait en parler à Alex. Peut-être également à Dunford. Ils sont pleins de ressources, je pense qu'ils pourraient être de bon conseil.

— Pas question d'impliquer Ashbourne, maintenant qu'il a une femme et bientôt un enfant à protéger. Quant à votre cher Dunford, je n'ai pas grande confiance en son jugement, après son comportement de ce soir.

— Je vous en prie, soyez moins sévère avec lui. Je ne lui ai pas laissé le choix. Soit il m'accompagnait pour me surveiller, soit j'y allais seule.

— Vous êtes infernale, Arabella Blydon.

Elle décida de considérer cela comme un compliment.

— Je sais que vous avez sauvé la vie d'Alex autrefois, dit-elle.

Comme il fronçait les sourcils, elle ajouta :

— Il m'a tout raconté, alors n'essayez pas de nier.

Après tout, songea-t-elle, ce n'était qu'une très légère exagération de la vérité.

— Et je connais suffisamment Alex pour être sûre qu'il attend depuis longtemps le jour où il pourra rembourser cette dette envers vous.

— Je n’ai jamais considéré cela comme une dette. N’importe qui en aurait fait autant à ma place.

— Certainement pas. Je connais beaucoup d’hommes qui ne s’aventureraient pas sous la pluie de peur d’abîmer leur cravate, alors ne parlons même pas de mettre leur vie en danger pour sauver quelqu’un. Pour l’amour du ciel, John, vous ne vous en sortirez pas tout seul.

— Je n’ai pas d’autre option.

— C’est faux. Et de toute façon, vous n’êtes plus seul, que vous le vouliez ou non. Vous avez des amis. Et vous m’avez, moi.

Comme il ne répondait pas, la jeune femme insista, gagnée par la panique.

— C’est uniquement la fierté qui vous retient. Je le sais. Et je ne vous pardonnerai pas si vous… si vous mourez parce que vous avez été trop têtu pour accepter l’aide de ceux qui vous aiment.

John s’écarta d’elle et s’approcha de la fenêtre, incapable de détourner ses pensées de l’inconnu qui le harcelait. Était-il là, derrière les rideaux ? Attendait-il patiemment son heure ? S’en prendrait-il à Belle ?

Seigneur, faites qu’il ne la touche pas !

Une longue minute passa avant que la jeune femme poursuive d’une voix tremblante :

— Je… Sachez que j’ai toute confiance en vous. J’affronterai tous les dangers, mais pas seule.

John fit volte-face, bouleversé. Il tenta de parler mais sa gorge était nouée. S’approchant de lui, elle lui caressa la joue.

— Et si vous le voulez bien, poursuivit-elle, moi aussi je vous protégerai.

Il posa sa main sur la sienne.

— Oh, Belle ! Qu’ai-je fait pour vous mériter ?

Enfin, elle s’autorisa un sourire.

— Rien. Parce que vous n’aviez absolument rien à faire.

Dans un gémissement, John l'attira à lui.

— Je ne vous laisserai plus jamais partir, s'engagea-t-il en enfouissant ses mains dans ses mèches soyeuses.

— S'il vous plaît, dites que vous êtes sincère, cette fois.

Il s'écarta légèrement pour prendre son visage entre ses paumes et plonger son regard dans le sien.

— Je vous le promets. Nous affronterons ceci ensemble.

Belle noua ses bras autour de la taille de son compagnon et posa sa joue contre son torse solide.

— Et si nous pensions à autre chose jusqu'à demain matin, ou au moins pendant quelques heures ? Si nous faisions comme si tout allait parfaitement bien ?

Il se pencha vers elle pour déposer un baiser léger au coin de ses lèvres.

— Tout va *parfaitement* bien, ma douce.

Elle leva son visage vers lui pour l'embrasser, toute réserve oubliée. Sa passion ne fit qu'enflammer la sienne. Quelques instants plus tard, il l'avait soulevée entre ses bras pour l'emporter vers le lit.

Il la déposa avec délicatesse et écarta ses cheveux de son front avec tant de révérence qu'elle en eut les larmes aux yeux.

— Ce soir, dit-il avec une tendresse infinie, je vous ferai mienne.

Elle ne répondit que par un seul mot.

— Oui !

Il fit pleuvoir des baisers brûlants au creux de son cou pendant que, de ses doigts habiles, il lui ôtait ses vêtements avec des gestes d'homme affamé.

— Je ne peux pas… aller lentement, lui dit-il tout en faisant courir ses mains fébriles sur tout son corps.

— Peu m'importe !

Les premiers frissons de l'excitation, désormais familiers, remontaient déjà le long de ses jambes et de ses bras pour se rassembler au point le plus

secret d'elle-même. Impatiente d'assouvir cette soif naissante, elle murmura de tendres suppliques. Jamais elle n'aurait cru que le désir pouvait se réveiller aussi vite, mais à présent qu'elle y avait goûté, elle était incapable d'éteindre l'incendie. Elle saisit les pans de la robe de chambre de son compagnon. Il fallait qu'elle sente sa peau contre la sienne.

Il devait ressentir la même urgence car dans sa hâte de plaquer son torse contre ses seins, il faillit déchirer son vêtement.

— Seigneur, j'ai tellement faim de vous ! gémit-il en glissant une main vers sa toison.

Elle était déjà humide, comprit-il, fou de désir.

Il ignorait combien de temps il pourrait tenir avant de plonger en elle, mais il voulait être absolument certain qu'elle était prête à le recevoir. Très doucement, il introduisit un doigt entre les replis secrets de sa féminité. Aussitôt, son fourreau de chair se contracta autour de lui. Il était stupéfait par la force de son désir.

— S'il vous plaît, le supplia-t-elle. Je veux…

Sa voix s'étrangla.

— Que voulez-vous, Belle ?

— Vous. Maintenant.

— Oh, mon aimée ! Moi aussi, je vous veux.

Contenant son impatience à grand-peine, il lui écarta les jambes et s'étendit sur elle. Il était prêt à entrer en elle, mais il la frôlait à peine. Il avait le souffle court et il lui fallut un effort de volonté pour demander :

— Êtes-vous sûre, mon amour ? Une fois que je vous aurai touchée, je ne pourrai plus m'arrêter.

Pour toute réponse, elle le prit par les hanches pour l'attirer à elle. Alors, il réalisa le rêve qui le hantait depuis des semaines.

Très lentement, il entra en elle.

Elle était encore si étroite qu'il était effrayé à l'idée de lui faire mal. Il s'obligea à la plus grande douceur, marquant régulièrement des pauses pour

lui laisser le temps de s’accoutumer.

— Est-ce douloureux ? demanda-t-il.

Belle ne trouvait pas l’expérience particulièrement agréable, mais comme ses muscles se détendaient peu à peu, elle secoua la tête pour que son amant ne s’inquiète pas. De plus, elle pressentait ce qui allait se passer et brûlait d’impatience.

Quand John atteignit la fine barrière de sa virginité, il s’immobilisa. Il dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas la prendre furieusement, comme son corps l’en suppliait.

— Il se peut que cela vous fasse un peu mal, mon amour. Je préférerais qu’il en soit autrement, ou pouvoir ressentir la douleur à votre place, mais je vous promets que cela ne durera qu’un instant et…

— John ? l’interrompit-elle doucement.

— Oui ?

— Je vous aime.

— Non, Belle ! protesta-t-il, la gorge nouée par l’émotion. Ce n’est pas possible. Vous ne…

— Si. Je vous aime.

— Je vous en supplie, ne dites pas cela. Ne dites rien. Ne…

Il ne pouvait plus parler. Il ne pouvait même plus respirer. Elle était à lui, mais il avait l’impression de l’avoir volée. Il ne la méritait pas. Et s’il était assez avide pour la vouloir auprès de lui, il n’était pas tombé assez bas pour exiger son cœur en plus de son corps.

Belle vit la lueur de détresse au fond de ses yeux bruns. Elle ne la comprenait pas et elle avait désespérément envie de la chasser. Les mots étaient impuissants à le guérir, alors elle lui montra sa dévotion en attirant sa tête pour la poser sur la sienne, front contre front.

Vaincu par tant de douceur, il plongea en elle jusqu’à la garde. C’était si bon ! Jamais il n’avait connu un tel bonheur. Toutefois, il s’obligea à rester immobile pour laisser le temps à son corps de s’habituer au sien.

Elle lui adressa un sourire tremblant.

— Vous êtes vraiment… grand.

— Je suis fait comme n'importe quel homme. Même si je n'aime pas beaucoup l'idée que vous ayez un point de comparaison.

Il bougea doucement en elle, ivre des sensations qu'éveillait en lui la friction de sa peau contre la sienne.

— Au nom du ciel ! gémit Belle.

— Au nom du ciel, en effet.

— Je crois que cela me plaît.

Sans réfléchir, elle accompagna son mouvement, soulevant ses hanches chaque fois qu'il entrait en elle. Puis elle noua ses jambes autour de sa taille. Dans cette position, il pénétrait plus profondément en elle. Presque jusqu'à son cœur, elle l'aurait juré.

Bientôt, son rythme s'accéléra. Belle s'abandonna aux flots en furie qui les emportaient vers le plaisir. Elle enfonça ses doigts dans son dos et le griffa sauvagement dans une vaine tentative de se rapprocher encore de lui.

— Maintenant ! le supplia-t-elle.

À présent, elle avait perdu tout empire sur elle-même.

— Oui, répondit-il. Je vous promets que vous allez avoir ce que vous voulez.

Il glissa sa main entre eux pour caresser son bouton de chair durci de désir. À peine l'avait-il effleuré qu'elle fut balayée par une vague de plaisir. Elle laissa échapper un long cri de passion tandis que tout son corps explosait sous l'intensité de la jouissance.

Quand elle se contracta autour de lui, John perdit tout contrôle sur lui-même. Il donna un ultime coup de reins et, dans un gémissement extatique, déversa en elle sa semence. Puis ils sombrèrent ensemble dans une délicieuse torpeur, bras et jambes mêlés, moites de sueur, baignés d'une douce chaleur.

Quand le souffle de John se fut apaisé, il écarta une mèche humide du visage de sa compagne.

— Eh bien ? demanda-t-il.

Elle lui adressa un sourire radieux.

— Avez-vous vraiment besoin de poser la question ?

Il poussa un soupir de soulagement. Elle ne l'interrogeait pas sur son refus devant ses mots d'amour. Il se détendit et parvint même à lui décocher un sourire espiègle en insistant :

— S'il vous plaît.

— C'était merveilleux. Cela ne ressemblait à rien de ce que j'aie jamais connu. Merci.

Il lui tordit tendrement le bout du nez.

— Vous avez fait votre part.

— Hum… Peut-être, mais vous m'avez offert les conditions idéales. Vous vous êtes assuré que… que tout se passait bien pour moi.

Elle ne savait comment le formuler autrement. Comme il semblait sur le point de protester, elle posa une main sur sa bouche pour le faire taire.

— Chut ! J'ai bien vu votre expression. Vous êtes profondément gentil et attentionné, mais vous faites tout pour que personne ne s'en aperçoive. Regardez tout ce que vous avez fait pour m'aider à vivre ce moment au mieux. Vous m'avez même donné du plaisir l'autre jour pour que je sois prête à accepter mes sensations ce soir.

— C'est parce que je vous… parce que je tiens à vous, Belle. Je veux que tout soit parfait pour vous.

— Ça l'est, John, répondit-elle, comblée. Croyez-moi.

— Je vous protégerai, promit-il avec force. Je vous protégerai toujours.

Elle se blottit entre ses bras.

— Je le sais, mon amour. Et moi aussi, je vous protégerai.

John sourit quand l'image de Belle brandissant une grande épée passa dans son esprit.

— Je ne suis pas totalement impuissante, vous savez.

— Je n’en doute pas un instant, admit-il d’un ton apaisant.

Agacée par ses sous-entendus paternalistes, elle changea de position pour chercher son regard.

— Je ne suis pas impuissante, répéta-t-elle. Et vous avez intérêt à vous en souvenir, parce que je ne vous laisserai pas affronter seul ce monstre.

John baissa les yeux vers elle et arqua un sourcil interrogateur.

— Vous ne pensez tout de même pas que je vais accepter que vous vous mettiez en danger ?

— Ne comprenez-vous donc pas, John ? Si vous êtes en danger, *je* le suis aussi.

Non, il ne comprenait pas, mais il n’avait pas envie de s’occuper de cette question alors qu’elle était dans ses bras, merveilleusement douce et tiède.

— Je croyais que vous vouliez oublier nos problèmes pendant quelques heures, lui rappela-t-il.

— En effet, mais c’est difficile, n’est-ce pas ?

John passa sa main sur l’éraflure que lui avait laissée la balle quelques jours auparavant.

— Oui, répondit-il sombrement. C’est difficile.

16

L’aube arriva bien trop vite. Belle devait à présent rentrer chez elle. Elle s’habilla rapidement, encore incrédule à l’idée de s’être aventurée dans la chambre de John à la faveur de la nuit. Jamais elle ne s’était considérée comme une femme audacieuse. Elle songea qu’en effet l’amour vous faisait faire bien des choses étranges.

— Un problème ? demanda son compagnon en enfilant une chemise blanche.

— Non, je me disais juste que plus jamais je n’escaladerai un arbre jusqu’au deuxième étage.

— J’espère bien !

— Monter n’a pas été difficile, mais quand j’ai rampé sur cette branche vers votre fenêtre…

— Je ne veux même pas le savoir, l’interrompit John. Ce qui compte, c’est que vous ne renouveliez pas cet exploit.

Son inquiétude pour elle était si manifeste que la jeune femme en oublia de s’offusquer de ses manières paternalistes.

Tandis qu’ils descendaient discrètement l’escalier de l’hôtel particulier de lord Westborough, Belle se demanda s’ils étaient bien avisés de se rendre chez elle à pied alors que leur ennemi rôdait toujours. Elle s’en ouvrit à son compagnon au moment où ils sortaient sur le perron, mais il secoua la tête.

— Il a tout l’air d’un couard. Il n’attaquera pas en plein jour.

— J’ai été agressée en plein après-midi, insista Belle en faisant halte.

— Par des voyous qu'il avait engagés pour s'en prendre à une femme seule.

Voyant que cette dernière remarque la contrariait, il ajouta avec diplomatie :

— Non pas que vous soyez moins capable de vous défendre parce que vous êtes une femme, mais vous devez bien comprendre qu'aux yeux de la plupart des hommes, vous faites une proie facile. Et il n'y a pas de raison qu'il soit levé à une heure aussi matinale. Pourquoi serait-il déjà en embuscade s'il estime que je suis encore au lit ?

— Parce que s'il m'a vue hier soir, il se doute que vous devrez me raccompagner chez moi ce matin.

— S'il vous avait vue hier soir, il vous aurait attaquée.

Cette seule idée alarma de nouveau John et raffermit sa détermination à régler cette histoire au plus vite. D'un geste résolu, il prit sa compagne par la main pour l'entraîner au bas des marches.

— Allons-y, ou nous ne serons pas chez vous avant midi.

Belle inspira profondément l'air frais du matin.

— Je ne me souviens pas avoir été dehors aussi tôt. Du moins, pas pour une raison précise.

John lui décocha un sourire gourmand.

— Et diriez-vous que vous êtes sortie pour une raison précise ?

— Ma foi, peut-être pas exactement, répondit-elle en rougissant, même si j'avais espéré que…

— Vous êtes une véritable dévergondée.

— C'est bien possible, mais vous remarquerez que l'aventure connaît un heureux épilogue.

Les pensées de John le ramenèrent à leur mystérieux agresseur.

— Je crains que l'histoire ne soit pas encore terminée.

— Alors elle connaît un heureux *chapitre*, rectifia Belle. Ou quel que soit le nom que porte le moment juste avant le point culminant du récit.

— Pour ce qui est du *point culminant*, je dirais que nous l'avons atteint cette nuit.

Belle devint écarlate.

— Je parlais en termes littéraires, se défendit-elle.

John ravala un sourire et s'interdit de la torturer plus longtemps.

— Pensez-vous que Perséphone sera déjà debout ?

Indécise, Belle leva les yeux vers le ciel, que les lueurs de l'aube teintaient encore de traînées roses et orange.

— Aucune idée. Elle est un peu particulière. Je ne sais jamais dans quelle case la ranger. Cela dit, comme je suis rarement réveillée à cette heure-ci, je serais bien incapable de dire si c'est une lève-tôt.

— Eh bien, espérons pour vous qu'elle est encore au lit. Au demeurant, tout ce qu'elle pourrait faire, c'est exiger que je vous épouse. Ça ne serait pas un problème puisque c'est mon intention, et le plus vite possible, mais je préférerais éviter les cris, larmes et autres caprices féminins.

Belle lui lança un regard noir, agacée par cette dernière expression, et répliqua :

— Je suis sûre que Perséphone et moi sommes capables de nous comporter de façon assez raisonnable pour ne pas offenser votre sensibilité masculine.

John se mordit les lèvres.

— Je compte sur vous.

Belle n'eut pas besoin de lui répondre car ils arrivaient déjà à Blydon House. Elle avait eu la bonne idée d'emporter un double des clés, de sorte qu'ils purent entrer en toute discrétion. John, qui ne voulait pas créer de scandale, s'apprêta à s'en aller immédiatement.

— Restez encore un peu ! demanda Belle en posant la main sur son bras.

Par miracle, aucun domestique n'avait remarqué leur arrivée.

— Attendez-moi dans la bibliothèque, proposa-t-elle. Je monte passer une tenue plus décente.

Souriant, John regarda son costume masculin et hocha la tête. Elle gravit les marches et, depuis le palier, se pencha vers lui.

— Il faut que nous parlions, ajouta-t-elle.

Quand il entra dans la bibliothèque, il souriait toujours. Il fit courir ses doigts le long des reliures, puis sortit un ouvrage dont le titre l’avait intrigué. Il le parcourut distraitement, mais ne parvenait pas à retenir ce qu’il lisait. Toutes ses pensées étaient concentrées sur l’ange blond qui se trouvait à l’étage du dessus. Escalader un arbre pour entrer par sa fenêtre ! Certes, il ne se plaignait pas de ce qui en avait résulté, mais si elle recommençait, il serait bien tenté de l’étrangler.

Une douce chaleur l’envahit, non pas de désir mais de paisible contentement. Elle était sienne. Il ne s’expliquait toujours pas ce miracle, mais elle était sienne.

Elle réapparut, vêtue d’une robe rose pâle qui rehaussait son teint de porcelaine. Elle avait rassemblé ses cheveux en un chignon lâche qui, s’il n’était pas exactement à la mode, était tout à fait présentable.

John fut surpris par sa rapidité.

— Et tout cela en cinq minutes ! Madame, je suis très impressionné.

— Je vous en prie. Ce n’est pas si difficile de s’habiller.

— Mes sœurs n’y arriveraient pas en moins de deux heures.

— Je suppose que tout dépend de notre empressement à nous rendre là où nous allons.

— Vous étiez donc si pressée ?

— Oh, oui ! minauda-t-elle. Très pressée.

Elle fit un pas vers lui, puis un second, puis un troisième, jusqu’à ce qu’ils soient tout près l’un de l’autre.

— Je crains que vous n’ayez fait de moi une véritable dévergondée.

— Ah, mais j’y compte bien.

Belle remarqua qu'il avait le souffle court. Elle sourit, enivrée par le pouvoir qu'elle exerçait sur lui.

— Cela dit, déclara-t-elle d'un ton désinvolte, il faut *effectivement* plus de cinq minutes à une dame pour s'habiller.

— Pardon ? demanda John.

Son esprit déjà embrumé par le désir ne parvenait pas à déchiffrer les paroles de sa compagne.

Belle pivota sur ses talons.

— Les boutons, montra-t-elle simplement.

Quand ses yeux se posèrent sur sa peau nacrée que révélait la robe encore ouverte dans son dos, un frisson d'excitation le parcourut.

— Auriez-vous la bonté de les fermer ? précisa-t-elle.

Il obtempéra sans un mot, laissant ses doigts frôler sa peau chaque fois qu'il le pouvait. Une fois arrivé au dernier, tout en haut de la rangée, il déposa un tendre baiser au creux de son cou.

— Merci, murmura-t-elle avant de se retourner.

Belle était parcourue de délicieux frissons et tout son corps était brûlant. Consciente qu'elle devait se comporter avec décence – ils se trouvaient tout de même dans la bibliothèque de son père –, elle se dirigea vers un fauteuil de cuir rebondi et s'y assit.

— Il y a un certain nombre de points dont nous devons discuter, commença-t-elle après s'être confortablement installée.

— Demain, répondit John en prenant place sur le siège voisin.

— Je vous demande pardon ?

— Nous nous marierons demain.

Prise de court, elle battit des paupières.

— N'est-ce pas un peu rapide ?

Elle avait renoncé au grand mariage de ses rêves, mais elle estimait qu'elle méritait tout de même de fêter l'occasion. Si elle laissait John avoir

le dernier mot, jamais sa famille n'aurait le temps de venir à Londres pour assister à ses noces.

— Je vous épouserais volontiers aujourd'hui, toutefois je crains qu'une dame n'apprécie pas la précipitation dans ce domaine.

Elle le regarda, indécise. S'agissait-il d'une plaisanterie ?

— Il n'y a aucune urgence, répondit-elle.

John ne s'alarma pas de cette déclaration. Il savait que ce n'était pas une tentative pour éviter le mariage. Pourtant, il n'avait pas envie que les fiançailles se prolongent. Surtout après leurs ébats de la nuit.

— Je pense au contraire que nous ne devrions pas attendre. Je veux pouvoir vous garder près de moi pour assurer votre sécurité. Sans parler du fait que vous portez peut-être déjà notre bébé.

Belle pâlit. Emportée par la passion, elle n'avait pas envisagé les conséquences un seul instant. Voilà peut-être la raison pour laquelle tant de gens avaient des enfants sans vraiment les avoir désirés, songea-t-elle.

— Je ne vous demande pas d'attendre des mois. J'espérais seulement disposer d'une semaine environ. Et il vous faut le temps d'obtenir une dispense de bans.

— Je l'ai.

— Déjà ?

— Depuis la semaine dernière. Quand je vous ai accordé quinze jours, le temps que vos parents reviennent.

— La quinzaine n'est pas encore terminée.

Triomphante, elle s'adossa à son fauteuil. Elle avait au moins gagné quelques jours.

— Désolé, mais quand je vous ai fait cette offre, j'ignorais que nous étions menacés. Je ne peux plus attendre aussi longtemps. Je vous le répète, je veux vous avoir auprès de moi pour pouvoir vous protéger.

Belle dut en convenir, il était merveilleusement romantique et elle n'était pas contre un peu de romantisme… mais si elle devait se marier dès

le lendemain, elle n’aurait même pas le temps de trouver une tenue pour l’occasion. Et la perspective de prononcer ses vœux vêtue d’une vieille robe n’était *pas du tout* romantique. Elle chercha le regard de John en se demandant si elle pourrait plaider sa cause, mais il arborait une expression implacable.

— Entendu, capitula-t-elle. Demain. Au soir.

— Je croyais que les mariages avaient lieu le matin ?

— Eh bien, pas celui-ci.

John hocha la tête, bon prince. Il pouvait bien lui accorder cela. Il se leva et lissa sa veste.

— Si vous voulez bien m’excuser, j’ai quelques dispositions à prendre. Pour la cérémonie, avez-vous pensé à un prêtre en particulier ?

Belle était touchée qu’il ait la délicatesse de lui poser cette question, mais elle n’avait pas de préférence.

— Vous devriez vous faire raccompagner par un valet de pied, dit-elle. Je n’aime pas vous savoir seul dans les rues.

John accepta sa proposition. Il était d’avis que l’autre attaquerait plutôt à la faveur de la nuit, mais il ne voyait pas de raison d’être imprudent.

— Et moi, je veux que vous restiez ici, ordonna-t-il.

Elle sourit, émue par son inquiétude pour elle.

— Promis. Je ne sortirai qu’accompagnée de huit personnes au moins.

— Si vous ne le faites pas, je vous étrangle de mes mains, sermonna John. Je passerai vous voir dans la journée, dès que j’aurai trouvé un prêtre.

Belle le raccompagna à la porte et demanda à deux valets de ne pas le quitter d’une semelle. Une fois sur le seuil, il déposa un baiser léger au creux de sa paume.

— Oh, John, je n’aurai pas assez d’une vie pour vous aimer, déclara-t-elle.

— Et je m’en réjouis, répondit-il en lui décochant un clin d’œil complice.

La jeune femme retourna dans sa chambre, rêveuse. Au nom du ciel, se mariait-elle vraiment demain ?

Elle était comblée. Oui, elle se mariait demain.

Elle s'assit à son bureau et prit de quoi écrire. Par où commencer ? Peut-être par son frère.

Très cher Ned,

Je me marie demain soir.

Peux-tu venir ?

Belle

Un sourire aux lèvres, elle glissa ce message cryptique dans une enveloppe de vélin crème. Cela devrait faire accourir Ned à Londres. La missive qu'elle rédigea pour Dunford était identique, à la différence qu'elle y citait le nom de John. Au demeurant, il n'en serait sûrement pas surpris.

Comme Emma n'apprécierait pas une annonce aussi mystérieuse, Belle opta avec elle pour la franchise. De plus, sa cousine était déjà informée de ses relations avec John.

Très chère Emma,

Pour ma plus grande joie, John et moi avons décidé de nous marier. Malheureusement, nous ne pouvons pas attendre.

Elle fronça les sourcils. Emma allait sûrement imaginer le pire. Elle aurait raison, bien sûr. Belle ne pouvait qualifier de « pire » le tour que sa vie avait pris, mais elle poursuivit sa lettre.

Je suis bien consciente que le délai est bref mais j'espère qu'Alex et toi pourrez venir demain à Londres pour mon mariage.

Malheureusement, je ne connais pas encore l'heure de la cérémonie, mais elle aura lieu dans la soirée.

Cela faisait beaucoup de « malheureusement » pour ce qui était censé être un joyeux événement, songea Belle, accablée par sa maladresse. Renonçant à toute prétention à l'élégance, elle acheva rapidement sa lettre.

Je suppose que tu es surprise. Moi-même, je le suis un peu. Je t'expliquerai tout cela à ton arrivée.

Avec toute mon affection,

Belle

Elle s'apprêtait à apporter ses lettres au rez-de-chaussée et à demander qu'on appelle trois messagers rapides quand Perséphone entra.

— Bonté divine, vous êtes tombée du lit ! s'exclama la vieille dame.

Belle hocha la tête en contenant une folle envie de répliquer qu'elle ne s'y était pas couchée un instant cette nuit.

— Y a-t-il une raison ? insista Perséphone.

— Je me marie demain.

Après tout, inutile de tourner autour du pot.

Perséphone battit des paupières. On aurait dit une chouette.

— Plaît-il ?

— Je me marie. Demain.

Nouveaux battements de paupières. Belle révisa sa comparaison. On aurait dit une chouette légèrement idiote. Puis l'oiseau de nuit retrouva la parole.

— Quelqu'un que nous connaissons ?

— Voyons, c'est lord Blackwood, bien sûr, s'impatienta Belle. Qui voudriez-vous que ce soit ?

Perséphone haussa les épaules d'un geste évasif.

— Voilà un bon moment qu'il a disparu.

— Quelques jours, cela ne fait pas « un bon moment », rectifia Belle, agacée. De toute façon, peu importe. Nous nous sommes réconciliés et nous marions demain soir.

— Oh.

— Eh bien, vous ne me félicitez pas ?

— Bien sûr que si, ma chère. Vous savez combien j'apprécie lord Blackwood, mais je crains d'avoir manqué à tous mes devoirs. Comment vais-je expliquer cela à vos parents ?

— Vous ne les avez jamais rencontrés. Et ils ne sont même pas informés que vous êtes mon chaperon.

Il suffit à Belle d'un regard pour comprendre sa bourde. Ce n'était plus une chouette intellectuellement déficiente qu'elle avait devant elle, mais une belette rongée par l'angoisse.

— Voyez plutôt la situation sous un autre angle, proposa Belle. Notre but dans la vie, à nous autres jeunes filles, c'est de nous marier, du moins, c'est ce qu'on nous dit. N'est-ce pas ?

La belette hocha la tête mais elle ne semblait pas très convaincue.

— Eh bien, je me marie. J'ai accompli cette noble mission et ma réussite est la vôtre, puisque vous êtes mon chaperon.

Elle lui décocha un sourire hésitant. Bonté divine, depuis combien de temps n'avait-elle pas proféré de telles âneries ?

Sa compagne lui jeta un regard qui disait clairement : « Ne me prendriez-vous pas pour une idiote, par hasard ? »

— D'accord, admit Belle. Je reconnais que cette situation n'est pas commune et risque de faire jaser pendant quelques semaines, mais autant en prendre notre parti, non ? Et indépendamment de toutes ces considérations, je suis heureuse.

Un sourire rêveur fleurit sur les lèvres de Perséphone.

— Alors c'est tout ce qui compte.

Belle avait cru qu'elle ne dormirait pas de la nuit, mais elle se réveilla le lendemain matin parfaitement reposée. La veille, John était revenu la voir pour l'informer qu'il avait trouvé un prêtre qui pourrait les unir à dix-neuf heures. Radieuse, Belle avait insisté pour qu'il conserve ses deux gardes du corps pour la journée et l'avait gentiment mis à la porte. Elle était très occupée.

Résolue à ce que son mariage ne soit pas totalement excentrique, elle fit livrer des dizaines de fleurs, puis emmena Perséphone acheter une robe. Inutile de le préciser, elle se fit accompagner par toute une escouade de domestiques. Elle ne voulait pas céder à la panique, mais n'avait pas envie d'être de nouveau entraînée dans une allée sordide.

Mme Lambert poussa les hauts cris quand on lui demanda une tenue de mariage pour le soir même, mais elle dénicha une robe de soie verte à la coupe flatteuse qui n'aurait besoin que de menues retouches. Le modèle était d'un style très épuré, avec sa taille Empire, sa jupe près du corps et son encolure ornée de gaze blanche qui révélait les épaules. Il aurait été mieux adapté à un mariage printanier, mais étant donné les circonstances, Belle ne pouvait pas se plaindre.

Le reste de la journée passa à une lenteur surprenante. Belle avait toujours imaginé qu'un mariage exigeait de nombreux préparatifs, mais tout était infiniment plus simple quand on se mariait chez soi avec moins d'une demi-douzaine d'invités.

Le grand jour était arrivé et elle n'avait rien d'autre à faire que demeurer assise, désœuvrée, les nerfs en pelote. Elle se sentirait mieux quand Emma serait là. Il lui fallait de la compagnie féminine. Perséphone était adorable mais, n'ayant aucune expérience dans ce domaine, elle ne lui était pas d'un grand soutien. La veille au soir, elle avait tenté d'avoir avec Belle « une petite conversation sur les choses de la vie » dont il était vite ressorti qu'elle était moins bien informée que Belle sur le sujet. Et comme

celle-ci avait préféré rester discrète, la discussion s’était rapidement terminée.

Bon sang, que fabriquait donc Emma ? Belle erra dans la maison tout l’après-midi, incapable de tenir en place. Elle avait grignoté au petit déjeuner, à peine touché à son déjeuner et, de guerre lasse, s’était postée sur la banquette installée sous une fenêtre du salon de sa mère pour surveiller la rue.

Perséphone passa la tête dans l’encadrure de la porte.

— Est-ce que tout va bien, très chère ?

Belle ne se tourna pas vers elle. Pour quelque raison absurde, son attention était fixée sur un petit chien noir qui aboyait sur le trottoir.

— Très bien, répondit-elle. Je réfléchis.

— Vraiment ? Vous n’avez pas l’air dans votre assiette.

Belle s’arracha au spectacle de la rue et regarda Perséphone.

— Tout va bien, répéta-t-elle. Je n’ai rien à faire, voilà tout. Cela dit, même si c’était le cas, je ne crois pas que je pourrais me concentrer sur quoi que ce soit.

Perséphone hocha la tête, compatissante – ah, la nervosité du grand jour ! –, et s’en alla.

Belle reporta son attention vers la rue. Comme le chien avait disparu, elle décida d’observer l’arbre sur le trottoir d’en face. Avec le vent qui soufflait, combien de feuilles allaient tomber ?

Bonté divine, depuis quand était-elle si mélodramatique ? Maintenant, elle savait pourquoi les gens faisaient du mariage une si grande affaire. C’était pour distraire la mariée afin qu’elle ne sombre pas dans quelque étrange abysse spéculatif.

Quelque étrange abysse spéculatif ? D’où venait une formulation aussi stupide ? Décidément, elle perdait la tête. Elle retourna dans sa chambre, s’allongea sur son lit et, convoquant toute sa volonté, s’obligea à dormir.

Elle comprit qu'elle s'était assoupie quand Perséphone la réveilla en la secouant par les épaules.

— Saperlipopette ! Vous faites la sieste le jour de votre mariage ? Je refuse d'y croire !

Belle se frotta les yeux, émerveillée d'avoir réussi à s'endormir.

— Je n'avais rien d'autre à faire, répondit-elle d'une voix pâteuse.

— Eh bien, lord Blackwood est en bas avec le révérend Dawes et il semble impatient de commencer.

— Quelle heure est-il ? demanda Belle en sursaut, cette fois tout à fait réveillée.

— Dix-huit heures trente.

Au nom du ciel, combien de temps avait-elle dormi ?

— Ma famille est-elle arrivée ?

Enfin, les trois personnes qui composaient sa famille, songea-t-elle avec une pointe d'amertume.

— Pas encore, mais il paraît que les routes sont boueuses en ce moment.

Belle poussa un soupir.

— Ma foi, je suppose que nous ne pourrons pas les attendre toute la nuit. S'il vous plaît, dites à lord Blackwood que je descends dès que possible. Et si cela ne vous ennuie pas, je préférerais qu'il ignore que je dormais.

Perséphone hocha la tête et quitta la chambre.

Belle se leva et se rendit dans son dressing, où était suspendue sa robe de mariage improvisée. Elle devait demander à sa bonne de venir l'habiller. Elle avait toujours imaginé que ce seraient sa mère, Emma et peut-être des amies qui l'aideraient à se préparer. Il y aurait eu des plaisanteries et des fous rires, cela aurait été toute une affaire et elle aurait eu l'impression d'être la reine de la journée.

Il n'y avait personne.

Elle était seule le jour de son mariage. Que c'était déprimant !

Ses pensées la ramenèrent à John, qui devait l’attendre impatiemment. Elle l’imagina‡ en train de faire les cent pas dans le salon, de sa démarche légèrement claudicante qui lui était devenue si chère. Malgré elle, un sourire fleurit sur ses lèvres. Non, elle n’était pas seule. Elle ne le serait jamais.

Elle venait d’enfiler sa robe quand elle entendit des pas dans le couloir. Instinctivement, elle tourna la tête vers la porte au moment où quelqu’un la poussait. Emma entra en trombe dans la pièce.

— Au nom du ciel, Belle ! s’exclama-t-elle, le souffle court.

Elle avait dû monter les marches en courant.

— Tu aurais pu m’avertir un peu plus tôt !

— Tout est allé très vite, plaida-t-elle.

— C’est le moins qu’on puisse dire.

Leur attention fut attirée par d’autres pas dans le couloir.

— Juste ciel, murmura Emma. Ce doit être Alex.

C’était lui. Il faillit enfoncer la porte en entrant.

— C’est bien lui, confirma Belle d’un ton sec.

Lui aussi était essoufflé. Manifestement, il avait gravi l’escalier encore plus vite qu’Emma. Il darda son formidable regard vert sur son épouse, qui prit aussitôt une mine penaude.

— Si je te vois de nouveau sauter ainsi d’une voiture en marche, le ciel me vienne en aide, je t’étrangle !

Avec une habileté diplomatique consommée, Emma s’abstint de répondre à son mari.

— Il est particulièrement protecteur depuis que je suis dans un état intéressant, dit-elle à Belle.

— Emma…, commença Alex d’un ton menaçant.

C’est le moment que choisit John pour faire son apparition.

— Que se passe-t-il, ici ?

Belle poussa un cri d'orfraie et, levant les bras au ciel, courut se réfugier dans son dressing.

— Vous ne devez pas me voir ! glapit-elle.

— Pour l'amour du ciel, Belle. De toute façon, ceci n'est pas un mariage ordinaire.

— Eh bien, j'aimerais qu'il le soit autant que possible, alors sortez d'ici. Je vous retrouve en bas ! ordonna-t-elle d'une voix assourdie par un panneau de bois et quelques épaisseurs de vêtements.

Alex leva les yeux au plafond.

— Les femmes ! marmonna-t-il.

Cela lui valut un froncement de sourcils furieux de son épouse.

— Il me faut un verre, reprit-il en quittant la pièce.

John le suivit sans un regard en arrière.

Emma s'empressa de fermer la porte derrière eux et retourna devant le dressing.

— Ils sont sortis.

— Tu es sûre ?

— Bonté divine, Belle, j'ai des yeux pour voir ! Je te dis qu'ils sont partis.

Belle passa la tête par la porte entrebâillée et, constatant qu'aucun individu du sexe masculin ne se trouvait dans la chambre, s'aventura dehors.

— Dire que je te prenais pour la personne la plus raisonnable qui soit, ricana Emma.

— Je crains de ne plus avoir toute ma raison, répondit Belle avec sincérité.

— Et tu es sûre que tu es prête ?

Belle acquiesça, mais une larme perla à son œil.

— J'aurais juste préféré que ce soit différent. Maman n'est même pas là, dit-elle en reniflant sans la moindre grâce.

Emma posa une main sur son bras, émue par sa détresse.
— Rien ne presse, Belle. Tu n’es pas obligée de te marier aujourd’hui.
La jeune femme secoua la tête.
— Si. Nous ne pouvons pas attendre un jour de plus.
Et elle lui raconta toute l’histoire.

17

Quand Emma eut la certitude que Belle était vraiment éprise de John, elle aida sa cousine à finir de s'habiller et déclara qu'elle était la mariée la plus radieuse qu'elle eût jamais vue.

— Tu veux dire que j'ai les yeux un peu moins rouges, je suppose, plaisanta Belle, qui avait versé un torrent de larmes.

Emma acquiesça avec gravité.

— Souhaites-tu qu'Alex t'escorte ?

Belle réfléchit.

— Je pensais que Ned serait arrivé. Puisque mon père n'est pas là, j'aurais aimé que mon frère le remplace. Papa sera déçu de ne pas m'avoir confiée en personne à mon mari.

— Oui, mais c'est lui qui m'a conduite à l'autel, lui rappela Emma, jamais à court d'arguments. Et nous n'avons plus le choix. Ned t'a-t-il répondu ?

— Il n'aura pas eu le temps.

Emma réfléchit.

— Si je descendais pour les faire patienter ? Je reviens tout de suite.

Elle se rendit au salon, où John tournait en rond d'un air plus agacé que nerveux.

— Qu'est-ce qui prend si longtemps ? questionna-t-il d'un ton sec.

Emma consulta l'horloge.

— Il n’est que dix-neuf heures dix. Pour un mariage qui doit commencer à dix-neuf heures, il n’y a rien d’anormal.

— Les femmes !

L’exclamation provenait de son époux, assis sur un canapé trop petit pour sa large stature. En face de lui se trouvait Dunford, goguenard.

Emma leur jeta un regard irrité et se tourna vers son futur cousin par alliance.

— Il nous faut encore quelques instants, John, plaida-t-elle.

— Emma, très chère ? l’appela Alex avec des inflexions onctueuses. Pourrais-tu venir ici une seconde ?

Elle fronça les sourcils, méfiante, mais obtempéra.

— Vois-tu le prêtre, là-bas ? dit-il en baissant le ton.

Elle hocha la tête.

— Ne remarques-tu rien d’un peu… *étrange*, chez lui ?

Emma scruta le corpulent homme d’Église, intriguée.

— On dirait qu’il penche vers la gauche.

— Exactement. Il n’est là que depuis une demi-heure et il en est déjà à son quatrième cognac. Je pense que nous devrions commencer la cérémonie tant qu’il est encore capable d’officier.

Sans un mot, Emma quitta le salon et remonta dans la chambre de Belle.

— Je crains que nous ne puissions pas attendre plus longtemps.

— Même pas quelques minutes ?

— Pas si tu veux être mariée ce soir.

Belle n’avait aucune idée de ce que cela signifiait, mais elle préférait ne pas le savoir. Elle saisit un voile de dentelle d’Espagne blanche et le fixa sur sa tête.

— Alors, allons-y. Peux-tu demander à Alex de m’escorter ?

Emma dévala de nouveau l’escalier, prit son époux par la main et fit signe à Perséphone de s’installer au piano. Alex et elle retrouvèrent Belle

sur le palier du premier étage au moment où la vieille dame attaquait le clavier.

— Juste ciel, gémit Alex, assourdi par la cacophonie. C'est du Beethoven ?

— Je suis sûre de lui avoir bien spécifié que je voulais du Bach, répondit Emma, intriguée.

— Ça ne ressemble pas non plus à du Bach. En fait, ça ne ressemble à rien du tout.

— Alors prions pour qu'elle s'abstienne de chanter.

Elle encouragea Belle d'un dernier sourire et s'engagea dans l'escalier, ouvrant la marche en tant que *dame d'honneur* [1].

— Elle ne fera pas pire que toi, murmura Alex, pince-sans-rire.

Belle regarda sa cousine.

— Je ne crois pas qu'Emma vous ait entendu, signala discrètement Belle à Alex.

— C'est aussi bien ainsi. Prête ? demanda-t-il en lui offrant son bras. C'est à nous.

Ils descendirent lentement les marches, passant entre les roses blanches et roses que Belle avait fait livrer. La nervosité de la jeune femme s'apaisa, ainsi que sa déception de devoir se marier dans la précipitation. Enfin, il ne lui resta qu'un profond sentiment de paix. Chaque pas la rapprochait de l'homme qu'elle aimait et auquel elle serait bientôt indissolublement liée.

Quand elle entra dans le salon et vit John debout à côté du prêtre, son cœur se gonfla de joie et de fierté. Elle eut toutes les peines du monde à ne pas courir vers lui.

Alex lui fit traverser la pièce, puis il posa la main de Belle sur le bras de John et s'éloigna.

— Mes bien-aimés ! aboya M. Dawes.

Des vapeurs d'alcool parvinrent aux narines de Belle. Elle recula d'un pas en toussant avec retenue.

Perséphone, qui semblait en extase, continua de frapper le clavier à coups redoublés. Le révérend se tourna vers elle d'un air impatient.

— J'ai dit, « mes bien-aimés » ! rugit-il.

Le tintamarre s'éteignit dans un douloureux hoquet.

Profitant de ce que l'attention de M. Dawes était distraite, Belle chuchota à l'oreille de John :

— Et vous êtes certain que c'est un homme d'Église ?

John se retint de rire.

— Tout à fait.

Le révérend se tourna de nouveau vers les fiancés.

— Comme je disais… Mes bien-aimés !

Il parcourut la maigre assistance d'un regard dubitatif.

— Ou peut-être devrais-je dire vous trois.

— Ils sont quatre ! ne put s'empêcher de protester Belle.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai dit qu'il y a quatre invités. Je suis consciente que ce mariage sort un peu de l'ordinaire, mais j'aimerais que l'on n'oublie personne.

À ses côtés, John fut secoué d'un rire silencieux.

Le révérend n'était manifestement pas du genre à se laisser impressionner par une petite demoiselle, surtout après cinq verres d'excellent cognac.

— Je n'en vois que trois.

— Il y en a quatre.

Du bout du doigt, il montra Alex, Emma et Dunford.

— Un, deux, trois.

— Quatre ! rectifia Belle triomphalement.

Elle désigna Perséphone qui, toujours assise au piano, observait la scène d'un air ravi. Dunford éclata de rire, aussitôt imité par Alex et Emma qui avaient suivi l'échange en se mordant les lèvres.

— C'est la pianiste, protesta le révérend.

— C’est mon invitée.

— Comme vous voudrez, jeune effrontée, marmonna-t-il avant de s’essuyer le front avec un mouchoir douteux. Mes bien-aimés ! Nous sommes réunis aujourd’hui devant *quatre* témoins…

La cérémonie se poursuivit sans encombre pendant quelques instants. John avait encore du mal à croire à son bonheur. Dans quelques minutes, ils prononceraient leurs vœux, il passerait l’alliance au doigt de son épouse et elle serait à lui pour toujours. Ivre de joie et d’impatience, il s’interdit de secouer le révérend pour qu’il cesse de bavarder et en vienne au but. Il savait qu’il aurait dû savourer chacun de ces précieux instants, mais il n’avait qu’une hâte, en finir avec cette interminable cérémonie et se retirer loin du monde avec son épouse pendant une bonne semaine.

Hélas, ce beau rêve vola en éclats quand la porte de la maison s’ouvrit avec fracas. Comme Dawes l’interrogeait du regard, il lui fit signe de ne pas s’interrompre. Le révérend poursuivit son discours confus pendant que des pas remontaient le couloir à toute vitesse. Belle garda les yeux scrupuleusement baissés, mais John ne put s’empêcher de se retourner. Un jeune homme brun venait de faire irruption dans la pièce. Avec ce regard bleu lavande, il ne pouvait être que le frère de Belle.

— Bonté divine ! s’exclama Ned Blydon en sautant par-dessus un canapé. J’arrive après le passage sur les personnes qui s’opposent à ce mariage ?

— Hum… non, répondit Dawes, son nez bulbeux plus rouge que jamais dans la lumière des bougies.

— Tant mieux.

Prenant sa sœur par sa main libre, il l’entraîna à l’écart de l’autel improvisé.

— Tu sais ce que tu fais ? siffla-t-il. Qui est ce type ? Tu le connais ? Que se passe-t-il ici ? Et comment peux-tu me prévenir seulement la veille de ton mariage ? Où as-tu la tête, bon sang ?

Belle attendit patiemment qu'il termine sa tirade.

— À quelle question dois-je répondre en premier ?

— Cela commence à bien faire ! tonna le révérend. Voulez-vous vous marier, oui ou non ? J'ai…

— Nous *sommes* en train de nous marier, rectifia John avec fermeté.

— Je suis un homme occupé, grommela Dawes d'une voix pâteuse. J'ai…

— Révérend ? l'interrompit Dunford.

Il lui décocha un sourire suave et poursuivit :

— Je suis navré pour cette interruption. Il est scandaleux qu'une personne telle que vous soit traitée de la sorte. Si vous preniez un cognac avec moi pendant que l'on règle ce petit contretemps ?

Belle hésita entre remercier Dunford et l'étrangler. À ce rythme, M. Dawes serait bientôt complètement ivre et incapable de terminer la cérémonie. Levant les yeux au plafond d'un geste exaspéré, elle se tourna de nouveau vers son frère, qui la couvait d'un regard inquiet.

— Es-tu sûre de ta décision ? demanda-t-il. Et *qui* est cet homme ?

Alex les rejoignit et donna une tape amicale sur l'épaule de Ned.

— Un type bien, dit-il d'un ton paisible.

Emma approuva d'un vigoureux hochement de tête.

— Et tu l'aimes ? insista Ned.

— Oui, affirma Belle. De tout mon cœur.

Son frère la regarda droit dans les yeux comme pour sonder la profondeur de ses sentiments.

— Dans ce cas, très bien. Désolé d'avoir interrompu la cérémonie.

Puis, à haute voix, il ajouta :

— Nous recommençons tout depuis le début. C'est moi qui escorterai ma sœur.

— Holà, mon petit monsieur ! aboya Dawes. Nous en sommes à plus de la moitié ! Je suis un homme occupé. J'ai…

— Vous êtes un ivrogne au nez rouge, rectifia Belle d'une voix mesurée.

— Vous dites ? s'étrangla l'autre en clignant des yeux.

Il se tourna vers Dunford, qu'il devait à présent considérer comme un allié, et le prit par l'épaule.

— Qu'a-t-elle dit ?

Dunford se dégagea de sa poigne.

— N'ayez crainte, mon cher, vous toucherez une prime pour votre patience. J'y veillerai personnellement.

Pendant ce temps, Belle et Ned étaient remontés à l'étage. Ils venaient d'atteindre le palier quand le révérend fit observer :

— Elle va encore jouer au piano ?

On entendit un *paf !* sonore sur la nature duquel Belle refusa de s'interroger. Puis, tandis que Perséphone frappait le clavier avec une ardeur renouvelée, Belle descendit les marches pour la seconde fois.

— Tu es superbe, murmura Ned.

— Merci.

Elle sourit, bouleversée. Son frère et elle s'adoraient, mais ils avaient toujours été plus portés sur la raillerie que sur les compliments.

Quand elle fit son entrée dans le salon, le regard de John brillait encore d'amour et de fierté, mais cette fois, elle y distingua une pointe d'humour. Elle lui adressa un petit sourire fataliste, façon de lui dire que peu lui importait que leur célébration de mariage soit un désastre absolu. Tout ce qu'elle voulait, c'était lui.

La cérémonie se déroula sans la moindre anicroche, ce qui était remarquable après ces débuts houleux. Perséphone eut même la bonne grâce de faire le silence dès l'instant où le révérend s'époumona « Mes bien-aimés ».

Quelques minutes plus tard, John et Belle étaient mari et femme.

John embrassa la mariée sous les « hourras » de l’assemblée, même si par la suite, Dunford avoua qu’il avait plus applaudi pour fêter l’achèvement de la cérémonie que pour célébrer le bonheur du jeune couple.

Après les félicitations d’usage, et une fois que tous les invités de sexe masculin eurent déposé un chaste baiser sur la joue de la mariée – ils n’étaient que trois, aussi l’opération fut-elle promptement réglée –, Ned se tourna vers sa sœur, joyeux, et demanda :

— Où est le banquet ? Je suis affamé.

Le sourire de Belle se décomposa. Elle avait complètement oublié le repas. Dire qu’elle s’était plainte de n’avoir rien à faire ! Toutefois, même si elle était ivre de bonheur d’avoir enfin épousé l’homme de ses rêves, elle avait l’impression qu’une réception à cette heure tardive aurait plus ressemblé à un simple dîner qu’à un vrai mariage.

— Belle a décidé de reporter le banquet au retour de vos parents, improvisa John avec diplomatie. Elle a estimé que votre maman préférerait cela.

Ned était d’avis que leur mère aurait préféré que Belle reporte la cérémonie dans son intégralité, mais il tint sa langue. Il adressa un sourire poli à ce beau-frère sorti de nulle part et posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Comment avez-vous fait la connaissance de ma sœur, au fait ?

— Il se trouve que je viens d’acquérir une propriété près de chez Ashbourne, à Westonbirt. C’est là que nous nous sommes rencontrés.

— John a combattu en Espagne avec Alex, ajouta Belle. Ils sont amis depuis ce temps-là.

Ned regarda John avec un respect nouveau.

— À propos de l’Espagne, dit alors Alex, vous ne devinerez jamais qui j’ai vu depuis la voiture à notre arrivée.

John sursauta.

— Qui donc ?

— George Spencer.

Belle sentit la main de John se crisper sur son bras. Il parut sur le point de dire quelque chose, mais garda le silence.

— Vous vous souvenez sûrement de lui, ajouta Alex.

— Qui est-ce ? demanda Belle.

— Une vieille connaissance, répondit John, évasif.

Alex déposa un baiser fraternel sur la joue de Belle.

— Nous allons laisser les jeunes mariés tranquilles, à présent, déclara-t-il.

Il se tourna vers Emma, qui s'apprêta aussitôt à partir, mais John le retint.

— Ashbourne, dit-il à voix basse. Avant votre départ, puis-je avoir un mot en privé avec vous ?

Alex acquiesça et les deux hommes se rendirent dans la bibliothèque.

— Je ne suis pas sûr que vous connaissiez toute l'histoire avec George Spencer, commença John après avoir fermé la porte derrière eux.

Son ami pencha la tête d'un air intrigué.

— Je sais que vous l'avez contraint à déserter.

— Après avoir tiré sur lui.

— Pardon ?

— Dans les fesses.

Alex s'approcha d'une console, se versa un gobelet de whisky et le descendit d'un trait.

— Pour une raison en particulier ?

— Il avait violé une jeune fille. Une gamine que j'avais promis de protéger.

Alex émit un juron et serra le verre à s'en faire blanchir les doigts.

— Alors si c'est bien lui qui rôdait dehors, poursuivit John d'un ton sarcastique, ce n'était sans doute pas pour féliciter les nouveaux mariés.

Alex arqua un sourcil.

— Y a-t-il autre chose que je doive savoir ?

John évalua rapidement les avantages et les inconvénients de tout révéler à Alex. La dernière chose qu'il voulait, c'était entraîner un homme qui avait une femme et bientôt un enfant dans une situation potentiellement mortelle. D'un autre côté, il avait lui-même une épouse, des projets d'avenir et peut-être déjà un bébé en route. Le poids de ses nouvelles responsabilités pesait à présent sur ses épaules. Et il n'avait pas oublié les paroles de Belle, l'autre jour.

« Vous ne vous en sortirez pas tout seul. »

John s'était senti incapable de suivre ce conseil. Il avait été si solitaire toute sa vie qu'il ne savait pas demander de l'aide… et encore moins l'accepter. À présent, Alex était de sa famille – un parent éloigné par alliance, certes, mais de sa famille tout de même. Il se sentait bien plus proche de lui qu'il ne l'avait jamais été de ses frères et sœurs. Même Damien n'avait pas jugé utile d'assister à la cérémonie !

Alex et Emma, eux, avaient accouru depuis la campagne. Cette chaleur familiale, toute nouvelle pour lui, commençait à le gagner. Il regarda Alex, qui l'observait avec attention.

— J'ai un problème, dit-il doucement.

D'un mouvement du menton, Alex l'invita à poursuivre.

— George Spencer essaie de me tuer.

Dans un hoquet de stupeur, Alex demanda :

— En êtes-vous certain ?

— Je suis certain que *quelqu'un* essaie de me tuer. Et j'ai du mal à considérer que sa présence devant cette maison soit une pure coïncidence.

Alex passa la main dans ses cheveux. Il n'avait pas oublié la rage de Spencer à l'époque où John l'avait chassé de l'armée.

— Non, ce n'est pas une coïncidence. Nous devons nous occuper de lui.

John fut surpris de constater combien ce simple « nous » était rassurant.

— Où logez-vous, ce soir ? s'enquit Alex.

La question n'était pas absurde. Après tout, John était marié depuis moins d'une heure. En temps normal, Belle et lui auraient dû partir en voyage de noces ou se retirer chez eux pour y passer leur lune de miel, mais ils n'auraient pas été en sécurité à la campagne. Le manoir comptait trop de portes et de fenêtres par lesquelles Spencer pouvait s'introduire. Il était sans doute plus prudent de rester à Londres, où d'innombrables témoins remarqueraient les attaques de Spencer.

— Je n'en sais rien, répondit John. J'ai été si occupé que je n'y ai pas réfléchi, mais je n'ai pas particulièrement envie d'emmener Belle chez mon frère.

— Ne sortez pas d'ici, suggéra Alex. Je vais héberger Perséphone chez moi pour la nuit. De toute façon, Belle n'a plus besoin de chaperon.

Il décocha un sourire en coin à John.

— Vous n'avez pas perdu de temps, ajouta-t-il.

John ne put contenir une expression de triomphe.

— Je vais vous envoyer des domestiques, poursuivit Alex. Il y en a déjà beaucoup ici mais des renforts ne seront pas de trop. Plus il y aura de monde autour de vous, plus vous serez en sécurité.

— Merci. J'ai également envisagé d'engager un garde du corps pour les prochaines semaines.

— Excellente idée. Je vais vous en chercher un.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Pour l'amour du ciel, mon vieux, vous venez de vous marier. Laissez-moi m'occuper de ce genre de détails.

John approuva. Il commençait à trouver bien agréable de pouvoir s'appuyer sur une famille, une vraie.

— Emma et moi resterons en ville jusqu'à ce que nous ayons réglé ce problème, poursuivit Alex. Contactez-moi demain matin et nous établirons un plan.

— Comptez sur moi.

— Et en attendant, je vous souhaite une splendide nuit de noces.

John sourit.

— Pour cela aussi, comptez sur moi.

On frappa à la porte et Belle passa la tête par l'entrebâillement.

— En avez-vous terminé avec lui, Alex ? Je vous rappelle que c'est ma nuit de noces. J'aimerais bien qu'on me rende mon mari.

— Nous en parlions justement, répondit Alex avec gourmandise. Je file chercher mon épouse et nous partons.

Belle le regarda s'éloigner et secoua la tête, amusée.

— De quoi diable discutiez-vous ? interrogea-t-elle.

John passa un bras autour de ses épaules et ils quittèrent la bibliothèque.

— Je vous le dirai demain.

Leurs invités partaient déjà. Avant de s'en aller, toutefois, Emma prit Belle par la main pour l'attirer à l'écart.

— As-tu… hum… besoin que nous ayons une petite conversation ? proposa-t-elle à mi-voix.

— Je ne crois pas, répondit Belle sur le même ton.

— Tu es sûre ?

— Sûre de quoi ?

— Sûre que tu n'as pas besoin d'une… petite conversation avec moi.

— À quel sujet ?

— Au sujet des relations conjugales, voyons.

— Oh. Eh bien… non, je ne pense pas.

Emma se redressa, un sourire complice aux lèvres.

— Je m'en doutais un peu, dit-elle.

Elle lâcha la main de Belle et s'éloigna.

— Alors bonne nuit.

— J'y compte bien, répondit Belle.

— De quoi parliez-vous ? demanda John en l'embrassant dans le cou une fois que tous leurs invités furent partis.

— Je vous le dirai demain.

— Parfait. Pour ce soir, j'ai d'autres projets.

Il l'entraîna vers l'escalier.

— Moi aussi, dit Belle.

Quand ils parvinrent sur le palier, il se tourna vers elle.

— À quoi pensez-vous ?

— Je me réjouissais que vous dormiez ici.

— Et moi donc ! Cela nous aurait pris bien trop de temps de rentrer à la maison.

— Chez votre frère ?

— Mais non, voyons. À Bletchford Manor.

Belle sourit.

— J'ai l'impression qu'il y a une éternité que je n'y suis pas allée. Je n'avais même pas pensé que j'avais un nouveau foyer.

— Il n'est pas très luxueux, lui rappela John.

— Il le sera bien assez pour moi.

— Il porte un nom épouvantable.

— On peut y remédier.

— Il ne compte pas beaucoup de domestiques.

— Je n'en ai pas besoin. Et cessez de critiquer Bletchford Manor. L'endroit a de nombreuses qualités.

— Vraiment ?

— Tout à fait, répondit la jeune femme d'une voix enjôleuse. De superbes buissons de roses.

— Et… ?

— Un magnifique tapis d'Aubusson dans le salon.

— Et… ?

— Ma foi, poursuivit-elle alors qu'ils entraient dans sa chambre, il y a aussi le maître des lieux.

— Oh, oh ! fit John d'un air curieux.

— Il est très séduisant.

— Vous trouvez ? se réjouit-il en rabattant la porte derrière eux.

— Tout à fait !

John posa les doigts sur la rangée de petits boutons qui fermaient sa robe dans le dos.

— J'ai un secret pour vous.

Sous le contact de ses mains, un frisson la parcourut.

— Je vous écoute.

— Cet homme n'est pas seulement le maître des lieux.

— Ah non ?

— Désormais, il est aussi votre mari.

John ouvrit les derniers boutons et fit glisser la robe le long des courbes de la jeune femme. À présent, elle ne portait plus qu'une petite chose de soie qui allumait un incendie dans ses reins.

— Mon mari ? répéta Belle avec une pointe de défi.

— Tout à fait. Et je crois qu'il va adorer vous en donner la preuve.

— Ah oui ?

Elle pouvait à peine parler. John faisait remonter lentement ses mains le long de ses jambes, repoussant sa chemise sur ses cuisses.

— Il ne désire que cela.

— Assez pour y consacrer sa vie ?

— Assez pour se faire votre humble serviteur.

Belle pencha la tête de côté, fascinée.

— Intéressant, dit-elle.

— N'est-ce pas ?

Il posa ses lèvres au creux de son cou et la fit reculer vers le lit. Quand il referma sa bouche sur son sein, un léger vertige la saisit. Ensemble, ils

roulèrent sur le matelas.

La chaleur de son corps viril se pressa sur elle, puis John se souleva pour arracher sa propre chemise.

— Seigneur, Belle ! murmura-t-il. Si vous saviez…

— Si je savais quoi ? souffla-t-elle en parcourant son torse nu sans cacher son admiration.

Ses mains déjà sur les boutons de son pantalon, il s’immobilisa.

— Si vous saviez combien… Ce que vous…

Il secoua la tête comme pour déloger les paroles bloquées dans sa gorge.

— Ma vie était…

Il déglutit péniblement.

— Je ne sais pas comment le dire.

Belle chercha son regard.

— Alors montrez-le-moi.

Il prit sa main et la posa sur son cœur.

— Il bat pour vous, murmura-t-il. Rien que pour vous.

Puis, très lentement, comme mû par des fils invisibles tendus entre elle et lui, il s’approcha d’elle. Ses derniers vêtements tombèrent sur le sol, puis il fut tout contre elle. Seule une fine barrière de soie séparait leurs peaux brûlantes.

Belle percevait la passion qui le consumait. Ses grandes mains couraient sur elle en un ballet fiévreux. Une bouffée de désir se forma en elle et l’incendie fut bientôt attisé par les caresses, les baisers et les tendres promesses de son amant.

Elle tenta d’ôter sa chemise de soie, mais il l’arrêta.

— Gardez-la, ordonna-t-il. Elle me plaît.

— Je veux sentir votre corps sur le mien.

En réponse, il la prit par la taille.

— Je veux tout de vous ! La soie, votre peau, votre chaleur, votre désir…

Une sourde pulsation s’alluma au plus secret de la jeune femme et son souffle s’accéléra. John pressa ses hanches contre les siennes, ne lui laissant rien ignorer de la passion qui le consumait.

— John, je…

— Oui, mon amour ?

— Je vous veux.

Un long frisson le parcourut, mais Belle percevait très nettement la tension dans ses muscles et son combat contre sa propre impatience.

— Ne vous retenez pas. J’en ai autant envie que vous.

Il chercha son regard.

— Belle, j’ai peur de vous faire mal.

— Vous ne me ferez jamais mal. C’est impossible.

Alors il fit de nouveau remonter ses paumes le long de ses jambes et souleva sa chemise de soie. Puis il se pressa à l’orée de sa féminité et entra lentement en elle.

Belle retint son souffle. C’était déjà le plus intime des contacts, mais elle se cambra pour s’offrir un peu plus à lui. Puis il se mit à bouger en elle, de plus en plus vite, de plus en plus fort.

Une délicieuse sensation monta en elle. Une force. Une tension grandissante l’emplissait peu à peu.

À présent, le souffle de son compagnon était haletant. Emporté par un rythme primitif, il enfouit ses doigts dans les cheveux de Belle tout en l’appelant d’une voix étranglée.

Déjà, le plaisir se formait en elle. Ivre d’impatience, elle enfonça ses ongles dans son dos… et bascula dans le néant de l’extase dans un feulement de femme comblée.

John l’entendit à peine. Il donna un ultime coup de reins et, incapable de contenir un cri de jouissance, explosa en elle. Puis il s’effondra, vidé de toute force.

De longues minutes plus tard, il roula sur le côté en entraînant Belle dans son mouvement. Leurs corps n’étaient plus unis mais il la serra contre lui.

— Je veux m’endormir en vous tenant dans mes bras, déclara-t-il. Je veux sentir votre peau, votre odeur. Je veux savoir que vous êtes là.

Elle se blottit contre lui.

— Je n’ai pas l’intention de m’en aller, promit-elle.

John poussa un soupir de contentement profond. Il enfouit son visage dans les cheveux de Belle et déposa un baiser sur le sommet de sa tête.

— Mon épouse, murmura-t-il avec des accents émerveillés. Mon épouse.

1. Dame d’honneur : la *matron of honor* est une femme mariée qui dirige les demoiselles d’honneur, toujours célibataires. *(N.d.T.)*

18

Ce n'est que le lendemain matin que Belle s'avisa d'interroger John sur sa conversation avec Alex. Il envisagea un instant de lui cacher la vérité, mais un seul regard dans ses yeux bleus pétillants de curiosité l'en empêcha. Il avait trop de respect envers elle pour s'abaisser à ce genre de subterfuge.

— Je sais qui tente de me tuer, dit-il simplement.

Belle s'assit sur le lit et remonta pudiquement les couvertures sur elle.

— Qui ?

— George Spencer.

Il toussa pour éclaircir sa voix.

— L'homme dont je vous ai déjà parlé.

La jeune femme pâlit.

— Je croyais qu'il avait quitté le pays ?

— Moi aussi, mais Ashbourne l'a vu rôder autour de la maison hier, avant la cérémonie.

— Et vous êtes sûr qu'il en veut à votre vie ?

John ferma les paupières. Ses souvenirs venaient de le ramener en Espagne. La puanteur du sexe et du sang. L'immense souffrance dans les yeux d'Ana. La rage de son violeur.

— Certain.

Belle l'enlaça et le serra contre elle.

— Au moins, à présent nous connaissons son identité. Nous pouvons le combattre.

Il acquiesça lentement.

— Qu’allons-nous faire ? questionna-t-elle.

— Je ne sais pas encore, mon amour. Il faut y réfléchir soigneusement.

Toutefois, il n’avait pas envie d’y penser maintenant, alors qu’il était au lit avec la femme qu’il avait épousée moins de vingt-quatre heures auparavant. Pressé de changer de sujet, il embrassa de nouveau Belle et l’interrogea :

— Avez-vous apprécié la cérémonie ?

— Bien sûr ! s’exclama-t-elle avec sincérité.

— Vraiment ?

Il détestait l’idée que, dans sa hâte, il l’ait privée du plus beau jour de sa vie.

— Vous sembliez très inquiète, avant qu’elle commence.

— Oh, cela, répondit-elle en rougissant. J’étais un peu nerveuse, voilà tout.

— J’espère que vous n’aviez pas de doutes à mon sujet.

Il espérait ? Non, il *priait* !

— Certainement pas.

Elle lui donna une petite tape affectueuse sur l’épaule.

— Jamais, pas un seul instant je n’ai eu l’impression de commettre une erreur. J’étais juste désorientée car ce n’était pas exactement le mariage que j’avais imaginé.

— J’en suis désolé, dit-il avec douceur.

— Ne le soyez pas ! Ce n’est pas parce que ce n’était pas ce que j’avais imaginé que ce n’était pas absolument parfait. Si vous comprenez ce que je veux dire.

Il hocha la tête avec gravité.

— Je croyais qu'il me fallait une grande église, des centaines d'invités et de la musique qui ressemble vraiment à de la musique, mais je me trompais. Ce qu'il me fallait, c'était un prêtre à moitié ivre, des amis qui n'en font qu'à leur tête et la pianiste la plus effroyable de tout le pays.

— Alors tout est parfait ?

— Ma foi, je suppose. En fait, tout ce que je désirais, c'était vous.

John se pencha pour lui voler un baiser et cela les occupa pendant l'heure qui suivit.

À mesure que la journée passait, John comprit qu'il devrait prendre des mesures au sujet de George Spencer. Il n'avait pas l'intention d'attendre docilement qu'il lui loge une balle dans la tête. La seule perspective de rester passif le rendait fou. Il devait élaborer un plan, ne fût-ce que pour préserver sa santé mentale. Et comme il n'était pas question qu'il se cache, il devait rencontrer Spencer et l'affronter au grand jour.

Pour cela, il devait d'abord savoir où le trouver. Il ne doutait pas que l'information serait facile à obtenir. Les nouvelles allaient vite à Londres, même en dehors de la saison, et comme Spencer était issu d'une famille en vue, son arrivée en ville aurait nécessairement été remarquée. Il suffisait de s'en enquérir auprès des bonnes personnes.

John se rendit dans la bibliothèque pour rédiger un message à l'intention d'Alex. Une vingtaine de minutes à peine s'étaient écoulées quand il reçut la réponse.

Spencer loge dans un appartement de location au 14, Bellamy Lane. Il est rentré sous son véritable nom à Londres, où il a trouvé un accueil mitigé. Apparemment, il a tenté de revenir en Angleterre tout de suite après la guerre, mais son statut de déserteur lui a surtout valu du mépris. Sa situation s'est à peine améliorée depuis.

Il ne reçoit pas beaucoup d'invitations, même si je suppose qu'il pourrait sans trop de difficultés se faire convier à des grands bals. Après tout, il a gardé l'accent et la mise d'un gentleman. Soyez prudent, Belle et vous.

S'il vous plaît, tenez-moi informé de vos projets.

Ashbourne

Alex n'avait pas perdu son temps depuis la veille au soir ! songea John, admiratif. Il s'assit et sortit une plume et du papier. Après plusieurs brouillons, il opta pour la simplicité et rédigea cette lettre.

Spencer,

Je sais que vous êtes à Londres. Il devient urgent que nous ayons une bonne discussion. Pouvez-vous venir prendre le thé ? Je réside chez mes beaux-parents dans Grosvenor Square.

Blackwood

Il confia le courrier à un messager et lui demanda d'attendre la réponse.

Puis il sortit dans le couloir à la recherche de Belle. Il avait encore du mal à se repérer dans cette demeure qu'il trouvait immense, même pour un hôtel particulier. Et c'était très étrange de séjourner chez des gens qui étaient partis en Italie et ignoraient qu'il venait d'épouser leur fille. Si les Blydon avaient été là, il aurait été un invité normal, mais les choses étant ce qu'elles étaient, il avait l'impression d'usurper la place des maîtres des lieux. Cette délicate situation ne faisait qu'accentuer son impatience de régler son problème avec Spencer. Dire qu'il avait consacré cinq ans de sa vie à économiser pour s'acheter une maison qu'il ne pouvait même pas habiter !

S'il ne s'était pas marié la veille, il aurait été d'une humeur massacrante.

Il trouva enfin Belle, assoupie sur un canapé dans son salon. Il sourit, attendri. Elle avait assurément besoin de dormir. Cette nuit, il ne lui avait guère laissé de repos. Il sortit sur la pointe des pieds pour ne pas la réveiller et retourna dans la bibliothèque, où il s'installa dans un fauteuil avec un exemplaire du *Pèlerin passionné*. Si Belle pouvait le lire, lui aussi ! Il était exaspéré de rester assis avec un livre alors que quelqu'un tentait de le tuer, mais étant donné la stratégie qu'il avait adoptée, il n'avait rien d'autre à faire que d'attendre.

Il était au beau milieu d'un sonnet quand Belle frappa à la porte.

— Entrez !

Elle passa la tête par l'entrebâillement.

— Je vous dérange ?

— Le premier jour de mon mariage ? Certainement pas !

Elle fit un pas dans la pièce, ferma derrière elle et se dirigea vers le fauteuil voisin de celui de John.

— Tsss tsss ! fit-il en l'attrapant par la main. Venez donc ici.

Il tira sur son bras pour la faire basculer sur lui.

Belle s'assit sur ses genoux en éclatant de rire, puis elle déposa deux baisers sur sa joue. Qu'elle se sentait détendue avec lui ! songea-t-elle, émerveillée.

— Que lisez-vous ? *Le Pèlerin passionné* ? Quelle drôle d'idée !

— Vous l'avez bien lu, vous.

— Et ?

Il lui tordit affectueusement le bout du nez.

— Et vous étiez tellement adorable quand vous m'en avez parlé, le jour où je vous ai rencontrée !

Pour toute réponse, elle l'embrassa de nouveau.

— Au fait, j'ai trouvé ce qui clochait dans notre mariage, reprit-il.

— Oh ?

Il se pencha vers elle et frotta ses lèvres contre les siennes.

— La plupart des couples, plaisanta-t-il entre deux baisers, passent leur lune de miel au lit. Nous ne nous sommes même pas accordé une grasse matinée.

Elle battit des paupières.

— Nous pourrions faire une sieste, suggéra-t-elle.

Il posa ses mains sur sa taille, puis remonta vers ses seins.

— Voilà une idée intéressante.

— Vous trouvez ? demanda-t-elle, le souffle court.

John exerça une douce pression sur sa poitrine.

— Hu-hum, fit-il.

Fasciné, il la regarda se cambrer dans un soupir d'aise. Un sourire sensuel étira ses lèvres. Les pointes de ses seins étaient durcies de désir. Quant à lui, il avait déjà les reins en feu.

— Serons-nous toujours aussi… enthousiastes ? murmura-t-elle, pensive.

— Je l'espère bien !

Il se pencha vers elle pour poser sa bouche sur la sienne. Son baiser se fit bientôt exigeant, profond, brûlant. Comme si rien ne pourrait jamais éteindre sa soif d'elle.

La réaction de Belle fut immédiate. Enflammée par son désir, elle fit courir ses mains dans son dos musclé. Les lèvres de son amant descendirent le long de sa gorge, laissant sur leur passage un sillon de feu.

— Avez-vous fermé la porte ? demanda John, sa bouche toujours sur sa peau.

— Pardon ?

Noyée dans les brumes de la passion, Belle avait tout juste entendu qu'il parlait.

— La porte. L'avez-vous fermée à clé ?

Elle secoua la tête.

— Enfer.

À contrecœur, il interrompit sa tendre exploration et se leva en prenant soin d'asseoir Belle sur le fauteuil à sa place. Puis il se dirigea à grands pas vers la porte, le souffle court.

Il donna un tour de clé rapide et pivota sur ses talons… mais à peine avait-il fait deux pas qu'on frappa derrière lui. Il poussa un juron, s'assura d'un bref regard que Belle était présentable et revint ouvrir la porte d'un geste exaspéré.

— Quoi ? gronda-t-il.

— Milord ? demanda un valet d'une voix tremblante. Du courrier pour vous.

John hocha la tête et rafla le pli sur le plateau d'argent.

— Il y a un coupe-papier ici, d'habitude, indiqua Belle en désignant un bureau.

John suivit son conseil et fit sauter le cachet. La lettre était rédigée sur un luxueux vélin.

Mon cher lord Blackwood,

Me prenez-vous pour un imbécile ?

Si vous voulez me parler, je suis tout à fait d'accord pour arranger un rendez-vous, mais en terrain neutre. J'ai toujours eu une préférence pour les quais.

George Spencer

— Qui vous l'envoie ? s'enquit Belle.

John froissa le feuillet entre ses mains.

— George Spencer, répondit-il, pensif.

— George Spencer ? s'exclama-t-elle. Il vous écrit, à présent ?

— Ma foi, il essaie de me tuer, lui rappela-t-il, son excitation douchée à froid. Et il se trouve que je lui ai expédié un message tout à l'heure.

— Pardon ? Comment ? Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ?

Il soupira.

— Vous commencez à ressembler à une épouse indiscrète.

— Si je suis votre épouse, rétorqua-t-elle, vous y êtes un peu pour quelque chose. Et si je suis indiscrète, je présume que j'en ai bien le droit, étant donné la situation. Et vous n'avez pas répondu à ma question.

— Laquelle ?

— Toutes, grinça-t-elle entre ses dents.

— Je lui ai écrit parce que j'ai estimé que la meilleure façon de me protéger était de le rencontrer pour savoir à quoi m'en tenir. Je ne vous en ai pas informée parce que vous dormiez et que vous étiez… hum… occupée à autre chose.

— Je suis désolée de vous avoir parlé ainsi, dit-elle d'un ton plus conciliant, mais je ne vois pas ce que vous espérez en lui donnant rendez-vous. Vous lui offrez juste une excellente occasion de vous assassiner.

— Je ne prendrai aucun risque inutile, mon amour. Je lui ai demandé de venir ici. Il faut qu'il soit prêt à tout s'il tente quelque chose chez moi, ou plus exactement chez vous.

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'il comprit son erreur.

— Enfin, vous n'avez aucune idée de ce qu'il pourrait faire ! s'écria-t-elle. Peut-être vous hait-il au point de se moquer des conséquences s'il vous abat devant des témoins ! Mon cher John, je ne peux pas vous laisser prendre un tel risque.

Sa voix se brisa.

— Je vous aime trop pour cela.

— Belle, ne dites pas…

— Je dirai ce que j'aurai envie de dire ! Vous jouez avec votre vie, vous ne me dites pas que vous m'aimez, vous ne me permettez même pas de vous dire que *moi*, je *vous* aime !

Elle émit un son inarticulé et posa son poing contre ses lèvres pour contenir un sanglot.

— N’avez-vous donc aucun sentiment pour moi ?

Il la prit par le poignet avec une force presque effrayante.

— J’ai des sentiments pour vous, gronda-t-il. Ne laissez personne vous dire le contraire.

— Oh, mais nul n’essaie de m’en convaincre. À part vous !

Furibond, John se lança dans une longue tirade.

— Pouvez-vous entendre que j’ai des sentiments pour vous, Belle ? Que vous avez touché mon cœur au-delà de ce que je croyais possible ? Cela peut-il vous suffire ?

Elle le regarda, mal à l’aise. Qu’elle détestait ces moments où elle ne le comprenait plus ! Pourtant, elle hocha la tête.

— Pour l’instant, oui, concéda-t-elle d’un ton las, mais pas longtemps.

Il saisit son visage entre ses mains pour l’embrasser, mais elle se détourna de lui.

— Nous devons d’abord nous occuper de ce monstre, poursuivit-elle. Il m’est difficile de construire notre mariage alors que je crains pour votre vie.

John feignit d’ignorer le vide qui se fit dans son cœur quand elle s’écarta de lui.

— Je vous promets de ne pas prendre de risques inutiles, ma douce. Je n’ai aucune envie de mourir, mais je ne vais pas fuir Spencer indéfiniment. Il finira par me trouver.

— Je sais, je sais. Que disait ce message ?

John se leva pour aller se poster devant une fenêtre.

— Il refuse de me rencontrer ici, répondit-il en regardant la rue. Il doit croire que je lui tends un piège.

— N’est-ce pas le cas ?

— Non, mais maintenant que j’y pense, ce ne serait pas une mauvaise idée.

— Que dit-il d’autre ?

— Il me propose un rendez-vous sur les quais.

— J’espère que vous n’avez pas l’intention d’y aller ! protesta Belle.

La jeune femme frissonna. Elle n’avait jamais posé un pied sur les quais, mais tous les Londoniens redoutaient ce quartier de la ville.

— Je ne suis pas stupide, répondit John, reprenant sans le vouloir les paroles de Spencer. Je vais lui proposer un autre endroit public. Un lieu très fréquenté.

Il avait ajouté cette dernière précision pour rassurer Belle.

— Parfait, tant que vous n’y allez pas seul. Je suis certaine qu’Alex et Dunford se feraient un plaisir de vous accompagner. Ainsi que Ned, s’il n’est pas déjà reparti pour l’université.

— Je doute que Spencer accepte de parler devant des témoins, Belle, mais n’ayez crainte. Je n’irai pas seul. Il n’aura pas la moindre chance de me jouer un mauvais tour.

— Bien, mais pourquoi voudrait-il vous voir si ce n’est pas pour tenter de vous assassiner ?

John se gratta la tête, perplexe.

— Aucune idée. Peut-être pour m’expliquer comment il entend s’y prendre pour m’éliminer ? Ou à quel point il en a envie ?

— Ce n’est pas drôle.

— Je ne plaisantais pas.

Belle enfouit son visage entre ses paumes.

— Oh, John ! J’ai tellement peur de vous perdre ! C’est presque comique… Si je suis tombée amoureuse de vous, c’est en partie parce que…

Elle leva une main.

— S’il vous plaît, ne m’interrompez pas. Si je suis tombée amoureuse de vous, c’est en partie parce que je croyais que vous aviez besoin de moi. Il y a des dizaines de gens qui m’aiment, mais contrairement à vous, personne n’a jamais eu *besoin* de moi. Et maintenant, je me rends compte que…

Sa voix se brisa dans un sanglot.

— Oui, ma douce ? demanda-t-il doucement. Dites-moi ?

— Oh, John ! Moi aussi, j'ai besoin de vous. S'il vous arrivait malheur…

— Il ne m'arrivera rien du tout, la rassura-t-il.

Pour la première fois depuis des années, John avait une raison de vivre. Et il n'allait pas laisser cette brute de Spencer détruire son bonheur.

Belle leva vers lui ses yeux rougis par les larmes.

— Qu'allons-nous faire ?

— *Nous* n'allons rien faire, répondit-il.

Il s'accroupit devant elle, lui écarta les mains du visage et déposa un baiser sur son front.

— *Je* vais écrire à Spencer, poursuivit-il.

Il s'approcha du secrétaire et reprit la plume et le papier qu'il y avait laissés le matin.

— Que proposez-vous que je lui écrive ? s'enquit-il dans l'espoir de dissiper son anxiété.

— D'abord, qu'il n'est qu'une espèce de sale petit…

— Je crains que ce ne soit pas la bonne méthode, l'interrompit-il.

Bonté divine, où avait-elle appris un langage aussi peu châtié ?

— Nous n'avons pas intérêt à l'insulter, ajouta-t-il.

— Peut-être, mais moi, j'en ai bien envie.

John ravala un sourire.

— Belle, vous êtes un vrai trésor. Qu'ai-je fait pour vous mériter ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle en se levant, mais si vous voulez me garder, j'ai un bon conseil pour vous. Évitez de mourir.

Elle poussa un soupir et quitta le salon, incapable de rester tranquille pendant que John rédigeait une lettre qui pourrait lui être fatale.

John la regarda partir, pensif. Tout ceci la bouleversait, mais comment l'en blâmer ? Si une personne avait tenté de la tuer, il aurait sillonné

Londres, fou d'angoisse, pour éliminer son agresseur.

Chassant cette affreuse idée de son esprit, il reporta son attention sur son message. Quelle étrange situation que d'entretenir une correspondance avec son assassin !

Spencer,

Me *prenez-vous pour un imbécile ?*

Je propose de vous retrouver dans un endroit plus recommandable, par exemple au salon de thé de l'hôtel Hardiman. Votre heure sera la mienne.

Blackwood

Pendant sa cour express, il avait emmené Belle chez Hardiman à plusieurs reprises. Non seulement ils pourraient y discuter en toute discrétion mais, plus important, l'endroit était fréquenté par tant de mères de famille et de débutantes que Spencer se tiendrait tranquille. En outre, Alex pourrait très facilement s'installer à quelques tables de là, l'air de rien.

De nouveau, John fit envoyer son courrier à l'adresse de Spencer. Il espérait un retour rapide. L'autre serait sûrement chez lui, attendant une réponse à son message.

John passa une main dans ses cheveux d'un geste las. Il devait discuter avec Belle. Cela le brisait de la voir si bouleversée, mais il ne savait que lui dire. Il ne connaissait pas les mots qui auraient pu l'apaiser. Ils n'étaient pas encore mariés depuis vingt-quatre heures et elle était déjà malheureuse. Il n'avait pas su protéger son épouse et se sentait impuissant à alléger sa souffrance.

Son *épouse.*

Un doux sourire fleurit sur ses lèvres. Qu'il aimait ce mot ! Sans réfléchir, il se leva en faisant grincer son siège sur le parquet et quitta le salon aussi vite que le lui permettait sa jambe blessée.

— Belle ? appela-t-il en gravissant l’escalier. Belle, où êtes-vous ?

Elle apparut au sommet des marches, l’air alarmé.

— John ? Que se passe-t-il ? Y a-t-il un problème ?

— J’avais envie de vous voir, rien de plus.

Il lui adressa un sourire rassurant.

— Et devez-vous vraiment poser trois questions quand une seule suffirait ?

— Bonté divine, vous m’avez fait une peur bleue ! Je vous en conjure, ne criez plus jamais de cette façon. Je suis déjà assez nerveuse comme cela.

Il franchit l’espace qui les séparait et la prit dans ses bras.

— Je vous en prie, ma douce. Ne vous rendez pas malade. Allons donc dans votre chambre pour discuter.

— Notre chambre, rectifia-t-elle en reniflant.

— Pardon ?

— Notre chambre. Je suis une femme mariée. Je ne dors plus seule.

— Et je m’en réjouis. Belle, nous aurons bientôt une vie normale. Je vous le promets.

Elle le suivit sans protester. Elle avait tellement envie de le croire !

— Je ne peux pas m’empêcher de trembler pour vous, avoua-t-elle dans un souffle.

Il l’attira à lui et huma le léger parfum de ses cheveux.

— Je sais, ma chérie, je sais, mais n’y pensons pas pour l’instant. Ici et maintenant, vous n’avez rien à craindre.

Un sourire hésitant étira les lèvres de la jeune femme.

— Vous voulez dire, en cette seconde même ?

— Oui. Il n’y a que vous et moi.

Avec tendresse, il fit courir sa bouche depuis son menton jusqu’à son oreille. Puis, comme cela ne lui suffisait pas, il la prit par les fesses pour la presser contre lui tout en parsemant de baisers chaque recoin de peau exposée. Après sa gorge, il descendit vers ses mains et le creux de ses

poignets. Il venait tout juste de revenir vers le lobe de son oreille gauche quand une voix s'éleva depuis le seuil de la pièce.

— Hu-hum.

Sans se retourner, John fit signe au domestique indiscret de s'en aller.

— Hu-hum !

La voix était tellement insistante que John, à contrecœur, pivota vers la porte. Une dame d'une grande élégance se tenait là, une drôle d'expression sur le visage. John ne l'avait jamais vue, mais elle avait d'extraordinaires yeux bleus. Un bleu lavande qui n'était pas sans lui rappeler ceux de…

Gagné par un désagréable pressentiment, il se tourna vers Belle, toujours plaquée contre lui. Bon sang, elle était livide. Presque verte.

— Maman ?

John s'écarta d'elle comme s'il s'était brûlé.

La comtesse Caroline de Worth ôta ses gants avec un calme trompeur.

— Je vois que tu ne t'ennuies pas en notre absence, Arabella.

Belle déglutit péniblement. Quand sa mère l'appelait par son prénom entier, c'était mauvais signe.

— Eh bien… non, répondit-elle d'une petite voix.

Lady Caroline se tourna vers John.

— Vous, dehors.

— Non ! protesta Belle. Il habite ici.

Avec un contrôle admirable, la comtesse repartit d'une voix hautaine :

— Je crains d'avoir mal entendu.

John fit un pas vers elle.

— Peut-être devrais-je me présenter. Je suis John Blackwood.

Elle lui décocha un regard polaire.

— Grand bien vous fasse.

— Et, poursuivit-il en désignant Belle, voici mon épouse, lady Blackwood.

— Plaît-il ? demanda lady Caroline, imperturbable.

— Nous sommes mariés, maman, expliqua Belle, un faible sourire aux lèvres. Depuis hier.

La comtesse jeta un regard incrédule à sa fille, puis à cet improbable gendre, puis de nouveau à sa fille.

— Arabella, puis-je te parler en privé un instant ?

Avec une force qui démentait ses inflexions diplomates, elle la saisit par le bras pour l’entraîner de l’autre côté de la chambre.

— As-tu perdu la tête ? siffla-t-elle. Es-tu consciente de ce que tu as fait ? Où diable est Emma ? Et comment a-t-elle pu te laisser faire ?

En l’entendant, John ne put s’empêcher de se demander si cette propension à envoyer les questions en rafales était un trait de famille.

Belle voulut répondre, mais sa mère l’interrompit d’un geste.

— Non ! Ce n’est pas devant moi qu’il faut te justifier.

Manu militari, elle ramena Belle vers John.

— Maman, laissez-moi vous expliquer…

D’un regard autoritaire, lady Caroline la fit taire.

— Veuillez m’accorder un instant, dit la comtesse d’un ton suave.

Elle revint vers la porte et appela :

— Henry ?

Belle et John entendirent une voix assourdie.

— Henry ! répéta lady Caroline. Venez *immédiatement* !

— Je n’aime pas beaucoup qu’on me traite comme un enfant, chuchota John à l’oreille de Belle.

— Je *suis* une enfant, répondit-elle sur le même ton. Du moins, aux yeux de mes parents. Je vous en prie, soyez patient avec eux.

Le père de Belle apparut sur le seuil. Avec ses tempes argentées et son expression bienveillante, le comte Henry de Worth était un homme séduisant. Quand son regard se posa sur sa fille unique, ses yeux pétillèrent d’amour paternel.

— Belle, ma chérie ! Que fais-tu à Londres ?

— Eh bien, des choses et d'autres, répondit la jeune femme, évasive.

— Elle s'est mariée, dit platement lady Caroline.

Sir Henry ne réagit pas.

— M'entendez-vous ? s'impatienta son épouse, dont le vernis poli commençait à se craqueler. Elle s'est mariée !

Il poussa un soupir et passa la main dans ses cheveux d'un geste las.

— Cela ne pouvait-il pas attendre, Belle ?

— Non.

Sa mère s'empourpra, mais elle n'avait pas envie de s'attarder sur les implications d'une telle réponse.

— Même quelques jours ? insista son père. Avais-tu peur que nous nous y opposions ? Tu nous connais mieux que cela. Nous t'avons laissée refuser une dizaine de prétendants, y compris le jeune Acton, qui est pourtant le fils de mon meilleur ami. Et ce garçon m'a l'air tout à fait fréquentable. Nous n'aurions probablement rien eu à redire à votre union.

Il marqua une pause et désigna John.

— Car je présume que c'est bien monsieur que tu as épousé ?

Belle acquiesça. Dieu du ciel, pourquoi avait-elle toujours l'impression d'être une gamine de sept ans quand son père prenait ce ton ?

— A-t-il un nom ?

— Lord Blackwood, répondit-elle.

Reprenant l'initiative, John tendit une main.

— John Blackwood, monsieur, se présenta-t-il. Je suis très honoré de vous rencontrer enfin.

— J'espère bien, répliqua lord Henry un peu sèchement. Avez-vous les moyens de faire vivre ma fille ?

— Je viens d'acheter une maison, expliqua John, aussi ne suis-je pas très en fonds en ce moment, mais je suis plutôt avisé et prudent dans mes investissements. Elle ne manquera de rien.

— D'où êtes-vous ?

— J’ai grandi dans le Shropshire. Mon père était le comte de Westborough et mon frère a hérité du titre.

— Comment avez-vous obtenu le vôtre ?

En quelques mots, John résuma son parcours dans l’armée. Sir Henry hocha la tête d’un air approbateur et demanda enfin :

— Avez-vous des sentiments pour ma fille ?

— Des sentiments très profonds, monsieur.

Lord Worth observa le jeune homme, dont Belle serrait la main avec force.

— Ma foi, Caroline, je pense que sur cette question, nous devrons faire confiance au jugement de notre fille.

— Nous n’avons plus vraiment le choix, rétorqua amèrement son épouse.

Le comte posa une main rassurante sur le bras de lady Caroline.

— Je suis sûr que nous aurons tout le temps de nous occuper des détails plus tard. Pour l’instant, le mieux est de faire plus ample connaissance avec notre nouveau gendre, n’est-ce pas, très chère ?

Lady Caroline opina de la tête. Elle aimait trop sa fille pour bouder bien longtemps. La jeune femme se jeta à son cou.

— Vous verrez, maman. Il est parfait.

Sa mère sourit de son enthousiasme, mais elle poursuivit sur le même ton :

— Personne n’est parfait, Belle.

— Il est parfait pour moi.

Lady Caroline serra sa fille contre elle une dernière fois et l’éloigna à bout de bras pour la regarder dans les yeux.

— J’espère que tu as raison. Si nous laissions ton père faire connaissance avec ton… hum… époux pendant que tu m’aides à m’installer ? Le voyage a été affreusement long.

Belle songea que, dans l'ensemble, sa mère prenait plutôt bien la nouvelle. Elle adressa un sourire d'encouragement à John et suivit lady Caroline.

— Je présume que vous n'avez pas fait paraître d'annonce dans le *Times*, dit celle-ci alors qu'elles s'engageaient dans le couloir.

— Nous n'avons pas eu le temps.

— Hum. Je demanderai à ton père de s'en occuper immédiatement. Où est cette maison que John a achetée ?

Elle se tourna vers sa fille en fronçant les sourcils.

— Il a bien dit qu'il s'appelait John, n'est-ce pas ?

— Oui, maman. Et elle est située juste à côté de Westonbirt. Nous nous sommes rencontrés quand j'étais chez Emma.

— Oh.

Lady Caroline entra dans sa chambre à coucher, où une bonne était occupée à défaire ses malles.

— Je suppose que j'organiserai une réception pour vous deux au printemps, quand tout le monde sera en ville, mais nous devrions organiser une soirée rapidement, ne serait-ce que pour que chacun sache que tu es mariée.

Belle se demandait pourquoi il était tellement impératif que « chacun » soit informé de son statut marital.

— L'annonce dans le *Times* n'est-elle pas suffisante ?

— Pas du tout, ma chérie. Toute la bonne société doit bien comprendre que tu as notre approbation. Les gens n'ont pas besoin de savoir que nous n'avons rencontré John qu'aujourd'hui.

— Ma foi, je suppose que non.

Sa mère battit soudain des mains d'un air ravi.

— J'y suis ! Le bal d'hiver des Tumbley ! Ce sera parfait. Tout le monde rentre toujours de sa campagne pour s'y montrer.

Belle déglutit nerveusement. Chaque année, le comte et la comtesse de Tumbley organisaient un grand bal au mois de novembre. C’était l’un des rares événements qui rassemblait l’aristocratie à Londres pendant l’hiver. En temps normal, elle aurait adoré y assister, mais elle n’était pas certaine que John et elle puissent s’aventurer sans risque dans une foule en pleine nuit.

— Hum… Quand doit-il avoir lieu ?

— Dans les semaines qui viennent, je présume. Il faut que je cherche la date exacte dans mon courrier. J’ai toute une pile de lettres à ouvrir.

— Je ne suis pas encore sûre que nous irons, maman. Nous sommes tout juste mariés, voyez-vous. Nous préférerions un peu d’intimité.

— Si c’est de l’intimité que vous vouliez, il fallait partir en lune de miel dès l’instant où vous avez dit « oui », mais puisque vous êtes ici, vous irez à ce bal, et le sourire aux lèvres. Ensuite, vous pourrez vous rendre dans votre campagne. Comment s’appelle cet endroit, à propos ?

— Bletchford Manor.

— Blet… quoi ?

— Bletchford Manor.

— J’avais bien entendu. Quel nom affreux.

— Je sais.

— Je veux dire que c’est épouvantable.

— Oui, maman. Nous allons en trouver un autre.

— Bonne idée. Enfin, après la sauterie chez les Tumbley, parce que vous ne quitterez pas Londres avant le bal.

19

Le lendemain, assis le dos au mur chez Hardiman, John guettait l’arrivée de l’homme qu’il n’avait pas vu depuis plus de cinq ans et qui voulait sa mort. Il s’était installé au fond du salon de thé, Alex et Dunford à quelques tables de la sienne.

Il ne quittait pas la porte des yeux. Avec une dizaine de minutes de retard, George Spencer entra. En un instant, les aiguilles du temps remontèrent. John était de nouveau dans cette taverne en Espagne, devant son compatriote en train de violenter une innocente.

Spencer parcourut la salle de son regard bleu glacier jusqu’à ce que ses yeux se posent sur John. D’un mouvement de tête, il écarta une mèche blonde de son visage, puis s’approcha, la démarche assurée.

— Blackwood, dit-il d’une voix froide.

— Spencer. Vous me pardonnerez de ne pas me lever pour vous saluer.

— Je vous en prie. J’ai appris que vous étiez impotent. Je m’en voudrais de vous surmener.

Il prit une chaise et s’y assit.

John hocha la tête avec élégance.

— Une blessure de guerre. Tout le monde n’a pas déserté. Où vous terriez-vous, au fait ? En France ? En Suisse ?

Les mains de Spencer se crispèrent sur la table. De rage, il faillit se lever.

— Bon sang, Blackwood, vous savez très bien que c’est vous qui m’avez chassé. Avez-vous idée de ce que c’est que de rentrer déshonoré au pays ? Mon père a dû verser une caution pour m’éviter la prison.

John contint un mouvement d’humeur.

— Parce que vous n’avez pas mérité le cachot pour ce que vous avez fait ? siffla-t-il. On aurait dû vous pendre haut et court.

— Épargnez-moi votre sensiblerie, Blackwood. Cette fille n’était personne. Une stupide petite paysanne, rien de plus. Je suis sûr qu’une dizaine d’autres lui étaient déjà passés dessus.

— J’ai vu le sang sur les draps. J’ai entendu ses appels à l’aide.

— Bonté divine, dans ce cas je lui ai fait une faveur. Elle n’allait pas rester vierge toute sa vie !

John serra les poings pour s’interdire d’étrangler Spencer.

— Elle s’est donné la mort trois jours après.

— Ah oui ?

Spencer ne sembla pas le moins du monde affecté par cette nouvelle.

— N’éprouvez-vous donc aucun remords ?

— Ce fichu bled était surpeuplé, de toute façon, répondit l’autre en inspectant ses ongles d’un air détaché. Ces Espagnols se reproduisent comme des lapins.

— C’était une enfant, insista John.

— Je serai toujours impressionné par votre esprit chevaleresque. Vous n’avez jamais su résister à une femme. À propos, toutes mes félicitations pour votre mariage fort avantageux. Quel dommage qu’il doive être de si courte durée !

— Laissez mon épouse en dehors de ceci. Vous n’êtes même pas digne de prononcer son nom.

— Juste ciel, que vous êtes mélodramatique ! L’amour vous ramollit, Blackwood. Ou c’est votre handicap qui a fait de vous un pauvre type.

John prit une profonde inspiration et compta jusqu'à cinq pour garder son calme.

— Que voulez-vous, Spencer ?

— Vous éliminer, voyons ! Ne me dites pas que vous ne l'avez pas encore compris ?

— Puis-je vous demander pourquoi ? s'enquit John avec une politesse glaciale.

— Je ne laisse personne m'humilier, Blackwood. Personne. Est-ce clair ?

Spencer commençait à s'agiter. À présent, ses traits étaient crispés et son front moite de sueur.

— Ce que vous avez fait…

— Ce que j'ai fait, l'interrompit John, c'est vous tirer une balle dans les fesses.

John s'adossa à son siège et sourit pour la première fois de la journée. Spencer tendit un doigt accusateur vers lui.

— Et je vais vous tuer pour cela. Voilà des années que j'en rêve.

— Pourquoi avoir attendu si longtemps ?

L'intonation flegmatique de John ne fit que jeter de l'huile sur la fureur qui consumait Spencer.

— Savez-vous ce qui se passe quand vous désertez ? Vous n'êtes pas exactement le bienvenu en Angleterre. Votre fiancée s'avise qu'elle pourrait trouver mieux. Votre nom est rayé de tous les cercles qui comptent. Voilà ce que vous m'avez infligé. Oui, vous !

— Et l'Angleterre aurait-elle soudain décidé de vous accueillir à bras ouverts ? J'ai cru comprendre que vous n'étiez plus convié dans les meilleures soirées.

L'espace d'un instant, John cru que Spencer allait lui sauter à la gorge, mais il se calma.

— Vous abattre ne résoudra pas tous mes problèmes, j’en suis bien conscient, mais cela me procurera un immense plaisir.

John poussa un soupir.

— Il n’est pas nécessaire, je présume, de vous dire que je préférerais que vous ne m’assassiniez pas.

Spencer laissa échapper un rire sans joie.

— La formule est élégante. Pour ma part, j’aurais préféré que vous ne fichiez pas ma vie en l’air.

— Pourquoi êtes-vous venu aujourd’hui ? Pourquoi restez-vous assis là, à discuter poliment ?

— Peut-être parce que j’étais curieux. Et vous-même ? On aurait pu s’attendre à ce que vous n’ayez pas très envie de rencontrer celui qui va vous éliminer.

Il s’adossa à son siège, un sourire narquois aux lèvres.

John commençait à s’interroger. Spencer avait-il toute sa raison ? Il était manifestement hanté par une obsession morbide, mais il maintenait une apparence de normalité et bavardait avec John comme s’ils étaient de vieux camarades.

— Peut-être étais-je également curieux, répondit John. Avouez que cette situation est inédite. Quelle rare opportunité que de rencontrer son assassin dans des circonstances aussi raffinées !

Spencer accueillit d’un gracieux hochement de tête ce qu’il prenait visiblement pour un compliment.

— Et si vous me parliez de votre plan ? poursuivit John. Vous ne voudriez pas que ce soit trop facile, n’est-ce pas ?

— Je me contrefiche que ce soit trop facile. Tout ce que je veux, c’est vous tuer.

John esquissa un sourire tendu. Au moins, cela avait le mérite d’être clair.

— Je ne saurai donc pas à quoi m’attendre ?

— Ce sera simple et rapide, je pense. Inutile de vous faire souffrir.

— Vous êtes bien bon.

— Je ne suis pas un monstre. Juste un homme de principes.

Alors que John tentait de déchiffrer cette invraisemblable déclaration, Spencer tourna la tête.

— N'est-ce pas votre charmante épouse, Blackwood ? Joli petit lot !

John sentit son sang se glacer dans ses veines. Il suivit le regard de Spencer et reconnut Belle, qui venait d'entrer en compagnie d'Emma et de Perséphone.

Il serra les dents, furieux. Il allait la tuer. Il allait l'étendre sur ses genoux et lui donner la fessée jusqu'à ce qu'elle en ait des ampoules sur le postérieur. Il allait l'enfermer dans sa chambre pendant une semaine au pain sec et à l'eau. Il allait…

— Vous n'avez pas l'air très excité de la voir.

John se tourna de nouveau vers Spencer et rétorqua :

— Un mot de plus et je vous étrangle sur-le-champ.

L'autre s'adossa à sa chaise, satisfait. Il semblait s'amuser comme un fou.

— Cette discussion est terminée, déclara John en se levant.

Sans un regard en arrière, il traversa la salle. Il savait qu'Alex et Dunford veilleraient à ce que Spencer ne l'attaque pas dans le dos. Sans laisser à Belle le temps de s'asseoir, il la prit par le bras.

— Vous allez regretter cette initiative, lui siffla-t-il à l'oreille.

Elle eut le bon sens de ne pas répondre. Ou peut-être était-elle trop curieuse de voir Spencer, qui s'était levé juste après lui. Alors qu'il passait près d'eux, celui-ci porta une main à son chapeau.

— Madame, la salua-t-il à mi-voix.

L'expression meurtrière de Belle fut peut-être l'unique lueur de réconfort dans ce cauchemar éveillé. John n'en doutait pas, s'il ne l'avait pas fermement retenue par le bras, elle aurait défiguré l'autre de ses ongles.

Une fois Spencer dehors, John fit pivoter Belle face à lui.

— Que faites-vous ici, au nom du ciel ? gronda-t-il.

Avant qu'elle ait eu le temps de lui répondre, Alex apparut à ses côtés, prit Emma par le bras et siffla :

— Que faites-vous ici, au nom du ciel ?

Perséphone décocha à Dunford un sourire d'encouragement mais, hélas, il se contenta de regarder les trois femmes d'un air éberlué.

— John, murmura Belle, je ne crois pas que ce soit le moment.

Elle se tourna vers le petit groupe et déclara d'une voix faible :

— Je suis désolée, mais nous devons vous laisser.

John grogna. Perséphone prit cela comme un signe d'assentiment et lui adressa un salut de la main.

— À bientôt, dit-elle.

John grogna de nouveau. Cette fois, Perséphone ne dit rien.

— Y allons-nous ? demanda Belle à son mari.

Il sortit et, puisqu'il la tenait par le bras, elle fut bien obligée de le suivre. Une fois dans la rue, il se tourna vers elle.

— Où est la voiture ?

— Nous en avons loué une.

Cela ne parut pas plaire à John, mais Belle ne dit pas un mot pendant qu'il hélait un fiacre.

Ils rentrèrent dans un silence buté. De temps en temps, elle lui jetait un regard à la dérobée. Un muscle de sa mâchoire se contractait furieusement, signe qu'il était fou de rage. Plus le temps passait, plus il semblait serrer les dents. Comme s'il tentait de se contenir jusqu'à la maison pour éviter une scène de ménage devant le cocher.

Sans doute devait-elle lui être reconnaissante pour cette petite faveur.

Quand l'attelage fit halte devant Blydon House, Belle descendit de voiture pendant que John payait la course. Elle gravit rapidement le perron, traversa le hall d'entrée et se dirigea vers le salon situé sur l'arrière de la

demeure. Elle ne fuyait pas John – peut-être aurait-elle essayé si elle avait eu une chance d'y arriver –, mais cherchait la pièce la plus éloignée des domestiques.

Il la rejoignit bientôt, si furibond qu'il en oubliait presque de boiter, et claqua la porte derrière lui.

— Que vous a-t-il pris, au nom du ciel ?

— Je m'inquiétais pour vous.

— Alors vous m'avez suivi jusqu'à mon rendez-vous avec Spencer ? Vous m'excuserez si je ne vous félicite pas pour votre bon sens !

— Mais…

— Savez-vous quel genre d'homme c'est ? tonna John. Il viole les femmes. Il les viole ! Comprenez-vous ce mot ?

Belle croisa les bras.

— Je déteste quand vous devenez sarcastique.

— Eh bien, il faudra vous y faire.

Outrée par sa grossièreté, elle lui tourna le dos.

— Crénom, Belle ! Vous vous êtes mise en danger. Et vous avez entraîné Emma et Perséphone dans votre folie ! Y avez-vous seulement pensé ?

— Ce que j'ai pensé, c'est que vous pourriez avoir besoin de moi, répondit-elle de mauvaise grâce.

— Bien sûr que j'ai besoin de vous ! À la maison et en sécurité. Pas en train de vous pavaner devant un assassin.

La jeune femme fit volte-face.

— Je ne suis pas une mijaurée qui reste docilement dans son salon pendant que vous allez vous balader en ville ! Et si vous vous imaginez un seul instant que je ne ferai pas tout ce qui est en mon pouvoir pour vous protéger, vous vous trompez lourdement !

— Écoutez-moi, Belle, avertit-il. Nous ignorions presque tout sur Spencer. Nous n'avions aucune idée de ce qu'il allait faire. Pour ce que j'en

savais, il aurait pu estimer que la meilleure façon de m'atteindre était de s'en prendre à vous. Cet après-midi, il aurait pu vous enlever.

— Vous sembliez pourtant sûr qu'il ne tenterait rien dans un salon de thé bondé. M'auriez-vous menti ? Ne me dites pas que vous m'avez caché la vérité pour me rassurer !

— Enfer et damnation, bien sûr que non, je ne vous ai pas menti ! Je ne pensais pas qu'il passerait à l'action chez Hardiman, mais je n'en avais pas l'assurance absolue. Et je ne voyais pas de raison de vous mettre en danger.

— Que vous le vouliez ou non, John Blackwood, je vais vous aider.

— Bonté divine, allez-vous cesser d'être aussi têtue ? Ce genre de problème demande de la prudence et de la discrétion. Avec vos ingérences répétées, vous ne faites que me compliquer la tâche.

— Oh, je vous en prie ! Je n'aurais pas besoin de m'ingérer dans quoi que ce soit si vous ne me teniez pas systématiquement à l'écart.

— Il n'est pas question que je vous entraîne dans une situation dont vous ne serez pas capable de vous sortir toute seule.

— Faites-moi une faveur, John. Inquiétez-vous pour vous-même. Je peux courir vite, bien plus vite que vous.

Il tressaillit comme si elle l'avait giflé.

— J'ignorais que ma blessure me faisait à ce point tomber dans votre estime.

— Voyons, John, vous savez que ce n'est pas ce que je voulais dire !

Elle noua ses bras autour de lui et le serra contre elle.

— Je suis seulement effrayée. Et furieuse, vraiment furieuse contre cet homme.

La jeune femme s'interrompit, surprise, en prenant conscience qu'elle ressentait plus de colère que de peur.

— Je suis folle de rage, poursuivit-elle, et je m'en suis prise à vous, ce n'était pas juste, mais je vous aime tant, et je…

— Belle, s'il vous plaît.

Elle le libéra et le repoussa solidement.

— S'il vous plaît… quoi ? « S'il vous plaît ne me dites pas "Je vous aime" » ? Ne voulez-vous pas de mon amour ?

— Je ne peux l'accepter, Belle.

— Enfin, quel est votre problème, John ? explosa-t-elle. Pourquoi ne pouvez-vous…

— Mon problème, l'interrompit-il d'un ton monocorde tout en lui serrant les bras avec force, c'est que j'ai violé une jeune fille.

— Non ! protesta-t-elle. Pas du tout ! Ce n'est pas ce que vous m'avez dit.

— Cela aurait aussi bien pu être moi, répondit-il, répétant les paroles de la mère d'Ana.

— John, ne dites pas cela. Ce n'était pas votre faute.

Il la libéra d'un geste brusque et s'approcha d'une fenêtre.

— J'aurais dû monter dans cette chambre beaucoup plus tôt que je ne l'ai fait.

Belle porta une main à ses lèvres, effarée.

— Oh, John. Que vous est-il arrivé ? murmura-t-elle.

— Ai-je perdu de mon humanité ? Oui. Cela a-t-il noirci mon âme ? Oui. Ai-je…

— Arrêtez ! cria-t-elle en se couvrant les oreilles. Je ne veux pas entendre cela.

Il pivota sur ses talons.

— Vous allez pourtant devoir l'écouter.

Comme elle ne bougeait pas, il s'approcha d'elle à grands pas et lui ôta les mains des oreilles.

— Voilà l'homme que vous avez épousé, Belle. Pour le meilleur et pour le pire. Ne dites pas que je ne vous avais pas prévenue.

— Quand comprendrez-vous que je me moque de ce qui s'est passé en Espagne ? Je suis désolée que cela soit arrivé et je prie pour l'âme de cette

malheureuse, mais à part cela, je m’en moque éperdument ! Cela n’a pas fait de vous une mauvaise personne et je ne vous aime pas moins à cause de cette triste histoire.

— Belle, dit-il d’un ton taciturne, je ne veux pas de votre amour. Je ne puis l’accepter.

Avant d’avoir compris ce qu’elle faisait, Belle lui assena une gifle magistrale.

— Comment osez-vous ? siffla-t-elle, tremblante de rage. Comment osez-vous m’humilier ainsi ?

— De quoi parlez-vous, au nom du ciel ?

— Jamais, pas une fois de ma vie je n’ai offert mon amour à un homme. Et vous me le renvoyez à la figure comme s’il ne valait rien !

La main de John se referma sur son poignet.

— Vous ne comprenez pas. C’est précisément parce que je connais la valeur de vos sentiments que je ne peux pas les accepter.

— Vous ne les acceptez pas parce que vous ne voulez pas les accepter, rectifia-t-elle. Vous vous noyez dans une culpabilité et un apitoiement sur vous-même qui n’ont pas lieu d’être. Quel avenir puis-je bâtir avec un homme qui s’accroche au passé ?

John lâcha la main de Belle. Il n’était même pas digne de la toucher.

— Comment puis-je aimer un homme qui ne m’aime pas en retour ?

Il la regarda, abasourdi.

— Voyons, Belle, je vous aime !

Il n’aurait su dire à quelle réponse il s’était attendu, mais certainement pas à la réaction qui fut la sienne. Elle recula comme s’il l’avait frappée, incapable de parler. Puis, la gorge toujours nouée par l’émotion, elle agita un doigt vers lui.

— Ah, non ! s’exclama Belle dans un hoquet indigné. Ne me dites pas cela !

John la regarda tandis que tous les sentiments qu’il avait éprouvés pour elle passaient sur son visage – l’amour, la culpabilité, la nostalgie, la peur, absolument tous.

— Vous ne pouvez pas faire cela, poursuivit-elle d’une voix enrouée par la douleur. Vous n’avez pas le droit de me dire que vous m’aimez et de m’empêcher d’en faire autant. Ce n’est pas juste.

Il s’approcha d’elle.

— Belle, je…

— Non ! cria-t-elle en reculant d’un bond. Ne me touchez pas. Je vous l’interdis !

— Belle, je ne sais que dire.

Il baissa les yeux.

— Je ne peux pas vous parler ! s’écria-t-elle. Pas maintenant ! Je… je…

Sa voix se brisa. Une telle émotion la submergeait qu’elle était incapable de prononcer la moindre parole. Éperdue, elle ouvrit la porte et quitta la pièce en courant.

— Belle ! l’appela John.

Elle ne l’entendit pas. Il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Je vous aime, gémit-il.

Même à ses propres oreilles, sa voix était affreusement pathétique.

20

Belle avait quitté le salon sans but précis, mais quand elle croisa sa bonne dans le couloir, une idée lui vint.

— Mettez votre manteau, Mary, ordonna-t-elle d’une voix inhabituellement sèche. Nous sortons.

La jeune fille fronça les sourcils.

— Le temps se couvre, madame. Votre course ne peut-elle attendre demain ?

— Je n’ai rien à faire en particulier, j’ai seulement besoin de marcher un peu.

Mary, qui avait remarqué les accents douloureux dans la voix de sa maîtresse, hocha la tête.

— Je reviens tout de suite.

Belle serra les pans de son manteau autour d’elle. Elle n’avait pas encore eu le temps de l’enlever depuis que John et elle étaient rentrés du salon de thé.

Bientôt, Mary réapparut dans l’escalier. Belle n’attendit même pas qu’elle ait atteint la dernière marche pour ouvrir la porte. Elle avait besoin d’air frais. Il fallait qu’elle sorte !

Elles remontèrent Upper Brook Street en direction de Park Lane, puis Mary tourna vers le sud.

— N’allons-nous pas à Rotten Row ? s’étonna-t-elle en voyant que Belle continuait vers l’ouest.

Celle-ci secoua la tête avec force.

— Je préfère éviter la foule.

— Cela ne devrait pas être un problème, madame.

Mary regarda autour d'elles. La moitié de la bonne société se hâtait de quitter le parc sous un ciel bas et menaçant.

— Il faudrait peut-être rentrer à la maison, tenta-t-elle. Je suis sûre qu'il va pleuvoir d'un instant à l'autre. Et il fait de plus en plus sombre. Votre maman va me gronder. Ou votre mari.

Belle se tourna vers elle.

— Ne me parlez pas de lui !

— Bien, madame.

Aussitôt, Belle laissa échapper un soupir contrit.

— Veuillez m'excuser, Mary. Je n'avais pas l'intention de m'adresser à vous sur ce ton.

Sa bonne lui posa une main réconfortante sur le bras. Elle était à son service depuis si longtemps qu'elle la connaissait très bien.

— Je vous en prie, madame. Je suis sûre qu'il vous aime de tout son cœur.

— C'est justement le problème, assena Belle.

Avec résolution, elle entra dans le parc et s'enfonça dans les bois.

Jusqu'où allèrent-elles ? Elle n'aurait su le dire. Sans doute pas bien loin. À présent, le vent et le froid avaient calmé sa colère.

— Rentrons, Mary, dit-elle en faisant enfin demi-tour.

Sa bonne s'empressa d'approuver. Toutefois, à peine avaient-elles effectué quelques pas que Belle tendit le bras pour arrêter Mary.

— Attendez, ordonna-t-elle à voix basse.

— Qu'y a-t-il ?

Plissant les yeux, Belle observa un homme blond qui se trouvait dans l'allée, un peu plus loin. N'était-ce pas Spencer ? Avec sa mauvaise vue, elle ne le distinguait pas. Juste ciel, comment avait-elle pu se montrer aussi

imprudente ? Si elle avait réfléchi un seul instant, jamais elle ne serait venue au parc avec une bonne pour toute escorte. Une goutte d'eau lui tomba sur le nez, l'arrachant à son indécision.

— Reculez, commanda-t-elle. Lentement. N'attirons pas son attention.

Sur la pointe des pieds, elles revinrent vers un bosquet. Belle n'était pas certaine que l'homme les avait vues, mais elle était toujours nerveuse. Ce n'était sans doute pas Spencer, essaya-t-elle de se convaincre. Si c'était lui, il ne se serait pas trouvé par pure coïncidence dans Hyde Park en cet après-midi froid et venteux pour une simple promenade. Il n'était ici que parce qu'il l'avait suivie. Or, l'homme blond là-bas n'avait pas l'air de s'intéresser à elle.

Toutefois, mieux valait être prudente, songea-t-elle en s'enfonçant plus loin entre les arbres.

Soudain, un coup de tonnerre retentit, puis la pluie se mit à tomber à verse. En quelques instants, Belle et Mary furent trempées jusqu'aux os.

— Il faut rentrer ! cria Mary par-dessus la tempête.

— Pas tant que cet homme sera là.

— Il est parti !

Mary la prit par le bras pour la ramener vers la clairière.

— Non ! protesta Belle en se dégageant. Il est peut-être…

Elle s'interrompit et regarda devant elle. Il n'y avait plus trace de l'homme blond. Du reste, on n'y voyait pas grand-chose. Le soir tombait et la pluie achevait d'assombrir le paysage.

À cet instant, un claquement sonore retentit. Belle sursauta. Était-ce l'orage… ou une balle ?

Elle se mit à courir.

— Madame, non ! l'appela Mary en s'élançant à sa suite.

Gagnée par l'affolement, Belle filait à travers bois. Sa robe s'accrochait aux rameaux et ses cheveux lui retombaient devant les yeux. Elle trébucha,

vacilla et se redressa. Elle avait le souffle court et elle était totalement désorientée. Trop tard, elle vit la branche basse qui lui barrait le chemin.

Elle s'y cogna le front violemment. Sonnée, elle s'affala de tout son long sur le sol.

— Oh, Seigneur ! s'écria Mary.

La jeune femme s'agenouilla et secoua sa maîtresse.

— Réveillez-vous, madame. S'il vous plaît, réveillez-vous !

Belle ne put que rouler la tête de gauche et de droite.

— Oh, non ! Oh, non ! gémit Mary.

Elle tenta de traîner Belle vers l'allée mais les épais vêtements de celle-ci étaient si alourdis par la pluie qu'elle n'en eut pas la force.

Dans un sanglot de frustration, Mary aida sa maîtresse à s'asseoir et l'adossa à un tronc d'arbre. Soit elle restait à ses côtés, soit elle rentrait chercher du secours. Elle ne voulait pas la laisser seule, mais l'autre option lui plaisait encore moins. Elle regarda autour d'elles. Elles étaient au milieu des bois. Ici, personne ne les retrouverait.

Sa décision prise, Mary se redressa, rassembla ses jupes à pleines mains et partit en courant.

John s'était installé à la bibliothèque. Il s'était servi un verre de whisky, mais sa souffrance était telle que même l'alcool ne pouvait l'effacer. Aussi le gobelet était-il resté dans sa main, intact.

Muré dans sa douleur, il regarda le soleil descendre derrière l'horizon, puis disparaître, en écoutant les gouttes de pluie frapper les carreaux et former des ruisseaux.

Il devait aller trouver Belle. Lui présenter des excuses. La laisser lui dire qu'elle l'aimait. Il savait qu'il ne la méritait pas, mais si cela la contrariait d'entendre la vérité… Rien ne lui serrait plus le cœur que quand les yeux de Belle s'emplissaient de larmes.

Il était accablé. Il y avait bien des choses qu'il aurait dû faire. Hélas, en plus d'être une brute, il était un lâche, terrifié qu'elle le repousse s'il tentait

de la prendre dans ses bras.

Finalement, il posa son verre et se leva, fataliste. Il allait chercher Belle. Et si elle le rejetait… Il secoua la tête. Il ne voulait même pas y songer.

Il se rendit dans leur chambre, mais rien n'indiquait que Belle y soit venue après leur querelle. Intrigué, il retourna au rez-de-chaussée et croisa le majordome au pied de l'escalier.

— Veuillez m'excuser, dit-il. Avez-vous vu lady Blackwood ?

— Non, milord, je suis désolé. Je pensais qu'elle était avec vous.

— Oh… Lady Worth est-elle ici ?

La mère de Belle saurait sûrement où elle se trouvait.

— Lord et lady Worth dînent ce soir chez le duc et la duchesse d'Ashbourne, répondit Thornton. Ils sont partis il y a une heure.

John tressaillit.

— Bien. Merci. Elle est forcément quelque part.

Il se dirigeait vers le salon de lady Worth quand la porte de la maison s'ouvrit à la volée.

Mary entra, essoufflée, ses cheveux mouillés plaqués sur son visage et l'air affolé.

— Lord Blackwood ! s'exclama-t-elle.

Un étau glacial se referma sur le cœur de John.

— Mary ? demanda-t-il d'une voix enrouée par la peur. Où est Belle ?

— Madame est tombée. Elle s'est cogné la tête. J'ai essayé de la ramener, mais je n'ai pas pu. Je vous jure que j'ai essayé !

John avait déjà enfilé son manteau.

— Où est-elle ?

— Dans Hyde Park. Elle… Je…

John la secoua par les épaules.

— Où exactement ?

— Dans un bosquet. Elle…

La jeune femme fut saisie d'une violente quinte de toux.

— Vous ne la trouverez jamais, monsieur. Je vais vous accompagner.

John hocha la tête, la prit par le bras et l'entraîna vers les écuries. Quelques minutes plus tard, il chevauchait son étalon. Mary et un garçon d'écurie le suivaient sur Amber, la jument de Belle. Il remonta les rues au grand galop, ses vêtements claquant furieusement dans le vent. Un véritable torrent de pluie s'était abattu sur la ville et l'idée de savoir Belle seule sous ce déluge glacé lui était insupportable.

Bientôt, ils parvinrent à l'entrée de Hyde Park. Il fit signe à la jeune femme d'approcher.

— Dans quelle direction ? cria-t-il.

Il entendit à peine la réponse de Mary par-dessus les hululements de la tempête. Elle indiqua l'ouest, vers une partie boisée du parc. Aussitôt, John lança Thor au galop.

La lune était cachée par les nuées, aussi devait-il se fier à sa lanterne dont la flamme vacillait dans les rafales. Il mit son cheval au trot et inspecta les bosquets, fou d'inquiétude. Il ne serait pas facile de retrouver Belle dans la pénombre qui régnait sous les arbres.

— Belle ! appela-t-il en priant pour qu'elle l'entende par-dessus la tempête.

Personne ne lui répondit.

Belle était restée inconsciente pendant près d'une heure. Quand elle revint à elle, il faisait nuit et elle était saisie d'irrépressibles tremblements dans son élégant habit à présent détrempé. Elle tenta de s'asseoir mais fut prise d'un vertige.

— Seigneur, gémit-elle.

Elle se massa le front pour en chasser une migraine naissante et regarda autour d'elle. Sa bonne avait disparu et elle était totalement désorientée. Dans quelle direction se trouvait Mayfair ?

— Malédiction ! grommela-t-elle sans une once de culpabilité pour son langage grossier.

Elle s'agrippa au tronc d'un arbre pour se redresser mais, gagnée par un nouvel étourdissement, elle retomba. Des larmes de frustration roulèrent sur ses joues déjà ruisselantes de pluie. Puisqu'elle n'avait pas d'autre option, elle se mit à ramper. Puis, tout en demandant pardon pour toutes les fois où elle s'était dispensée d'assister au service du dimanche, elle commença à prier.

— S'il Vous plaît, Seigneur, par pitié, laissez-moi rentrer à la maison. Laissez-moi seulement rentrer à la maison avant de mourir de froid. Avant de m'évanouir de nouveau, tellement j'ai mal à la tête. Je Vous en supplie ! Je Vous promets d'être attentive aux sermons au lieu de regarder les vitraux. Je ne dirai plus de blasphèmes. J'écouterai mes parents. J'essaierai même de pardonner à John, et je crois que Vous savez combien cela me sera difficile.

Sans interrompre sa litanie, elle poursuivit sa lente progression entre les arbres, guidée par son seul instinct. La pluie était affreusement froide et ses vêtements humides l'enserraient comme un étau de glace. À présent, elle tremblait tant que ses dents claquaient. Ses prières se firent plus ferventes et, au lieu d'implorer le ciel de lui permettre de rentrer à la maison, elle lui demanda simplement de la laisser en vie.

Dans la boue glacée, ses mains étaient toutes rouges et ridées. Soudain, elle entendit un craquement. Sa robe s'était accrochée à un buisson de ronces qui avait envahi le chemin. Elle se débattit pour s'en dégager, mais elle y perdit presque ses dernières forces. La tête plus douloureuse que jamais, elle fit appel à toute son énergie pour arracher les plis de sa jupe aux épines.

Elle venait de reprendre sa pénible progression quand un éclair zébra le ciel. Frissonnant de terreur, elle comprit qu'il n'était pas tombé loin. Un roulement de tonnerre retentit aussitôt et Belle sursauta.

Galvanisée par la peur, elle parvint à s'asseoir au beau milieu du sentier boueux et s'efforça de retrouver le contrôle de son corps. D'une main

tremblante, elle écarta des mèches plaquées sur son visage et tenta de les glisser derrière ses oreilles, mais la pluie et le vent étaient si violents que ses cheveux revinrent devant ses yeux. Elle était vidée de ses forces et gagnée par un froid mortel. Et elle se sentait si faible !

Un nouvel éclair illumina le ciel. Cette fois, il révéla la silhouette d'un cavalier qui remontait l'allée dans sa direction.

Avait-elle rêvé ?

Le souffle coupé, elle oublia toute sa colère contre l'homme qui venait vers elle.

— John ?! cria-t-elle.

Elle pria pour qu'il l'entende malgré le bruit fracassant de la tempête, parce que si son appel ne lui parvenait pas, les sabots de Thor allaient bientôt la piétiner.

Quand John reconnut la voix de Belle, son cœur s'arrêta de battre avant de repartir dans un douloureux hoquet. Il discernait à peine sa silhouette dans la pénombre, à une dizaine de pas devant lui. Ses cheveux blonds accrochaient la faible lueur de la lune et luisaient comme un halo. Il glissa de sa monture et se rua vers elle.

— John ? demanda-t-elle, encore incrédule.

— Chut, mon amour ! Je suis là.

Il s'agenouilla dans la boue et prit son visage entre ses mains.

— Êtes-vous blessée ?

— J'ai froid.

— Je sais, ma douce. Je vous ramène à la maison.

Le soulagement de John de l'avoir retrouvée céda la place à la terreur quand il la souleva entre ses bras et perçut les violents tremblements qui l'agitaient. Bonté divine, elle était restée sous cette pluie battante pendant près d'une heure dans sa robe trempée.

— Je… J'essayais de rentrer, dit-elle en claquant des dents. J'ai si… froid.

— Je sais, je sais, l’apaisa-t-il avec un calme qu’il était loin de ressentir.

Au nom du ciel, pourquoi ne pouvait-elle pas marcher ?

Il n’avait pas le temps de réfléchir à cela. Les lèvres de Belle avaient pris une alarmante nuance bleue. Il fallait la réchauffer de toute urgence.

— Pouvez-vous vous tenir droite ? demanda-t-il en la hissant sur la selle.

— Je ne sais pas. J’ai froid.

Quand il voulut monter à son tour, elle commença à glisser et il dut la retenir.

— Accrochez-vous au cou de Thor, juste le temps que je l’enfourche. Ensuite, je vous garderai contre moi jusqu’à la maison.

Claquant des dents, elle se plaqua à l’encolure du puissant étalon. En un instant, John s’assit derrière elle et passa son bras solide autour de sa taille. Elle s’adossa contre lui en fermant les paupières.

— Je ne p… peux pas m’empêcher de trembler, dit-elle faiblement.

Elle avait l’impression d’être une enfant qui doit se justifier.

— J’ai froid, ajouta-t-elle.

Mary et le garçon d’écurie apparurent.

— Suivez-moi, nous rentrons ! ordonna John.

Sans prendre le temps de leur expliquer l’alarmant état de Belle, il éperonna Thor et le lança au grand galop à travers les bois.

Blottie contre le torse de John, Belle perdit peu à peu le puissant instinct de vie qui l’avait soutenue jusque-là. Son esprit avait quitté son corps et pour tout dire, elle était tellement paralysée par l’épuisement, le froid et la douleur qu’elle préférait cela. Elle était tout engourdie mais étrangement contente à présent que les souffrances physiques avaient disparu.

— Je n’ai plus froid, maintenant, s’exclama-t-elle d’une voix désincarnée.

— Oh, Seigneur ! gronda John en priant pour avoir mal compris.

Il la secoua sans douceur.

— Ne vous endormez pas, ordonna-t-il. M’entendez-vous, Belle ? *Ne vous endormez pas !*

Comme elle ne répondait pas immédiatement, il la secoua de nouveau. Elle n’ouvrit même pas les yeux.

— Mais je suis si fatiguée.

— Peu importe ! dit-il sèchement. Vous devez rester éveillée. Comprenez-vous ?

Il fallut quelques secondes à Belle pour déchiffrer le sens de ses paroles.

— Si vous le dites, concéda-t-elle.

John passa le reste du trajet à éperonner Thor et à secouer Belle. Il devait de toute urgence la ramener au chaud. Si elle s’endormait, il craignait qu’elle ne trouve pas l’énergie de se réveiller.

Au terme d’une chevauchée qui sembla durer des heures, ils sortirent des bois puis, prenant de la vitesse, remontèrent les allées de Hyde Park et s’engagèrent dans les rues de Londres. John immobilisa Thor devant le perron de Blydon House et descendit de sa monture, Belle dans les bras. Un palefrenier prit les rênes de l’étalon pour l’emmener aux écuries. Après avoir marmonné quelques remerciements, John monta les marches.

— Thornton ! appela-t-il.

Le majordome apparut aussitôt.

— Faites immédiatement préparer un bain chaud ! Installez la baignoire dans ma chambre.

— Oui, milord. Tout de suite.

Thornton se tourna vers Mme Crane, la gouvernante, qui l’avait suivi dans le vestibule. Avant qu’il ait eu le temps de parler, elle avait compris et s’était éloignée au pas de course.

John monta l’escalier aussi vite qu’il en était capable, gravissant deux marches à la fois de sa bonne jambe, et s’engagea dans le couloir en serrant Belle contre lui.

— Nous y sommes presque, mon amour, l'encouragea-t-il. Je vous promets que je vais vous réchauffer.

Elle tourna légèrement la tête. John pria pour qu'il s'agisse d'un signe qu'elle l'avait entendu, mais il avait le désagréable pressentiment que ce n'était qu'un mouvement involontaire. Quand ils atteignirent la chambre, deux bonnes étaient déjà en train de remplir une baignoire.

— Nous faisons chauffer l'eau aussi vite que possible, monsieur, dit l'une des deux en esquissant une rapide courbette.

John acquiesça et déposa Belle sur une grande serviette que l'on avait déployée sur le lit. Ses cheveux glissèrent de son visage, révélant une alarmante meurtrissure pourpre sur son front. John la regarda, le souffle coupé. Puis une indicible rage monta en lui… mais il n'aurait su dire contre quoi, au juste. Contre lui-même, très probablement.

— John ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible tandis que ses paupières frémissaient.

— Je suis ici, mon amour.

— C'est étrange. Très étrange. J'ai froid et je n'ai pas froid. Je crois que… je crois que je vais…

Belle avait failli dire « mourir », mais sa dernière pensée rationnelle, avant de sombrer dans l'inconscience, fut qu'elle ne devait pas inquiéter John.

Bon sang, il la perdait ! De ses mains engourdies par le froid, il se mit à défaire les boutons de son manteau. Ils étaient glacés.

— Belle, restez avec moi ! cria-t-il. M'entendez-vous ? Vous n'avez pas le droit de m'abandonner !

Mme Crane apparut, portant deux seaux d'eau fumante.

— Monsieur ? demanda-t-elle. Est-ce à vous de faire cela ? Peut-être une femme serait-elle plus…

Il se tourna vers elle et l'interrompit d'un ton cassant.

— C'est mon épouse. Je vais m'occuper d'elle.

La gouvernante le salua d’un geste raide et quitta la chambre.

John reporta son attention sur les boutons. Puis il tira sur les pans du manteau pour en dégager les bras de Belle. En s’excusant, il déchira sa chemise sur le devant. Le vêtement collait tant à la peau de Belle qu’il aurait perdu trop de temps à le retirer correctement. Et ainsi, elle pouvait rester allongée. Sans un mot, il posa une main sur ses côtes. Sa peau était livide et moite. Saisi d’une nouvelle terreur, il ôta ses jupes alourdies de pluie et de boue.

Quand enfin elle fut nue entre ses bras, il la porta jusqu’à la baignoire que l’on avait à présent remplie d’eau fumante. Il s’agenouilla pour tester la température et fronça les sourcils. Le bain était un peu trop chaud, mais il n’avait pas le temps d’attendre qu’il refroidisse. Tout en priant pour que tout se passe bien, il installa la jeune femme dans l’eau.

— Voilà, mon amour. Je vous avais promis de vous réchauffer.

Elle ne répondit pas.

— Belle ? Réveillez-vous ! vociféra-t-il en secouant ses minces épaules. Vous n’aurez pas le droit de dormir tant que vous ne vous serez pas réchauffée !

Elle marmonna des paroles inintelligibles et tenta de le repousser. Ses protestations étaient peut-être bon signe, songea John, mais il devait tout de même l’empêcher de dormir. Il la secoua de nouveau puis, comme cela ne fonctionnait plus, il fit la seule chose qui lui vint à l’esprit. Il lui plongea la tête sous l’eau.

La jeune femme remonta en crachant. L’espace d’un instant, John vit une lueur de lucidité dans son regard.

— Que faites-vous ? s’indigna-t-elle.

— Je vous réchauffe, mon amour, rien de plus, répondit-il, soulagé.

— Eh bien, vous n’êtes pas très doué ! Je suis gelée !

— Je fais de mon mieux.

— L’eau me brûle.

— Je crains de ne pas y pouvoir grand-chose. Elle va vous picoter le temps que vous vous y accoutumiez.

— Elle est trop chaude.

— C’est vous qui êtes trop froide, mon aimée.

Elle grommela comme une enfant épuisée. Elle baissa les yeux, vit les grandes mains de John qui frictionnaient doucement sa peau nue… et perdit conscience.

— Seigneur tout-puissant !

Elle s’était affaissée sur elle-même. S’il la lâchait, même une seconde, elle risquait de se noyer.

— Thornton ! aboya-t-il.

Le majordome, qui errait derrière la porte, apparut aussitôt. Voyant sa jeune maîtresse nue dans la baignoire, il sursauta et détourna pudiquement les yeux.

— Oui, milord ?

— Faites allumer un feu ici. Il fait aussi froid que dans une morgue, bon sang !

— Je m’en occupe tout de suite.

Tournant scrupuleusement le dos à la baignoire, il se dirigea vers l’âtre et se mit au travail.

Quelques minutes plus tard, John constata avec soulagement que Belle ne frissonnait plus, mais il savait qu’elle avait toujours froid. Il la sortit de l’eau, la sécha avec des gestes tendres et l’étendit dans le lit. Puis il remonta les couvertures sur elle et la borda comme une enfant. Elle se remit à trembler. John posa une main sur son front. Il était chaud. Et sauf erreur de sa part, il serait bientôt brûlant.

Dans un soupir, il se laissa tomber sans grâce sur un fauteuil. La nuit promettait d’être affreusement longue.

Elle avait froid. Seigneur, qu’elle avait froid ! Pourquoi ne parvenait-elle pas à se réchauffer ? Belle se tournait dans son grand lit en cherchant

vainement un peu de chaleur entre les draps glacés.

C’était insupportable. La douleur était revenue et chaque muscle de son corps la lançait. Quel était cet étrange claquement ? Ce ne pouvait pas être ses dents ? Et au nom du ciel, pourquoi avait-elle si froid ?

Serrant la mâchoire sous l’effort, elle s’obligea à ouvrir les paupières. Un bon feu brûlait dans l’âtre. Du feu ! Les flammes allaient la réchauffer ! Elle repoussa ses couvertures et rampa jusqu’au bas du lit. Elle était encore trop loin. Avec une exaspérante lenteur, elle s’assit sur le matelas. Puis elle baissa les yeux, désorientée. Pourquoi ne portait-elle aucun vêtement ? Peu importait. Elle devait concentrer toute son attention sur le foyer.

Elle posa les pieds sur le sol, mais ses jambes ne la soutenaient pas et elle roula sur le tapis dans un choc douloureux.

John, qui somnolait dans le fauteuil à son chevet, s’éveilla aussitôt, s’aperçut que le lit était vide et se leva d’un bond.

— Belle ? appela-t-il.

Il regarda autour de lui, le cœur battant. Où pouvait-elle être partie, dans son état ? Et nue, qui plus était !

Il entendit alors un gémissement et se rua de l’autre côté du lit. Belle était étendue sur le tapis. Il se pencha pour la relever.

— Bonté divine, que faites-vous ?

— Le feu, dit-elle d’une voix brisée.

Il la regarda sans comprendre.

— Le feu ! répéta-t-elle en se débattant faiblement.

— Eh bien quoi ?

— J’ai froid.

— Vous vouliez vous réchauffer ?

Exaspérée, elle hocha la tête.

— Je crois que vous feriez mieux de rester couchée. Je vais vous apporter d’autres couvertures.

— *Non !* cria-t-elle avec une force qui le surprit. Je veux le feu.

— Écoutez, je vais vous remettre au lit et poser une bougie sur votre table de chevet.

— Stupide, marmonna-t-elle.

De justesse, il se retint de rire.

— Venez, ma chérie. Installez-vous.

Il l'aida à se recoucher, remonta les draps sur elle et la borda, en proie à une terrible inquiétude. Elle avait été si drôle et si adorable que l'espace d'un instant, il en avait oublié la gravité de son état, mais il ne devait pas se mentir.

Elle était tellement épuisée que seul un miracle pouvait encore la protéger d'une mauvaise fièvre. Et John ne croyait guère aux miracles. Elle risquait de connaître des moments difficiles avant de se rétablir.

Belle continua de s'agiter.

— De l'eau, demanda-t-elle d'une voix enrouée.

John approcha un verre de sa bouche, puis il prit une serviette pour lui essuyer le menton.

— Est-ce mieux ?

Elle lécha ses lèvres parcheminées.

— Ne me quittez pas.

— Promis.

— John ? J'ai peur.

— Je sais, mais vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, mentit-il. Tout va s'arranger.

— Je n'ai plus aussi froid.

— Tant mieux, répondit-il sur un ton encourageant.

— Ma peau est encore un peu froide, mais dedans…

Elle toussa, et tout son corps fut secoué de spasmes.

— Dedans, j'ai chaud, finit-elle quand elle put de nouveau parler.

John refoula une bouffée de panique. Il devait se montrer fort pour elle. Il devait livrer cette bataille avec elle. Il n'était pas certain que seule, elle en

serait capable.

— Chut, fit-il doucement avant de passer sa paume sur son front. Dormez, maintenant. Vous avez besoin de repos.

Belle ferma les yeux.

— J'ai oublié de vous dire…, commença-t-elle d'une voix ensommeillée. J'ai oublié de vous dire, cet après-midi…

Cet après-midi ? Dieu du ciel, que cela lui semblait loin ! Une éternité !

— J'ai oublié de vous dire, répéta Belle.

— Quoi donc ? demanda-t-il avec douceur.

— Je vous aime toujours. Et peu importe si vous m'aimez.

Pour une fois, John ne ressentit pas cette affreuse impression d'étouffer.

21

De son fauteuil au chevet du lit, John observait Belle, inquiet. Voilà plusieurs heures qu'elle était réveillée et avait tenté de ramper vers le feu. Elle tremblait toujours et sa fièvre s'était aggravée.

Elle n'allait pas bien du tout.

On frappa à la porte, puis le battant s'ouvrit. Lady Caroline entra, le visage ravagé par l'angoisse.

— Que s'est-il passé ? murmura-t-elle, anxieuse. Nous venons de rentrer et Thornton nous dit que Belle est souffrante.

À contrecœur, John lâcha la main de son épouse et entraîna lady Caroline dans le couloir.

— Elle est sortie marcher. Elle a été surprise par la pluie et s'est cogné la tête.

Il lui résuma la suite en quelques mots, omettant la querelle à l'origine de toute l'affaire. Il n'avait rencontré ses beaux-parents que la veille. Si Belle voulait les informer de leurs problèmes conjugaux, c'était à elle de le faire et non à lui, qui était pratiquement un étranger pour eux.

Lady Caroline porta une main à sa gorge d'un geste nerveux.

— Vous avez l'air épuisé. Si vous alliez dormir ? Je vais prendre la relève.

— Non.

— Voyons, John…

— Vous pouvez rester, mais je ne la quitte pas.

Puis il pivota sur ses talons et retourna au chevet de Belle. La respiration de la jeune femme était régulière. C’était bon signe. Il posa sa main sur son front. Enfer ! Il était encore plus chaud qu’auparavant. « Pas certain qu’elle respire aussi régulièrement dans une heure », songea-t-il.

Lady Caroline le rejoignit.

— A-t-elle été comme ceci toute la soirée ? demanda-t-elle à voix basse.

John hocha la tête. Il se pencha pour prendre une serviette qui trempait dans de l’eau fraîche et l’essora.

— Tenez, mon cœur, dit-il très doucement tout en plaçant l’étoffe sur son front brûlant.

Elle prononça des paroles indistinctes, s’agita, avant d’ouvrir soudain les yeux, manifestement en proie à la panique.

— Tout va bien, je suis là, murmura John en lui caressant la joue.

Son geste dut la rassurer car elle ferma de nouveau les paupières. À vrai dire, John n’aurait pas juré qu’elle l’avait reconnu.

— Je crois que nous devrions faire venir un médecin, dit lady Caroline d’un air inquiet.

— À une heure pareille ?

Elle hocha la tête.

— Je m’en occupe.

John se rassit et couva sa femme d’un regard anxieux en s’interdisant de songer aux paroles terribles qu’elle avait prononcées quelques heures auparavant.

« Peu importe si vous m’aimez. »

Était-il possible qu’elle l’aime d’un amour aussi inconditionnel ? Même à présent qu’elle connaissait son passé ?

« Je vous aime toujours. »

Soudain, il s’avisa que personne ne lui avait jamais dit cela.

Il ôta la serviette de son front et la rafraîchit dans la bassine. Ce n’était pas le moment de se lamenter sur son enfance malheureuse. Après tout, il

n'avait jamais eu faim et n'avait pas été abusé. Il n'avait simplement pas reçu d'amour. Des milliers d'enfants en Grande-Bretagne avaient très probablement vécu la même histoire.

Bientôt, Belle recommença à s'agiter. John reporta toute son attention sur elle.

— Arrêtez, gémit-elle.

— Quoi donc, mon amour ?

— Arrêtez !

Il la prit par les épaules pour la secouer doucement.

— Ce n'est qu'un cauchemar, Belle.

Bonté divine, il ne supportait pas de la voir ainsi. Son visage était rouge et fiévreux, et tout son corps couvert de sueur. Il voulut écarter une mèche de son front, mais elle repoussa sa main. Il regretta de ne pas savoir attacher ces satanées babioles qu'elle portait toujours dans les cheveux. Elle aurait été plus à son aise s'il avait pu éloigner ses lourdes tresses de son visage.

— Le feu ! gémit-elle.

— Il n'y en a pas, sauf celui qui brûle dans l'âtre.

— Trop chaud.

John essora rapidement la serviette humide.

— Non, non ! Arrêtez !

Elle s'assit et poussa un hurlement.

— Recouchez-vous, ma douce.

Il commença à essuyer son corps moite de sueur en priant pour que cela la rafraîchisse. Elle avait posé les yeux sur lui, mais John ne voyait aucune lueur de reconnaissance dans son regard.

— Arrêtez ! cria-t-elle de nouveau en le repoussant. Ne me touchez pas ! C'est trop chaud !

— J'essaie seulement de…

— Que diable se passe-t-il ? demanda lady Caroline en revenant dans la chambre.

— Elle délire, expliqua John en tentant de remonter le drap sur Belle.

— Elle hurlait.

— Je vous dis qu'elle délire, répéta-t-il d'un ton sec.

Il s'efforçait désespérément de maintenir le drap sur Belle, qui continuait de se débattre.

— Allez voir s'il y a du laudanum, ordonna-t-il. Il faut absolument la calmer.

Puis il se souvint qu'il s'adressait à sa belle-mère.

— Je vous prie de m'excuser, lady Worth. Je voulais seulement…

Elle le fit taire d'un geste.

— Je comprends. Je vais chercher du laudanum.

Belle s'agitait telle une furie, sans doute galvanisée par la fièvre. Toutefois, elle n'était pas de taille à lutter contre John, au corps endurci par des années de guerre.

— Réveillez-vous, bon sang ! s'impatienta-t-il. Si vous vous réveillez, le feu s'en ira. Je vous le promets.

Elle se débattit de plus belle, mais John refusa de céder.

— S'il vous plaît, la supplia-t-il d'une voix tremblante. Je vous en prie, réveillez-vous !

— Lâchez-moi ! cria-t-elle.

Lady Caroline choisit ce moment pour revenir, un flacon de laudanum à la main.

— Que lui faites-vous ?

— Avez-vous le sédatif ? demanda-t-il en guise de réponse.

Elle en versa quelques gouttes dans un verre et le lui tendit.

— Tenez, Belle, dit-il en essayant de l'asseoir et de l'immobiliser en même temps.

Il approcha le verre de ses lèvres.

— Allons, juste un peu.

Le regard de Belle se focalisa derrière lui et elle poussa un hurlement. Puis elle heurta le verre, qui tomba et roula sur le sol en renversant son contenu.

— Cette fois, c'est moi qui vais lui donner, déclara lady Caroline. Vous, tenez-la bien.

Elle remplit le verre à nouveau et l'approcha des lèvres de sa fille pour l'obliger à en boire une gorgée.

Bientôt, la jeune femme se calma. Sa mère et son mari poussèrent un soupir épuisé.

— Tout doux, murmura John. Vous pouvez dormir, maintenant. Le cauchemar est passé. Reposez-vous, mon amour.

Lady Caroline écarta une mèche du front de Belle.

— Comment l'aider à se sentir mieux ? demanda-t-elle.

John se leva pour prendre un petit objet sur le bureau.

— Voici une de ses pinces pour cheveux, dit-il. Pourriez-vous les attacher pour qu'elle ne les ait pas sans cesse devant le visage ?

La comtesse sourit.

— Cela s'appelle une barrette, John.

D'un geste habile, elle rassembla la lourde chevelure de sa fille en un chignon lâche.

— Ne voulez-vous vraiment pas prendre quelques heures de repos ?

— Je ne peux pas, avoua-t-il d'une voix enrouée par la détresse.

Elle acquiesça prudemment.

— Alors je vais aller dormir. Vous serez épuisé au matin. Vous aurez besoin d'aide, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

— Merci, dit-il un peu brusquement.

— C'est ma fille.

John songea aux moments où il avait été malade, quand il était enfant. Jamais sa mère n'était venue le voir. Il faillit répondre, puis se ravisa et se contenta de hocher la tête.

— C’est moi qui vous dois des remerciements, dit alors la comtesse.

John sursauta et leva les yeux vers elle. « Pourquoi ? » disait clairement son regard.

— Parce que vous l’aimez. Je ne pourrais pas demander plus. Je ne pourrais pas espérer plus, répondit-elle avant de quitter la chambre.

Bientôt, Belle sombra dans un profond sommeil. John la poussa doucement de l’autre côté du lit, où les draps étaient plus frais, et déposa un baiser sur sa tempe.

— Vous pouvez gagner ce combat, murmura-t-il. Vous pouvez y arriver.

Puis il revint à son fauteuil et s’y laissa tomber, épuisé.

Il dut somnoler car quand il rouvrit les yeux, l’aube était levée, même si la pluie battante aurait pu en faire douter. Le ciel était bas et lourd et aucune éclaircie ne semblait prévue. John observa le paysage en cherchant un détail qui aurait pu lui rendre un peu d’optimisme.

Puis il fit quelque chose qu’il n’avait pas fait depuis bien des années.

Il se mit à prier.

Pendant plusieurs jours, ni l’état du ciel ni celui de Belle ne s’améliorèrent. John ne quitta pas le chevet de son épouse. Il lui faisait boire de l’eau et du bouillon chaque fois que possible et lui administrait du laudanum quand elle s’agitait. À la fin du troisième jour, il comprit que si la fièvre ne tombait pas rapidement, le pronostic ne serait pas bon. Elle n’avait toujours pas pris le moindre aliment solide et maigrissait à vue d’œil. La dernière fois qu’il avait passé une serviette humide sur son corps, il avait remarqué ses côtes saillantes.

Le médecin était venu chaque jour, mais ne s’était pas montré d’une grande aide. Il n’y avait rien d’autre à faire qu’attendre et prier, avait-il dit à la famille.

John s’efforça d’oublier son inquiétude et posa la main sur le front de Belle, qui semblait totalement inconsciente de sa présence. À vrai dire, elle semblait totalement inconsciente de tout sauf des cauchemars qui hantaient

son esprit enfiévré. John s'était montré calme et résolu quand il avait commencé à prendre soin d'elle, toutefois ses nerfs étaient mis à rude épreuve. Voilà trois jours qu'il n'avait pratiquement pas dormi et quasiment pas plus mangé que Belle. Ses yeux étaient rougis de fatigue, son visage émacié et son reflet dans le miroir lui disaient qu'il avait à peine meilleure mine que sa patiente.

Le désespoir le gagnait. Si Belle ne se réveillait pas bientôt, il ne savait pas ce qu'il allait faire. Parfois, il laissait sa tête retomber entre ses mains sans essayer de refouler ses larmes. Il n'était pas certain de pouvoir continuer à vivre s'il la perdait.

Accablé, il s'approcha du lit et se pencha sur elle. Elle était étendue et semblait plutôt paisible, mais John discerna un léger changement. Elle était immobile. Tellement immobile que c'en était effrayant. Son souffle était à peine perceptible. L'étau de la panique se referma sur son cœur. Il la secoua par les épaules.

— Vous n'allez pas m'abandonner ? demanda-t-il, fou d'angoisse.

Elle tourna la tête d'un geste languide tout en laissant échapper une longue plainte.

— Bonté divine, Belle ! Vous ne pouvez pas renoncer ! cria-t-il en la secouant de nouveau.

Belle écouta la voix qui semblait provenir d'un interminable tunnel. On aurait dit John, mais il n'avait aucune raison de se trouver dans sa chambre. Il avait l'air furieux. Était-il fâché contre elle ? Elle soupira. Elle était épuisée. Bien trop épuisée pour discuter avec un homme en colère.

— M'entendez-vous, Belle ? Si vous m'abandonnez, jamais je ne vous pardonnerai !

Quand ses grandes mains la secouèrent par les épaules, elle tressaillit. Elle tenta de gémir de douleur, mais n'en eut même pas l'énergie. Pourquoi ne la laissait-il pas tranquille ? Tout ce qu'elle voulait, c'était dormir. Se

rouler en boule et dormir jusqu’à la fin des temps. Jamais elle n’avait été aussi fatiguée. Il lui fallut rassembler toutes ses forces pour répondre :

— Fichez-moi la paix.

— Ah ! s’exclama-t-il d’un ton triomphant. Vous êtes encore avec moi ! Tenez bon, Belle. M’entendez-vous ?

Bien sûr qu’elle l’entendait ! songea-t-elle, agacée.

— Fichez-moi la paix, répéta-t-elle un peu plus fermement.

Elle se blottit sous les couvertures. Si elle restait cachée, peut-être la laisserait-il tranquille ? Elle irait beaucoup mieux si elle pouvait se rendormir.

Belle avait pu parler, mais John comprenait que sa volonté la désertait de nouveau. Il avait déjà vu cette expression sur le visage de camarades, à la guerre. Pas les plus chanceux, qui étaient morts sur le coup, mais les pauvres diables qui avaient lutté pendant des semaines contre la fièvre et l’infection. Regarder Belle quitter lentement la vie, c’était plus qu’il n’en pouvait supporter. Soudain, quelque chose en lui se brisa. Une bouffée de rage le submergea. En un instant, il oublia son engagement de se montrer toujours tendre et bienveillant tant qu’il serait à son chevet.

— Au nom du ciel, Belle ! s’emporta-t-il. Je ne vais pas rester les bras croisés pendant que vous mourez ! Ce n’est pas juste. Vous n’avez pas le droit de me quitter maintenant. Je vous l’interdis !

Comme elle ne répondait pas, il essaya les cajoleries.

— Savez-vous combien je serais furieux contre vous si je vous perdais ? Jamais je ne vous pardonnerais de m’avoir abandonné. Ne me dites pas que c’est ce que vous voulez ?

Il scruta fébrilement les traits de la jeune femme, mais rien n’indiquait qu’elle revenait à elle. Emporté par le chagrin, la colère et l’angoisse, il la souleva sans douceur et la serra contre lui.

— Belle, quémanda-t-il d’une voix enrouée par l’émotion. Sans vous, je ne survivrai pas.

Il se mit à trembler.

— Je veux vous voir sourire de nouveau. Je veux vous voir joyeuse. Je veux voir vos beaux yeux bleus briller de lumière et d'amour. Je veux vous voir lire un livre et éclater de rire. Je veux tellement que vous soyez heureuse ! Je suis désolé d'avoir refusé vos sentiments pour moi. Je vous promets de les accepter. Si dans votre infinie sagesse et bonté vous avez trouvé en moi quoi que ce soit d'aimable… eh bien, c'est que je ne suis peut-être pas aussi mauvais que je l'ai cru.

Il étouffa un sanglot.

— S'il vous plaît, tenez bon ! Si vous ne le faites pas pour moi, faites-le pour vos parents. Ils vous aiment tant ! Vous ne voulez pas leur faire de mal, n'est-ce pas ? Et pensez à tous les livres que vous n'avez pas encore lus. Je vous promets d'aller chercher le prochain de lord Byron, puisqu'on refuse de vous le vendre dans votre librairie. Il vous reste tant à accomplir, mon amour. Vous ne pouvez pas partir maintenant !

Pendant sa tirade éperdue, Belle demeura immobile, comme sans vie. Alors, brisé par le désespoir, il mit son âme à nu.

— Belle, *s'il vous plaît*, l'implora-t-il. Je vous en supplie, ne me quittez pas. *Je vous aime*. Je vous aime et si vous mourez, je n'y survivrai pas. Le ciel me vienne en aide, je vous aime tant !

Sa voix s'étrangla. Tel un homme qui prend conscience de la futilité de ses efforts, il poussa un soupir accablé et l'allongea de nouveau sur le lit.

Incapable de retenir la larme qui roulait sur sa joue, il remonta les couvertures et borda la jeune femme avec des gestes tendres. Il se pencha sur elle et prit une profonde inspiration. Seigneur, c'était un supplice d'être aussi près d'elle. Approchant ses lèvres de son oreille, il murmura :

— Je vous aime, Belle. Souvenez-vous-en toujours.

Puis il quitta la chambre en priant pour que « toujours » dure plus longtemps que les prochaines minutes.

Quelques heures plus tard, étendue dans son lit, Belle sentit une agréable chaleur se diffuser en elle. Étrange. Ses orteils étaient restés glacés pendant une éternité, alors même que tout son corps était en feu. À présent, ils étaient tièdes et… roses. Elle n'aurait su dire comment on pouvait *ressentir* la couleur rose dans ses doigts de pieds mais cela devait être possible car elle n'avait pas d'autre mot pour décrire cette impression.

D'ailleurs, son corps lui semblait rose. Rose, confortable et curieusement léger, mais par-dessus tout, elle se sentait bien pour la première fois depuis… Elle fronça les sourcils, intriguée. Combien de temps avait-elle été malade ?

Maladroitement, elle s'assit sur le lit. Elle était surprise par sa faiblesse générale. Elle battit des paupières et regarda autour d'elle. Elle était de nouveau dans la chambre qu'elle avait partagée avec John au soir de leur mariage. Comment était-elle rentrée à la maison ? Tout ce dont elle se souvenait, c'était de la pluie et du vent. Et de la querelle. Cette affreuse dispute avec John.

Elle poussa un soupir, rompue de fatigue. À présent, peu lui importait qu'il refuse ses sentiments pour lui. Elle devait le prendre tel qu'il était. Tout ce qu'elle voulait, c'était en finir avec l'exaspérant George Spencer et retourner à la campagne, à Bunford Manor.

Bunford Manor ? Non, ce n'était pas cela.

Enfer. Jamais elle ne se souviendrait du nom de cet endroit. Elle pencha la tête de côté. C'était douloureux. Elle étira ses doigts. C'était douloureux. Elle redressa les pieds et souffla. Tout son corps était douloureux.

Alors qu'elle était occupée à reprendre contact avec les différentes parties de sa personne, la poignée de la porte tourna délicatement et John entra dans la chambre. Il s'était enfin décidé à prendre un quart d'heure de pause pour passer de l'eau sur son visage et avaler un morceau. Sa terreur était de découvrir à son retour que le mince fil qui retenait Belle à la vie s'était brisé.

Stupéfait, il s'approcha du lit. Celle pour qui il s'était tant inquiété était assise et faisait rouler ses épaules de haut en bas avec application.

— Coucou, John, dit-elle d'une voix affaiblie. Comment s'appelle votre maison dans l'Oxfordshire, déjà ?

Il était si abasourdi par cette question saugrenue qu'il lui fallut quelques instants pour répondre.

— Bletchford Manor, dit-il.

Elle fit la grimace.

— Quel nom épouvantable.

Puis elle bâilla, comme si le seul fait de prononcer ces quelques mots l'avait vidée de ses forces.

— Je… J'avais l'intention de le changer.

— Eh bien, n'attendez pas. Il ne vous convient pas. Ni à moi, d'ailleurs.

Elle bâilla de nouveau et se recoucha.

— Si vous voulez bien m'excuser… Je suis épuisée. Je crois que je vais faire une petite sieste.

John songea aux innombrables suppliques qu'il lui avait adressées pour qu'elle se réveille. Comme un automate, il acquiesça du menton.

— Oui, dit-il très doucement. Il faut vous reposer.

Encore sous le choc, il reprit sa place sur le fauteuil qu'il n'avait pas quitté pendant ses longues heures de veille et de prière auprès de la malade.

La fièvre était enfin tombée. Mystérieusement, inexplicablement, miraculeusement, la fièvre était tombée. Belle était guérie ! John était surpris par la puissance des émotions qui déferlaient sur lui. Pour une fois, ses prières avaient été entendues.

Puis il se produisit un phénomène curieux. Une étrange et douce chaleur monta de son cœur et se répandit dans tout son être.

Il avait sauvé la vie de Belle.

Il lui sembla qu'un poids était ôté de ses épaules. La sensation était presque physique.

Il avait sauvé une vie.

Une voix s’éleva dans la pièce. *Tu es pardonné.*

Dans un sursaut, il tourna les yeux vers Belle. Elle ne paraissait pas avoir entendu la voix. Voilà qui était tout à fait curieux, d’autant que celle-ci avait été particulièrement forte. C’était celle d’une jeune fille. Ana ?

Ana. John ferma les paupières, mais pour la première fois depuis cinq longues années, il fut incapable de voir son visage.

Avait-il enfin expié ses péchés ? Ou ceux-ci n’avaient-ils pas été aussi irrémissibles qu’il l’avait cru ?

Il tourna de nouveau son regard vers Belle. Elle avait toujours eu foi en lui. Toujours.

Avec cette femme à ses côtés, il était infiniment plus fort. Peut-être l’était-elle aussi, auprès de lui. Ensemble, ils s’étaient battus contre l’adversaire le plus implacable qui soit et ils l’avaient vaincu. Elle allait vivre. Il ne serait pas seul pour affronter l’avenir.

Il prit une profonde inspiration, posa ses coudes sur ses cuisses et enfouit son visage entre ses paumes. Puis un sourire idiot étira ses lèvres et il se mit à rire. Et dans ce rire joyeux, toute la pression, toute l’angoisse des derniers jours disparurent en un instant.

Belle roula sur le côté et ouvrit les paupières, réveillée par l’hilarité de John. Il avait le visage entre les mains mais elle voyait son expression hagarde. Il était livide et son col de chemise n’était pas boutonné. Lentement, il redressa la tête et la regarda. Ses yeux bruns luisaient d’une émotion qu’elle n’aurait su nommer. Elle poursuivit son examen. Il avait l’air épuisé et une barbe de plusieurs jours ombrait son menton. Même ses beaux cheveux étaient ternes à présent. Alarmée, elle posa sa main sur la sienne.

— Vous avez une mine épouvantable, dit-elle.

Il fallut un long moment à John pour répondre.

— Oh, Belle ! répondit-il d'une voix enrouée par l'émotion. Vous, vous avez une mine radieuse.

Deux jours plus tard, l'état de Belle s'était nettement amélioré. Elle était encore affaiblie, mais son appétit était revenu et un flot de visiteurs se pressaient à son chevet.

En revanche, voilà une journée qu'elle n'avait pas vu John. Dès qu'il avait été certain qu'elle était hors de danger, il s'était effondré, vaincu par l'épuisement. Sa mère lui donnait régulièrement de ses nouvelles, mais jusqu'à présent, son rapport n'avait guère varié. « Il dort encore. »

Enfin, au troisième jour après le réveil de Belle, son mari entra dans la chambre, contrit et navré.

— Je désespérais de vous retrouver, dit-elle.

Il s'assit sur le lit.

— Désolé, je dormais.

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit.

Elle lui caressa le menton, rasé de frais.

— C'est bon de revoir votre visage.

Il lui sourit.

— Vous vous êtes lavé les cheveux ? demanda-t-il.

— Pardon ?

Elle baissa les yeux et prit une boucle entre ses doigts.

— Oh, oui. Ils en avaient bien besoin. John, je…

— Belle, je…, commença-t-il en même temps.

Puis il ajouta :

— Vous d'abord.

— Non, je vous en prie.

— J'insiste.

— C'est ridicule ! s'exclama-t-elle. Nous sommes mariés, tout de même. Aucune raison d'être aussi nerveux.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Spencer.

Le nom plana dans l'air quelques instants avant qu'elle poursuive.

— Il faut nous débarrasser de lui. Avez-vous parlé de notre situation à mes parents ?

— Non. Je laisse cela à votre discrétion.

— Je ne leur dirai rien. Cela ne ferait que les inquiéter.

— Comme vous voudrez.

— Avez-vous un plan ?

— Pas le moindre. Quand vous étiez souffrante…

Il déglutit péniblement à ce souvenir.

— Quand vous étiez souffrante, je n'ai pensé qu'à vous. Et ensuite, j'ai dormi.

— Eh bien moi, j'ai réfléchi.

Il chercha son regard.

— Je crois que nous devons lui parler pendant le bal chez les Tumbley.

— Certainement pas.

— Maman insiste pour que nous y allions. Elle veut profiter de l'occasion pour annoncer notre mariage.

— Belle, il y aura un monde fou. Comment pourrais-je veiller sur vous dans de telles conditions ?

— C'est précisément ce qui nous protégera. Alex, Emma et Dunford pourront rester autour de nous en toute discrétion.

— Il n'en est pas question.

— Ne voulez-vous pas au moins y réfléchir ? Nous l'affronterons tous les deux. Je crois que… ensemble… rien ne peut nous résister.

Elle passa sa langue sur ses lèvres, consciente d'avoir buté sur ses mots.

— Très bien, concéda John.

Non seulement il était impatient de changer de sujet, mais quand elle se léchait ainsi les lèvres, il perdait toute capacité de réflexion.

— Merci d’avoir pris soin de moi, dit-elle en posant sa main sur la sienne.

— Belle, je vous aime, s’entendit-il déclarer.

Elle lui sourit.

— Je sais. Moi aussi, je vous aime.

Il prit sa main pour y déposer un baiser fervent.

— J’ai encore du mal à y croire mais…

Voyant qu’elle s’apprêtait à l’interrompre, il posa un doigt sur ses lèvres d’un geste tendre.

— … mais je suis le plus heureux des hommes. Je n’imaginais pas connaître un jour un tel bonheur.

— Oh, John !

— Vous m’avez permis de me pardonner à moi-même. Quand j’ai compris que vous n’alliez pas mourir. Quand j’ai pris conscience que je vous avais sauvé la vie.

Il marqua un silence, mais son expression émerveillée disait qu’il avait encore du mal à croire au miracle qui s’était accompli dans cette même chambre.

— C’est à ce moment-là que j’ai su.

— Su… quoi ?

— Que j’avais payé ma dette. Une vie contre une autre. Je n’ai pas pu sauver Ana, mais je vous ai sauvée, vous.

— John, dit-elle doucement. Cela n’a rien changé à ce qui s’est passé en Espagne.

Il leva vers elle un regard horrifié.

— Parce que vous n’aviez *rien* à vous faire pardonner. Quand accepterez-vous que vous n’êtes pas responsable de ce qui est arrivé ? Vous vous êtes torturé pendant cinq ans pour les crimes d’un autre homme.

John en resta stupéfait. Il plongea dans ses yeux bleus étincelants et, soudain, les paroles de Belle prirent un sens nouveau.

Elle lui pressa la main avec tendresse.

— Peut-être la vérité est-elle quelque part entre nos deux versions. En effet, je m'étais engagé à la protéger et j'ai échoué, mais ce n'est pas moi qui l'ai violée.

Il secoua la tête et répéta avec plus de fermeté.

— Ce n'est pas moi.

— Alors votre cœur est libre, maintenant.

— Non, murmura-t-il. Il est à vous.

22

John tira d’un geste agacé sur sa cravate.

— Tout ceci est ridicule, Belle, siffla-t-il. Ridicule !

Sur la pointe des pieds, la jeune femme contourna le valet de John qui venait de laisser échapper une exclamation outrée devant le massacre de son nœud de cravate élaboré avec soin.

— Combien de fois devrons-nous avoir cette conversation ? Je vous répète qu’il n’est pas question de snober le bal des Tumbley. Si je ne me montre pas devant toute la bonne société à présent que je suis mariée, maman m’étranglera.

John remercia son valet et le congédia d’un bref signe de tête ; il préférait que cette discussion reste privée.

— Précisément, Belle. À présent que vous êtes mariée, vous n’avez plus à vous plier aux ordres de vos parents.

— Oh, mais bien entendu ! Maintenant, c’est à vous et non à eux que je dois obéissance. Vous m’excuserez si je ne saute pas de joie.

— Ne soyez pas sarcastique, cela ne vous va pas. Tout ce que je dis, c’est que rien ne vous oblige désormais à répondre à toutes leurs demandes.

— Allez donc expliquer ça à maman !

— Vous êtes une grande personne, répondit-il en s’approchant de la glace pour remettre sa cravate en ordre.

— J’ai une nouvelle pour vous. Les gens ne cessent pas d’être parents dès l’instant où leurs enfants se marient. Et les mères, en particulier, ne

cessent pas d’être mères.

John tira sur la cravate du mauvais côté et ravala un juron.

— Vous auriez dû la laisser telle que Wheatley l’avait arrangée, reprit Belle. C’était très élégant.

D’un regard agacé, John lui fit comprendre qu’il pouvait se passer de ses commentaires.

— Voyez plutôt les choses ainsi, suggéra Belle.

Elle s’assit sur le lit en prenant soin de ne pas froisser ses jupes.

— Mes parents ont encore besoin de faire connaissance avec vous. Si nous refusons de nous montrer ensemble en public, ils se méfieront. Vous ne voulez pas rester définitivement en mauvais termes avec votre belle-famille, je suppose ?

— Je ne veux pas rester définitivement mort, ricana-t-il.

— Vous n’êtes pas drôle, John. Je préférerais que vous ne plaisantiez pas sur ce sujet.

Oubliant son nœud de cravate, il pivota sur ses talons et chercha le regard de son épouse.

— Je ne plaisante pas, Belle. Il va y avoir un monde fou, ce soir. Je ne sais pas comment je pourrai nous protéger, vous et moi.

Elle se mordit les lèvres.

— Alex et Dunford seront là. Je suis sûre que nous pouvons compter sur eux.

— Je n’en doute pas, mais ce n’est pas une garantie absolue. Et je ne comprends pas pourquoi vous ne dites pas la vérité à vos parents.

— Oh, cela ferait une excellente impression ! railla-t-elle. Ils vont vous adorer quand ils apprendront que vous avez mis ma vie en danger !

Voyant l’expression de John, elle ajouta :

— Involontairement, bien sûr.

Renonçant à refaire son nœud de cravate, John aboya :

— Wheatley !

Puis il se tourna de nouveau vers Belle.

— Je fais passer notre sécurité avant la bonne opinion de vos parents et vous avez intérêt à vous en souvenir.

— John, je suis sûre que tout ira bien tant que nous resterons près d'Alex et de Dunford. Nous aurons peut-être même une occasion de piég… Oh, vous voici, Wheatley. Lord Blackwood a un problème avec sa cravate. Je crains que sa mauvaise humeur ne lui ait fait perdre ses moyens. Pouvez-vous l'aider ?

John lui décocha un regard assassin.

Elle lui répondit par un grand sourire et se leva.

— Je vais voir si l'attelage est prêt.

— Bonne idée, grommela John.

Quand elle pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte, il ravala un hoquet de stupeur.

— Bonté divine, que portez-vous ? Ou plutôt, que ne portez-vous pas ?

Elle sourit. Elle avait choisi la robe de velours bleu nuit achetée quelques semaines auparavant, à l'époque où elle tentait de le séduire.

— Elle ne vous plaît pas ? demanda-t-elle en gardant le dos tourné pour qu'il ne voie pas son expression amusée.

Son dos nu, que la robe révélait presque intégralement.

— Elle est indécente, s'indigna-t-il.

— Pas du tout, rétorqua-t-elle sans s'émouvoir. De nombreuses femmes portent le même modèle. Ou des robes taillées dans des étoffes très fines qu'elles humidifient pour qu'elles soient transparentes.

— Je ne laisserai pas les autres hommes regarder votre dos. Et ce n'est pas négociable.

Belle s'avisa qu'elle ne détestait pas le voir aussi possessif.

— Ma foi, puisque vous le prenez ainsi…

Elle quitta la pièce et se rendit dans son ancienne chambre, où Mary l'attendait avec une autre robe bien repassée. Elle avait eu l'intuition qu'elle

devrait mettre une tenue différente au dernier moment. Toutefois, elle avait atteint son but. Chasser Spencer de l'esprit de John, au moins pendant quelques instants.

Après s'être changée, elle descendit au rez-de-chaussée. Elle parvint dans le hall au moment où la porte pivotait sur ses gonds pour laisser entrer Alex, Emma, Dunford et Perséphone. Le quatuor parlait haut et fort.

— Que faites-vous ici ? s'étonna Belle.

Emma regarda derrière elle pour s'assurer que la porte était encore ouverte et cria :

— NOUS VOUS EMMENONS AU BAL !

— Ah oui ?

— TOUT À FAIT !

— Mais… pourquoi ?

Voyant que le majordome s'apprêtait à fermer la porte, Emma chuchota :

— Attendez !

Puis elle se tourna vers Belle.

— PARCE QUE VOUS NOUS L'AVEZ DEMANDÉ !

— Oh, bien sûr. Où avais-je la tête ?

Lady Worth apparut dans le hall.

— Quel est ce vacarme ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Perséphone en jetant un regard perplexe vers Emma.

— NOUS EMMENONS BELLE ET JOHN AU BAL ! vociféra Emma.

— Très bien, mais de grâce, cesse donc de brailler.

Enfin, Alex rabattit la porte derrière eux.

— J'ai pourtant insisté pour qu'elle fasse examiner ses oreilles par un médecin. Voilà trois jours qu'elle ne parle qu'en hurlant.

Emma prit Belle à part.

— Je voulais juste informer notre… hum… ennemi que vous effectuerez le trajet dans notre voiture ce soir, chuchota-t-elle.

— J'avais compris.

— Tant que nous serons ensemble, il ne tentera rien.

— Il peut toujours scier un essieu, ou ce genre de chose. Alors nous serions dans le même pétrin.

— Je ne pense pas. Les chances que John en réchappe seraient trop élevées.

— Quelles sont ces messes basses, vous deux ? s'impatienta lady Worth. Et cette soudaine surdité, Emma ? Je ne te savais pas obligée de crier. Viens donc là-bas, on y voit mieux. Je vais examiner tes oreilles. Tu as peut-être juste besoin de les nettoyer.

Emma fit la grimace, mais elle suivit lady Caroline dans une pièce voisine.

— Je vais les accompagner, dit Perséphone. Elle a vraiment un comportement bizarre, ce soir.

— Merci, dit Belle à ses amis dès que sa mère fut trop loin pour l'entendre.

Alex esquissa un geste évasif.

— Ce n'est rien, répondit-il. En revanche, nous avons eu un mal fou à tenir Perséphone hors de tout ceci.

— Elle est remarquablement perspicace.

— Je suis en train de m'en apercevoir.

— Et elle ne vous laissera pas la renvoyer dans le Yorkshire alors qu'elle s'amuse tant à Londres.

Alex haussa les épaules et dévia la conversation vers des questions plus urgentes.

— Qu'avez-vous fait de votre mari ?

— Il boude là-haut.

— Le torchon brûle déjà ? s'enquit Dunford d'un ton suave.

— On dirait que vous vous réjouissez de mon malheur, espèce de vaurien !

— Considérez cela comme un compliment. Aucune détresse au monde ne me réjouit plus que la vôtre.

— J'en suis ravie pour vous, Dunford, dit-elle fraîchement.

Puis elle se tourna vers Alex.

— Il est fâché de sortir ce soir. Il craint que ce ne soit trop dangereux.

— Ça l'est, mais vous n'allez pas rester confinés ici indéfiniment. La sauterie chez les Tumbley est l'occasion la moins risquée que nous puissions trouver. Si Spencer tente quoi que ce soit, nous aurons des centaines de témoins. Il sera facile de le mettre hors d'état de nuire.

— C'est exactement ce que j'ai essayé de lui expliquer mais il n'a rien voulu entendre. Je crois qu'il s'inquiète pour moi.

Alex sourit.

— Un mari est censé s'inquiéter pour son épouse. C'est une leçon que j'ai apprise très tôt. Vous n'y pouvez rien, à part éviter les comportements irréfléchis, évidemment. Bien, pensez-vous qu'il en a encore pour longtemps ? Il est grand temps de nous mettre en route.

— Il ne devrait plus tarder.

Comme s'il n'avait attendu que ces mots, John apparut en haut des marches.

— Merveilleux, vous êtes là ! s'exclama-t-elle.

— Inutile d'en faire autant, grimaça-t-il.

Belle adressa un regard navré à ses amis pour compenser la mauvaise humeur de son mari. Toutefois, comme les deux garçons semblaient plutôt s'amuser, elle se contenta de secouer la tête et attendit que John les rejoigne. Il n'allait jamais très vite dans les escaliers. En revanche, une fois en bas, il traversa le hall d'entrée avec une rapidité surprenante.

— Ashbourne, Dunford, les salua-t-il.

— Nous avons pensé qu'il serait plus sûr que vous fassiez le trajet avec nous ce soir, l'informa Dunford.

— Bonne idée. Emma n'est pas des nôtres ?

— Maman est en train d'examiner ses oreilles, expliqua Belle.

— Pardon ?

— C'est une longue histoire.

— Je n'en doute pas, répondit-il avec des accents sarcastiques.

Elle le prit par la main pour l'attirer à elle d'un geste sec.

— Je commence à me fatiguer de votre attitude, John.

— N'attendez pas de moi que je sois de bonne humeur pendant au moins une semaine, maugréa-t-il. Vous savez ce que je pense de tout ceci.

Elle se mordit les lèvres d'un air buté et se tourna vers les deux garçons. Ashbourne regardait le plafond en sifflotant. Dunford souriait jusqu'aux oreilles.

— Oh, taisez-vous, marmonna-t-elle.

— Je n'ai rien dit ! s'exclamèrent John et Dunford d'une seule voix.

— Les hommes ! Vous êtes insupportables. Emma ? Emma ! J'ai besoin de toi !

Celle-ci apparut aussitôt dans le hall.

— Je suis désolée, tante Caroline ! cria-t-elle par-dessus son épaule. Belle m'appelle !

Elle courut vers Belle, qu'elle faillit renverser.

— Dieu merci, et toi aussi, Belle. J'ai bien cru qu'elle allait me tuer.

— Y allons-nous ? demanda Alex d'un ton patient. Et où est passée Perséphone, à présent ?

— Elle fera le trajet dans la voiture de tante Caroline et d'oncle Henry, expliqua Emma.

Prenant sa cousine par le coude, elle laissa les hommes entre eux.

— Elle m'a versé un horrible liquide dans les oreilles. Et elle m'a dit qu'elles étaient toutes sales !

Belle sourit et secoua la tête.

— Elle plaisantait. Elle déteste quand les gens lui cachent quelque chose.

Emma monta en voiture, aidée par Alex.

— Lady Worth pourrait faire pleurer Bonaparte.

Ce commentaire lui valut un hochement d'approbation de la part de John. Tout en prenant place à côté de sa cousine, Belle lui lança un regard irrité. Il s'assit d'un air désinvolte sur la banquette d'en face, mais elle n'était pas dupe. Elle savait qu'il était sur le qui-vive, prêt à bondir à la moindre alerte. Sa vigilance devait être contagieuse car bientôt, Alex et Dunford se mirent à jeter des regards prudents tantôt vers les portières, tantôt sur Emma et elle.

Belle s'efforça de ne pas prêter attention à eux ; ils la rendaient nerveuse. Même si elle avait affiché une expression sereine devant John, elle n'était pas tranquille. Par chance, Emma ne cessa pas de bavarder pendant tout le trajet.

— Et les nausées matinales ont complètement disparu, dit-elle. Enfin, j'espère. Voilà une semaine que je n'ai pas été malade.

— Bonne nouvelle. Est-ce que ton état commence à se remarquer ?

Belle avait posé sa question à voix basse. Ce n'était pas une conversation pour les hommes.

— Un peu, mais la nouvelle mode le cache plutôt bien. Et sous mon manteau, on ne voit rien. Cela dit… Juste ciel !

La voiture avait soudain plongé vers la droite.

En un éclair, John bondit sur Belle pour la protéger.

— Êtes-vous blessée ? demanda-t-il d'un ton inquiet.

— Ça va, ça va, mais… Oh !

Le véhicule continua en vacillant, puis fit une seconde embardée, cette fois vers la gauche.

— Bon sang, que se passe-t-il ? tonna Alex en s'écartant d'Emma pour regarder par la fenêtre.

— Alex, non ! cria son épouse. Si nous nous retournons, tu vas être écrasé !

À contrecœur, il revint auprès d'elle. Toutefois, le petit groupe ne semblait pas réellement en danger. La voiture tanguait et se balançait, mais presque avec douceur. Pour finir, le véhicule fit entendre un craquement sonore et bascula lentement sur la gauche, projetant tout le monde contre la paroi en une indescriptible mêlée.

Quand Belle comprit que la voiture s'était définitivement immobilisée, elle adressa au ciel une muette prière de remerciement de s'être trouvée au-dessus de tout le monde et entreprit de se dégager des bras d'Alex.

— Par chance, dit-elle en rampant vers une fenêtre, nous avons basculé contre un arbre. C'est ce qui nous a évité de nous retourner tout à fait.

— Ouh ! gémit Emma. Tu as les genoux pointus, Belle ! Fais donc attention !

— Désolée. On est un peu tassés, ici. Tout le monde va bien ?

Elle regarda sous elle.

— Où est Dunford ?

— *Mmmph grhsmp.*

Elle écarquilla les yeux de stupeur. Il était en dessous d'eux quatre ? Cela devait être affreusement inconfortable !

— Je… hum… je m'en vais tout de suite. Je suppose qu'il faudra sortir par la portière qui est en haut. Si nous ouvrons celle du bas, tout le monde va tomber et se blesser.

Elle leva les yeux vers la fenêtre.

— De toute façon, je ne suis même pas sûre qu'elle pourrait pivoter assez pour nous laisser passer. Elle doit être bloquée par le tronc.

— Allez-vous cesser de bavarder, Belle ? grommela Alex.

— John, allez-vous bien ? Vous n'avez rien dit.

— Oui, mais je manque un peu de confort. Il y a trois personnes sur moi.

— *Brmmph thmgish*, répliqua Dunford avec élégance.

Mal à l'aise, Belle baissa les yeux vers l'enchevêtrement de corps en dessous d'elle et rampa dans la direction opposée en ignorant les gémissements de douleur et d'agacement d'Emma. Ses jupes s'accrochaient partout sur son passage. Renonçant à toute pudeur, elle les remonta au-dessus de ses genoux et progressa le long de l'habitacle renversé jusqu'à ce qu'elle puisse attraper la poignée.

— J'y suis presque… Là ! Maintenant, si je pouvais juste faire pivoter la portière vers l'extérieur…

Elle tourna la poignée et poussa sur le battant, mais les lois de la gravité jouaient contre elle. À chaque tentative, la porte retombait sur elle.

— Je suis terriblement désolée, mais je manque d'appui. Il va falloir que je me mette debout.

Descendant de la banquette, elle posa son pied droit sur la première surface disponible, qui s'avéra être la tête d'Alex. Comme Emma laissait échapper un fou rire, Belle se retourna.

— Que se passe-t-il ?

— Rien, s'agaça Alex d'un ton qui signifiait clairement : « Remettez-vous donc au travail et finissons-en. »

Elle tourna de nouveau la poignée et poussa de toutes ses forces. Cette fois, la portière dépassa le point critique et retomba de l'autre côté, grande ouverte. Dans un petit cri de victoire, Belle remonta en s'accrochant à la banquette et passa la tête dehors.

— Oh, vous êtes là, Bottomley ! s'exclama-t-elle joyeusement en reconnaissant le cocher d'Emma et Alex. Que nous est-il arrivé ?

— Une roue s'est détachée, madame. J'n'ai aucune idée de ce qui s'est passé.

— Hum. Voilà qui est très étrange.

— Si cela ne vous dérange pas de poursuivre cette conversation plus tard ? grommela John depuis le tréfonds de l’habitacle. Nous aimerions sortir.

— Oups ! Désolée. Bottomley, pouvez-vous me rattraper si je tombe ?

Comme le cocher acquiesçait, elle enjamba l’ouverture et se laissa glisser le long de la paroi.

— Je crois qu’Emma est la suivante, attendez-la ici, demanda-t-elle.

Puis elle courut de l’autre côté de la voiture pour évaluer les dégâts. La roue gauche arrière avait roulé plus loin sur le pavé et un groupe de gamins des rues se l’était déjà appropriée.

— Eh bien ? demanda Emma en la rejoignant.

— On dirait que quelqu’un a détaché la roue. Rien n’a été coupé ni définitivement abîmé.

— Hum, fit Emma, pensive, avant de soulever ses jupes pour se pencher et regarder par elle-même.

— Ne reste pas sur la chaussée, dit Alex.

Il était le suivant à sortir de la voiture et lui aussi voulait examiner l’essieu. Il prit son épouse par le bras pour l’aider à se relever.

— Notre assaillant a fait preuve d’une certaine retenue, déclara Emma. Ou alors, il ne sait pas se servir d’une scie.

John apparut à son tour, l’air furieux.

— Qu’a-t-il scié ?

— Rien, répondit Alex. Il s’est contenté de détacher la roue.

John lâcha un juron.

— Je suis désolé de vous avoir mis en danger, votre épouse et vous-même. Belle et moi rentrons immédiatement à la maison. Je vous rembourserai les frais de réparation de la voiture.

Avant que Belle ait eu le temps de protester, Alex leva une main d’un geste apaisant.

— Inutile. Rien n’a été définitivement abîmé. Il suffit de trouver une nouvelle roue.

— Que se passe-t-il avec la roue ? demanda Dunford en émergeant à son tour, la mise en désordre.

— Elle s’est détachée ! s’exclamèrent les quatre autres d’une seule voix.

— Pas besoin de me le dire sur ce ton. J’arrive juste.

— Désolée, dit Belle. J’ai l’impression d’être ici depuis une heure.

— C’est sans doute le cas, confirma sèchement Dunford. Vous avez eu la chance fort enviable, ne l’oubliez pas, d’atterrir au-dessus. Au fait, Ashbourne, j’ai envoyé Bottomley chez toi pour demander qu’on vienne s’occuper de tout ceci. Il ne devrait pas en avoir pour longtemps. Après tout, nous ne sommes qu’à deux rues de ton hôtel particulier.

Il s’approcha de là où aurait dû se trouver la roue arrière gauche.

— Eh bien, Spencer n’est pas très doué. Il n’a pas choisi le moyen le plus efficace de déclencher un accident d’attelage. Même pas une seule fracture, et nous sommes cinq !

Belle leva les yeux au ciel.

— Vous avez le don pour voir le côté positif de la situation.

John attira Belle contre lui, furieux.

— Je suis soulagé que personne n’ait été blessé, mais vous me pardonnerez de ne pas me réjouir de notre bonne fortune. Il n’est pas question que je sois la cause de votre mort. Allons-y, Belle. Nous rentrons à la maison.

— Pour qu’il vous loge tranquillement une balle dans la peau sur le chemin du retour ? Vous n’y pensez pas !

— Belle a raison, insista Alex. Vous serez infiniment plus en sécurité avec nous que seuls.

— Exact, répondit John avec flegme, mais *vous* serez infiniment moins en sécurité.

— Si vous voulez nous excuser un instant, dit alors Belle.

Elle entraîna son mari à l’écart.

— Écoutez-moi bien, John. Ne m’avez-vous pas dit que nous ne pouvions pas passer le reste de notre vie à éviter cet homme ? Je commence à le croire assez fou pour tenter quelque chose ce soir au bal des Tumbley. Si nous le prenons sur le fait, nous aurons des centaines de témoins. Et il sera derrière les barreaux jusqu’à la fin de ses jours.

— Possible, mais s’il réussit ? Pire, s’il me rate et vous atteint ? Je vous promets que nous ne le fuirons pas éternellement. Je vais l’affronter, mais pas en vous mettant en danger. Croyez-moi, aucune femme ne devrait rester seule avec cet homme.

Il serra ses épaules avec force.

— Belle, je ne peux pas vivre sans vous, reprit-il avec ferveur. Ne comprenez-vous pas qu’à présent il a deux cibles ? S’il vous tue, c’est comme s’il me tuait.

À ces mots, des larmes montèrent aux yeux de la jeune femme.

— Moi aussi, John, je vous aime, et vous savez combien je m’inquiète pour votre sécurité, mais je ne supporterai pas de me sentir traquée en permanence. Et nous n’aurons pas de meilleure occasion que ce soir pour prendre Spencer à son propre piège.

— Très bien, j’irai à ce bal, concéda-t-il en posant les poings sur ses hanches, mais vous rentrez à la maison.

— Il n’est pas question que je me terre dans ma chambre comme une souris effrayée ! s’emporta-t-elle. Ensemble, nous pouvons tout. Seuls, nous ne sommes rien. Ayez un peu foi en moi, John Blackwood !

— Il me semble vous avoir entendue me supplier de ne pas prendre de risques inutiles. Permettez-moi d’en faire autant. Rentrez, Belle. J’ai déjà assez de soucis comme cela sans devoir, en plus, vous surveiller.

— John, pour la dernière fois, écoutez-moi donc ! M’aimez-vous ?

— Au nom du ciel, Belle, vous le savez ! répondit-il d’une voix étranglée.

— Eh bien, la femme que vous aimez n’est pas du genre à rester sagement à la maison quand l’homme de sa vie est en danger. Je suis sûre que nous pouvons attraper Spencer si nous avons assez de gens de notre côté. Il n’a pas l’air très intelligent. Il n’est même pas capable de saboter correctement un attelage. À nous cinq, nous pouvons le battre. Et cette soirée nous en donne l’occasion idéale.

— Belle, s’il vous arrivait quoi que ce soit…

— Je sais, mon amour. Je ressens la même chose pour vous, mais il ne va rien arriver. Je tiens trop à vous pour accepter cela.

John plongea son regard dans les yeux bleu lavande étincelants d’amour, de foi et d’espoir, qu’elle levait vers lui.

— Oh, ma chérie, lui dit-il d’une voix enrouée par l’émotion. Vous me sauvez. Vous me permettez de croire que je mérite ce bonheur.

— Parce que c’est vrai.

Il la prit par les épaules d’un geste tendre.

— Ne bougez pas un instant, demanda-t-il. Je veux juste vous regarder. Graver votre visage dans ma mémoire pour l’éternité. Vous n’avez jamais été aussi belle qu’en cet instant.

La jeune femme rougit de plaisir.

— C’est ridicule. Ma robe est froissée, je dois être décoiffée et…

— Chut. Ne dites rien. Dans cette lumière, vos yeux sont presque violets. Comme des mûres.

Elle rit doucement.

— Vous devez être perpétuellement affamé. Vous me comparez toujours à un fruit.

— Ah bon ?

De fait, il ne parvenait pas à détacher son regard de ses lèvres, qui ressemblaient à des cerises mûres à point.

— Oui. Un jour, vous m’avez dit que mes oreilles étaient comme des abricots.

— En effet. J’ai faim depuis que je vous connais.

Elle s’empourpra aussitôt.

— Hou, hou ! Les tourtereaux !

John et Belle s’arrachèrent enfin à leur contemplation mutuelle pour se tourner vers Dunford, qui s’approchait d’eux.

— Désolé d’interrompre les préliminaires, mais nous allons y aller. Au cas où vous ne l’auriez pas remarqué, la voiture de remplacement est arrivée.

John se tourna vers l’importun.

— Apparemment, on a oublié de vous enseigner le tact et la délicatesse.

— En effet, concéda Dunford avec une joyeuse insouciance. Y allons-nous ?

John se tourna vers Belle pour lui offrir son coude.

— Ma chère ?

Elle prit son bras, radieuse, mais quand elle passa devant Dunford, elle siffla :

— Je vais vous tuer.

— En tout cas, je ne doute pas que vous essaierez.

— Cette voiture n’est pas aussi chaude que l’autre, expliqua Alex. En général, je ne m’en sers pas en hiver.

En quelques instants, le petit groupe était installé et s’était remis en route pour le bal. Belle et John se serrèrent l’un contre l’autre pour se protéger du froid. Il prit les mains de sa compagne et lui tapota les doigts d’un geste pensif. Réchauffée par son contact, elle leva les yeux vers lui. Il était en train de la couver de son regard brun plein de douceur.

Malgré elle, Belle laissa échapper un petit soupir de contentement.

— Oh, pour l’amour du ciel ! marmonna Dunford en se tournant vers Alex et Emma. Quel spectacle ! Même vous deux, vous n’étiez pas aussi écœurants.

— Un jour, déclara Belle, vous rencontrerez la femme de vos rêves et c’est moi qui vous gâcherai la vie.

— Pas de risque, chère Arabella. La femme de mes rêves est une telle perle qu’elle ne peut pas exister.

— Bah ! ricana Belle. Je vous parie que d’ici un an, vous aurez la bague au doigt et que vous adorerez cela.

Elle s’adossa à la banquette d’un air satisfait. À ses côtés, John était secoué d’un rire muet.

Dunford se pencha vers elle, les coudes sur les genoux.

— Je relève le pari. Combien êtes-vous prête à perdre ?

— Et vous, Dunford ? Qu’êtes-vous prêt à perdre ?

Emma se tourna vers John.

— On dirait que vous avez épousé une joueuse.

— Si j’avais su, j’aurais réfléchi un peu plus.

Belle lui donna un petit coup dans les côtes, puis elle défia Dunford du regard.

— Eh bien ?

— Un millier de livres.

— Tope là.

La main de John se serra sur la sienne avec force.

— Auriez-vous perdu la tête ? demanda-t-il.

— Dois-je comprendre que seuls les messieurs ont le droit de parier ?

— Personne ne prend un risque pareil, Belle. Vous venez de lancer un défi à un homme qui contrôle la situation. Vous ne pouvez pas gagner !

— Ne sous-estimez pas le pouvoir de l’amour, très cher. Quoique… dans le cas de Dunford, peut-être le désir sera-t-il suffisant.

— Vous me blessez, répliqua ce dernier, une main sur le cœur. Me croyez-vous incapable de sentiments élevés ?

— Ne l’êtes-vous pas ?

John, Alex et Emma suivaient leur échange avec autant d’intérêt que d’amusement.

— J’ignorais que vous étiez une si redoutable adversaire, très chère, dit-il.

— Vous ne savez pas grand-chose de moi, répondit-elle en riant.

Elle s’adossa sur la banquette, contente d’elle-même, et ajouta :

— Attendez donc que la soirée soit terminée.

Un désagréable pressentiment envahit John.

— Pourquoi ne suis-je pas tranquille ? marmonna-t-il.

23

— Dieu tout-puissant ! glapit une voix stridente. Que vous est-il arrivé ?

Belle sursauta. Elle avait oublié que lady Tumbley ne savait s’exprimer que dans le registre soprano.

— Un accident d’attelage, réagit Alex d’un ton suave. Toutefois, nous étions tellement pressés de venir que nous avons renoncé à rentrer nous changer. J’espère que vous nous pardonnerez notre mise un peu désordonnée.

En voiture, il avait été décidé qu’Alex, dont le titre faisait de lui le membre le plus éminent de leur petit groupe, serait leur porte-parole. Cette brève déclaration, accompagnée de son sourire le plus charmeur, fut d’une redoutable efficacité. Lady Tumbley se mit à roucouler :

— Je vous pardonne volontiers, Votre Grâce. C’est un tel privilège que vous ayez accepté mon invitation ! Voilà une éternité que vous ne nous avez pas honorés de votre présence.

Belle remarqua que le sourire d’Alex manquait de naturel.

— Une erreur qu’il était temps de rectifier, renchérit-il d’un ton onctueux.

Lady Tumbley se mit à battre des cils, ce qui était un peu ridicule pour une dame de son âge et de sa corpulence. Puis elle se tourna vers John d’un air intrigué.

— Et qui avons-nous là ? s’enquit-elle.

— Mon époux, madame, répondit Belle.

— Votre *quoi* ?

Belle sursauta. Le glapissement était revenu.

John se pencha devant lady Tumbley pour lui faire le baisemain.

— John Blackwood, à votre service, madame.

— Mais… lady Arabella, ma chère… je veux dire, lady Blackwood, je ne savais rien de ce mariage. Quand a-t-il eu lieu ? Y a-t-il eu une grande réception ?

En d'autres termes, pourquoi n'avait-elle pas été invitée ?

— Il a été célébré dans la plus stricte intimité, lady Tumbley. Il y a une quinzaine de jours.

— Deux semaines ? Et je n'en ai pas entendu parler ?

— Il a été annoncé dans le *Times*, fit remarquer John.

— C'est bien possible, mais je…

— Peut-être devriez-vous lire le journal un peu plus souvent ? suggéra Belle d'un ton mielleux.

— C'est possible, répéta-t-elle. Si vous voulez bien m'excuser…

Elle leur adressa un sourire crispé, esquissa un petit salut et disparut dans la foule.

— Notre premier objectif est atteint, déclara Belle. Dans cinq minutes, tout le monde sera informé que *primo*, nous avons eu un accident d'attelage, ce qui explique notre tenue en désordre, et que *secundo*, j'ai épousé un illustre inconnu.

— Autrement dit, résuma John, tout le monde saura que nous sommes ici. Y compris Spencer.

— S'il a été invité, dit Emma, pensive. Ce dont je doute.

— Il est assez facile de se faufiler dans un grand bal où l'on n'a pas été convié, rétorqua Dunford. Moi-même, cela m'est arrivé à l'occasion.

Emma lui jeta un drôle de regard avant de demander :

— Et maintenant, que faisons-nous ?

— Nous nous mêlons à la foule, je présume, répondit Belle, mais en restant proches les uns des autres. L'un de nous pourrait avoir besoin d'aide.

Elle observa la vaste pièce. Cette année, lady Tumbley s'était surpassée. La fête étincelait de centaines de bougies, de joyaux et de visages radieux. C'était l'une des salles de réception les plus prestigieuses de Londres, avec sa galerie en surplomb qui courait sur les quatre murs.

Belle s'était toujours imaginé que les petits Tumbley avaient passé d'innombrables heures là-haut, à épier les messieurs et les dames élégants en contrebas. Dans un soupir, elle pria pour que John et elle survivent à cette soirée afin qu'un jour leurs propres enfants puissent en faire autant.

Pendant une heure et demie, les cinq amis jouèrent leur rôle d'invités insouciants. Belle et John furent assaillis de vœux de bonheur, dont la plupart provenaient de curieux qui s'étonnaient de ce mariage précipité et voulaient surtout en savoir plus sur John. Alex et Emma restèrent près d'eux. Par leur seule présence, ils affirmaient que cette union avait toute leur approbation. Toutefois, plus important, ils pouvaient ainsi guetter l'apparition de Spencer pendant que John et Belle étaient occupés à faire la conversation. Quant à Dunford, tel un agent secret en mission, il parcourait la salle de bal et surveillait les entrées et les sorties.

Presque deux heures plus tard, lady Caroline, lord Henry et Perséphone rejoignirent Belle et John.

— Vous ne croirez jamais ce qui nous est arrivé ! s'exclama lady Worth.

— Un accident d'attelage ? s'enquit John, imperturbable.

— Comment le savez-vous ?

— Un accident d'attelage ? répéta Belle avec horreur.

— Rien de grave. La roue arrière gauche s'est détachée et nous avons versé sur le côté. Il y a eu plus de peur que de mal. Il a fallu rentrer à la maison pour nous changer. Résultat, nous arrivons terriblement en retard.

Ce n'est qu'à cet instant que lady Caroline parut s'aviser de la tenue en désordre de sa fille. Elle battit des paupières.

— Juste ciel, cette robe n'est pas en velours *froissé*, il me semble ?

— Nous avons également subi un accident d'attelage, expliqua John.

— Saperlipopette ! s'exclama Perséphone… avant de mettre le cap sur le buffet.

— Voilà qui est étrange, dit lord Worth. Très étrange.

— En effet, dit John sombrement.

Dunford les rejoignit.

— Lady Worth, lord Worth, les salua-t-il. Nous vous attendions plus tôt ! Hum… Blackwood ? Pourriez-vous m'accorder un instant ?

John s'excusa et s'éloigna en compagnie de Dunford.

— Du nouveau ? interrogea-t-il.

— Il est là. Et il a l'air furieux. Il vient d'entrer par une porte discrète. Je vous parie qu'il n'a pas été invité. Ou alors, il ne voulait pas que le majordome l'annonce à haute voix. Comme il est en tenue de soirée, personne ne le remarquera. Il va se fondre dans la foule.

John hocha la tête.

— Il va tenter quelque chose.

— Alors, il nous faut un plan.

— Tant qu'il ne sera pas passé à l'action, nous ne pouvons rien faire.

— Soyez sur vos gardes.

— Promis. Et vous, Dunford, gardez un œil sur Belle, s'il vous plaît.

Mal à l'aise, il chercha les mots justes.

— S'il lui arrivait quoi que ce soit, je ne le vivrais pas bien du tout.

Un imperceptible sourire éclaira le visage de son compagnon.

— Je garderai aussi un œil sur vous. S'il vous arrivait quoi que ce soit, elle ne le vivrait pas bien du tout.

John croisa son regard. Ils ne se connaissaient pas encore très bien, mais leur affection pour Belle les liait – Dunford en tant qu'ami de toujours et John en tant que mari fou d'amour.

John revint vers son épouse et ses beaux-parents, occupés à remercier un homme et une femme corpulents qui les félicitaient pour le mariage et semblaient navrés de ne pas avoir pu assister à la cérémonie. John, qui n'avait entendu que la fin de la conversation, se mordit les lèvres en voyant Belle. Celle-ci serrait les dents comme pour se retenir de leur répondre qu'ils n'avaient pas été invités. Quand elle l'aperçut, son regard s'éclaira.

— Notre ami est arrivé, dit-il discrètement.

— Qui donc ? s'enquit lady Caroline.

— Une vieille connaissance de l'armée, improvisa Belle.

Pour apaiser sa conscience, elle se dit qu'il ne s'agissait pas exactement d'un mensonge.

— Je vous en prie, allez donc le rejoindre, proposa lady Worth.

— Oh, il saura bien nous trouver, répondit John avec flegme.

L'attention de la comtesse fut alors attirée par une amie qu'elle n'avait pas vue depuis son retour d'Italie, aussi Belle put-elle se tourner vers John.

— Que faisons-nous, à présent ? s'enquit-elle à mi-voix.

— Rien. Restons vigilants, voilà tout.

La jeune femme prit une profonde inspiration et pinça les lèvres. Elle ne se sentait pas d'humeur patiente.

— Avez-vous prévenu Alex et Emma ?

— Dunford s'en est chargé.

— Donc, nous restons ici comme des agneaux pendant qu'il manigance ses sinistres machinations ?

— En quelque sorte.

Belle fit la grimace, puis un son étrange jaillit de sa gorge. John la regarda, éberlué.

— Auriez-vous *feulé* ?

— Ma foi, c'est possible.

— Bonté divine, il devient urgent de nous débarrasser de Spencer, ou mon épouse va se métamorphoser en animal.

— En fauve assoiffé de sang, si j’ai le choix, rectifia-t-elle.

En soupirant, elle observa la salle de bal.

— John ! N’est-ce pas lui, là-bas ?

D’un geste discret, elle désigna un homme blond qui sirotait du champagne. John suivit la direction qu’elle lui indiquait puis, toute son attention rivée sur Spencer, acquiesça. À cet instant, l’autre leva les yeux de sa coupe et leurs regards se croisèrent. Un frisson glacial le parcourut. Plus que jamais, il eut l’impression que cela avait été une très mauvaise idée de se rendre ici ce soir. Il devait éloigner Belle au plus vite. Il s’occuperait de Spencer après. D’homme à homme.

— Il vient ! s’exclama-t-elle à mi-voix.

John fronça les sourcils. Spencer avait posé sa coupe sur une table d’un geste résolu et traversait la salle dans leur direction. John nota que ce n’était plus lui qu’il regardait, mais Belle. Une bouffée de rage et de peur monta en lui. Sa main se serra convulsivement sur celle de sa femme.

— Bonsoir, lord Blackwood, lady Blackwood, dit-il d’un ton railleur.

— Que voulez-vous ? fit John.

Il devait fournir un effort surhumain pour ne pas lui sauter à la gorge et l’étrangler de ses mains.

— Déridez-vous un peu, Blackwood. Je viens seulement vous saluer, ainsi que votre charmante épouse. N’est-ce pas ce que l’on est censé faire dans ce genre de sauterie ? Naturellement, ma mémoire me joue peut-être des tours. Il y a si longtemps que je n’ai pas assisté à un grand bal londonien ! Comme vous le savez, je suis resté loin du pays pendant un certain temps.

— Venez-en au fait.

— Il y a une éternité que je n’ai pas dansé. J’espérais que lady Blackwood m’accorderait ce plaisir.

John serra Belle contre lui.

— Il n’en est pas question.

— C’est à la dame de décider, non ?

Belle déglutit douloureusement, la gorge serrée.

— Merci pour votre invitation, monsieur Spencer, mais ce soir, je ne danse pas.

Une lueur cynique passa dans le regard bleu glacier de Spencer.

— Ah non ? Comme c’est étrange.

— Par déférence pour mon mari, improvisa-t-elle. Comme vous vous en doutez, il ne danse pas.

— Ah, oui, il est estropié. J’ai tendance à l’oublier. Vous savez, cela ne devrait pas vous empêcher de prendre du bon temps.

Soudain, il fit un pas vers eux et pressa une arme contre l’abdomen de John, si fort qu’il lui coupa le souffle.

Belle baissa les yeux. Une nausée de terreur la souleva et l’espace d’un instant, elle crut bien qu’elle allait défaillir. Dans cette salle bondée de monde, personne ne remarquerait que l’un des invités braquait un pistolet sur un autre. Et si elle criait, Spencer était bien capable de faire feu avant qu’on ait le temps de le désarmer.

— Je… me ferai un plaisir de danser avec vous, monsieur, dit-elle d’une voix faible.

— Belle, non ! murmura John.

— Mon époux est bien jaloux, feignit-elle de plaisanter. Il n’aime pas me voir avec un autre que lui.

— Je suis sûr qu’il tolérera une exception, répondit Spencer en abaissant son arme.

Puis il saisit Belle par le coude et l’entraîna vers la piste. John demeura immobile. Retrouvant enfin son souffle, il serra les poings. Il ne sentit même pas ses ongles s’enfoncer dans ses paumes. Toute son attention, toute son énergie, toute son âme étaient concentrées sur les deux têtes blondes parmi les danseurs.

Il en était certain, Spencer n'allait pas s'en prendre à elle. Du moins, pas au beau milieu d'une salle de bal pleine de monde. S'il arrivait quoi que ce soit à Belle devant tant de témoins, jamais Spencer n'aurait la moindre chance d'atteindre sa véritable cible. Et John savait qu'il était résolu à le tuer.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi Belle danse-t-elle avec lui ?

John se tourna. Emma était près de lui, les traits ravagés par l'anxiété.

— Il m'a menacé avec une arme et a invité Belle.

— Et personne n'a rien remarqué ? interrogea Alex.

John secoua la tête.

— Enfer. Mieux vaudrait qu'il y ait un témoin qui ne soit pas de la famille, dit Alex en prenant son épouse par la main. Viens, ma chérie. Nous aussi, nous dansons.

Avec plus de rapidité que d'élégance, le duc et la duchesse d'Ashbourne se rendirent sur la piste.

— Que voulez-vous ? demanda Belle.

Ses pieds suivaient les pas de la danse sans qu'elle ait besoin de réfléchir.

Spencer lui décocha un grand sourire.

— Rien d'autre que le plaisir de votre compagnie, madame. Est-ce si surprenant ?

— Oui.

— Peut-être avais-je envie de faire votre connaissance. Après tout, votre vie et la mienne sont désormais… comment dire… intimement liées.

Une bouffée de rage monta en elle, plus forte que la peur.

— Alors je vous saurais gré de dénouer ce lien.

— N'ayez crainte, c'est aussi mon intention. Dès ce soir, si tout se passe bien.

Elle lui marcha sur le pied, avant de lui présenter des excuses d'un air charmant. Puis elle reconnut Alex et Emma qui évoluaient tout près d'eux.

Elle se sentit soulagée et rassurée par leur présence.

— Toutefois, poursuivit son cavalier, je dois admettre que j’adore l’expression de votre mari. Quelque chose me dit qu’il déteste vous voir danser avec moi.

— C’est aussi mon impression.

Elle lui marcha de nouveau sur le pied, si fort qu’il grimaça.

— Vous me faites l’effet d’une chic fille, déclara-t-il en feignant d’ignorer son faux pas. Je suis désolé de devoir tuer votre époux, mais je n’ai pas le choix.

Bonté divine, songea Belle, cet homme était fou à lier. Ne sachant que répondre, elle lui écrasa le pied une fois de plus, de toutes ces forces.

— Je commence à me demander si votre réputation de jeune femme parfaitement accomplie n’est pas exagérée, grommela-t-il.

Belle lui adressa un sourire mielleux.

— Il ne faut pas croire la moitié de ce que dit la bonne société. Oh, cette valse est déjà finie ? Je dois vous laisser.

— Pas si vite, rétorqua-t-il en la prenant par le bras. Vous restez avec moi.

— La danse est terminée, monsieur. Les convenances exigent que…

— Bouclez-la ! aboya-t-il. Je vais me servir de vous pour faire venir votre époux dans une pièce voisine. Si je le tue dans une salle de bal bondée, jamais je ne m’en sortirai.

— Si vous le tuez tout court, jamais vous ne vous en sortirez, rectifia Belle. Trop de gens savent que vous voulez sa mort. Vous seriez arrêté en quelques minutes. Et si ce n’est pas le cas, jamais vous ne pourriez remettre les pieds en Angleterre.

— Stupide donzelle. Vous me croyez assez sot pour m’imaginer que je peux abattre un aristocrate et continuer ma vie en toute liberté ? Voilà cinq ans que je suis en exil. Je m’y suis habitué. J’aimerais retrouver ma place dans la société mais je préfère me venger. Maintenant, suivez-moi.

D’un geste brutal, il l’attrapa par le bras pour l’entraîner vers des portes qui donnaient sur la partie privée de l’hôtel particulier.

Belle agit par pur instinct. Il n’allait pas s’en prendre à elle tout de suite. Pas avant d’avoir John. Elle se dégagea de sa poigne et courut vers John, qui s’approchait d’eux.

— Filons ! Il faut nous éloigner de lui. Il est complètement fou !

John la saisit par la main et fendit la foule. Belle regarda derrière elle. Spencer était déjà sur leurs talons. Alex et Emma le suivaient, mais ils ne progressaient pas aussi vite que lui, qui avait l’avantage d’être seul.

— Nous allons trop lentement, gémit Belle. Il nous aura rattrapés avant que nous ayons atteint la porte.

John ne répondit pas. Il accéléra le pas, mais c’était une torture pour sa jambe blessée.

— John, nous ne marchons pas assez vite. Nous devons nous rendre là-bas.

Elle désigna des portes de l’autre côté de la salle de bal. Entre eux et la sortie, il y avait une centaine de danseurs.

— Et comment proposez-vous que nous y allions ? râla-t-il. En valsant, peut-être ?

Elle battit des paupières d’un air ravi.

— Mais bien sûr !

Galvanisée par la rage et la peur, elle força John à faire halte, posa une main sur son épaule et commença à danser.

— Belle, avez-vous perdu la tête ?

— Contentez-vous de valser. Et amenez-nous de l’autre côté de la salle. Nous y serons rapidement. Même Spencer n’osera pas courir à travers la piste.

John s’efforça d’oublier sa patte folle qui le lançait et se mit péniblement à danser en les rapprochant à chaque pas de leur but.

D’un geste nerveux, la jeune femme lui enfonça ses doigts dans les épaules en essayant de hâter leur progression.

— Allez-vous me laisser mener la danse ? grogna-t-il avant de présenter des excuses à un couple qu’ils venaient de bousculer.

Elle dressa la tête.

— Pouvez-vous le voir ?

— Il tente de contourner, mais il ne devrait pas nous rattraper. Je dois reconnaître que votre plan était excellent, mon amour.

Ils continuèrent de virevolter furieusement, sans le moindre respect pour le tempo, et quelques instants plus tard, ils avaient atteint l’extrémité opposée de la vaste salle de réception.

— Et maintenant, que faisons-nous ? demanda Belle.

— Je vous ramène à la maison. Ensuite, j’irai voir les autorités. J’aurais dû le faire depuis longtemps mais je craignais qu’ils ne puissent rien contre des menaces verbales. En revanche, maintenant qu’il a plaqué son arme contre moi… Cela devrait le mettre hors d’état de nuire pendant un bon moment, à tout le moins.

Elle acquiesça et le suivit en direction des portes.

— Je peux témoigner pour vous. Et je suis sûre qu’Alex, Emma et Dunford sont prêts à en faire autant.

Le soulagement envahit Belle. Elle était heureuse que John ait renoncé à faire la loi lui-même. S’il tuait Spencer, il serait pendu.

Ils arrivaient enfin dans la fraîcheur de la nuit quand Dunford les rattrapa.

— Attendez ! cria-t-il avant de s’arrêter pour reprendre son souffle. Belle, il a votre mère.

— Pardon ? demanda-t-elle, livide. Comment a-t-il fait ?

— Je n’en sais rien, mais je viens de le voir quitter la salle avec elle, et il la serrait de très près.

— Oh, John ! Il faut faire quelque chose. Elle doit être effrayée.

— Je ne connais personne qui soit plus redoutable que votre maman, dit-il en essayant de la réconforter. Elle l’aura sans doute maîtrisé et dûment ficelé en quelques minutes. Nous n’aurons plus qu’à le confier au constable.

— John ! Comment pouvez-vous plaisanter ainsi ? s’indigna-t-elle. C’est tout de même ma mère !

— Pardonnez-moi, mon amour.

Il lui pressa la main d’un geste rassurant et se tourna vers Dunford.

— Où sont-ils ?

— Suivez-moi.

Dunford les mena vers une porte secondaire, puis dans un couloir sombre, où Alex et Emma les attendaient.

— Savez-vous dans quelle pièce ils sont entrés ? demanda John à mi-voix.

Alex secoua la tête.

— Emma, dit-il. Je veux que Belle et vous retourniez dans la salle de bal.

— Certainement pas ! gronda Belle.

Trois regards masculins se tournèrent vers elle.

— Ma mère est en danger ! Je ne vais tout de même pas l’abandonner !

— C’est bon, mais restez en arrière, concéda Alex en comprenant qu’il ne ferait que perdre du temps en essayant de la faire changer d’avis.

Les deux femmes hochèrent la tête et tous les cinq remontèrent le corridor en poussant discrètement les portes sans les faire grincer sur leurs gonds pour inspecter chaque pièce.

Enfin, ils parvinrent devant un battant déjà entrouvert. John, qui menait la marche, reconnut immédiatement la voix de Spencer. Il se retourna et, d’un doigt sur la bouche, demanda le silence absolu. Sans un mot, les trois hommes sortirent leur arme.

— Pauvre naïf, disait lady Caroline avec dédain. Qu’espérez-vous accomplir en vous comportant ainsi ?

— Tenez-vous tranquille.

— Je parlerai si je veux, rétorqua la comtesse. Vous m'obligez à quitter le bal, vous m'entraînez dans une pièce déserte, vous me menacez d'une arme dont j'ai toutes les raisons de croire qu'elle est chargée et vous vous imaginez que je vais me tenir tranquille ? Vous manquez singulièrement de jugeote, mon ami, et…

— La ferme !

— *Humpf*.

Belle se mordit les lèvres. Elle avait déjà entendu ce ton. Si elle n'avait pas eu aussi peur, la scène aurait presque été comique.

John, Alex et Dunford se consultèrent du regard. S'ils n'intervenaient pas rapidement, il allait y avoir un mort. À vrai dire, personne n'aurait parié que la victime serait lady Caroline. John leva la main et, en silence, il compta avec ses doigts. Un. Deux…

Trois ! Les hommes s'engouffrèrent dans la pièce et s'adossèrent au mur, leurs armes braquées sur Spencer.

— Il vous en a fallu, du temps, ricana ce dernier.

Il tenait lady Caroline par le bras sans la moindre douceur et avait posé l'extrémité de son pistolet sur sa tempe.

— Votre attitude est inqualifiable, protesta celle-ci. Vous vous comportez comme un vulgaire…

— Maman, je vous en prie ! la supplia Belle en entrant à son tour. Ne le provoquez pas.

— Ahhh ! fit Spencer d'un air ravi. Vous avez amené les dames. Quelle bonne idée.

Belle ne voyait pas le visage de John, mais à ses épaules tendues, elle comprenait qu'il était furieux qu'elle ne soit pas restée dans le couloir.

— Libérez ma mère, dit-elle. Elle ne vous a rien fait.

— Pourquoi pas, si vous prenez sa place ?

La jeune femme s'avança mais John la retint d'une poigne d'acier.

— Non, Belle.

— Sois raisonnable, Belle, renchérit lady Caroline. Cet écervelé ne me fait pas peur.

— Suffit ! tonna Spencer avant d'assener une gifle à la comtesse.

Dans un mouvement de désespoir, Belle se libéra de John et s'élança.

— Ne la touchez pas ! s'écria-t-elle.

Aussitôt, Spencer la prit par la taille pour la presser contre lui. Une nausée la saisit, mais elle dissimula sa terreur.

— Maintenant, laissez ma mère partir ! ordonna-t-elle.

Spencer poussa la comtesse d'une bourrade si brutale qu'elle roula sur le sol. Lady Caroline se retint toutefois de l'insulter. À présent qu'il avait sa fille unique en otage, elle se sentait infiniment moins brave.

Quant à John, il cherchait désespérément son souffle. Il avait l'impression que Spencer l'étranglait de ses mains. Belle, plaquée contre lui, tentait de se montrer courageuse, mais John voyait la peur et le dégoût dans son regard. Il posa son arme, leva les bras en signe de reddition et s'avança.

— Lâchez-la, Spencer. C'est moi que vous voulez.

Du dos de la main, ce dernier caressa la joue de la jeune femme.

— J'ai peut-être changé d'avis.

John perdit son sang-froid. Si Alex ne l'avait pas retenu, il aurait sauté à la gorge de l'autre.

— J'ai dit lâchez-la ! répéta-t-il en tremblant de rage.

Spencer fit glisser sa main vers les fesses de Belle, qu'il pinça d'un geste de propriétaire.

— Je n'ai pas encore pris ma décision.

Belle tressaillit mais s'interdit de répondre. La vie de John était en danger. Si elle pouvait le sauver en supportant quelques familiarités de la part de ce grossier personnage, au nom du ciel, elle allait le laisser faire. En

priant pour qu'il ne se montre pas plus entreprenant, songea-t-elle, au bord de la nausée.

John tremblait de rage.

— Pour la dernière fois, Spencer, lâchez-la ou…

— Ou quoi ? rétorqua l'autre d'un ton railleur. Que pouvez-vous faire ? J'ai une arme. Pas vous. J'ai votre femme…

Un rire dément lui échappa.

— Pas vous, ajouta-t-il.

— Ne nous oubliez pas, dit alors Dunford en désignant Alex du menton.

Les pistolets des deux hommes étaient tournés vers la poitrine de Spencer. Celui-ci fit passer son regard de l'un à l'autre, puis il rit de nouveau.

— Vous n'êtes pas assez stupides pour faire feu sur moi tant que j'ai une arme braquée sur la jolie lady Blackwood. Toutefois, comme ce n'est pas pour elle que je suis venu ici ce soir, je crains de devoir l'échanger. Blackwood ?

John fit un autre pas.

— Libérez-la.

— Pas encore.

Ôtant sa cravate, il la tendit à Belle.

— Attachez-lui les mains dans le dos.

— Pardon ? Vous n'espérez tout de même pas que…

— Exécution ! aboya l'autre en dirigeant son arme vers la tempe de John. Je ne peux pas le faire moi-même.

— Oh, John…, gémit-elle.

— Obéissez-lui, dit John.

Derrière lui, il percevait la tension qui habitait Alex et Dunford. Manifestement, les deux hommes se préparaient à passer à l'action.

— Je ne peux pas, dit-elle en pleurant. Je ne peux pas !

— Attachez-le, l’avertit Spencer, ou par Dieu, je compte jusqu’à trois et je l’abats.

— Ne puis-je pas au moins lui lier les mains devant ? supplia-t-elle. Ceci est tellement barbare…

— Bonté divine, faites comme vous voudrez mais obéissez et finissons-en !

Les mains tremblantes, Belle noua la cravate autour des poignets de John, mais de manière aussi lâche que possible sans éveiller les soupçons de Spencer.

— Maintenant, reculez, ordonna ce dernier.

Belle effectua un tout petit pas en arrière.

— Plus loin.

— Qu’allez-vous faire de lui ? demanda-t-elle.

— Ne l’avez-vous pas encore compris ?

— Monsieur Spencer, je vous en supplie !

Il l’ignora.

— Demi-tour, Blackwood. Je vais vous loger une balle dans le crâne.

Belle crut bien qu’elle allait défaillir. Elle serait tombée sur le plancher si elle n’avait pas rencontré dans sa chute une table basse. Du coin de l’œil, elle vit Dunford s’approcher subrepticement, mais elle n’avait guère d’espoir qu’il pourrait sauver John. Il se trouvait dans le champ de vision de Spencer et ne pouvait le prendre par surprise. Le temps que Dunford le plaque au sol, le coup fatal aurait été tiré. Sans compter que cette pièce était pleine à craquer. À croire que les Tumbley y avaient entassé tous les meubles de la maison. Dunford devrait sauter par-dessus deux sièges et une table basse pour accéder à Spencer.

— Vous ! brailla ce dernier en désignant Belle d’un coup de menton sans la regarder. Éloignez-vous. Vous avez peut-être très envie de jouer les héroïnes, mais je ne veux pas avoir le sang d’une dame sur les mains.

Elle s'écarta d'un pas – sur le côté, puisque la table basse lui barrait le chemin. Puis elle huma l'air. Cela sentait la violette. Étrange.

— Plus loin ! exigea Spencer.

Elle fit un pas de plus… et se cogna contre quelque chose de solide. Et de définitivement humain. Elle regarda autour d'elle. Alex, Dunford, Emma et sa mère étaient là.

— Prenez ceci, murmura une voix.

Bonté divine, Perséphone. Elle venait de glisser un pistolet dans la paume de Belle.

À cet instant, Spencer leva le bras et visa.

Belle crut mourir. Elle devait abattre Spencer en priant pour viser juste. Impossible de lancer l'arme à John. Enfer. Pourquoi n'avait-elle jamais laissé Emma lui donner des leçons de tir ?

John tourna alors la tête.

— Ai-je droit à une dernière volonté ?

— Quoi ? grommela Spencer.

— J'aimerais embrasser ma femme. Avec votre permission.

Spencer acquiesça. Aussitôt, Belle se rua vers John en dissimulant l'arme dans les plis de ses jupes. De sa main libre, elle caressa ostensiblement le visage de John. Quand il baissa les yeux vers ses poignets, elle vit qu'il s'était libéré de la cravate mal attachée.

— Oh, John ! gémit-elle à haute voix. Je vous aime. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Tout en hochant la tête, il murmura d'une voix à peine audible :

— Donnez-moi l'arme.

— John ! continua-t-elle sur le même ton geignard.

Plus elle serait démonstrative, plus ils gagneraient de temps. Elle posa sa main libre dans la nuque de John et l'attira à lui pour un baiser désespéré. Puis elle se pressa contre lui en priant pour que Spencer ne voie pas ce qui

se passait dans l'étroit espace entre leurs corps. Elle glissa le pistolet dans la paume de John et finit de retirer la cravate de ses poignets.

— Continuez de m'embrasser, ordonna-t-il dans un souffle.

Elle sentit qu'il palpait l'arme avec précaution. De sa langue, elle lécha les contours de ses lèvres légèrement salées.

— Ouvrez la bouche, mon amour, dit-il d'une voix à peine audible.

Elle obtempéra… et leur baiser se fit franchement torride. À présent, elle l'embrassait avec toute la fièvre qui la consumait. Du coin de l'œil, elle voyait que Spencer les regardait, fasciné. Il avait même baissé le bras. Elle comprit que leur petit spectacle l'avait détourné de son obsession d'abattre John. Résolue à le distraire, elle émit un gémissement de plaisir.

Quand John fit pleuvoir les baisers sur sa gorge, elle rejeta la tête en arrière pour mieux s'offrir à lui, mais elle savait que toute son attention était ailleurs. Puis elle sentit qu'il donnait un coup de menton. Alors un cri strident, presque inhumain, jaillit de l'ombre. C'était à vous glacer les sangs. Rien que de l'entendre, Belle fut de nouveau secouée de nausées.

— Enfer, que se passe-t-il ? gronda Spencer.

Arraché à sa contemplation indécente, il tourna la tête vers l'endroit d'où provenait l'épouvantable son.

John s'écarta de Belle qui, appuyée contre lui, roula en avant et tomba sur le plancher. Il pivota sur ses talons, tendit son arme et fit feu, faisant sauter le pistolet de Spencer de la main de celui-ci. Aussitôt, Alex et Dunford se ruèrent sur l'autre pour le plaquer au sol.

Puis Perséphone sortit de l'ombre et croisa les bras d'un air satisfait.

— Quelquefois, l'âge et la sagesse sont bien utiles, déclara-t-elle.

— Perséphone ! Que faites-vous ici ? s'étonna Alex tout en attachant les poignets de Spencer.

— Voilà comment vous m'accueillez alors que j'ai sauvé la situation ?

— Oh, Perséphone ! s'exclama Belle, éperdue de gratitude. Merci !

Elle se remit debout et serra son ange gardien dans ses bras.

— Quel était ce son épouvantable ?

— Moi, répondit Perséphone, ravie.

Lady Caroline arqua un sourcil dubitatif.

— Ce n'était pas humain.

— Je vous promets que si.

— En tout cas, cela a été très efficace, dit John, qui venait de rejoindre les dames après s'être assuré que Spencer était correctement attaché. Toutefois, je dois admettre que je n'avais pas imaginé *cela* quand je vous ai fait signe de créer une diversion.

— Vous saviez qu'elle était là ? s'étonna Belle.

— Seulement quand je l'ai vue vous donner le pistolet. Bien joué, Perséphone.

John ramena ses cheveux en arrière et s'aperçut que sa main tremblait. Il faudrait longtemps pour que s'efface de sa mémoire l'image de Spencer retenant Belle en otage.

— Comment diable êtes-vous arrivée ici, Perséphone ? demanda Belle.

— Je savais que quelque chose de louche se tramait. Personne n'a estimé utile de m'en parler…

Perséphone émit un petit reniflement de dédain.

— … mais j'ai tout deviné. Et j'ai un peu écouté aux portes. Puis j'ai compris que…

— Veuillez m'excuser, dit alors Dunford.

Six têtes se tournèrent vers lui.

— Il faudrait peut-être le remettre aux autorités ?

Il désigna Spencer, étendu sur le sol, dûment attaché et bâillonné.

Belle lui fit signe d'attendre, impatiente d'entendre le récit de Perséphone.

— Il n'ira pas loin comme cela.

Stupéfait de sa nonchalance, Dunford haussa un sourcil, puis posa un pied botté sur le dos de Spencer, juste pour le plaisir.

— Si je puis continuer… réclama Perséphone, qui adorait jouer l’héroïne du jour.

— Je vous en prie, répondit Belle.

— Comme je vous le disais, j’ai surpris une conversation entre Alex et Emma au sujet du bal de ce soir et je subodorais que John et Belle étaient en danger. Voilà pourquoi j’ai insisté pour qu’ils m’emmènent.

Elle se tourna vers Belle.

— Je suis bien consciente que je n’ai pas été le plus strict des chaperons, mais j’ai pris ma mission au sérieux et compris que ce serait une coupable négligence de ma part si je ne venais pas à votre secours.

Belle ne put que lui répondre :

— Je vous en suis très obligée.

Perséphone lui adressa un sourire magnanime.

— Je me suis doutée que vous pourriez avoir besoin d’une botte secrète ce soir. Secrète, y compris pour vous. Vous étiez tellement occupés que vous n’avez même pas remarqué que j’avais disparu dès l’instant où nous sommes arrivés au bal. Je suis montée sur la galerie qui surplombe la salle et j’ai observé. J’ai vu cet homme vous accoster, Belle, puis éloigner votre maman de force.

— Bien, mais comment êtes-vous entrée ici ? demanda la jeune femme.

Perséphone esquissa un sourire astucieux.

— Vous avez laissé la porte ouverte, rappela-t-elle au petit groupe. Je n’ai eu qu’à me glisser discrètement dans la pièce. Personne ne m’a remarquée. Et l’endroit est tellement encombré qu’il m’a suffi de me faufiler derrière les fauteuils et les canapés.

— Je refuse de croire que personne ne vous ait aperçue, se plaignit John. J’ai perdu tous mes réflexes.

— Il fait très sombre, répondit Perséphone d’un ton rassurant. Et votre attention était occupée ailleurs. À votre place, je ne m’alarmerais pas pour

si peu. Sans compter que vous avez été le premier à me voir. Après Belle, naturellement.

John secoua la tête d'un geste admiratif.

— Vous êtes une perle, Perséphone. Un cadeau du ciel. Je ne vous remercierai jamais assez.

— Perséphone est un charmant prénom, fit remarquer Dunford d'un ton espiègle. Il irait bien à votre première fille, peut-être ?

Belle le fusilla du regard. Perséphone était peut-être un charmant prénom, mais pas pour sa fille. En revanche… Le visage de la jeune femme s'éclaira. Une idée venait de se former dans son esprit, une idée parfaite qui arrivait au moment parfait.

— Moi aussi, j'ai une immense gratitude à vous témoigner, dit-elle en prenant la vieille dame par le bras. Toutefois, je ne suis pas certaine que cela passe par ma fille.

— Pourquoi pas ? insista Dunford, qui semblait s'amuser comme un fou.

Belle lui adressa un sourire mutin et déposa un baiser sur la joue de son ancien chaperon.

— Ah, Perséphone. J'ai des projets plus ambitieux pour vous !

24

Quelques semaines plus tard, John et Belle, confortablement installés dans leur lit à Persephone Park, savouraient la paix et le calme retrouvés. Belle lisait un roman, comme c’était son habitude avant de dormir, et John parcourait une liasse de documents.

— Vos nouvelles lunettes vous vont très bien, dit-il en lui souriant.

— Ah oui ? Je trouve que je parais intelligente quand je les porte.

— Vous êtes intelligente.

— Oui, mais elles me donnent l’air plus sérieux, ne pensez-vous pas ?

— Peut-être.

Il mit son dossier sur la table de chevet et se tourna vers elle pour déposer un baiser mouillé sur l’un de ses verres.

— Jo-ohn ! le réprimanda-t-elle avant de retirer ses lunettes pour les essuyer.

Il les lui retira des mains.

— Ne les remettez pas.

— Mais je ne peux pas lire si…

Il lui ôta le livre.

— Vous n’avez pas besoin de ceci non plus.

Laissant l’ouvrage glisser sur le plancher, il roula sur elle.

— Il est l’heure de se coucher, non ?

— Peut-être.

— Comment, peut-être ? demanda-t-il en lui mordillant le bout du nez.

— Je réfléchissais…

— Je n’en doute pas.

— Cessez de vous moquer de moi.

Elle lui chatouilla les côtes.

— Je suis très sérieuse, ajouta-t-elle.

John regarda ses lèvres en songeant qu’il avait bien envie de les mordre également.

— Qu’est-ce qui vous tracasse, ma douce ?

— J’attends toujours ce poème.

— Pardon ?

— Des mots d’amour que vous aurez écrits pour moi.

Il poussa un soupir accablé.

— Je vous ai fait la demande en mariage la plus romantique dont une femme puisse rêver. J’ai escaladé un arbre pour vous, j’ai mis un genou à terre. À quoi vous servirait une poésie ?

— Je la garderais précieusement et nos arrière-petits-enfants la retrouveraient longtemps après notre mort. Alors ils diraient : « Grand-papy a certainement aimé grand-mamie. » Ce n’est pas absurde, il me semble.

— Et vous, m’écririez-vous un poème ?

Elle réfléchit quelques instants.

— Je pourrais essayer, mais je n’ai pas votre talent.

— Qu’en savez-vous ? Je vous assure que ma poésie est calamiteuse.

— Je n’ai jamais aimé la poésie avant de vous rencontrer. Vous l’avez toujours adorée. J’en déduis donc que votre sensibilité est plus grande que la mienne.

John baissa les yeux vers elle. Dans la lueur des bougies, son visage rayonnait d’amour et de dévotion. Il savait qu’il ne pouvait rien lui refuser.

— Si je vous promets de vous écrire un poème, vous engagez-vous à me laisser vous embrasser follement chaque fois que je le voudrai ?

Elle éclata de rire.

— C’est déjà ce que vous faites.

— Oui, mais dans n’importe quelle pièce ? Puis-je le faire dans mon bureau, dans votre petit salon, dans le salon vert, dans le salon bleu, dans…

— Arrêtez, par pitié ! gémit-elle en riant. Quel est le salon vert ?

— Celui qui est décoré en bleu.

— Alors quel est le salon bleu ?

Une expression déconcertée passa sur les traits de John.

— Ma foi, je n’en sais rien.

Belle ravala un sourire.

— Mais pourrai-je tout de même vous y embrasser ? insista-t-il.

— Je suppose. À condition que vous m’embrassiez maintenant.

John ne put retenir un grondement de plaisir.

— À votre service, madame.

Quelques jours plus tard, Belle s’était installée dans son salon pour lire et rédiger sa correspondance. John et elle avaient espéré rendre visite à Alex et Emma à Westonbirt dans l’après-midi mais la pluie avait contrecarré leurs projets. Assise à son bureau, elle regardait l’averse frapper les carreaux quand John entra, les mains dans les poches et l’air détendu.

— Quelle bonne surprise ! dit-elle. Je vous croyais occupé à étudier ces documents financiers qu’Alex vous a envoyés.

— Vous me manquiez.

Elle sourit.

— Apportez vos dossiers pour les lire ici. Je vous donne ma parole de ne pas vous distraire.

Il déposa un baiser sur le dos de sa main.

— Votre simple présence suffit à me distraire, très chère. Je ne pourrais pas déchiffrer un seul mot. Et vous m’avez bien promis que je pourrais vous embrasser dans n’importe quelle pièce de la maison, n’est-ce pas ?

— À propos de promesses, ne deviez-vous pas m’écrire un poème en retour ?

Il secoua la tête, feignant l'innocence.

— Je ne crois pas.

— Je m'en souviens très bien. Peut-être vais-je devoir restreindre vos baisers aux pièces de l'étage.

— Vous êtes impitoyable, Belle, marmonna-t-il. Ces choses-là exigent du temps. Pensez-vous que Wordsworth ait produit des poèmes à la demande ? Moi pas ! Un poète doit étudier chaque mot. Il…

— Avez-vous écrit un poème ?

— J'en ai bien commencé un mais…

— Oh, mais je veux l'entendre immédiatement ! S'il vous plaît !

Les yeux de la jeune femme brillaient d'impatience. On aurait dit une petite fille de cinq ans à qui on vient de promettre un bonbon, songea-t-il.

— D'accord, dit-il dans un soupir résigné. « Mon aimée est si belle quand un vent léger / Fait onduler sa chevelure dorée ; / Quand le rose teinte ses joues rouges ; / Quand le feu de l'amour fait pétiller ses yeux. »

La jeune femme fronça les sourcils.

— Sauf erreur de ma part, ceci a été composé il y a quelques siècles. Par Spenser, il me semble.

Un sourire aux lèvres, elle montra l'ouvrage qu'elle était en train de parcourir. *Recueil des poèmes d'Edmund Spenser*.

— Il y a encore une heure, vous auriez pu faire illusion, ajouta-t-elle.

John fit la grimace.

— Je l'aurais écrit s'il n'y avait pas pensé avant moi.

Belle prit une attitude patiente.

— Oh, comme vous voudrez, bougonna-t-il. Je vais vous lire le mien. Hu-hum. « Elle marche tout en beauté… »

— Au nom du ciel, John, vous avez déjà essayé celui-là.

— Ah bon ? C'est bien possible.

Belle hocha la tête.

— « À Xanadu, Kubla Khan fit ériger / Un majestueux dôme de plaisir[1]… »

— John, vous vous enfoncez.

— Oh, pour l'amour du ciel ! Je vais vous lire le mien, Belle, mais je vous avertis, c'est… eh bien, c'est… Oh, et puis vous jugerez par vous-même.

Il sortit de sa poche un feuillet tout plié. De là où elle se trouvait, Belle voyait que le texte était couvert de ratures et de corrections. John toussa pour éclaircir sa voix. Puis il leva les yeux.

Impatiente, elle l'encouragea d'un sourire.

Il toussa de nouveau.

— « Bleus comme le ciel sont les yeux de mon aimée / Son doux sourire me donne envie d'essayer / De déposer le monde à ses pieds / Et quand elle est lovée / Contre moi, sa peau contre la mienne / Je me souviens combien je l'aime.

» La lumière a percé l'obscurité. / Des baisers sous la voûte étoilée. / Du soleil à n'en plus finir, / Une valse au milieu de la nuit. »

Il tourna vers elle un regard hésitant.

— J'ai besoin de le travailler encore…

Les lèvres de la jeune femme tremblaient d'émotion. L'élégance qui manquait à son poème était plus que compensée par le sentiment et la ferveur qui le traversaient. Et en voyant que John avait travaillé si dur à une tâche pour laquelle il n'avait manifestement aucun talent, juste parce qu'elle le lui avait demandé… ce fut plus fort qu'elle, elle se mit à renifler et des larmes roulèrent le long de ses joues.

— Oh, John ! Vous devez vraiment, vraiment m'aimer.

Il s'approcha d'elle, l'obligea à se lever et la serra contre lui.

— Oui, mon amour. Croyez-moi, je vous aime vraiment, vraiment.

1. « Kubla Khan », poème de Samuel Taylor Coleridge (1772-1834). *(N.d.T.)*


J'AI
LU
POUR elle